





ΜΝΗΣΤΗΡΟΦΟΝΙΑ

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME PREMIER.

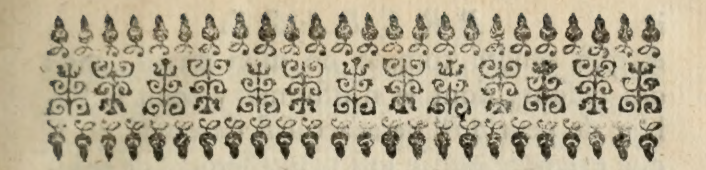


A PARIS,

Aux Dêpens de RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

DANS ma Préface ſur l'Iliade je me ſuis particulierement attachée à rendre raiſon des Fables, des Fictions, des Allegories d'Homere, des Mœurs, des Uſages & des Caracteres qu'il a imitez; de ſes Dogmes, de ſes Idées & de ſon Style, & à montrer la conformité qu'il a dans la pluſpart de toutes ces choſes avec nos Livres ſaints. Je n'y ay point parlé de l'art du Poëme Epique, parce que me contentant de développer dans les Remarques les grandes inſtructions qu'il donne, je me reſervois à traiter cette matiere dans un ouvrage particulier, où aprés avoir raſſemblé les principales regles de ce Poëme, & en avoir découvert les raiſons, je me propoſois de les appliquer à quelqu'un de nos Romans, qu'on a voulu faire paſſer pour des Poëmes Epiques, & de faire voir que toutes ſes regles les plus fondamentales y ont eſté violées, & que nos Romanciers ni nos Poëtes n'ont connu ni la pratique d'Homere ni l'art qu'Ariſtote nous a ſi-bien développé.

Quand je fis ce projet, j'eſperois d'avoir du temps devant moy pour l'executer aprés l'impreſſion de l'Odyſſée, & je me préparois à ne faire dans cette Préface qu'expliquer le but du Poëte, qu'à parler des beautez de ce Poëme,

& qu'à rendre compte de mon travail ; mais des raiſons, dont je n'informeray point le Public, de peur qu'il ne m'accuſaſt de vanité, quelque exempte que je ſois naturellement de ce vice, m'ont obligée à changer mon plan. On m'a fait voir que le lieu le plus naturel & le plus propre pour cette Diſſertation eſtoit la Préface meſme de l'Odyſſée, afin que ceux qui liront Homere dans ma Traduction, ayent ſous la main tous les ſecours neceſſaires pour le lire avec plus d'intelligence & par conſequent avec plus d'utilité & plus de plaiſir, & que ſans recourir ailleurs ils puiſſent voir la difference qu'il y a entre des Poëmes ſages & utiles, & des Poëmes informes & dangereux. J'ay obéï.

Les bornes trop eſtroites d'une Préface ne permettent pas de traiter cette matiere dans toute ſon eſtenduë, mais je me reſtreindray de maniere que je n'oublieray rien de tout ce qu'il y a de principal. Je partageray cette Préface en quatre Parties.

Dans la premiere, aprés avoir expliqué la nature du Poëme Epique & ſon origine, j'expliqueray ſes Regles ſelon les principes d'Ariſtote & d'Horace ; j'en feray voir la ſageſſe & l'utilité qui en eſt le but ; je les appliqueray enſuite à un de nos Romans & à un de nos Poëmes Epiques, & je démontreray que ni nos Romanciers ni nos Poëtes ne les ont connuës, qu'ils ſe ſont entierement éloignez de cette conſtitution, en un mot qu'ils ont entierement ignoré l'art du Poëme Epique.

Dans la ſeconde Partie, je ramaſſeray les ob-

jections les plus fortes que Platon a formées contre cette imitation ; je tascheray d'y répondre, comme dans ma Preface de l'Iliade j'ay répondu aux objections qu'il a faites en particulier contre certains endroits de ce premier Poëme ; je justifieray cette imitation contre tous ses reproches ; je feray voir que bien-loin d'estre vicieuse & nuisible, elle est au contraire trés sage & trés utile ; je l'appuyeray sur l'exemple de Platon luy-mesme qui l'a suivie, & pour achever de la mettre hors de toute insulte, je la fonderay sur des exemples tirez du sein de la verité mesme, & dont aucune Critique ne pourra esbransler les fondements. Enfin je montreray que toutes les censures de Platon, au lieu de tomber sur les Poëmes d'Homere, tombent directement & avec toute leur force sur nos Romans & sur nos Poëmes Epiques, qui ne sont que des alterations grossieres de la verité. Le Lecteur sera en estat de juger par luy-mesme lequel avoit mieux pénetré la nature & le but du Poëme Epique, d'Aristote ou de Platon.

Dans la troisiéme Partie, j'examineray le sentiment de Longin, qui sur ce que l'Odyssée a esté faite aprés l'Iliade, a crû qu'elle portoit des marques certaines de l'affoiblissement de l'esprit du Poëte, & que dans ses narrations incroyables & fabuleuses la vieillesse d'Homere estoit reconnoissable.

Ce reproche de Longin a prévenu jusqu'icy tous les esprits, au moins je n'ay vû personne qui l'ait combattu, ni ses Commentateurs ni ses Traducteurs n'ont cherché à deffendre sur cela ce

grand Poëte. J'ay l'audace d'eſtre d'un ſentiment tout oppoſé à celuy de cet habile & ſage Rheteur, & j'eſpere de faire voir au contraire que l'Odyſſée eſt un Poëme auſſi ſoutenu que l'Iliade, & qui marque autant de force & de vigueur d'eſprit.

Enfin dans la quatriéme & derniere Partie, je rapporteray les jugements que les plus grands maiſtres ont portez de l'Odyſſée, & je feray voir qu'ils l'ont meſme preferée à l'Iliade. Je taſcheray de prouver la verité de ce ſentiment d'Ariſtote, que la Poëſie d'Homere eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire, & de celuy d'Horace, qui aſſeure qu'elle eſt plus Philoſophe que la Philoſophie meſme; je confirmeray ce que j'auray dit dans la ſeconde Partie ſur la beauté de cette imitation, & pour prouver que c'eſt la maniere la plus parfaite d'enſeigner la Morale; je parleray des grandes connoiſſances dont l'eſprit d'Homere eſtoit orné; j'éclairciray ſes vûës; je découvriray les veritables fondements de ſes Fables par les anciennes Traditions, & je rendray compte de mon travail.

I. PARTIE. QUand on penſe à l'origine de ce Poëme, au temps où il eſt né & à la corruption generale d'où il a eſté tiré, on ne peut aſſez admirer le genie qui luy a donné la naiſſance, & l'on eſt forcé d'avoüer que c'eſt l'ouvrage d'un eſprit tres ſublime & tres ſage, & d'un Philoſophe né pour la réformation des mœurs.

Les hommes ſont naturellement portez à l'Imitation & à la Muſique. De ce penchant na-

quit la Poësie dans les festes solemnelles que les premiers hommes celebroient en certains temps de l'année, pour rendre graces à Dieu des biens qu'ils avoient receus de sa bonté. Elle eut ensuite chez les Payens la mesme origine qu'elle avoit eüe chez les Hebreux. Car c'est un sentiment naturel à l'homme de remercier la Divinité des graces qu'il en a receües.

Si les hommes eussent perseveré dans cette sagesse, on n'auroit eu pour toute Poësie que des Hymnes & des Cantiques, comme parmi les anciens Hebreux ; mais il estoit impossible que dans des assemblées Payennes la sagesse & la pieté resistassent long-temps à la licence de ces festes, où le vin & la joye excessive échauffant les esprits, poussoient à toutes sortes de dissolutions & de débauches. Au lieu d'Hymnes & de Cantiques à l'honneur des Dieux, on n'eut bien-tost plus que des chants où la loüange des hommes estoit meslée avec celle de la Divinité, & bien-tost aprés, cela dégenera encore en Poëmes trés licencieux, de sorte que la Poësie fut entierement corrompuë, & l'on n'y remarqua plus aucune trace de Religion.

Que pouvoit faire le plus grand Philosophe pour corriger un si grand desordre ? donner des préceptes de sagesse dans des sentences courtes & vives comme celles qui estoient en usage dans les premiers temps ? Cela auroit esté inutile ; ni les passions ni les habitudes vicieuses ne cedent aux paroles ni aux sentences; elles resistent pour l'ordinaire aux raisonnements les plus forts. Il n'y avoit d'autre moyen que d'estudier le pen-

chant des hommes pour les ramener à la sagesse par les mesmes choses qui avoient causé leur égarement.

C'est ce que firent les premiers Poëtes qui vinrent ensuite, car voyant d'un costé que l'homme est naturellement enclin à l'imitation, & de l'autre qu'il aime éperduëment le plaisir, ils profiterent de ce penchant & travaillerent à les amuser & à les corriger insensiblement par des instructions cachées sous un apast agréable. C'est ce qui fit inventer les Fables, qui sont presque toujours plus propres à corriger les mœurs que les traitez de Morale les plus suivis. Il est aisé de voir par-là que la Poësie a esté la premiere espece de Philosophie ; Strabon l'a démontré dans son premier livre, où en reprenant Eratosthene, qui soutenoit que les Poëtes n'avoient point eu en vûë d'instruire, mais seulement de plaire & de divertir, il fait voir que les Anciens ont esté d'un sentiment contraire, & qu'ils ont escrit que la premiere Philosophie a esté la Poësie, qui sous l'appast du plaisir invitoit à la vertu dés l'enfance, & enseignoit les mœurs, les actions, les passions. *Nos Philosophes mesme,* adjoute-t'-il, c'est à dire les Stoïciens, *avancent que le sage seul est bon Poëte. Voilà pourquoy dans toutes les villes Grecques on commence l'éducation des enfants par la Poësie, non pour leur donner simplement du plaisir, mais pour leur enseigner la sagesse.*

Cette Poësie, dont parle Strabon, consistoit principalement dans les Fables, car les Fables sont les plus propres pour l'instruction des en-

fants, & quelles qu'elles soient, en prose ou en vers, elles sont également de la Poësie.

L'utilité des Fables a esté reconnuë dans toute l'Antiquité. Les Poëtes ne sont pas les seuls qui s'en sont servis ; long-temps avant qu'il y eust des Poëtes, les villes & les Legislateurs, comme le mesme Strabon l'asseure, les avoient appellées à leur secours à cause de l'utilité qu'ils y reconnoissoient, & en faisant réflexion au penchant naturel de l'animal raisonnable : *Car*, dit-il, *tout homme est avide d'apprendre quelque chose, & l'amour des Fables est la premiere qui marque cette inclination, & c'est par-là que les enfants commencent à entendre & à s'accoutumer à apprendre. Et la raison de cela est que la Fable est une sorte de narration toute nouvelle qui ne dit pas simplement ce qui est, mais une chose toute differente qui sert d'enveloppe & de fiction pour faire entendre avec plus de plaisir ce qui est. Or tout ce qui est nouveau & inconnu plaist, & c'est cela mesme qui rend curieux & avide, & lorsqu'on mesle à ces Fables le merveilleux & l'extraordinaire, cela augmente infiniment le plaisir, qui est le philtre & l'appast de la science.*

Je me suis attachée à rapporter le passage de Strabon, parce qu'il marque parfaitement la nature, l'antiquité & l'utilité des Fables. Il est impossible de ne pas convenir de tout ce qu'il dit. La nature des Fables est telle qu'il nous l'enseigne ; leur antiquité ne peut estre révoquée en doute, puisque nous voyons dés les premiers temps que Dieu luy-mesme s'en est servi, & leur

utilité ne peut non plus estre contestée, puisque l'Escriture sainte nous rapporte des effets merveilleux de ces Fables employées à propos par les plus saints personnages.

Homere trouva cet usage des Fables generalement establi, & il s'en servit admirablement pour former sur ce modelle le plan de ses deux Poëmes qui ne sont que des Fables plus estenduës, & ausquelles il a joint ce merveilleux & cet extraordinaire dont Strabon parle, & qui augmentent infiniment le plaisir.

Quand Aristote n'auroit pas démontré que le Poëme Epique n'a esté inventé que pour l'utilité des hommes, les deux Poëmes d'Homere suffiroient pour nous convaincre de cette verité, car il est aisé de voir qu'il les rapporte l'un & l'autre aux besoins de son pays. De son temps les Grecs estoient divisez en plusieurs Estats indépendants les uns des autres, & ces Estats estoient souvent obligez de se réünir contre un ennemi commun. Ce fut sans doute dans quelqu'une de ces occasions qu'Homere, pour leur prouver la necessité de demeurer unis & de ne pas donner lieu à un interest particulier de les diviser, leur remit devant les yeux la perte infaillible des peuples & des Princes mesmes par l'ambition & la discorde de ces derniers. Voilà le but du Poëme de l'Iliade.

Il ne se contente pas de donner des instructions à tous ces Estats differents réunis en un seul corps, il leur en donne aussi à chacun en particulier aprés leur confederation finie. Il voyoit de son temps que les Princes quittoient facile-

ment leurs villes pour aller faire des courſes ſur les terres de leurs ennemis, ou pour d'autres ſujets. Il veut les corriger en leur faiſant entendre qu'un Prince ne doit quitter ſes Eſtats que par des raiſons indiſpenſables, & que quand il les quitte par quelque raiſon legitime, il ne doit pas s'en tenir éloigné volontairement, mais faire tous ſes efforts pour y retourner. Dans ce deſſein il leur repreſente que l'éloignement d'un Prince abſent par neceſſité, cauſe chez luy de grands deſordres, & que ces deſordres ne finiſſent que par ſon retour. Et voilà le but de l'Odyſſée.

On voit la Fable regner également dans ces deux Poëmes. Car qu'eſt-ce que la Fable ? C'eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action.

Il y a trois ſortes de Fables. Les *raiſonnables*, où l'on fait parler les Dieux & les hommes. Les *morales*, où l'on fait parler les beſtes & les plantes meſmes. Et les *mixtes*, qui tiennent des deux.

Le fond du Poëme Epique eſt une Fable comme toutes les autres, c'eſt une Fable de la premiere eſpece, une Fable raiſonnable, mais qui ne laiſſe pas de pouvoir deſcendre dans la ſeconde, car dans l'Iliade Homere a fait parler un cheval d'Achille, non ſeulement pour orner ſon Poëme d'un incident miraculeux, mais encore pour mieux marquer par cet incident la nature de la Fable, & pour faire entendre que par le droit qu'elle donne, un Poëte a la liberté de faire parler les brutes meſmes.

Le Poëme Epique eſt donc *un diſcours en vers, inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action generale & des plus grands perſonnages.* Cette définition embraſſe ce qu'il a de commun avec la Fable proprement dite, & ce qu'il a de particulier.

C'eſt un diſcours comme la Fable, mais un diſcours en vers. Les Fables eſtoient ordinairement en proſe comme nous voyons encore celles d'Eſope. Elles auroient pû auſſi eſtre en vers de meſme que celles de Phedre, comme le Poëme Epique auroit pû eſtre en proſe, car Homere en proſe ne laiſſe pas d'eſtre un Poëme Epique. Ariſtote ne dit-il pas que *le Poëme Epique ſe ſert du diſcours en proſe ou en vers.* Mais l'experience a fait voir que les vers luy conviennent davantage, parce qu'ils donnent plus de majeſté & de grandeur, & qu'ils fourniſſent plus de reſſources que la proſe.

C'eſt un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action generale tout comme la Fable; la ſeule difference eſſencielle eſt que la Fable du Poëme Epique eſt l'imitation d'une action, non de gens du commun, mais des plus grands perſonnages. Il n'eſt pas neceſſaire en effet que l'action du Poëme Epique ſoit illuſtre & importante par elle-meſme, puiſqu'au contraire elle peut eſtre ſimple & commune; mais il faut qu'elle le ſoit par la qualité des perſonnages qu'on fait agir. Auſſi Horace a-t-'il dit aprés Ariſtote, *Res geſtæ Regumque Ducumque.* Cela

est si vray, que l'action la plus esclatante d'un simple bourgeois ne pourra jamais faire le sujet d'un Poëme Epique, & que l'action la plus simple d'un Roy, d'un General d'armée le fera toujours avec succés.

Pour faire voir que la Fable du Poëme Epique est la mesme que toutes les autres Fables, Comparons par exemple la Fable de l'Iliade avec une Fable d'Esope. Homere veut enseigner dans l'Iliade cette grande verité que la mesintelligence ruine les affaires d'un parti, & que la bonne intelligence les restablit. Pour cet effet voicy ce qu'il feint: *Deux chefs d'une mesme armée se querellent, l'ennemi profite de leur dissention & remporte sur leur parti de grands avantages ; les deux chefs se raccommodent, & estant réünis, ils chassent leur ennemi commun & remportent enfin la victoire.* Voilà la Fable de l'Iliade. C'est une action generale. Le Poëte, aprés en avoir dressé le plan, la met ensuite sous les noms qu'il luy plaist, non de gens du commun, mais des plus grands personnages, d'Achille, d'Agamemnon, &c. c'est la mesme chose que la Fable d'Esope: *Deux chiens qui veilloient à la garde d'un troupeau se querellent, le loup vient, profite de leur querelle & enleve beaucoup de moutons ; les deux chiens se reconcilient & se réünissent contre le loup, ils se deffont de cet ennemi.*

Il en est de mesme de la Fable de l'Odyssée: *Un homme est absent de son pays. Son absence cause de grands desordres dans sa famille. Enfin aprés plusieurs années de travaux & de pei-*

nes, il arrive chez luy, tuë ses ennemis & restablit ses affaires.

Esope feindra de mesme : *Un berger s'estant éloigné de son troupeau, les loups y firent de grands ravages. Enfin le berger revient, fait cesser ces ravages, & avec le secours de ses chiens il tuë les loups.*

C'est la mesme Fable. Voilà pourquoy Aristote a dit avec grande raison que la Fable est ce qu'il y a de principal dans le Poëme, & qu'elle en est l'ame, parce qu'elle en fait le sujet, & que *la Fable est la composition des choses*, c'est à dire, comme M. Dacier l'a expliqué dans ses Commentaires sur la Poëtique d'Aristote, que c'est la liaison que les causes & les incidents, qui concourent à former une action, doivent avoir les unes avec les autres pour faire un seul & mesme tout.

Voilà donc le Poëme Epique certainement une Fable comme les Fables d'Esope. Elle est generale & universelle, & elle ne presente qu'une seule action qui est entiere, qui a un commencement, un milieu & une fin, & une grandeur juste & raisonnable.

Elle est generale & universelle, c'est à dire, qu'elle convient à tout le monde, qu'elle instruit tout le monde, petits & grands, car les petits ne sont pas moins sujets que les grands à voir ruiner leurs maisons & leurs affaires, soit par la colere & par la division, soit par leur absence ; ils n'ont pas moins besoin de ces leçons d'Homere, & ils sont aussi capables d'en profiter, utilité qu'on ne sçauroit tirer des actions particulieres.

Par exemple, qu'on faſſe un Poëme ſur une action de Ceſar, de Pompée, ou d'Alcibiade, quel bien cela pourra-t'-il faire à un particulier ? De cent mille à peine y en aura-t'-il un ſeul à qui cette action convienne, & qui puiſſe en profiter. Mais quoyque cette Fable ſoit generale & univerſelle, il faut la rendre particuliere par l'impoſition des noms & l'attacher à une hiſtoire connuë, de maniere qu'elle en faſſe un incident. C'eſt un des plus grands ſecrets du Poëme Epique, car de ces noms & de cette hiſtoire, on tire des Epiſodes dont on fait les parties de l'action que l'on rend encore par-là plus vrayſemblable, & tout cela eſt au choix du Poëte ; par exemple, Homere pouvoit mettre la Fable de l'Iliade ſous les noms de deux des ſept chefs qui marcherent contre Thebes, & l'attacher à cette guerre des deux freres ennemis. Il pouvoit donner de meſme ſa Fable de l'Odyſſée à d'autres perſonnages, & en faire une ſuite d'une autre hiſtoire connuë, & en ce cas-là il eſt aiſé de voir que ſelon les noms & l'expedition il auroit fallu changer les Epiſodes, & eſtendre chacune de ces Fables par ſes Epiſodes differents.

Dans le Poëme Epique il faut que la verité marche toujours avec la fiction. La Fable du Poëme n'eſt qu'un pur menſonge, mais c'eſt un menſonge toujours uni avec des veritez. Outre la verité morale que la Fable renferme, il y a des veritez hiſtoriques que l'on tire des actions connuës de ceux dont on a emprunté les noms, & que l'on accommode au fonds de la Fable par le moyen des Epiſodes. Perſonne n'a jamais mieux

connu ce secret qu'Homere, il fait un mélange admirable de la verité & du mensonge dans tout le plan de son Poëme, comme Horace l'a fort bien expliqué :

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

Enfin il dresse de maniere le plan de son sujet, qui n'est qu'un ingenieux mensonge, & il y mesle partout ensuite avec tant d'adresse la verité, que le milieu répond au commencement & la fin au milieu. Car par le moyen de ces Episodes tirez des actions veritables de ses heros on fait rentrer tout le reste dans la verité de l'Histoire, & on ajuste le tout si bien ensemble, que la verité paroist regner également par-tout. Bien plus, Homere mesle toujours des veritez dans ses mensonges mesmes les plus estranges. Ce qu'il dit des Cyclopes, des Lestrygons, des Cimmeriens, de Charybde & de Scylla ne sont que des embellissemens & des exagerations de la verité, qui est toujours le fondement de ses fictions. Aussi Aristote luy donne-t'-il cette loüange, *Qu'il est celuy qui a le mieux enseigné aux autres à faire comme il faut ces agréables mensonges.* Les faire *comme il faut*, c'est les rendre vraysemblables par le meslange de la verité, & c'est ce que Strabon avoit bien compris. *Le Poëte Homere,* dit-il, *rapportant toujours ses Fables à l'instruction, a eu égard à la verité dans la plusspart des choses, mais il y a aussi meslé le mensonge. Il a embrassé la verité pour instruire, & il a associé le mensonge pour attirer par le plaisir & manier à son gré la multitude. Comme un habile ouvrier*

mesle avec adresse dans ses chef-d'œuvres l'or avec l'argent, de mesme Homere adjoute la Fable à des aventures vrayes pour orner son discours & le rendre plus agréable. Il a donc pris pour fondement la guerre de Troye, qui est un évenement vray, & il l'a orné par le mensonge des Fables. Il a fait de mesme des aventures d'Ulysse, car ce n'est pas la maniere d'Homere de n'attacher ses Fables les plus prodigieuses à aucune verité, & c'est le meslange de la verité qui rend les mensonges plus vraysemblables.

Voilà pourquoy Aristote a tant recommandé aux Poëtes, soit qu'ils travaillent sur un sujet desja connu, ou qu'ils en inventent un nouveau, de dresser la Fable en general avant qu'ils pensent à l'épisodier & à l'estendre par ses circonstances, & qu'il leur dit que la Fable estant faite, on donne les noms aux personnages & l'on épisodie l'action, c'est à dire, qu'on fait les parties de cette action, des circonstances & des avantures tirées de l'histoire des Heros: *Mais il faut bien prendre garde,* adjoute-t'-il, *que les Episodes soyent propres, comme dans Oreste la fureur qui le fait prendre.* C'est à dire, que les Episodes ne doivent faire avec la Fable qu'un seul & mesme tout.

Dans la Tragedie d'Euripide, intitulée Iphigenie dans la Tauride.

L'action du Poëme Epique doit estre *une,* & non pas comme plusieurs pensent tirée d'une seule personne. C'est le précepte d'Aristote, qui en donne mesme une raison bien sensible, *Car,* adjoute-t'-il, *comme on voit tous les jours une infinité d'accidents de la pluspart desquels on ne peut rien faire qui soit un, il arrive de mesme que les actions d'un homme sont en si grand*

Poëtiq. chap. 8.

nombre & si differentes, qu'on ne sçauroit jamais les réduire à cette unité & en faire une seule & mesme action. De sorte qu'à son compte il ne seroit pas plus ridicule de vouloir faire une seule action de tous les accidents qui arrivent dans le monde, que de vouloir réduire à cette unité toutes les avantures d'un homme seul. C'est pourquoy il blasme les Auteurs de l'Heracleïde & de la Theseïde & de plusieurs autres Poëmes semblables, & il leur reproche d'avoir crû mal à propos que parce que Thesée est un & qu'Hercule est un, toute leur vie ne devoit faire qu'un seul sujet, une seule Fable, & que l'unité du heros faisoit l'unité d'action. Et il adjoute, *Homere, qui a excellé en tout sur les autres Poëtes, me paroist avoir parfaitement connu ce deffaut, soit par les lumieres naturelles d'un heureux genie, soit par les regles de son art, car en composant son Odyssée il n'y a pas fait entrer toutes les avantures d'Ulysse, mais il a employé tout ce qui pouvoit avoir rapport à une seule & mesme action, comme est celle de l'Odyssée. Il en a usé de mesme dans l'Iliade.* Quoyque la Fable Epique soit attachée à une histoire connuë dont elle fait un incident, cela n'empesche pas que cet incident ne soit un tout par luy-mesme, & qu'il ne presente une action entiere qui a un commencement, un milieu & une fin. Le commencement de la Fable de l'Iliade & de celle de l'Odyssée, comme des Fables d'Esope, sont la querelle des deux chefs, & celle des deux chiens. L'absence d'Ulysse & celle du berger; le milieu, c'est tous les maux que ces querelles & ces absences causent, & la fin, c'est la

ceſſation de tous ces maux par la reconciliation des deux chefs & des deux chiens, & par le retour d'Ulyſſe & du berger qui ſe vengent de leurs ennemis. Chacune de ces Fables eſt une action ſeule qui fait un tout entier & parfait. Elle a de plus une juſte grandeur, car il faut que ſa grandeur ſoit raiſonnable & proportionnée à l'action qu'elle imite. Ariſtote dit que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes & parmi les autres eſtres, doit avoir non ſeulement un ordre, mais encore une grandeur juſte & raiſonnable. Car le beau conſiſte dans l'ordre & dans la grandeur, c'eſt pourquoy rien de trop petit ne peut eſtre beau, parce que la vûë ſe confond dans un objet qu'on voit en un moment preſque inſenſible; rien de trop grand ne peut eſtre beau non plus, parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil, & qu'en voyant ſes parties ſucceſſivement l'une aprés l'autre, le ſpectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal qui auroit dix mille ſtades de long. Il faut régler la grandeur de cette imitation, non par l'haleine du Poëte, mais par la nature meſme du Poëme, & il eſt certain que plus un Poëme aura d'eſtenduë, plus il ſera beau dans ſa grandeur, pourvû qu'il ne croiſſe que juſqu'à ce que le ſujet puiſſe eſtre vû tout enſemble ſans que la vûë s'égare ni ſe confonde.

Il marque ailleurs plus préciſément les juſtes bornes que l'on doit donner au Poëme Epique. *Il ſuffit*, dit-il, *qu'on puiſſe voir d'un coup d'œil ſon commencement & ſa fin, & on le fera ſans doute ſi l'on dreſſe des plans plus courts que ceux des Anciens*, (il parle des Poëtes des Cypria- *Poëtiq. chap. 25.*

ques & de la petite Iliade, qui estoient des Poëmes tres longs) *& si l'on fait ensorte que le recit d'un Poëme Epique ne dure pas plus de temps que les representations des differentes Tragedies que l'on joüoit dans un seul jour.*

Aristote enseigne par-là qu'il faut qu'on puisse parcourir ce Poëme d'un coup d'œil, & que la memoire puisse l'embrasser & le retenir sans peine, car si on a perdu l'idée du commencement quand on arrive à la fin, c'est une marque seûre que son estenduë est trop grande, & cette grandeur excessive ruine toute sa beauté, & en donnant la régle, il donne le moyen de la pratiquer; il ne se contente pas de dire qu'il faut faire les plans plus courts que ceux des Poëmes des Cypriaques & de la petite Iliade, mais il marque tres précisement les bornes qu'on doit donner à ce Poëme, en disant qu'il faut qu'un Poëme Epique puisse estre lû tout entier en un seul jour. Et il ne faut pas douter que ce précepte n'ait esté fait sur l'Iliade & sur l'Odyssée qui ne passent pas ces bornes. Ce précepte est mesme si essenciel, que Virgile n'a pas crû qu'il luy fust permis de s'en escarter.

Ce Philosophe ne parle icy que de la durée du Poëme, & il n'a garde de vouloir régler celle de l'action, parce qu'il n'y a point sur cela de regles certaines, & que le Poëme Epique embrasse plus ou moins de temps selon la nature de l'action qu'il represente. Si c'est une action violente & pleine d'emportement, sa durée est moins grande, car tout ce qui est violent ne peut durer long-temps; mais si c'est une action dou-

ce, elle peut durer autant que le Poëte le juge à propos, pourvû que ſon Poëme ne croiſſe que juſqu'à la meſure qui vient d'eſtre marquée. L'action de l'Iliade eſt renfermée en peu de jours, & celle de l'Odyſſée eſt pouſſée juſqu'à huit ans & quelques mois.

De ce qu'Ariſtote a dit que le Poëte dreſſe premierement le plan de ſa Fable, & qu'enſuite il impoſe le nom à ſes perſonnages, il eſt aiſé d'inferer que cette Fable doit eſtre une action feinte, & que le Poëte doit eſtre l'auteur de ſon ſujet. Et ſur cela on a demandé ſi la Poëſie exclut les actions veritables. Ariſtote répond fort bien que quand il arrive au Poëte d'eſtaller des actions veritables, il n'en merite pas moins le nom de Poëte, car rien n'empeſche que les incidents, qui ſont arrivez veritablement, n'ayent toute la vrayſemblance & toute la poſſibilité que l'art demande, & qui ſont qu'il en peut eſtre regardé comme l'auteur. En effet, que demande l'art du Poëte? il demande qu'il donne à ſon ſujet toute la vrayſemblance qu'il eſt poſſible, or cette vrayſemblance n'eſt point du tout incompatible avec la verité, & ce qui eſt arrivé veritablement peut eſtre auſſi vrayſemblable & auſſi poſſible que ce qu'on pourroit feindre, & eſtre tel qu'il ſeroit ſi on l'avoit feint. La verité du fait ne peut détruire la nature de la Fable, l'auteur du Poëme eſt l'auteur de la Fable, il eſt donc Poëte. Il ſe peut faire meſme que l'Hiſtoire preſente des faits tournez de maniere qu'ils ſont proprement des Fables dans le ſens d'Ariſtote, c'eſt à dire, des paraboles qui renferment un point de Morale

Poëtiq. chap. 19.

dont tout le monde peut profiter. Un Poëte pourroit les estaller sans cesser d'estre Poëte. Ce Philosophe s'est contenté de cette raison, qui est convainquante & qu'il a tirée du fond de la nature du sujet. Il auroit pû en adjouter une autre que M. Dacier a fournie dans ses Commentaires & qui paroist tres solide, c'est que la verité du point d'Histoire, que le Poëte entreprend de traiter, n'exclud pas l'art du Poëte qui a toujours à disposer son sujet & à en dresser le plan de maniere que la Fable soit toujours l'ame du Poëme. C'est cette œconomie & cette juste liaison des choses qui constituë proprement le Poëme Dramatique comme le Poëme Epique, & c'est ce qui ne couste pas moins à faire dans les sujets veritables que dans ceux qui sont feints. M. Racine n'est pas moins Poëte dans Esther & dans Athalie que dans Iphigenie & dans Andromaque.

Soit que le Poëte traite des sujets feints, mais desja receus, ou des sujets veritables, il est obligé de ne pas changer les Fables receües. Il faut que Clytemnestre soit tuée par Oreste, & Eriphyle par Alcmeon. Mais quand il y a des choses trop atroces dans la maniere, alors il a la liberté d'inventer luy-mesme en tirant de son esprit quelque nouveau moyen qui soit convenable pour les faire réüssir, & en imaginant une conduite vraysemblable qui soit proportionnée à la nature de l'action, que l'on ne doit pas changer. C'est ce qu'Aristote appelle *se servir comme il faut des Fables receües*.

Poëtiq. chap. 15.

De cette qualité de la Fable d'estre generale & universelle, & de ce que le propre du Poëte

eſt de dire les choſes, non comme elles ſont arrivées, mais comme elles ont pû ou dû arriver neceſſairement ou vrayſemblablement, Ariſtote tire cette conſequence tres ſeure, *Que la Poëſie eſt plus grave & plus morale que l'Hiſtoire*, parce que l'Hiſtoire ne rapporte que les choſes particulieres qui conviennent à peu de gens, & que la Poëſie rapporte les choſes generales qui conviennent à tout le monde. Et il ne faut pas s'imaginer qu'Ariſtote ait ſeulement en vûë de relever par-là l'excellence de cet art, il veut en meſme temps en faire connoiſtre la nature. Mais ce point ſera traité plus au long dans la quatriéme Partie de cette Préface.

Comme la partie eſſencielle de la Fable, ce qui luy ſert de fonds & qui la rend proprement Fable, c'eſt la verité morale qu'elle veut enſeigner, & que le fondement de la Morale c'eſt la pieté, il eſt aiſé de comprendre que le Poëte ne peut bien s'acquiter de ſon devoir, s'il n'introduit la Divinité dans ſon Poëme, non ſeulement pour authoriſer & rendre vrayſemblables les évenements miraculeux qu'il eſt obligé d'eſtaller, mais encore pour enſeigner à ſes Lecteurs que c'eſt Dieu qui préſide à tout, qui conduit tout par ſa Providence, & qui eſt l'auteur de tout ce que nous pouvons faire de bien; que c'eſt luy qui inſpire les bons deſſeins, qui donne le courage d'entreprendre & la force d'executer, & enfin que c'eſt luy qui punit les méchans & qui récompenſe les bons. *Ainſi le Poëme Epique*, dit excellemment le R. P. le Boſſu, *n'eſt une eſcole ni d'impieté ni d'atheïſme, ni d'oyſiveté & de ne-* *Liv. 5. ch. 6.*

gligence, mais on y apprend à honorer Dieu & à le reconnoistre mesme comme le principe unique & necessaire de tout ce que l'on peut faire de bien, & sans lequel les plus puissants Princes & les heros les plus parfaits ne peuvent achever heureusement aucun dessein, &c. Et voilà pourquoy les premiers Poëtes ont esté honnorez du nom de Theologiens.

La Fable estant l'imitation d'une action, & toutes les actions venant des mœurs & des sentiments, car ce sont les deux sources d'où viennent toutes les actions de la vie, il s'ensuit de-là necessairement que les mœurs & les sentiments sont des parties essencielles du Poëme Epique: *Les mœurs sont ce qui découvre l'inclination de celuy qui parle, & le parti qu'il prendra dans les accidents où il ne seroit pas aisé de le reconnoistre. C'est pourquoy tous les discours qui ne font pas d'abord sentir à quoy se resoudra celuy qui parle, sont sans mœurs.* Selon cette définition d'Aristote qui est tres vraye, il faut donc que les mœurs des personnages d'un Poëme soyent si bien marquées, que le Lecteur puisse prévoir ce qu'ils feront dans les occasions les plus extraordinaires & les plus surprenantes avant mesme qu'on les voye agir.

Cette partie qui concerne les mœurs est tres essencielle. Il y a quatre choses à observer dans les mœurs.

La premiere & la plus importante, *qu'elles soient bonnes*, c'est à dire, qu'elles soient bien marquées, & qu'elles fassent connoistre l'inclination ou la resolution des personnages telle qu'elle est,

eſt, bonne, ſi elle eſt bonne ; & mauvaiſe, ſi elle eſt mauvaiſe. Car cette bonté des mœurs ſe trouve dans toute ſorte de conditions. Et comme le Poëme Epique ne reçoit pas moins les heros vicieux, comme Achille, Mezence, Turnus, que les vertueux comme Ulyſſe & Enée, il faut que leurs mœurs ſoient ſi bien marquées, que le Lecteur connoiſſe leurs bonnes ou leurs mauvaiſes inclinations, & le parti qu'elles leur feront prendre.

La ſeconde condition des mœurs, c'eſt qu'elles ſoient convenables. C'eſt à dire, qu'il faut donner à chaque perſonnage ce qui luy convient, le faire agir & parler ſelon ſon âge, ſon eſtat, ſa condition, ſon pays, & le relever, ſoit en augmentant les qualitez brillantes qu'il peut avoir, ſoit en diminuant les mauvaiſes qui s'y trouvent & qui pourroient le deshonnorer ; mais il faut que cela ne ſe faſſe qu'autant qu'on le peut, en s'aſſujetiſſant toujours à la qualité principale qu'on luy a donnée & qui fait ſon caractere.

La troiſiéme condition des mœurs eſt qu'elles ſoient ſemblables, & il eſt ayſé de voir que cette condition n'eſt que pour les caracteres connus, car c'eſt dans l'Hiſtoire ou dans la Fable qu'on va puiſer cette reſſemblance, & il faut les repreſenter tels que nous les y trouvons.

Enfin, la quatriéme condition des mœurs eſt qu'elles ſoient égales, c'eſt à dire, qu'il faut que les perſonnages ſoient juſqu'à la fin tels qu'ils ont paru d'abord.

Dans les mœurs, comme dans la diſpoſition du ſujet, il faut toujours chercher ou le neceſ-

ſaire ou le vrayſemblable, de ſorte que les choſes arrivent les unes aprés les autres ou neceſſairement ou vrayſemblablement. Il eſt évident par-là que le dénoüement du ſujet doit naiſtre du ſujet meſme. En effet, puiſque les mœurs doivent produire les actions, & que les actions doivent naiſtre les unes des autres, il s'enſuit delà par une conſequence inconteſtable que le dénoüement, qui eſt auſſi une action, doit naiſtre ou neceſſairement ou vrayſemblablement de ce qui précede & que les mœurs ont desja produit.

Homere eſt ſur cela, comme ſur tout le reſte, le plus excellent modelle. Les mœurs, qu'il donne à ſes perſonnages, ont ces quatre qualitez au ſouverain degré. Elles ſont *bien marquées, convenables, ſemblables & égales.* Toutes les actions qu'elles produiſent naiſſent les unes des autres ou neceſſairement ou vrayſemblablement, & par-là le dénoüment de chacun de ſes deux Poëmes naiſt du ſujet meſme.

C'eſt cette juſte obſervation des mœurs qui fait la bonté des caracteres que le Poëte forme. Et Ariſtote finit ſes préceptes ſur les mœurs par un avis tres important, c'eſt que comme le Poëme Dramatique & le Poëme Epique imitent les actions de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, les Poëtes doivent imiter les Peintres, qui en donnant à chacun ſa veritable forme & en les faiſant ſemblables à l'original, les font toujours plus beaux.

En effet, un grand Peintre, en peignant une perſonne, n'oublie rien de tout ce qui peut augmenter ſa beauté en conſervant la reſſemblance,

Les Poëtes doivent faire la mesme chose avec d'autant plus de raison, qu'ils imitent les personnes les plus illustres, les Princes & les Roys. Ils peuvent les faire d'autant plus beaux, qu'ils sont élevez au dessus des autres hommes, car ces caracteres sont susceptibles de toute la beauté qu'on veut leur donner, pourvû qu'elle convienne avec les veritables traits, & qu'elle ne détruise pas la ressemblance, & Aristote en donnant le précepte, enseigne le moyen d'y réüssir, car il dit qu'il faut que le Poëte, qui veut imiter par exemple un homme colere & emporté, se remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraysemblablement, que ce qu'elle fait; c'est à dire, qu'il doit plustost consulter la nature, qui est le veritable original, que de s'amuser à copier une personne qui n'en est qu'une copie imparfaite & confuse, ou mesme vicieuse, ce que le Poëte doit éviter. La nature luy fournira des couleurs qui rendront son portrait plus beau sans corrompre ses veritables traits qu'il est obligé de conserver tres fidellement. Elle luy fera voir que la vaillance répond admirablement à ce caractere, & par consequent il donnera à son heros une valeur d'un tres grand esclat; c'est ainsi qu'Homere a fait Achille. Il a gardé dans ce caractere tout ce que la Fable y mettoit indispensablement, mais en ce qu'elle luy a laissé de libre, il en a usé tellement à l'avantage de son heros & l'a si fort embelli, qu'il a fait presque disparoistre ses grands vices par l'esclat d'une valeur miraculeuse, qui a trompé une infinité de gens. On peut voir cette matiere plus profondement trai-

tée dans les Commentaires de M. Dacier sur sa Poëtique.

Aprés les mœurs viennent les sentiments. Aristote n'appelle point icy *sentiments* les conceptions interieures de l'esprit, mais les discours par lesquels on explique ces conceptions, soit qu'elles ayent produit quelque action, ou qu'elles la préparent. *Les sentiments,* dit-il, *c'est ce qui explique ce qui est, ou ce qui n'est pas, en un mot ce qui fait connoistre la pensée de celuy qui parle.* Il ne suffit pas de donner des mœurs à ses personnages, il faut leur donner des sentiments conformes à ces mœurs, & les faire parler si convenablement à leur caractere, que le Lecteur ou le Spectateur connoisse leurs mœurs avant que d'avoir vû leurs actions.

Tout ce qui regarde le discours, continuë Aristote, *dépend de la Politique ou de la Rhetorique.* Ce précepte est important. Aristote appelle *Politique* l'usage commun & le langage ordinaire des Peuples qui parlent simplement & sans art, au lieu que la *Rhetorique* enseigne à parler avec art & à orner ses pensées de toutes les graces du discours recherché & soutenu. Quand une chose est par elle-mesme telle qu'on veut la faire paroistre, l'usage commun suffit pour l'exposer telle qu'elle est naturellement. L'histoire d'Oedippe, celle d'Ajax, celle d'Hecube, ne demandent aucun art pour nous paroistre pitoyables ou terribles, il ne faut que les exposer simplement; mais quand elles ne sont pas telles qu'on veut, qu'il faut changer leur forme & faire passer pour terrible ce qui ne l'est point, ou déguiser ce

Poëtiq. chap. 20.

qui l'eſt, cela dépend de l'art de celuy qui parle, & qui par ſes paroles donne aux choſes la forme qu'elles nous paroiſſent avoir ; alors il faut avoir recours à la Rhetorique, car c'eſt par ſon moyen qu'on leur donne les couleurs qu'elles n'ont pas. Il n'y a point aujourd'huy de précepte plus violé que celuy-là, & il n'y a jamais eu de Poëte qui l'ait mieux pratiqué qu'Homere ; jamais il ne cherche à orner une belle nature, il la rend telle qu'elle eſt ; mais quand elle eſt foible ou defectueuſe, alors il raſſemble tout ce que l'art peut fournir pour la corriger & pour en cacher les défauts.

Puiſque la diction eſt neceſſaire pour expliquer les ſentiments, il eſt évident qu'elle fait partie du Poëme.

La vertu de la diction conſiſte dans la netteté & la nobleſſe. Elle eſt nette & claire par les mots propres, mais par-là auſſi elle eſt ſouvent fort baſſe. Pour la rendre noble, il faut donc avoir recours aux figures & aux mots empruntez, ſur-tout aux métaphores. Mais il ne faut les employer qu'à propos, car les expreſſions figurées ne donnent de la beauté à la diction que lorſqu'elles ſont convenables, bien placées & miſes avec meſure. Et s'il eſt beau de s'en ſervir convenablement & à propos, il eſt auſſi tres difficile ; mais il eſt encore plus beau & plus difficile d'employer heureuſement la métaphore, car on ne peut la tirer que de ſon eſprit, & il faut avoir beaucoup d'eſprit & d'imagination pour trouver tout d'un coup une reſſemblance entre des ſujets tres differents, & pour faire heureuſement ce tranſport de l'un à l'autre, car c'eſt ce

qui fait la métaphore. Si Homere eſt un parfait modelle pour la Fable & pour les mœurs, il ne l'eſt pas moins pour les ſentiments & pour la diction, & Ariſtote luy a donné cette loüange, *Qu'il y a ſurpaſſé tous les autres Poëtes.*

Aprés avoir expliqué en general les quatre parties du Poëme Epique, qui ſont les meſmes que celles du Poëme Dramatique, il eſt neceſſaire de dire un mot des eſpeces differentes qui en font le ſujet. Elles ſont ſimples ou implexes, morales ou pathetiques. Les ſimples ſont celles qui eſtant continuës & unies, finiſſent ſans reconnoiſſance & ſans peripetie, c'eſt à dire, ſans changement d'eſtat extraordinaire. Les implexes ſont celles qui ont la peripetie, ou la reconnoiſſance, ou toutes les deux. Les pathetiques, celles où regnent les combats, les bleſſures, la mort. Et les morales, celles où la morale regne particulierement, & dont les heros ſont des modelles de vertu & de ſageſſe.

La conduite d'Homere eſt admirable dans la conſtitution de ſes deux Poëmes. L'Iliade, où regnent la colere & la fureur, eſt ſimple & pathetique. Et l'Odyſſée, qui eſt un Poëme plus raſſis & plus lent, comme eſtant fait pour eſtre un modelle de ſageſſe, de moderation & de conſtance, eſt implexe & moral; par tout il y a des reconnoiſſances, & la morale y regne depuis le commencement juſqu'à la fin, ce qu'elle ne fait pas dans l'Iliade, où elle eſt moins frequente & plus cachée.

Je n'adjouteray plus qu'un ſeul précepte dont Ariſtote n'a point parlé, & dont il ne ſeroit pas

mesme necessaire d'avertir aprés la pratique d'Homere où il est tres sensible, si nous n'avions une infinité d'ouvrages dans lesquels il est absolument negligé, c'est que le Poëte doit d'abord faire connoistre les personnages de son Poëme, ou du moins les principaux, & leurs differents interests. Homere dans son premier Livre de l'Iliade introduit ses personnages, & fait connoistre l'humeur, les interests & les desseins d'Agamemnon, d'Achille, de Nestor, d'Ulysse & de plusieurs autres, & mesme des Dieux ; & dans le Livre second il fait le dénombrement des troupes des Grecs & de celles des Troyens, afin que le Lecteur soit pleinement instruit des interests de ceux qui entrent dans le Poëme.

Il a observé la mesme chose dans l'Odyssée. Dés le commencement il fait connoistre Telemaque, Penelope & les amants de cette Princesse, & il nous montre Ulysse tout entier.

Il y a une infinité d'autres choses que le Poëte doit observer dans la composition du Poëme Epique & de la Tragedie, & l'on peut s'en instruire dans la Poëtique d'Aristote, dans celle d'Horace & dans le Traité du R. P. le Bossu. Mais voilà les principales & les regles fondamentales sans lesquelles le Poëme ne peut subsister.

Appliquons presentement ces regles à un de nos Romans, & voyons si on a raison de les appeller *des Poëmes Epiques en prose.* Je choisiray un de ceux qui ont eu le plus de succés, c'est la Cassandre de M. de la Calprenede. On ne peut pas nier que l'Auteur n'ait beaucoup d'esprit, une imagination heureuse & fertile, & une

grande facilité d'expreſſion, & je loüerois ſes talents avec un grand plaiſir, s'il en avoit fait un meilleur uſage.

La premiere regle du Poëme Epique; c'eſt que le ſujet ſoit une Fable generale qui convienne à tout le monde, & dont tout le monde puiſſe profiter. Examinons donc quel eſt le ſujet de Caſſandre, pour voir ſi nous y trouverons cette Fable, qui eſt l'ame du Poëme. Orondate fils de Mathée, Roy des Scythes, dans une bataille que ſon pere donne contre Darius Roy des Perſes, l'ennemi mortel de ſa maiſon, pouſſe ſi loin ſes avantages, qu'il arrive aux tentes où ſont la mere, la femme & les filles de Darius. Il a ces Princeſſes en ſa puiſſance, il peut les faire ſes priſonnieres & les emmener, mais il eſt ſi frappé de la beauté de Statira, que par une generoſité ſans exemple, tres déplacée, & contraire meſme aux intereſts de ſa paſſion, il les laiſſe libres. Un moment aprés il ſauve la vie au Prince Artaxerce fils unique de Darius, & au lieu de le faire ſon priſonnier, comme il le pouvoit, il le renvoye de meſme. L'hyver ſuivant, ſon amour devenu tres violent le porte à quitter la Cour de ſon pere pour aller à celle de ſon ennemi. Il va à Perſepolis ſous un faux nom; il eſt reconnu pour ce guerrier, qui a donné la liberté aux Reynes & la vie au Prince, & il devient le favory de Darius. Il voit Statira tout à ſon ayſe, luy fait la cour & luy déclare ſa paſſion. Statira en eſt un peu offenſée, comme la bienſéance le veut, mais Orondate s'eſtant découvert à Artaxerce pour le Prince des Scythes, Artaxerce le ſert auprés

de sa sœur, qui répond enfin à la passion du Prince. Son bonheur est traversé par divers obstacles, que les faiseurs de Romans imaginent sans peine; les Princesses deviennent prisonnieres d'Alexandre, qui moins genereux qu'Orondate les retient, devient éperdüement amoureux de Satira, & l'espouse. Alexandre meurt quelque temps aprés, & de nouveaux obstacles traversent encore la passion d'Orondate, mais aprés une infinité d'avantures, toutes incroyables & sans la moindre vraysemblance, à la fin du dixiéme volume, *la veuve d'Alexandre se donne à son premier amant.*

Quelqu'un pourra-t'-il trouver dans ce sujet la moindre idée de Fable? Osera-t'-on dire que c'est un discours en prose, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action? Quel est donc le point de morale que cette action de Cassandre veut nous enseigner? Où est cette instruction qui est l'ame de la Fable? Peut-on regarder cela autrement que comme une histoire tres fausse, ou plustost comme une indigne corruption de l'histoire par des recits sans Fable, & où la morale mesme est tres indignement violée?

Ce que je dis de Cassandre doit s'estendre sur tous les autres Romans. Le sujet de Cleopatre, celuy de Cyrus, celuy de Clelie, ne sont pas plus des Fables morales que celuy de Cassandre; ils se ressemblent tous par ce fondement comme par beaucoup d'autres endroits. La seule chose qu'ils retiennent du Poëme Epique, c'est que leur action n'est pas l'action d'hommes du com-

mun, mais des plus grands perſonnages, de Princes & de Roys.

Il eſt aiſé de voir que les auteurs de ces ouvrages ont ſuivi une voye toute oppoſée à celle des Poëtes. Ariſtote enſeigne que les Poëtes doivent dreſſer d'abord le plan de leur Fable qui eſt generale, impoſer enſuite les noms aux perſonnages, & l'attacher à une Hiſtoire connuë, afin de tirer de ces noms & de cette Hiſtoire les circonſtances qui doivent ſervir à amplifier cette action & à luy donner ſa juſte eſtenduë, & qu'on explique ſous le nom d'Epiſodes. Ces Auteurs ont fait tout le contraire, ils ont cherché dans l'Hiſtoire des noms connus, ils en ont adjouté de feints, ils ont donné à ces noms des actions extravagantes & inoüies, & ont fait, non un Poëme Epique, mais un tiſſu d'avantures que le caprice ſeul produit, & qui ne naiſſent les unes des autres ni neceſſairement ni vrayſemblablement; auſſi cette action, bien loin d'eſtre generale, eſt auſſi particuliere que toutes les actions de Ceſar, d'Alcibiade, de Pompée, &c. Pour ce qui eſt de la juſte grandeur, l'Auteur eſt bien éloigné d'avoir obſervé les juſtes bornes qu'Ariſtote a preſcrites ſur la pratique d'Homere. On peut dire de ce Roman de Caſſandre, comme de la pluſpart des autres, que c'eſt veritablement l'animal de dix mille ſtades de longueur dont parle Ariſtote. S'il eſt vray que rien de trop grand ne puiſſe eſtre beau, appellera-t'on beaux ces ouvrages monſtrueux, qui ſans rien enſeigner de bon, pouſſent leurs fictions frivoles juſqu'au di-

xiéme volume, & demandent au moins dix jours pour eſtre lûs.

La troiſiéme & la quatriéme regle du Poëme Epique ſont que l'action, qu'il imite, ſoit une, & qu'elle faſſe un tout regulier & parfait. C'eſt ce que ne fait point l'action de Caſſandre; toutes ſes parties ne concourent point à faire une ſeule & meſme action, & il eſt impoſſible d'en rien faire qui ſoit un & ſimple, car cette action eſt meſlée d'une infinité d'incidents qui en rompent l'unité, & elle tombe dans le défaut des Poëmes de l'Heracleïde & de la Theſeïde, car ſi elle ne renferme pas toute la vie de ces heros, elle en contient la plus grande partie, à moins qu'on ne veüille dire qu'elle eſt *une*, parce que c'eſt toujours l'amour d'Orondate qu'elle traite; & qu'elle fait un tout regulier & parfait, parce qu'elle embraſſe cette paſſion depuis le commencement juſqu'à la fin. Ce qui ſeroit tres ridicule.

Non ſeulement ces Romans pechent contre ces regles du Poëme Epique, en raſſemblant pluſieurs incidents de la vie de leur heros, qui ne ſçauroient faire une ſeule & meſme action, mais ils pechent encore en y meſlant les avantures d'autres heros entierement eſtrangeres, indépendantes & auſſi eſclatantes. L'amour & les avantures d'Artaxerce & de Berenice n'ont aucun rapport avec l'amour & les avantures d'Orondate & de Statira, & ne ſont pas moins brillantes. Il y en a pluſieurs autres de meſme, & cette multiplication d'avantures indépendantes eſt tres vicieuſe, & ruine entierement cette unité d'action qui fait l'eſſence du Poëme Epique, où

l'on peut bien faire entrer plusieurs Fables, plusieurs avantures differentes, mais il faut qu'elles soient toutes des parties, non entieres & non achevées, d'une seule & mesme action, qui est l'action principale.

On a vû que la verité doit estre meslée avec le mensonge dans tout le Poëme. C'est ce que ceux qui ont fait des Romans ont si peu compris qu'on ne trouve jamais dans leurs ouvrages la verité meslée avec la fiction. Non seulement il n'y a aucune verité morale dans l'action du Roman, comment y en auroit-il, puisque ce n'est pas mesme une Fable? Mais il n'y en a pas mesme dans toutes les autres parties dont le Roman est composé. Ce n'est pas qu'on n'y trouve quelquefois des veritez historiques: l'Auteur de Cassandre a pris beaucoup de choses des Historiens d'Alexandre, mais outre que ce sont presque toujours des veritez qu'il a alterées & corrompuës, ce ne sont jamais des veritez meslées avec la fiction pour la rendre plus vraysemblable & plus croyable, ce sont des veritez adjoutées à la fiction, & qui ne servent qu'à rendre son mensonge plus évident, plus plat & plus méprisable.

Je serois bien estonnée si quelqu'un osoit donner au Roman la loüange qu'Aristote donne au Poëme Epique d'estre plus grave & plus moral que l'Histoire, ou celle qu'Horace luy donne, en encherissant sur celle d'Aristote, qu'il est plus Philosophe que la Philosophie mesme, & qu'il enseigne mieux que les Philosophes à fuir le vice & à pratiquer la vertu.

Homere seme dans ses Poëmes des maximes de pieté, & il introduit par tout les Dieux pour instruire ses Lecteurs, & pour rendre croyable & vraysemblable ce qu'il avance de prodigieux. Les faiseurs de Romans ne s'amusent pas à ces bagatelles ; non seulement les maximes de pieté sont bannies de leurs escrits, mais on y trouve souvent les plus grands blasphemes que proferent ces amants insensez. Et pour la Divinité, elle n'entre pour rien dans tout ce qui s'execute. Ils croiroient deshonnorer leur heros s'ils le faisoient assister par un Dieu. Ces heros font des choses les plus prodigieuses & les plus incroyables par leurs propres forces. Les Historiens d'Alexandre remarquent qu'on estoit persuadé que ce Prince n'executoit de si grandes choses que par l'assistance particuliere des Dieux. Cela est bon pour des Payens, mais nos Romanciers n'ont garde de faire jamais entendre cela de leurs heros. Et peut-estre est-ce une des plus grandes marques qu'ils ayent données de leur jugement & de leur prudence. Il auroit esté fort ridicule de faire intervenir la Divinité pour fortifier des hommes uniquement possedez de l'amour, & qui ne pensent, ne parlent & n'agissent que pour leur amour ; c'est un interest peu propre à toucher la Divinité & à attirer son secours. En un mot les Romans ne pechent pas moins du costé de la Theologie, que de la Morale.

Si ces Auteurs ont violé si ouvertement toutes les conditions de la Fable, qui est pourtant le fondement du Poëme Epique, ils n'ont pas mieux observé les conditions des mœurs qui

ſont la ſource des actions. Tout ce qu'ils touchent devient méconnoiſſable ; il ſemble qu'ils ayent la baguette de Circé, ou une baguette plus puiſſante encore, car ils changent non ſeulement les hommes, mais les peuples entiers, & alterent toute la face de la nature. C'eſt un precepte de l'Art poëtique, d'eſtudier les mœurs des ſiecles & des pays ; les Romanciers les ont fort mal eſtudiées ; ils n'ont eu pour but que de les alterer ou de les changer abſolument. Par exemple, dans Caſſandre l'Auteur nous repreſente les Scythes comme des peuples auſſi polis & auſſi magnifiques que les Perſes, & des uns & des autres il en fait, non des Barbares, mais des François. Cette faute eſt d'autant plus eſtrange, ſur-tout au ſujet des Scythes, que tout le monde peut voir que cet Auteur renverſe par-là tout ce que les anciens Hiſtoriens, comme Herodote, Strabon, & les autres rapportent de la ſimplicité de vie de ces peuples & de leur frugalité, & qu'il contredit manifeſtement ce que l'Hiſtorien de la vie d'Alexandre en eſcrit, & ce que leurs Ambaſſadeurs diſent à Alexandre luy-meſme, *Que pour toutes richeſſes ils n'ont receu du ciel qu'un joug de bœuf, une fleche, un javelot & une coupe, mais que leur pauvreté leur eſt utile contre leurs ennemis.* L'Auteur n'a pas crû que des peuples ſi ſauvages & ſi pauvres puſſent orner ſon Roman, c'eſt pourquoy par la vertu de ſa magie, particuliere aux faiſeurs de Romans, il en fait des peuples civiliſez, polis, magnifiques. Quand je penſe au plaiſir que fait dans Quinte Curſe la ſimplicité & la pauvreté des Scythes,

opposées au luxe & à la pompe des Perses, je ne comprends pas comment cet Escrivain n'a pas senti la beauté de ce contraste, & comment il a osé le changer.

Les mœurs des particuliers n'y sont pas mieux conservées. L'Auteur a rassemblé dans ce Roman tous les plus grands hommes & les plus connus qui se trouvent meslez dans l'Histoire d'Alexandre, il n'y en a presque pas un qui ne soit changé & qui ressemble au portrait qu'en a fait l'Histoire. Alexandre mesme avec toute sa valeur & toutes ses grandes qualitez, que l'Auteur n'a pû luy oster, y devient un amoureux transi, fort ridicule. Pour le heros du Poëme, le brave Orondate, c'est un heros feint, qui n'a jamais existé, c'est pourquoy l'Auteur avoit la liberté de le faire tel qu'il vouloit. Mais aprés l'avoir fait, il estoit obligé de garder les conditions des mœurs que j'ay expliquées. D'abord il a assez bien marqué les mœurs, mais il change bientost, & elles ne sont ni convenables, ni semblables, ni égales.

Il n'y a que trois moyens de former les mœurs & les caracteres, c'est de faire les hommes tels qu'ils sont, ou tels que la Renommée les publie, ou tels qu'ils doivent estre. Ce n'est pas l'usage de ceux qui font des Romans ; ils ne representent leurs personnages ni tels qu'ils ont esté, ni tels que la Renommée les a publiez, au contraire ils les font tres dissemblables, & on ne peut pas dire qu'ils les ont fait *meilleurs,* c'est à dire, plus beaux, en les faisant tels qu'ils auroient dû estre, car ils leur ont attribué tant de foiblesses, dont

ils eſtoient incapables, & toutes oppoſées à leur veritable caractere, qu'on peut aſſeurer qu'ils les ont fait beaucoup plus méchants, c'eſt à dire, plus laids & plus vicieux. Par exemple, le caractere d'Orondate & celuy du Prince Artaxerce ſon ami, tous deux feints, car l'Hiſtoire ne parle point d'un fils du Roy des Scythes, & Darius avoit bien un fils, mais il eſtoit encore petit enfant quand ſon pere fut vaincu par Alexandre; ces deux caracteres, dis-je, ſont tres vicieux. Orondate eſt à la Cour de Darius lorſque ſon pere entre en Perſe avec une armée de deux cens mille hommes. Darius envoye contre luy une auſſi puiſſante armée ſous la conduite d'Artabaſe & de ſon propre fils Artaxerce. Que fait ſur cela Orondate? Retenu par ſon amour, il va avec ſon ami Artaxerce & combat contre ſon pere & ſon pays, & Artaxerce imite cette generoſité tres inſenſée & tres dénaturée. Il commande un corps de reſerve de quatre mille chevaux, mais au lieu de combattre, il ne branſle point, & retient l'ardeur & l'impatience de ſes troupes; il eſt attaqué avec furie, & il ne peut encore ſe reſoudre à ſe défendre, de peur de tremper ſon eſpée dans le ſang des troupes de ſon ami; enfin bleſſé de deux coups, il combat pour ſauver ſa vie & pour ne pas abandonner ſon cher Orondate qui fait des prodiges de valeur, ainſi ces deux Princes trahiſſent chacun leur pere & leur patrie, l'un par amitié & l'autre par amour. Peut-on imaginer deux choſes plus inſenſées? Et n'eſt-ce pas pecher manifeſtement contre le précepte renfermé dans ces vers d'Horace:

Qui didicit patriæ quid debeat, & quid amicis,
Quo sit amore parens, quo frater amandus & hospes.

Dans l'Art Poëtique.

En effet n'est-ce pas ignorer *ce qu'on doit à sa patrie & à ses amis! Quels sont les differents degrés d'amour que l'on doit avoir pour un pere & pour un frere, & jusqu'où s'estendent les droits de l'hospitalité.* Il est vray qu'Horace n'a pas marqué ce qu'on doit à sa maistresse; il a eu grand tort de ne pas enseigner qu'il faut estouffer pour elle tous les autres sentiments les plus naturels & les plus legitimes.

D'ailleurs Orondate est un fou, qui se passe son espée au travers du corps à la fausse nouvelle de la mort de sa maistresse, & il tente la mesme chose une seconde fois lorsque cette Princesse, devenuë femme d'Alexandre, veut par bienséance & par devoir l'éloigner de sa presence. Or il n'y a rien de plus ridicule que de faire de son heros un fou, & de luy donner un caractere d'impieté & de foiblesse, selon le sentiment mesme des Payens. D'impieté, parce que comme Socrate le prouve tres fortement, *De se tuer soy-mesme, c'est usurper sur sa vie un droit qui n'appartient qu'à Dieu.* Et de foiblesse, parce que, comme Aristote le décide formellement, *De se tuer soy-mesme, vaincu par la pauvreté, par l'amour, ou par quelqu'autre passion, c'est l'action, non d'un homme vaillant, mais d'un lasche. Car il n'y a que la lascheté qui porte à ceder à ce qui paroist dur & difficile.* Les Poëtes payens ont esté bien plus sages. Dans l'Iliade quand Achille

Dans le Phedon.

Dans le liv. 3. de ses Morales.

apprend la mort de Patrocle, une mortelle douleur s'empare de ſon eſprit, il ſe jette à terre, répend ſur ſa teſte de la cendre bruſlante. Mais dans cette extreſme affliction, tout violent, tout emporté qu'il eſt, il ne fait aucune action qui marque qu'il penſe à ſe tuer, Homere s'eſt contenté de dire que le jeune Antiloque luy tient les mains, de peur que la violence de ſa douleur ne le porte à attenter ſur luy-meſme. Quand Sophocle a repreſenté ſur le Theatre d'Athenes un Ajax qui ſe tuë luy-meſme, il a fait entendre auparavant qu'il eſtoit fou. Didon ſe tuë dans l'Eneïde, mais, outre que ce n'eſt pas l'heroïne du Poëme, c'eſt une femme, & une femme que ſa paſſion a rendu folle, c'eſt un exemple que Virgile donne pour le faire déteſter, & pour enſeigner à quelle fin malheureuſe conduiſent ordinairement ces paſſions criminelles. Les Romains ont eu un homme qui paſſoit pour ſage, qui s'eſt pourtant tué luy-meſme ; c'eſt Caton. Mais un Poëte ne pourroit le prendre pour le heros d'un Poëme, à moins que de vouloir donner de l'horreur pour ſon action, autrement le Poëme Epique ſeroit vicieux ſelon les regles d'Ariſtote, qui ſont icy les meſmes que celles des mœurs. On voit donc par-là que l'Auteur de Caſſandre eſt bien éloigné d'avoir fait ſon heros *meilleur* ſelon le précepte d'Ariſtote, & qu'il l'a fait plus mauvais ſans neceſſité. On dira peut-eſtre qu'Orondate eſtoit Scythe, & qu'un Scythe peut ſe tuer, mais c'eſt une mauvaiſe défaite ; les Scythes de ces temps-là eſtoient encore ſi juſtes & d'une ſimplicité de vie

Dans le 18. liv. de l'Iliade.

si grande, que cet attentat estoit inconnu parmi eux.

C'est encore une regle du Poëme Epique que le heros doit avoir un caractere superieur qui regne sur tous les autres, c'est comme la principale figure d'un Tableau. Cette regle n'est nullement observée dans Cassandre, non plus que dans les autres Romans; les caracteres y sont tous égaux. Il y a là vingt hommes, tous les plus vaillants du monde; Orondate, Artaxerce, Lysymachus, Demetrius, Memnon, &c. font tous les mesmes prodiges de valeur, & rien ne les distingue que leurs armes & que leur nom. Il n'en est pas de mesme dans Homere: Achille dans l'Iliade, & Ulysse dans l'Odyssée sont les maistresses figures ausquelles toutes les autres sont surbordonnées, sans qu'aucune autre leur ressemble, & cela vient de ce que ces caracteres ont chacun une qualité principale qui les distingue, qui est toujours la mesme & qui trouve sa place par tout. Ce que le caractere d'Orondate n'a pas. Il est amoureux seulement & il est brave, mais les autres le sont comme luy; il n'a rien de particulier qui le distingue, & tous les autres caracteres sont aussi principaux & aussi dominants que le sien.

Cette valeur prodigieuse, que les Romanciers donnent gratuitement à leurs heros, est encore un défaut considerable & qui rend tous les caracteres faux, car le faux est ce qui n'est point dans la nature. Le Poëme Epique est l'imitation d'une action; une action, pour estre imitée, doit estre possible, l'impossible ne s'imite donc point;

ainsi par ces excés, qui viennent de peu de jugement & d'ignorance, le Roman cesse d'estre une imitation, & par consequent il n'est plus du tout un Poëme Epique. Tout ce qu'Achille execute de prodigieux dans l'Iliade devient possible & croyable par le secours des Dieux que le Poëte fait intervenir.

Les sentiments sont l'expression des mœurs, ainsi c'est presque une necessité que les sentiments des personnages Romanesques répondent aux mœurs que l'Auteur leur a données. On ne peut pas dire que l'Auteur de Cassandre ne marque pas beaucoup d'esprit & d'imagination dans cette partie ; il est ce que Longin appelle *inventif*, il trouve tout ce que le sujet, qu'il traite, peut fournir, mais ses sentiments sont plus recherchez que naturels, & il a moins recours à l'usage ordinaire & commun, qu'à la Rhetorique ; voilà d'où vient qu'il tombe si souvent, ou dans une affectation tres vicieuse, ou dans une enflure outrée, & que dans ses personnages on trouve toujours le Gascon & jamais le Perse, le Macedonien, ni le Scythe. Ces differents peuples devroient pourtant penser & s'exprimer differemment, & c'est le précepte d'Horace :

Ε'πινοηπκός.

Intererit multum Divus ne loquatur, an heros ;
Colchus an Assyrius, Thebis nutritus an Argis.

Comme les sentiments sont l'expression des mœurs, la diction est l'expression des sentiments, car c'est ce qui les explique. Le Poëme Epique reçoit la diction la plus noble & la plus figurée, parce que faisant intervenir tout ce qu'il

y a de plus grand dans le monde, les Roys & les Dieux, il ne sçauroit employer un langage trop élevé. Le Roman estant escrit en prose, & ne faisant paroistre que des Princes & des Roys, devroit se tenir dans les bornes d'un langage noble, mais simple, ou moderement orné, & c'est ce qu'il ne fait pas; pour l'ordinaire son style est comme les sentiments, c'est à dire, ou plein d'affectation, ou ridiculement enflé. C'est une chose estonnante qu'Homere & Virgile, qui ont escrit tant de siecles avant nous, soient encore des modelles à suivre pour les sentiments & pour l'expression, & que tant d'ouvrages escrits de nostre temps ne soient, s'il est permis de parler ainsi, que des modelles à éviter. Il n'y a point d'homme sage qui ne fust ravi de penser & d'escrire comme Homere & comme Virgile, & qui ne fust honteux de penser & d'escrire comme les Auteurs de nos Romans. Si Achille, Ulysse & Enée revenoient au monde, ils avoüeroient volontiers tout ce qu'Homere & Virgile leur font dire & penser. Et si les heros de l'Antiquité, que nos Romanciers introduisent, revenoient, je doute qu'ils pardonnassent à ceux qui les ont si fort défigurez. Alexandre, qui avoit deffendu qu'aucun autre Peintre qu'Apelle fist son portrait, & qu'aucun autre Sculpteur que Lysippe osast le faire en bronze, ne se seroit pas vû si barboüillé bien patiemment. Il déchireroit les lettres qu'on luy fait escrire dans Cassandre, & il seroit le premier à se mocquer des discours qu'on luy fait tenir. Le Roy des Scythes mesme redemanderoit le caractere dur & sauvage qu'on luy

a osté, & se plaindroit hautement de ce caractere doucereux & galant qu'on luy donne, il regarderoit cela comme un déguisement trop honteux pour luy. Franchement je ne conseillerois pas à l'Auteur, quoyque Gascon, de se trouver devant ces grands personnages, qu'il a si estrangement déguisez.

Homere a fait deux Poëmes Epiques, & ils sont tous deux tres differents ; mais nous avons grand nombre de Romans, & ils sont tous semblables, ils sont tous sur un mesme ton, toujours sur l'amour, & ils ont tous les mesmes peripeties, car aprés bien des traverses tous ces amants sont heureux.

Un défaut encore tres considerable, c'est que ces peripeties sont ordinairement communes à plusieurs. Cassandre finit par le mariage de six Princes avec leurs maistresses. Ce qui fait voir que le Roman n'est pas, comme le Poëme Epique, l'imitation de l'action d'un heros, mais le recit des avantures de plusieurs, ce qui ruine absolument l'idée qu'on en a voulu donner. En effet si l'on ne peut faire un seul & mesme tout de la vie d'un seul homme, comme Aristote l'a fait voir, comment seroit-il possible de réduire à cette unité parfaite tant d'avantures differentes de plusieurs heros que l'on conduit au mesme but ?

Si la fin de Cassandre, & de presque tous les autres Romans, est si contraire aux regles du Poëme Epique, le commencement ne leur est pas moins opposé. Homere & Virgile nous font d'abord connoistre, non seulement leur heros,

mais encore presque tous les personnages qui ont part à la mesme action, & c'est ce que les Romans ne font point. Il faut lire trois ou quatre volumes de Cassandre, & des volumes aussi gros que l'Iliade & l'Odyssée avant que de connoistre cette Cassandre & que de sçavoir que c'est la Princesse Statira. Puis donc que les Romans violent en tout & par tout les regles du Poëme Epique, qu'ils ne presentent ni Fable, & par consequent point de verité morale, ni mœurs ni sentiments convenables, j'ay eu raison de dire dans ma Préface sur l'Iliade, qu'ils sont tres differents du Poëme Epique, & par leur but & par leur maniere d'imiter, en un mot par toute leur constitution, & que ce sont des ouvrages frivoles que l'Ignorance & l'Amour ont enfantez, qui ne sont faits que pour ériger en vertus des foiblesses, où le bon sens & la raison sont ordinairement negligez & les bienséances méprisées ; où au lieu d'une fiction ingenieuse & utile, on ne presente qu'un mensonge plat qui heurte de front la verité, & la verité connuë ; où l'on métamorphose en fades amoureux les plus grands personnages de l'Antiquité & les plus éloignez de ces sortes d'extravagances. En verité il faut estre dans l'imbecillité de l'enfance pour se plaire à la lecture d'ouvrages si frivoles & si peu sensez, qui ne sont bons qu'à remplir l'esprit des jeunes persones de choses vaines, & à les éloigner de toute bonne & solide occupation. Le Roman est si peu un Poëme Epique, que pour bien marquer sa nature, il faut en faire une définition toute contraire : *Le Roman est un discours en*

prose inventé pour gaster les mœurs, ou du moins pour amuser inutilement la jeunesse, par le recit de plusieurs avantures fausses sans aucune fiction ni allegorie, où l'on impute à des heros des foiblesses & des extravagances opposées à toute verité historique des temps, des lieux, des mœurs & des caracteres.

Je pourrois me dispenser d'appliquer icy ces mesmes regles à un de nos Poëmes Epiques, car ce que j'ay dit suffit pour convaincre ceux qui voudront prendre la peine de le faire eux-mesmes, que tous ces Poëmes pechent presque par tous les mesmes endroits que les Romans, & surtout par l'endroit principal qui en est le fondement, je veux dire, par la Fable, *Crimine ab uno disce omnes.* Aucun de nos Poëtes François n'a connu l'art d'Homere. Ils ont tous choisi dans l'Histoire un point veritable dont ils on basti un recit sans Fable. Ils ont mesme si peu compris ce que c'est que la Fable, qui rend l'action generale & universelle, que l'Auteur de la Pucelle a escrit qu'*Afin de réduire l'action à l'universel suivant les préceptes, & de ne la pas priver du sens allegorique par lequel la Poësie est faite un des principaux instruments de l'Architectonique, il a disposé toute sa matiere de telle sorte, que la France represente l'ame de l'homme en guerre avec elle-mesme, & travaillée par les plus violentes de toutes les émotions. Le Roy Charles, la violence maistresse absoluë, & portée au bien par sa nature, mais facile à porter au mal. L'Anglois & le Bourguignon, sujets & ennemis de Charles, les divers transports de l'appetit irrascible*

Dans sa Préface.

tible qui alterent l'empire legitime de la volonté; Amaury & Agnes, les differents mouvements de l'appetit concupiscible; le Comte de Dunois, la vertu qui a ses racines dans la volonté; Tanegui, chef du conseil de Charles, l'entendement qui esclaire la volonté aveugle; & la Pucelle qui vient assister Charles, c'est la grace Divine, &c. Voilà de quelle maniere M. Chappelain a entendu la définition d'Aristote, que le Poëme Epique est un discours en vers, inventé pour former les mœurs par des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action generale. Je ne croy pas qu'en fait de Poësie on ait jamais rien avancé de si monstrueux, de si opposé à sa nature, & qui marque une ignorance plus profonde de l'art. Si aprés cela je prends le Clovis qu'un Poëte moderne trouve plus parfait qu'Homere, quoyque pourtant tres ennuyeux à son gré, je n'y vois que des extravagances, des enchantements pueriles entassez les uns sur les autres sans raison, & plus dignes des contes de Fées que du Poëme Epique, des fadeurs insuportables, des fautes grossieres contre le bon sens, des vers plus durs encore que ceux de la Pucelle, point de Fable, point de mœurs, nuls caracteres, nuls sentiments raisonnables, nulle Poësie, & qu'une diction ridiculement enflée ou plate. Il n'y a personne qui ne fust honteux de parler un langage si bizarre & si inoüi. Et pour ce qui est de l'intervention de la Divinité, si necessaire au Poëme Epique, elle y est tres malheureusement dispensée. Peut-on souffrir un Poëte, qui pour arracher Clotilde aux charmes d'un Echanteur, fait que

la sainte Vierge, aprés en avoir obtenu la permission de son Fils, descend du ciel accompagnée de chœurs d'Anges qui portent les pans de sa robe,

L'enleve à l'art magique, & quittant les deserts,
Dans un nuage blanc l'emporte par les airs,

Voilà Homere bien mal imité. Je n'en diray pas davantage; nos Poëmes Epiques sont encore plus tombez que nos Romans, & rien ne fait tant d'honneur à la pratique d'Homere & aux regles qu'Aristote en a tirées, que tous ces ouvrages qui, quoyque faits de nos jours, ont esté aussitost oubliez que connus, parce que ces regles y sont violées, & qu'au contraire les Poëmes d'Homere, faits il y a deux mille cinq ou six cens ans, parce que ces regles y sont admirablement pratiquées, ont vaincu l'effort des siecles & paroissent toujours jeunes & toujours nouveaux, comme s'ils avoient en eux mesmes un esprit vivifiant qui les rajeunist & qui leur inspirast une nouvelle vie. Nos Romans & nos Poëmes Epiques sont tombez dans un si grand décri, qu'un homme raisonnable rougiroit de les lire; au lieu que les Poëmes d'Homere sont & ont toujours fait une des occupations serieuses des personnes les plus graves & des âges les plus avancez, parce qu'ils donnent des préceptes pour tous les âges, & ils ont cette gloire que par leur moyen l'éducation que l'on donne aux enfants par les Fables s'est continuée jusqu'à l'âge le plus parfait; c'est Strabon qui nous le dit: * *Les Anciens ont continué jusqu'à l'âge le plus parfait*

l'éducation qu'ils donnoient aux enfants, car ils estoient persuadez que tout âge pouvoit estre suffisamment instruit par la Paësie. On vantera aprés cela tant qu'on voudra la politesse de nostre siecle & les merveilles de nos Poëmes Epiques, il ne faut débiter ces contes qu'aux enfants ou aux ignorants.

On dira sans doute que les Poëmes d'Homere n'ont pas vaincu l'effort des siecles sans essuyer de grandes contradictions; il n'y avoit pas plus de cent cinquante ans qu'ils estoient connus à Athenes par les soins de Pisistrate, lorsque Platon s'éleva hautement contre cette imitation, & qu'il chassa Homere de sa Republique, aprés l'avoir pourtant couronné à cause de l'excellente beauté de sa Poësie; car il dit en propres termes: *S'il vient dans nostre ville un Poëte assez habile pour se multiplier ainsi & pour tout imiter, & qui veüille nous estaller ses Poëmes, nous luy temoignerons nostre veneration comme à un homme sacré, admirable & délicieux, mais nous luy dirons que nous n'avons point parmi nous d'homme qui luy ressemble, & qu'il n'est pas permis d'y en avoir; & nous le renvoyerons dans une autre ville aprés l'avoir parfumé & couronné.* Il est évident qu'Homere est compris dans cette proscription si glorieuse; elle est faite pour luy.

Dans le liv. 3. de la Republ. tom 2. pp. 397. 398.

La critique qu'un grand Philosophe, comme

* Οἱ μὲν ἀρχαῖοι τὴν παιδικὴν ἀγωγὴν ἐφύλαξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιῶν, καὶ διὰ ποιητικῆς ἱκανῶς σωφρονίζεσθαι πᾶσαν ἡλικίαν ὑπέλαβον.

Platon, fait des Poëmes d'Homere est bien d'un autre poids que celle qu'une personne comme moy fait des Romans & de nos Poëmes Epiques. On aura raison si on ne juge que les personnes, mais si l'on juge la chose mesme, j'espere que l'on trouvera que les reproches que j'ay faits aux Romans & à nos Poëmes Epiques, sont sans réplique, & que ceux que Platon fait aux Poëmes d'Homere sont vains, qu'ils peuvent estre solidement combattus, & qu'au lieu de tomber sur les Poëmes d'Homere, toute leur force tombe sur nos Romans & sur nos Poëmes Epiques, qui bien-loin d'imiter la verité, l'alterent & la corrompent, & c'est ce qu'on va voir dans cette seconde Partie.

II. PARTIE.

PLaton, avant que de combattre Homere & de vouloir montrer que sa Poësie ne peut que corrompre les esprits, & qu'il ne faut pas le recevoir dans un estat bien policé, luy fait une sorte d'excuse; *Il faut*, dit-il, *avoir le courage de le dire, quoyque l'inclination & le respect que j'ay pour Homere depuis mon enfance, me lient la langue, car il est le premier maistre & le chef de tous nos Poëtes tragiques, mais il ne faut pas que cette inclination & ce respect nous le fassent préferer à la verité.* Je dis la mesme chose à Platon, pour luy demander pardon de mon audace: *J'ay pour vous une inclination tres forte & un grand respect; je vous honnore, je vous admire, & je vous regarde comme le pere de la Philosophie, & comme celuy qui enseigne le mieux la vertu, & qui peut le mieux instruire les Roys*

Dans le 10. liv. de la Republ. tom 2. p 595.

& les rendre grands, c'est à dire justes. Mais j'honnore, j'admire & je respecte davantage la verité. C'est la verité seule qui me délie la langue & qui m'inspire le courage de dire & d'escrire que vos vûës politiques vous ont trompé, que vous n'avez pas assez approfondi la nature de cette Poësie que vous avez condamnée, & que vostre disciple Aristote en a beaucoup mieux démeslé l'art que vous.

Le plus fort argument, que ce Philosophe employe contre Homere, il le tire de la nature mesme de sa Poësie, c'est une imitation, or toute imitation n'est que la copie de la copie de la verité, car il n'y a que trois choses dans la nature. L'idée, qui est le veritable original, l'ouvrier, qui travaille d'aprés cette idée, & le Peintre qui imite le travail de l'ouvrier, & qui par là n'est que le troisiéme de la verité, car il ne fait que la copie de la copie. Pourquoy avoir donc recours à cette imitation, qui n'est qu'une copie tres imparfaite? Et pourquoy ne pas remonter tout d'un coup au veritable original? Pourquoy s'arrester à des imitations qui representant le plus souvent des choses tres vicieuses en elles-mesmes, affoiblissent nostre raison, & fortifiant nostre imagination séduite, excitent en nous des mouvements dont nous rougirions dans des occasions veritables!

Tout le fort de ce raisonnement de Platon roule sur cette distinction, Dieu, l'ouvrier, le Peintre. Le Peintre ne represente pas la verité, mais une image de la verité, comme un miroir ne represente pas un veritable objet, mais une

image vaine de l'objet, & tel eſt le Poëte.

Quand on accordera à Platon tout ce qu'il dit, on n'accordera rien qui deſtruiſe l'utilité de la Poëſie. On peut meſme luy accorder que s'il eſtoit poſſible d'enſeigner la Morale aux hommes par des veritez pures, qui les élevaſſent tout d'un coup à l'intelligence de ce qui eſt, il n'y auroit rien de ſi excellent. Mais malheureuſement les hommes ſont trop foibles pour pouvoir enviſager les veritez pures, ſans aucun milieu, il faut les leur repreſenter dans des images qui, quoyque copies imparfaites, ne laiſſent pas d'en donner une idée qu'on peut appeller veritable.

Je ne puis contempler le Soleil dans ſon globe de feu, car il m'ébloüit par le grand eſclat de ſa lumiere, mais je puis le contempler dans l'eau qui me rend ſon image. Cette eau, non plus que le miroir, ne forme rien de réel, mais elle repreſente l'image de ce qui eſt réel.

Quand le Poëte ne feroit que ce que font cette eau & ce miroir, il feroit une choſe fort utile & qu'on ne ſçauroit blaſmer, mais il fait davantage; le miroir ne repreſente que les objets qui ſont dans la nature, c'eſt le Peintre de ce qui eſt ſorti des mains de l'ouvrier. Le Poëte n'en demeure pas là, il remonte juſqu'au veritable original, car il forme ſes caracteres, non ſur les caracteres qu'il voit devant ſes yeux, mais ſur ceux que la nature elle-meſme peut produire, ainſi il conſulte la nature bien moins ſur ce qu'elle fait que ſur ce qu'elle eſt capable de faire, & par-là il devient copiſte, non de la copie, mais du veritable original; c'eſt de-là qu'il tire ſes traits qui ſont tous tres veritables.

Les caracteres qu'Homere imite sont des caracteres tres vrays, quoyqu'on n'en voye pas l'original dans les ouvrages de la nature. Je ne verray pas dans la nature un homme si vaillant qu'Achille, si prudent qu'Ulysse; mais en consultant la nature elle-mesme, je verray qu'elle peut produire des hommes tels que ceux qu'Homere a peints, & cela suffit pour rendre ces caracteres veritables & cette imitation juste. Je dis plus encore : s'il falloit bannir les Poëmes d'Homere, parce qu'ils ne sont que des imitations, il faudroit aussi par la mesme raison bannir toutes sortes d'Histoires, ou du moins les regarder comme inutiles pour les mœurs & pour l'instruction de la vie. Car l'Histoire n'est que l'imitation des actions particulieres d'un homme, d'une ville, d'un Estat, comme la Poësie n'est que l'imitation d'une action generale & universelle, & de ce costé-là mesme tout l'avantage est du costé de la Poësie, que cette difference rend sans comparaison plus utile pour les mœurs que l'Histoire, comme je l'expliqueray dans la quatriéme Partie de cette Préface.

Mais, dit Platon, *un Poëte doit sçavoir tous les arts ; il doit estre instruit de tout ce qui regarde la vertu & le vice, en un mot il doit sçavoir toutes les choses divines & humaines. Et si on trouvoit un homme qui se piquast d'estre tel, n'auroit on pas raison de croire qu'il seroit tombé entre les mains de quelque enchanteur qui luy auroit renversé l'esprit & qui luy auroit inspiré toutes ces folies ! En effet*, adjoute-t'-il, *si un Poëte estoit si habile, s'amuseroit-il à estre copiste, &*

Liv. 10. de la Republ. tom. 2. pp. 598. 599.

n'aimeroit-il pas mieux devenir tout d'un coup original, en faiſant luy-meſme la verité qu'il imite!

C'eſt-là le raiſonnement d'un Philoſophe qui ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir l'art de cette imitation. Il y a trois choſes qui rendent l'homme ſage & prudent; la nature, l'habitude ou l'inſtruction. L'inſtruction n'a pas beaucoup de force ſur ceux qui ſont dans une habitude vicieuſe, ou accoutumez à ſuivre leurs paſſions, il faut travailler ſur l'habitude. Comment y travailler? C'eſt en taſchant de nous faire paſſer d'une mauvaiſe habitude à une bonne, & c'eſt par des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action qu'on peut y mieux réüſſir, & c'eſt-là le but d'Homere. Voilà pourquoy meſme le Poëme Epique eſt plus long que le Poëme Dramatique, parce qu'on a beſoin d'un temps conſiderable, pour donner le loiſir aux habitudes de s'imprimer dans l'eſprit & dans l'ame des Lecteurs, au lieu que le Poëme Dramatique, n'eſtant deſtiné qu'à purger les paſſions, ne demande qu'un temps fort court.

Preſſons davantage le raiſonnement de Platon, *Un Peintre*, dit-il, *peindra une bride & un mords, mais un ouvrier fera un veritable mords & une veritable bride. Ni l'ouvrier ni le Peintre ne ſçavent pourtant pas comment il faut qu'une bride & un mords ſoient pour eſtre bien, il faut qu'ils l'apprennent de l'Eſcuyer meſme.* Ainſi pour chaque choſe il y a trois arts differents, celuy de la faire, celuy de l'imiter & celuy de s'en ſervir. Le dernier eſt le plus noble des trois, & doit commander aux deux autres, & ce-

Pag. 601.

ſuy de l'imitateur eſt le dernier, car il ne connoiſt ce qu'il imite ni par l'uſage qu'il ignore, ni par les avis des maiſtres, qu'il n'a pas toujours ſous la main pour les conſulter. Il n'a donc ni la ſcience ni la ſaine opinion, & par conſequent il ne produit rien de veritable, & ne parle qu'à noſtre imagination qu'il ſéduit,

Qu'eſt-ce que cela fait au fond pour l'art du Peintre, & pour celuy du Poëte qui eſt le meſme? L'Epronnier fait un mords, mais le Poëte & le Peintre l'imitent & le peignent fort bien & m'en donnent une veritable idée. C'eſt une choſe fort ſinguliere de vouloir combattre la Poëſie par cela meſme qui fait ſon eſſence & ſon merite. La Poëſie eſt une peinture, & c'eſt par-là qu'elle eſt eſtimable & qu'elle ſe ſoutiendra toujours. La Peinture muette peut elle eſtre condamnée? Et la Peinture parlante, ſi ſuperieure à l'autre, & d'une utilité bien plus grande, comment la condamneroit-on?

Mais, continuë Platon, *la Poëſie peint toujours des hommes, qui par des actions volontaires ou forcées ſe plongent dans des excés de joye ou de triſteſſe, & comme ces eſtats violents ſont plus aiſez à peindre qu'un eſtat raſſis & tranquille, la Poëſie eſt pleine de ces imitations violentes qui nous precipitent dans les meſmes paſſions.* A cela il eſt aiſé de répondre que le Poëte ne preſente jamais de ces caracteres vicieux qu'il n'en faiſſe ſentir le defaut pour porter à l'éviter. Ainſi quand Homere peint la colere implacable d'Achille, il la rend odieuſe par les traits dont il la marque & par les maux qu'elle produit. Quand

Pages 603. 604.

il imite les excés des Amants de Penelope, il nous fait toujours entendre combien ils sont vicieux, & toujours il nous met en estat de profiter de ces caracteres, soit pour fuir le vice, soit pour embrasser la vertu.

Pourquoy Platon condamne-t'-il ce qu'il pratique luy mesme avec tant de succés ? Quand il nous peint l'ambition d'Alcibiade, si mal soutenuë par son éducation, ou qu'il nous presente les égarements des Sophistes, ou la sagesse & la constance de Socrate, ne sont-ce pas de veritables imitations tout comme celles d'Homere ? Et ces imitations ne sont-elles pas destinées à produire un effet, qui est de corriger nos habitudes vicieuses, & de nous porter à embrasser la verité, à haïr ce qui est honteux & à aimer ce qui est honneste ? N'est-ce pas mesme par-là qu'il a merité la préference qu'on luy a donnée sur tous les Philosophes, en disant que les autres reprennent les mœurs, & que luy il les imite, & que par cette imitation il enseigne beaucoup mieux, & qu'en enseignant il plaist davantage ? N'est-ce pas encore parce qu'il a connu qu'un discours didactique ne pouvoit qu'estre sans mœurs, & par consequent moins agréable, & qu'au contraire l'imitation des mœurs & du naturel des hommes faisoit toujours un plaisir infini, qu'il a renoncé à cette maniere séche d'enseigner, & qu'il a si bien animé ses dialogues par cette imitation poëtique, qu'Aristote mesme n'a pas fait difficulté de les comprendre sous le nom tres honnorable d'*Epopée* ? Que Platon ne vienne donc pas condamner une imitation qu'il pratique luy-

mesme & qui l'a si fort distingué.

Les reproches que ce Philosophe fait à cette imitation, qui constituë le Poëme Epique, sont donc tres mal fondez. Il faut les attribuer au changement qui estoit arrivé de son temps. Comme la Philosophie estoit alors dans sa plus grande force, Platon croyoit qu'il falloit enseigner la Morale autrement que par des Fables & par des fictions; mais sa censure des Poëmes d'Homere n'en est pas moins injuste. Nous sommes pourtant heureux qu'il l'ait faite, puisqu'elle a donné lieu à Aristote de faire l'excellent Traité de la Poëtique, car il ne faut pas douter que ce ne soit uniquement pour combattre le sentiment de Platon qu'il a composé cet ouvrage admirable, où il développe si sensiblement toutes les regles de cet art & le but que le Poëte s'y propose, & où il fait valoir la Poësie par les mesmes endroits dont Platon s'est servi pour la rabaiser & la condamner, car il fait voir le plaisir & l'utilité qu'on tire de l'imitation & de la Peinture; il montre l'avantage que la Poësie a sur l'Histoire; il fait voir qu'il ne faut pas juger de la Poësie comme de la Politique, c'est à dire, qu'il ne faut pas condamner la Poësie sous prétexte qu'elle s'éloigne des regles que les bons Politiques donnent pour la conservation des Estats & pour le bonheur des peuples, car ce sont deux arts tres differents, & qui par differentes voyes ne laissent pas de concourir à la mesme fin, puisque la Morale est necessaire à la Politique. Enfin il démontre que les fautes des Poëtes sont ou propres ou estrangeres, qu'il n'y a que les pro-

pres qu'on puiſſe leur reprocher avec raiſon, ce ſont celles qu'ils commettent contre la Poëſie, & les eſtrangeres ce ſont celles qu'ils commettent contre les autres arts, & ces dernieres, pourvû qu'elles ne ſoient ni trop groſſieres ni trop viſibles, ſont tres pardonnables. Quand Homere, en parlant des pieces qui compoſent un char, ou en nous repreſentant Ulyſſe baſtiſſant luy meſme ſa nacelle, auroit peché contre l'art du charron ou du charpentier, il n'en ſeroit pas moins excellent Poëte. Tous ces differents paſſages que je viens de ramaſſer icy d'Ariſtote, ſont autant de réponſes expreſſes qu'il a faites aux objections de Platon ſans le nommer.

On ne peut pas douter qu'Ariſtote n'ait mieux connu & démeſlé l'art du Poëme Epique, que Platon, & un grand préjugé contre ce dernier, c'eſt qu'Horace, qui avoit tant d'eſtime & de veneration pour Platon, qu'il regardoit comme le plus grand maiſtre & le maiſtre le plus ſûr de la morale & de la verité, l'a abandonné ſur le Poëme Epique, & eſt entierement entré dans les vûës d'Ariſtote ſur la nature de cette imitation & ſur l'utilité des Poëmes d'Homere.

Cette imitation eſt donc tres ſage, tres bien imaginée & tres utile. Mais quand nous n'aurions pas l'ouvrage d'Ariſtote, qui le prouve ſi fortement, & le conſentement d'Horace, nous avons des autoritez bien plus fortes & plus reſpectables pour la juſtifier, c'eſt l'exemple de Dieu meſme. La pluſpart des Hiſtoires du vieux Teſtament, quoy-que des faits tres veritables, ſont pourtant de la nature de ces imitations d'Home-

re, c'eſt à dire, comme l'a fort bien remarqué le R. P. le Boſſu, qu'on en pourroit faire des ſujets de Poëmes, où l'on trouveroit cette Fable generale & univerſelle qui en fait l'ame. L'Hiſtoire de Joſeph, celle de Job, celle de Judith, celle de Tobie, quoy-que la verité meſme, ſont du meſme caractere que l'Hiſtoire d'Achille & d'Agamemnon, d'Ulyſſe & de Penelope, on en peut faire des Fables generales & univerſelles, & elles fourniſſent les meſmes inſtructions à tout le monde, aux grands & aux petits. Je dis plus encore, toutes les Paraboles de l'Evangile ne ſont que des inſtructions déguiſées ſous l'allegorie d'une action, ou feinte, ou veritable. Ainſi les Fables ne ſont que de veritables Paraboles. La Fable du Poëme Epique n'eſt nullement differente des autres Fables & n'eſt pas moins utile. Et quand bien l'eſtenduë du Poëme auroit jetté dans la Fable quelque obſcurité, & l'auroit rendu moins ſenſible que les Fables ordinaires, qui ſont fort courtes, cette obſcurité ne devoit pas eſtre pour Platon. Ce genie ſi ſublime devoit découvrir auſſi bien qu'Ariſtote le ſecret de cette imitation & luy rendre plus de juſtice.

On voit par-là combien la critique de Platon eſt ſans fondement; mais cette cenſure, qui eſt ſans force contre l'art d'Homere, peut facilement tomber toute entiere ſur l'art de nos Romanciers. En effet ſi ce Philoſophe a condamné l'imitation Epique, parce qu'il a crû qu'elle n'eſtoit que la copie de la copie, & qu'ainſi elle n'eſtoit que la troiſiéme d'aprés la verité, c'eſt à dire, d'aprés le veritable exemplaire, avec combien

plus de raiſon auroit-il condamné ces imitations vicieuſes qui n'ont jamais la verité pour objet, qui imitent ce qui n'a jamais eſté, ou pluſtoſt qui alterent & corrompent ce qui eſt, & qui attribuent aux plus grands perſonnages des extravagances plus dignes des petites maiſons que propres à eſtre propoſées pour des exemples utiles.

Voilà donc les regles du Poëme Epique expliquées, voilà nos Romans & nos Poëmes Epiques convaincus de ne rien tenir de cette conſtitution ſi raiſonnable & ſi ſage, & voilà l'art d'Homere juſtifié contre la critique de Platon. C'eſt Platon luy-meſme qui m'a inſpiré l'audace de m'oppoſer à ſon ſentiment, car il fait voir qu'il n'y eſt pas ſi ferme qu'il ne ſoit tout preſt de l'abandonner, ſi on luy montre quelque ſorte d'utilité dans cette imitation. Aprés avoir parlé d'une ancienne diſſention qu'il prétend eſtre entre la Philoſophie & la Poëſie, il adjoute, *Diſons cependant que ſi on nous fait voir que cette Poëſie, cette imitation qui s'attache au plaiſir, a quelque ſorte de raiſon & d'utilité, & qu'elle doit eſtre receüe dans une ville bien policée, nous la recevrons de bon cœur, connoiſſant nous-meſmes par noſtre propre experience combien elle a de force pour calmer & adoucir l'eſprit, car il y a de l'impieté à trahir & à déguiſer la verité; & vous-meſme, mon cher Glaucon, n'eſtes-vous pas charmé par cette Poëſie, ſur-tout quand vous la voyez dans Homere. Il eſt donc juſte de luy permettre de ſe deffendre & de ſe juſtifier, ſoit en vers ſoit en proſe. Permettons donc auſſi à ſes*

Pag. 607.

partisans qui ne sont pas Poëtes, mais qui sont grands amateurs des Poëtes d'entreprendre sa deffense en prose, & de faire voir qu'elle est non seulement agréable, mais utile pour bien regler les Estats & la vie humaine, & nous les entendrons avec grand plaisir, car nous gagnerons beaucoup s'il se trouve qu'avec l'agrément elle a encore l'utile. Quel plus grand gain pourrions-nous faire? Mais s'ils ne peuvent la soutenir, imitons la conduite des amants, qui venant à s'appercevoir que leur amour leur est tres préjudiciable, rompent enfin, quoy-qu'avec beaucoup de peine leurs liens; nous de mesme entraisnez par cet amour de la Poësie qui est naturel, & que l'éducation que l'on donne dans les plus excellentes Republiques a encore fortifié, escoutons favorablement ceux qui veulent la faire passer pour tres excellente & tres vraye. Que si elle ne peut se deffendre & se soutenir, ne laissons pas de l'entendre, mais en rappellant toujours, comme un excellent préservatif ce que nous venons de dire, & en nous munissant par ces paroles toutes puissantes, pour nous empescher de tomber dans cette amour, qui est la passion des enfants & du peuple. J'ay profité de la permission que Platon donne; j'ay deffendu en prose la Poësie, & je croy avoir démontré qu'elle est utile, & qu'elle n'a appellé l'agrément à son secours que pour rendre l'utilité plus seure.

Voyons presentement si je pourray deffendre l'Odyssée contre les attaques de Longin, qui, bien que rempli d'admiration pour elle, a pourtant crû non seulement qu'elle a esté faite

dans la vieilleſſe d'Homere, mais encore qu'elle porte des marques de l'affoibliſſement ou de la diminution de l'eſprit de ſon Auteur. C'eſt ce que j'ay promis de traiter dans cette troiſiéme Partie.

III. PARTIE. IL eſt conſtant que l'Odyſſée a eſté faite aprés l'Iliade. Quand toute l'Antiquité ne l'auroit pas dit, la lecture ſeule de ces deux Poëmes le prouve ſuffiſamment. En effet, comme Longin l'a fort bien remarqué, il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'Homere a tranſportées dans ce dernier ouvrage comme autant d'épiſodes de la guerre de Troye; & ce Poëte rapporte dans ce Poëme des plaintes & des lamentations comme connuës depuis long-temps à ſes heros. On n'a qu'à lire le VIII. Liv.

Il eſt conſtant encore que le jugement de l'Antiquité ſur ces deux Poëmes eſt que celuy de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celuy de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt ſuperieure à celle d'Ulyſſe; c'eſt ce que Platon nous apprend dans le ſecond Hippias, où Socrate dit à Eudicus qu'il avoit ſouvent oüy porter ce jugement à ſon pere Apemantus.

Je ſuis perſuadée que Longin a voulu chercher la preuve de cette derniere verité, que l'Odyſſée eſt moins belle que l'Iliade, dans la premiere, & qu'il a voulu faire voir que le Poëme de l'Odyſſée n'eſt moins beau que parce qu'Homere l'a compoſé dans ſa vieilleſſe.

Chap. 7. *De-là vient à mon avis*, dit-il, *que comme Ho-*

mere a composé son Iliade durant que son esprit estoit dans sa plus grande vigueur, tout le corps de son ouvrage est Dramatique & plein d'action, au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le genie de la vieillesse, tellement qu'on peut le comparer dans ce dernier ouurage au Soleil quand il se couche, qui a toujours sa mesme grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur & de force. En effet, il ne parle plus du mesme ton, on n'y voit plus ce sublime de l'Iliade, qui marche par-tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arreste ni se repose ; on n'y remarque point cette foule de mouvements & de passions entassées les unes sur les autres ; il n'a plus cette mesme force, &, s'il faut ainsi parler, cette volubilité de discours si propre pour l'action, & meslée de tant d'images naïves des choses, &c.

En un mot, il veut prouver que comme les genies naturellement les plus élevez, tombent quelquefois dans la badinerie quand la force de leur esprit vient à s'esteindre, & que les grands Poëtes & les Escrivains celebres, quand leur esprit manque de vigueur pour le pathetique, s'amusent à peindre les mœurs, Homere a fait l'Odyssée dans sa vieillesse, & que c'est par cette raison que ce Poëme porte les marques de l'affoiblissement de son esprit. Mais aprés tout que cette vieillesse est la vieillesse d'Homere, c'est à dire, bien autrement vigoureuse que la jeunesse des autres Poëtes, *Est cruda Deo viridisque senectus.*

Je suis honteuse d'oser opposer mes foibles

lumieres à celles de ſi grands hommes, qui ont produit de ſi excellentes choſes, mais je ne puis m'empeſcher de dire ce que je ſens. Ce ſentiment de Longin me paroiſt inſoutenable. Ni l'Iliade n'eſt un Poëme pathetique & plein d'action, parce qu'Homere l'a fait dans le feu & dans toute la vigueur de ſon âge, ni l'Odyſſée n'eſt un Poëme plein de mœurs, de Fables & de narrations, parce qu'il l'a fait dans ſa vieilleſſe ; mais ils ſont l'un & l'autre ce qu'ils ſont, parce que chacun d'eux demande ce caractere, qui eſt le ſeul qui luy ſoit propre. L'Iliade repreſente les funeſtes effets de la colere d'Achille au milieu d'une ſanglante guerre. Il faut donc de toute neceſſité que le Poëme ſoit plein d'action, & que le Poëte y montre toute la force & toute la vigueur de ſon eſprit. L'Odyſſée repreſente les maux que l'abſence d'Ulyſſe cauſe dans ſa maiſon, & les remedes que ce heros de retour y apporte par ſa prudence, il faut donc que ce Poëme ſoit plus paiſible & plus moral. Cela eſt ſi vray, que ſi Homere avoit fait l'Odyſſée dans ſa jeuneſſe & l'Iliade dans ſa vieilleſſe, il auroit deu les faire l'un & l'autre tels qu'il les a faits, & j'applique à ce ſujet ce précepte d'Horace,

Art Poëtiq.

Deſcriptas ſervare vices, operumque colores
Cur ego ſi nequeo ignoroque, Poëta ſalutor?

Si je ne ſçay pas conſerver les differents caracteres & employer à propos les diverſes couleurs que demandent les ouvrages, pourquoy m'honnore-t'-on du nom de Poëte?

L'Iliade, comme Poëme pathetique, doit avoir un caractere different & d'autres couleurs

que l'Odyſſée, qui eſt un Poëme moral, & il n'y a pas moins de force & de vigueur à avoir conſervé à l'Odyſſée ſon veritable caractere, que d'avoir donné à l'Iliade le ſien. La veritable marque de l'affoibliſſement de l'eſprit d'un Poëte, c'eſt quand il traite mal ſon ſujet; or c'eſt ce qu'on ne ſçauroit reprocher à Homere, le ſujet de l'Odyſſée n'eſt pas moins bien traité que celuy de l'Iliade.

Je dis plus encore, c'eſt que dans la conduite du Poëme de l'Odyſſée, il y paroiſt d'autant plus de force & de vigueur d'eſprit, que ce Poëme embraſſe plus de matiere & un temps bien plus long que celuy de l'Iliade. L'Iliade ne contient que peu de jours, & l'Odyſſée renferme huit années & quelques mois. L'Iliade eſt un Poëme continu ſans reconnoiſſance, ſans peripeties; il commence hiſtoriquement par la colere d'Achille & finit par ſa reconciliation, & l'Odyſſée a des reconnoiſſances & des peripeties; elle commence par la fin des huit années, c'eſt à dire, qu'elle ouvre le plus prés qu'il ſe peut de la cataſtrophe, & le Poëte tire enſuite de ſon art le moyen de nous remettre devant les yeux tout ce qui a précedé, de ſorte que l'on peut dire que c'eſt de l'Odyſſée, beaucoup plus que de l'Iliade, qu'on doit tirer les regles veritables & fondamentales du Poëme Epique. Or il me ſemble que plus la matiere d'un ouvrage eſt vaſte & eſtenduë, plus il faut d'art & de conduite pour la renfermer dans les juſtes bornes d'un Poëme, & que plus il faut d'art & de conduite, plus il faut auſſi de force & de vigueur d'eſprit. Cela

me paroiſt inconteſtable.

Si l'on oſtoit de l'Odyſſée tous les endroits qui paroiſſent manifeſtement des ſuites de ce que l'on a vû dans l'Iliade, que l'on en ſubſtituaſt d'autres, & que l'on miſt ce Poëme ſous un autre nom que celuy d'Ulyſſe, il n'y a point d'homme qui oſaſt aſſeurer qu'elle euſt eſté faite aprés l'Iliade, tant il eſt vray qu'elle ne porte aucune marque que l'eſprit du Poëte commençaſt à vieillir & à décliner.

On peut rendre cela ſenſible par un exemple tiré de la Peinture: Qu'un grand Peintre ait fait deux grands Tableaux; que dans l'un il ait repreſenté tout ce que la colere accompagnée de valeur, peut faire executer à un homme inexorable & injuſte, & que dans l'autre il ait imité tout ce que la prudence & la diſſimulation peuvent faire attendre d'un homme juſte & vaillant, on trouvera dans le premier une vivacité d'action & un eſclat qui luy donneront un tres grand relief & qui ſurprendront l'admiration; & dans ce dernier on trouvera des mœurs, une regularité & une conduite qui ſe feront admirer des ſages. Mais il n'y aura perſonne qui puiſſe tirer de l'execution de ces deux ſujets des arguments que ce dernier n'a eſté executé que dans la vieilleſſe du Peintre, & lorſque ſon eſprit commençoit deſja à baiſſer, car rien n'empeſche que le dernier n'ait eſté fait avant l'autre.

Si les mœurs, les Fables & les narrations de l'Odyſſée ſont une preuve qu'Homere commençoit à s'affoiblir quand il la compoſa, il faudra dire par la meſme raiſon que Virgile ne fit la

premiere partie de son Eneïde que dans sa vieillesse, & que la derniere il l'a fit dans la vigueur de son esprit, car l'Eneïde a deux parties. La premiere, comme le R. P. le Bossu l'a fort bien remarqué, est semblable à l'action de l'Odyssée, qui a pour caractere la froideur, la dissimulation & la prudence, & elle a comme l'Odyssée des mœurs, des Fables & des narrations; & la seconde est comme l'Iliade, dans les horreurs de la guerre, qui entraisnent naturellement avec elles la colere & la cruauté. Il n'est donc pas vray que les mœurs, les Fables, les narrations & la tranquillité d'un ouvrage soient des marques certaines qu'il a esté composé lorsque son Auteur manquant de force pour le pathetique, s'est laissé aller par la foiblesse de l'âge à faire des contes & à peindre les mœurs.

Longin s'attache à prouver ce pretendu affoiblissement de l'esprit d'Homere par la nature mesme de ces Fables, qu'il traite de badineries. *On peut mettre*, dit-il, *dans ce rang ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents; des Compagnons d'Ulysse changez en pourceaux; des colombes qui nourirrent Jupiter comme un pigeon, & de la disette d'Ulysse, qui porté sur le mast de son vaisseau brisé par la tempeste, fut dix jours sans manger, & toutes les absurditez qu'il conte du meurtre des Amants de Penelope.*

Ce grand Critique me paroist avoir mal choisi ses preuves; ces Fables, qu'il donne comme des marques seures que l'esprit d'Homere baissoit, temoignent au contraire qu'il estoit fort éloigné de son déclin, car rien ne marque mieux la force

& la vigueur de cet esprit que le grand sens qu'elles renferment. Ces vents, qu'Eole enferma dans une peau de cuir, & dont les miserables Compagnons d'Ulysse voulurent sottement avoir leur part, croyant que ce fust quelque tresor, sont, comme l'a remarqué le R. P. le Bossu, pour donner cet excellent avis aux sujets, de ne point vouloir pénetrer dans les mysteres du gouvernement que le Prince veut tenir secrets. Les Compagnons d'Ulysse changez en pourceaux par Circé, sont pour avertir de ne se laisser pas abrutir par les voluptez comme ces malheureux qui furent changez en bestes. Voilà les points de morale necessaires à toutes sortes de personnes, qui sont renfermez dans ces fictions. Les colombes, qui nourrirent Jupiter, ne renferment pas un sens moins utile & moins instructif. Comme on le peut voir dans mes Remarques sur le commencement du XIII. Liv.

Ce qu'Homere dit d'Ulysse, qui porté sur le mast de son vaisseau brisé par la tempeste, fut dix jours sans manger, ne marque pas non plus le déclin de l'esprit de ce Poëte, car il est certain qu'on a vû des hommes qui ont esté plus longtemps sans prendre aucune nourriture, cela est arrivé souvent dans des naufrages. En voicy une preuve tirée de la verité mesme: nous lisons dans
Chap. 17 v. 30 les Actes des Apostres que le vaisseau sur lequel S. Paul s'estoit embarqué pour aller à Rome, estant parti de Crete, fut battu d'une rude tempeste pendant quatorze jours, & que le quatorziéme S. Paul dit à tous ceux qui estoient dans le

vaisseau, *Il y a aujourd'huy quatorze jours que vous estes à jeun & que vous n'avez rien pris en attendant la fin de la tempeste.* Ce n'est donc point une marque de radoterie à Homere d'avoir feint qu'Ulysse fut dix iours sans manger.

Il n'y a non plus aucune absurdité dans le meurtre des Amants de Penelope, car ce qu'il y a d'incroyable devient croyable & possible par l'assistance que Minerve preste à Ulysse, & le Poëte veut montrer par-là qu'il n'y a rien d'impossible à l'homme quand il plaist à Dieu de l'assister. Ce qu'Achille execute dans l'Iliade est il moins incroyable que cet exploit d'Ulysse, si on l'examine sans aucun rapport à la Divinité?

Je pourrois faire voir encore que les contes les plus incroyables de l'Odyssée portent des marques de la force de l'esprit d'Homere, tant par leur beauté que par la verité qui leur sert de fondement, & par les beaux préceptes qu'ils renferment. Horace les appelle *des miracles esclatants, speciosa miracula.* Et Longin luy-mesme qui les traite de songes, est forcé d'avoüer *que ce sont des songes de Jupiter.* Or il faut qu'un homme ait bien de la force & de la vigueur d'esprit pour enfanter des miracles, & pour resver comme resveroit Jupiter. Je pourrois encore rapporter plusieurs endroits de l'Odyssée où l'imagination du Poëte est aussi vigoureuse que dans les endroits les plus forts de l'Iliade, & où il y a autant de feu de Poësie. Mais on pourra les voir dans les Remarques, & cela suffit.

Comment donc expliquer ce jugement de l'Antiquité, que j'ai rapporté, que le Poëme

de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celuy de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt au-deſſus de celle d'Ulyſſe ? C'eſt à quoy il ne me paroiſt pas beaucoup de difficulté. Toute l'Iliade n'eſt que violence & emportement, & toute l'Odyſſée n'eſt que prudence, diſſimulation, adreſſe. La colere d'Achille eſt la colere implacable d'un Prince injuſte & vindicatif ; & le caractere d'Ulyſſe eſt la ſage & prudente diſſimulation d'un Roy dont la conſtance ne peut eſtre ébranſlée par quoy que ce puiſſe eſtre. Ces deux caracteres ſont embellis & ſoutenus par les qualitez guerrieres. Mais comme la colere & l'emportement demandent plus de valeur que la diſſimulation & la prudence, Homere a rehauſſé le caractere d'Achille par une vaillance miraculeuſe qui cache preſque ſes défauts eſſentiels, & qui a donné lieu à des actions vives & piquantes, & par conſequent à une foule de beautez dont l'Odyſſée n'eſtoit pas ſuſceptible, parce que c'eſt la prudence & la diſſimulation qui y regnent particulierement & qui conſtituent ſa Fable. Voilà pourquoy les Anciens ont dit que le Poëme de l'Iliade eſt d'autant plus beau que celuy de l'Odyſſée, que la valeur d'Achille eſt au deſſus de celle d'Ulyſſe. Car Homere, pour faire eſclater la valeur d'Achille, a jetté dans ſon Iliade tous les ornements de la Poëſie, & toutes les plus brillantes couleurs, qu'il n'a pû employer pour la valeur d'Ulyſſe qui ne le demandoit pas.

Le P. le Boſſu, Traité du Poëme Epique, liv. 4. ch. 14.

D'ailleurs il eſt conſtant que les caracteres violents & emportez, donnent plus d'eſclat aux actions qu'ils animent, & aux perſonnes qui les

ont,

ont, & au contraire que les caracteres les plus doux & les plus moderez sont souvent sans esclat & sans gloire, quoy-qu'ils soient beaucoup plus propres à la vertu. Ainsi tout contribuë à faire paroistre l'Iliade plus belle que l'Odyssée. Mais en accordant à l'Iliade cette superiorité de beauté, l'Antiquité n'a jamais voulu, à mon avis, faire entendre que l'Odyssée avoit esté faite dans la vieillesse d'Homere & lorsque son esprit commençoit à décliner.

Les beautez de l'Odyssée sont certainement moins esclatantes que celles de l'Iliade, mais elles n'en sont ni moins grandes ni moins solides pour ceux qui sçavent les estimer & leur donner leur veritable prix; voyons donc ce que les grands maistres y ont découvert & le jugement qu'ils en ont porté, & c'est ce qui fera la quatriéme & derniere Partie de cette Préface.

IV. PARTIE.

ON ne voit point qu'Aristote dans sa Poëtique ait donné aucune préference marquée à l'un ou à l'autre de ces deux Poëmes. Il a parlé en general de la Poësie: *La Poësie*, dit-il, *est plus grave & plus morale que l'Histoire, parce que la Poësie a les choses generales, & l'Histoire les choses particulieres. Une chose generale, c'est ce que tout homme d'un tel ou d'un tel caractere a dû dire ou faire vraysemblablement ou necessairement, &c. Et une chose particuliere, c'est ce qu'Alcibiade, par exemple, a fait ou souffert.* Ce jugement est tres certain, & il n'est pas possible de mieux faire connoistre la nature de la Poësie & l'avantage qu'elle a sur l'Histoire. En effet,

comme cela a esté fort bien expliqué dans les Commentaires sur cette Poëtique, l'Histoire ne peut instruire qu'autant que les faits, qu'elle rapporte, luy en donnent l'occasion, & comme ces faits sont particuliers, il arrive rarement qu'ils soient proportionnez à ceux qui les lisent; il n'y en a pas un entre mille à qui ils puissent convenir, & ceux mesme à qui ils conviendront, ne trouveront pas en toute leur vie deux occasions où ils puissent tirer quelque avantage de ce qu'ils ont lû. Il n'en est pas de mesme de la Poësie; comme elle s'attache aux choses generales, & qu'elle fait des Fables generales & universelles, elle est d'autant plus morale & plus instructive, que les choses generales surpassent les particulieres. Celles-cy ne conviennent qu'à un seul, & l'Historien est obligé de les rapporter telles qu'elles sont; & les autres conviennent à tout le monde, parce que le Poëte les créant luy-mesme, en est le maistre, & qu'il les rend generales & universelles, en faisant agir ses personnages, non pas veritablement comme s'il escrivoit une Histoire, mais necessairement ou vraysemblablement, c'est à dire, en leur faisant faire tout ce que des gens d'un tel caractere doivent faire & dire en cet estat, ou par necessité, ou du moins selon les regles de la vraysemblance. D'ailleurs ce ne sont pas proprement les faits qui instruisent, ce sont les causes de ces faits. L'Historien explique rarement les causes des faits qu'il raconte, car c'est ce qui est presque toujours caché, & s'il les explique, c'est plustost comme des conjectures qu'il donne, que comme des certitudes

& des veritez, au lieu que le Poëte estant le maistre de sa matiere, n'avance rien dont il ne rende raison exactement, il n'y a pas le moindre petit incident dont il n'explique les causes & les effets, & c'est par-là qu'il est instructif.

Voilà donc un avantage considerable & incontestable que la Poësie a sur l'Histoire. Horace va encore plus loin qu'Aristote, car il luy donne l'avantage sur la Philosophie mesme; il asseure que la Poësie d'Homere est plus philosophe que la Philosophie du Portique & que celle de l'Academie : *Homere*, dit-il, *enseigne beaucoup mieux & avec plus de suite que Chrysippe & que Crantor ce qui est honneste & deshonneste, utile ou pernicieux.* Dans la 2. epist. du liv. 1.

Mais comment la Poësie peut-elle estre plus philosophe que la Philosophie mesme? Cela n'est pas mal-aisé à concevoir. La Poësie a sur la Philosophie les mesmes avantages qu'elle a sur l'Histoire, & elle a de plus le secours de l'action, puisqu'elle est une imitation, & le secours des passions. Or ce que l'on ne fait qu'entendre touche bien moins que ce que l'on voit de ses propres yeux; il n'y a point de préceptes qui fassent tant d'impression sur l'esprit que les exemples vivants & animez que la Poësie estale. Un grand personnage qui enseigne parfaitement la pratique de la perfection chrestienne, a fort bien dit : *On sçait assez combien l'exemple a de force. Celuy d'un bon Religieux fait plus de fruit dans une maison que tous les sermons & toutes les exhortations du monde, parce qu'on est toujours beaucoup plus touché de ce qu'on voit que de ce* Rodriguez.

qu'on entend, & que se persuadant aisément qu'une chose est faisable; quand on la voit faire à quelqu'un, on est par-là beaucoup plus excité à la pratiquer. Cela est également vray dans la morale & dans l'imitation poëtique. Il ne faut qu'entendre Horace qui prouve ce qu'il vient d'avancer. En effet, qu'est-ce que l'Iliade? c'est un fidelle tableau des mouvements insensez des Roys & des peuples:

Stultorum Regum & populorum continet æstus.

Pâris aveuglé par sa passion, refuse de rendre Helene; Nestor travaille inutilement à appaiser la querelle qui s'émeut entre Achille & Agamemnon; ces deux generaux sont maistrisez par la colere, & Agamemnon est encore aveuglé par son amour. Ainsi & dans la ville & dans le camp on ne voit que sedition, que fraudes, que crimes, que brutalité, que fureur,

Seditione, dolis, scelere, atque libidine & ira
Iliacos intra muros peccatur & extra.

La Philosophie aura beau dire qu'il faut éviter ces excés, prouver mesme méthodiquement les malheurs qu'ils causent, cela ne touchera jamais si vivement que ces exemples vivants qu'on a devant les yeux. Voilà pour l'Iliade, qui nous instruit à fuir les vices.

D'un autre costé dans l'Odyssée, pour nous apprendre ce que peuvent la vertu & la sagesse, Homere nous propose fort utilement l'exemple d'Ulysse, qui aprés avoir saccagé Troye, fut porté dans plusieurs pays & s'instruisit des mœurs de plusieurs peuples, qui pendant qu'il travailloit à retourner chez luy & à y remener ses Com-

Dans la 2. epist. du liv. 1.

pagnons souffrit sur la mer des maux sans nombre, & ne put jamais estre submergé par les flots de l'adversité.

La Philosophie nous enseignera bien ce qu'il faut faire pour estre sage & vertueux, mais elle n'enseignera pas comment il faut le faire, & c'est ce que l'exemple enseigne parfaitement. En un mot tous les préceptes ne feront jamais tant d'impression que cette imitation merveilleuse d'Homere, qui nous rend les spectateurs & les temoins de tout ce qu'Ulysse fait pour surmonter les obstacles que les Dieux luy opposent, & des ressources que sa prudence luy fournit; qui nous represente les Sirenes; qui nous fait entendre leurs chants, & qui nous fait passer à la vûë de la prairie qu'elles habitent, où l'on ne voit que monceaux d'ossements & que cadavres que le soleil acheve de sécher; qui nous montre Circé & ses breuvages empoisonnez, & qui nous mene au milieu des Amants de Penelope qui ne pensent qu'à la débauche, & de cette folle jeunesse de la Cour d'Alcinoüs, toujours occupée de la bonne chere & des plaisirs, & qui ne trouve rien de plus beau que de dormir jusqu'à midy, & d'aller ensuite calmer ses ennuis par la danse & par la musique.

Voilà un leger crayon de l'Odyssée qui nous apprend à pratiquer les vertus. Certainement il n'y a point de Philosophie qui nous enseigne tant de grandes choses, & qui les enseigne si efficacement, que les Poëmes d'Homere ou les exemples soutiennent & animent toujours les instructions.

La Poëſie eſt donc certainement plus morale & plus philoſophe que la Philoſophie meſme, comme Ariſtote & Horace l'ont décidé ; mais ne nous en rapportons pas abſolument au ſentiment de ces deux grands hommes, au Philoſophe peripateticien & au Poëte. Le premier pourroit avoir eſté ſéduit par l'amour qu'on a naturellement pour ſes découvertes, & l'autre par cette autorité & par ſa profeſſion de Poëte. Cherchons quelqu'autre temoignage qui ne puiſſe eſtre ſuſpect, celuy d'un homme ſans intereſt & plein de gravité & de ſageſſe. Le voicy, c'eſt celuy d'un Philoſophe & d'un Philoſophe Stoïcien. Strabon, aprés avoir parlé de la Poëſie, adjoute : * *Dans les derniers temps parurent l'Hiſtoire & la Philoſophie, telle que nous l'avons aujourd'huy. Mais la Philoſophie meſme n'eſt utile qu'à peu de gens, au lieu que la Poëſie eſt generalement utile à tout le monde. C'eſt elle qui remplit les theatres, & la Poëſie d'Homere l'eſt infiniment davantage & au deſſus de tout.*

Cette maniere d'enſeigner la Morale eſt ſans contredit la plus naturelle & la plus ſeure, & une grande marque des avantages qu'elle a ſur l'Hiſtoire & ſur la Philoſophie, c'eſt que Dieu meſme a pris cette voye pour nous inſtruire. La pluſpart des faits de l'Eſcriture ſainte ſont meſ-

* *Χρόνοις δ' ὕστερον ἡ τῆς ἱστορίας γραφὴ, καὶ ἡ νῦν φιλοσοφία παρελήλυθεν εἰς μέσον. αὕτη μὲν οὖν πρὸς ὀλίγους, ἡ δὲ ποιητικὴ δημωφελεστέρα καὶ θέατρα πληροῦν δυναμένη. ἡ δὲ δή του Ὁμήρου ὑπερβαλλόντως. Liv. I.*

lez de narration & d'imitation, comme le Poëme Epique, c'est à dire, que les Escrivains sacrez, aprés avoir peu parlé eux-mesmes, introduisent, comme Homere, les personnages qui parlent, qui agissent. C'est ainsi que nous sont presentées l'Histoire de Noë. celle d'Abraham, celle d'Isac, celle de Jacob, celle de Joseph. On n'a qu'à ouvrir le Livre de la Genese, on y verra par-tout cette imitation dont je parle, elle fait mesme le caractere de plusieurs livres entiers du vieux Testament.

Par exemple, pour nous faire voir les benedictions qu'attirent la pieté, la charité, le soin des pauvres, l'Escriture sainte ne se contente pas de nous dire historiquement qu'il y avoit un Tobie, qui ayant obéï à la loy, fut beni de Dieu, & qu'un Ange conduisit son fils à un grand voyage, & le ramena heureusement; mais elle nous represente Tobie luy-mesme parlant, agissant; nous suivons le jeune Tobie à ce grand voyage, & nous en revenons avec luy.

Pour nous enseigner que l'innocence triomphe toujours de la calomnie par le secours de Dieu, elle ne se contente pas de dire historiquement qu'il y avoit une personne nommée Suzanne, qui fut calomniée par des vieillards, & que Dieu confondit ces calomniateurs par la sagesse de Daniel; elle introduit devant nous tous ces personnages, elle les fait parler & agir, nous les voyons, nous les entendons avec un plaisir inexprimable & une merveilleuse instruction. Ce sont de veritables Poëmes.

La délivrance du peuple d'Israël par Judith.

Lorſque le Roy Nabuchodonoſor envoya Holopherne pour aſſujetir les Royaumes & les Nations, celle des Juifs, répandus dans les Provinces du Roy Aſſuerus, par Eſther ; les malheurs de Job & ſon reſtabliſſement dans une fortune plus eſclatante que la premiere, ſont de pures imitations comme celles de la Poëſie, mais plus admirables & plus merveilleuſes, comme l'ouvrage de l'eſprit de Dieu. Les Eſcrivains ſacrez ne nous rapportent pas hiſtoriquement ces miracles, mais ils font agir les perſonnages eux-meſmes. Bien plus, Salomon dans ſes Proverbes & dans ſon Ecleſiaſte, qui ſont proprement des recüeils de préceptes, quitte ſouvent le précepte pour recourir à l'imitation, en faiſant tout d'un coup parler & agir ſes perſonnages. Sur cela je diray hardiment ſans craindre d'eſtre démentie par les ſages, qu'Homere eſt peut-eſtre beaucoup mieux entendu aujourd'huy qu'il ne l'a eſté par les Anciens, quoy-que grands Critiques, & que nous pouvons mieux juger de la beauté & de l'art de ſes Poëmes. Pourquoy cela ? parce que nous avons en main le veritable original & le parfait modelle de tout bon ouvrage, je veux dire l'Eſcriture ſainte, que ces anciens Critiques ne connoiſſoient pas, ou qu'ils ne connoiſſoient que tres peu. C'eſt le premier original & le ſouverain modelle de toute beauté, comme de toute ſageſſe, & rien ne peut eſtre beau qu'à meſure qu'il en approche, & qu'il emprunte de-là ſes traits.

De tous les Poëtes & de tous les Eſcrivains Homere eſt aſſeurement celuy qui approche le

plus de cet original tout parfait, non ſeulement par les mœurs & par les caracteres qu'il peint, par les idées & par les images qu'il donne, mais encore par le fonds de ſes ouvrages qui ſont des imitations, & c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. Et en cela j'ay eû en vûë, non d'égaler les beautez d'Homere à celles de nos Livres ſaints, à Dieu ne plaiſe, j'en ſens trop la difference, mais de faire voir ſeulement que comme dans les ouvrages de la nature tout ce qui eſt beau vient de Dieu, de meſme dans les ouvrages les plus parfaits de l'eſprit humain, tout ce qui nous paroiſt le plus beau, le plus ſublime & le plus digne de noſtre admiration, n'eſt tel que parce qu'il eſt tiré ou imité de cet original tout divin, ou des traditions qui s'en eſtoient répanduës. De ſorte que cette imitation ſert merveilleuſement à confirmer l'Antiquité de cet original & la verité des faits qu'il rapporte, puiſque ce que nous admirons le plus dans Homere en eſt viſiblement emprunté. Je n'ay rien fait en cela dont les plus grands Critiques modernes ne m'ayent donné l'exemple. On n'a qu'à voir l'uſage que Grotius a fait d'Homere dans ſes Commentaires ſur le vieux Teſtament; le R. P. le Boſſu, ce bon Religieux qui a fait l'excellent Traité du Poëme Epique, n'a pas crû bleſſer la pieté, au contraire il a cru la ſervir, en faiſant voir la conformité d'Homere avec la ſainte Eſcriture, & en juſtifiant ce Poëte en beaucoup de choſes par cette grande autorité. Et c'eſt par cette meſme autorité que l'on peut refuter aujourd'huy d'une maniere tres forte & tres ſolide

tous les reproches que Platon a faits contre cette imitation.

Du passage d'Horace, que j'ay rapporté, il me semble qu'on peut inferer que ce grand Critique décide ce qu'Aristote a laissé indécis, & que bien loin de croire que l'Odyssée ait esté faite dans le déclin de l'esprit d'Homere, il luy donne au contraire la préference sur l'Iliade. Cela paroist par le Tableau magnifique qu'il en fait, car il a pris bien plus de plaisir à détailler l'Odyssée que l'Iliade, & d'ailleurs il est tres seur que ce qui enseigne à imiter la vertu, est toujours plus parfait que ce qui enseigne à fuir le vice; car les originaux vicieux sont plus aisez à peindre que ceux qui sont des modelles de vertu & de sagesse. Je veux donc croire que c'est le sentiment d'Horace, pour autoriser le mien, car j'avoüe que j'admire l'Iliade, mais que j'aime l'Odyssée, & que la solidité, la douceur & la sagesse de celle-cy me paroissent l'emporter sur l'esclat, sur le fracas & sur les excés de l'autre.

Le Poëme de l'Iliade est plus pour les Princes & pour les Roys que pour le peuple, car on voit que le peuple y perit, non par sa faute, mais par celle des Roys:

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
Ainsi il n'y a presque point d'instruction à donner au peuple. Mais celuy de l'Odyssée est pour le peuple comme pour le chef, car Homere nous avertit d'abord luy-mesme que le peuple y perit par sa propre faute; ainsi comme il faut des instructions pour le chef, afin qu'il conduise bien le peuple, il en faut aussi pour le peuple, afin que

ſe laiſſant conduire, il évite les malheurs où la deſobéïſſance précipite ordinairement; voilà pourquoy les inſtructions ſont plus marquées & plus frequentes dans l'Odyſſée que dans l'Iliade, & ce Poëme eſt plus moral. Tout eſt inſtruit dans l'Odyſſée; les peres, les enfants, les maris, les femmes, les Roys, les ſujets y trouvent les leçons qui leur ſont neceſſaires pour remplir les principaux devoirs de leur eſtat.

C'eſt ce qui m'a obligée de m'attacher particulierement dans mes Remarques à bien développer & à bien faire ſentir les inſtructions ſi neceſſaires à tout le monde, & de taſcher de découvrir les ſens cachez ſous ces ingenieuſes fictions & de l'Iliade & de l'Odyſſée. C'eſt là-deſſus que doit rouler principalement le travail qu'on fait ſur Homere. Car comme noſtre ſiecle neglige fort les allegories, les paraboles & toutes les connoiſſances, qui ne ſont pas de noſtre uſage, cette negligence nous cache les plus grandes beautez de ce Poëte, comme le R. P. le Boſſu l'a tres judicieuſement remarqué, & au lieu de ſon adreſſe, elle ne nous laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple & trop groſſiere pour nous faire juger avantageuſement de ſon eſprit & de ſa conduite, ce qui l'expoſe à des cenſures, où il y a ſouvent plus de noſtre ignorance que de ſa faute.

C'eſt donc cette écorce qu'il faut percer & entrouvrir, car pour bien juger d'Homere, & pour bien entendre les préceptes d'Ariſtote & d'Horace qui le loüent d'une perfection, que ſouvent nous n'avons pas l'eſprit d'entrevoir, il

faut avoir bien pénetré les allegories & les veritez morales & Physiques des Fables dont ses Poëmes sont remplis.

Si dans l'Iliade Homere a fait voir qu'il avoit une parfaite connoissance de tous les lieux de la Grece & de ceux de l'Asie qui avoient fourni des troupes aux deux partis; dans l'Odyssée il fait voir qu'il connoissoit aussi parfaitement depuis le bout du Pont Euxin jusqu'aux Colomnes d'Hercule, tout le circuit de la mer mediterrannée & les isles, & qu'il estoit instruit des navigations des Pheniciens. C'est ce que j'ay tasché d'esclaircir, en suivant les vûës du sçavant Bochart, qui a fait sur cela des découvertes tres heureuses & tres vrayes. Le temoignage, qu'Homere rend à ces anciennes navigations, est tres considerable, & sert merveilleusement à illustrer ce qu'il y a de plus caché dans l'Antiquité, & à découvrir le ridicule & le faux des Fables, que les Grecs ont imaginées pour expliquer l'origine des peuples. On ne peut s'empescher d'admirer la vaste érudition d'Homere sur la Geographie. Il a non seulement connu tout ce que je viens de dire, & l'Océan Occidental, mais il a encore connu l'Océan Oriental, c'est à dire la mer pacifique, comme on le verra dans les Remarques sur le XIX. Livre.

Si ces connoissances paroissent admirables pour des temps si reculez, elles paroissent encore plus admirables quand on considere la profonde ignorance où l'on tomba aprés luy; plus de quatre cents ans aprés le siecle d'Homere, Herodote nie qu'il y ait aucun Océan, & il reprend les

Geographes de ſon temps, qui, conformément à la tradition d'Homere, ſoutenoient que la terre eſtoit environnée de l'Océan : *Je ne connois point d'Océan*, dit-il, *mais je penſe qu'Homere, ou quelqu'autre Poëte plus ancien, ayant trouvé ce nom, l'a employé dans ſa Poëſie.* Et ailleurs il dit : *Ces Anciens diſent que l'Océan commençant par le coſté Oriental coule tout autour de la terre, mais ils n'en rapportent aucune preuve.* J'eſpere que l'on verra avec quelque plaiſir les vûës d'Homere eſclaircies, & ſes Fables ramenées à la verité par les anciennes Traditions.

Herodot. liv. 2. ſect. 23.

Liv. 4. ſect. 8.

Dans mes Remarques j'ay ſuivi la meſme methode que dans celles de l'Iliade, & que j'ay aſſez expliquée dans ma Préface, qui peut ſervir pour ce dernier travail.

Je m'eſtois flattée que la Traduction de l'Odyſſée me donneroit moins de peine que celle de l'Iliade, mais j'ay eſté bien détrompée à l'eſſay. Dans l'Iliade j'eſtois ſoutenuë par la grandeur des choſes & des images ; & quoy-que je n'aye pû attraper le merveilleux & le ſublime des expreſſions, j'ay conſervé la grandeur qui eſt dans les faits & dans les idées, & cela remplit l'eſprit du Lecteur ; mais dans l'Odyſſée tout eſt ſimple, & cependant le Poëte a trouvé dans ſa langue des richeſſes qui l'ont mis en eſtat de s'expliquer noblement juſques dans les plus petits ſujets. C'eſt ce que noſtre langue n'a pû me fournir, ou du moins ce que je n'y ay pû trouver. Il me paroiſt qu'il n'y a rien de ſi difficile pour elle que de relever la ſimplicité des choſes par la nobleſſe des expreſſions ; j'ay fait tout ce

qui dépendoit de moy pour donner aux jeunes gens le moyen de lire & de gouter Homere un peu mieux qu'on ne le lit & qu'on ne le goute ordinairement, & de resister à la corruption du goust moderne qui cherche depuis quelque temps à se glisser à la faveur de l'ignorance, & qui menace d'infecter tous les esprits. Je voudrois avoir pû mieux faire pour ranimer le goust des Lettres, qui s'en va presque esteint, & pour exciter ceux qui se sentent quelque talent pour la Poësie à faire de plus heureux efforts, en leur développant les regles, en leur découvrant les veritables fondements de cet art, & en leur faisant voir à quoy elle les oblige & ce qu'elle demande d'eux. Elle a pour but d'instruire les hommes, en les corrigeant de leurs mauvaises habitudes, & en purgeant leurs passions, & c'est la dégrader horriblement, ou plustost la destruire, que de la faire servir à les corrompre, comme on fait aujourd'huy, en flattant leurs passions & en les confirmant dans leurs habitudes vicieuses.

Homere a rapporté ses deux Poëmes à l'utilité de son pays; il a cherché à rendre le vice odieux & la vertu aimable; quelle honte pour des Chrestiens de faire tout le contraire & de ne travailler qu'à empoisonner les esprits par une morale tres pernicieuse!

Ce grand Poëte a essuyé bien des contradictions dans ces derniers temps; mais j'ose dire que comme le soleil sort plus brillant des nuages qui le cachent, ce Poëte de mesme est sorti avec un nouvel esclat de toutes ces querelles, & de ces guerres qu'on luy a faites. Je ne releveray

donc point icy les critiques ſades & inſipides, & les impertinences que de méchants petits auteurs ont répanduës. Elles ne meritent nulle attention. Je ne ſaliray pas mes mains à remüer ces balayures du bas Parnaſſe; la Poëſie d'Homere, comme l'onde pure d'une claire fontaine, lavera & diſſippera ſeule toutes ces ordures ſans que je prenne davantage la peine de m'en meſler. Mais pour faire voir l'horrible travers où précipite l'envie aveugle de critiquer les Anciens, j'ay crû devoir profiter de l'exemple que fournit M. Perault. C'eſtoit un homme d'eſprit & d'une converſation agréable, & qui a fait quelques jolis petits ouvrages qui ont plû avec raiſon; il avoit d'ailleurs toutes les qualitez qui forment l'honneſte homme & l'homme de bien; il eſtoit plein de pieté, de probité & de vertu; poli, modeſte, officieux, fidelle à tous les devoirs qu'exigent les liaiſons naturelles & acquiſes, & dans un poſte conſiderable auprés d'un des plus grands Miniſtres que la France ait eus & qui l'honnoroit de ſa confiance, il ne s'eſt jamais ſervi de ſa faveur pour ſa fortune particuliere, & il l'a toujours employée pour ſes amis. Combien de bonnes qualitez effacées ou offuſquées par un ſeul défaut! Cet homme d'eſprit, cet homme ſi eſtimable, n'eſtoit plus le meſme dés qu'il s'agiſſoit des Anciens; on ne trouvoit plus en luy qu'un tres méchant & tres ignorant Critique qui condamnoit ce qu'il n'entendoit point & ce que tout le monde a le plus eſtimé. Diſciple de Deſmaretz, il avoit entrepris de deſcrier Homere; dans cette vûë il fit un volume de Critiques con-

tre ce grand Poëte. Je me ſuis fait un devoir de le ſuivre pied à pied; j'ay rapporté non ſeulement les critiques que M. Deſpreaux & M. Dacier ont refutées, mais auſſi celles dont ils n'ont point parlé, & j'ay fait voir un miracle, que noſtre ſiecle ſeul a pû enfanter, un gros volume de Critiques où il n'y en a pas une ſeule, je ne diray pas qui ſoit raiſonnable, mais qui ne ſoit tres fauſſe, & qui ne découvre une parfaite ignorance & un tres mauvais gouſt. Il eſt à craindre qu'on ne ſe ſouviendra plus de toutes les bonnes qualitez de M. Perrault, & qu'on n'oubliera jamais ce défaut d'eſprit qui l'a pouſſé contre ces heros de l'Antiquité, que tous les ſiecles ont admirez & conſacrez. Grande leçon pour ceux qu'une pareille demangeaiſon excite encore, & qui ſera toujours ſuivie du meſme ſuccés.

A la fin du Traité des Cauſes de la Corruption du Gouſt.

Je ne répondray point aux deux gros volumes que M. l'Abbé Terraſſon a faits contre Homere & contre moy. Avant que d'avoir vû ſon ouvrage, allarmée d'un tel adverſaire, je m'eſtois eſcriée, *Quel fleau pour la Poëſie qu'un Geometre!* Mais aprés l'avoir parcouru, j'ay vû que je m'eſtois trompée, & que je dois dire au contraire, *Quel fleau pour un Geometre que la Poëſie!* Car effectivement la Poëſie d'Homere a bien dérangé la Geometrie de M. l'Abbé Terraſſon. C'eſt là tout ce que j'en diray. Comme il a de l'eſprit, il faut eſperer qu'il renoncera à une eſtude qui luy eſt eſtrangere, & qu'il s'appliquera à celle pour laquelle il a du talent. Je l'avertiray ſeulement d'eſtre à l'avenir plus circonſpect, & de ne pas adjouter foy ſi facilement à ce qu'on luy rapporte.

Dans la derniere partie de son ouvrage, aprés avoir dit que *ma Traduction de l'Iliade est tres exacte pour le fond des pensées, mais qu'à l'égard de la composition & du style, elle est la plus differente de l'original & la plus trompeuse qui ait jamais esté*, (c'est ainsi qu'il se connoist en originaux & en copies) il adjoute, *Je sçay de plus que Madame Dacier, qui a travaillé à son Homere bien des années, en avoit fait d'abord une Traduction simple & nuë comme l'original, mais le Poëme de Telemaque ayant paru vers ce temps-là, la grande réputation qu'il s'acquit dés sa naissance, mit Madame Dacier en crainte pour son Homere, & l'engagea à refondre sa traduction pour mettre l'Iliade dans le style de Telemaque. Quoy-que je tienne cette anecdote d'un ami de Madame Dacier, je ne me croirois pas autorisé à la reveler, si elle n'estoit à son avantage, car ce fait prouve qu'ayant senti son Auteur incorrigible pour le bon sens & pour les bonnes mœurs, elle a crû devoir luy donner quelque ressemblance, du moins par le style, avec le chef d'œuvre de la raison & de la morale poëtique.* Voilà un bel assemblage de faussetez & de faux jugements qui donneroient lieu à beaucoup de reflexions, si on vouloit les approfondir.

Qu'y a-t'-il de plus risible que de voir M. l'Abbé Terrasson trouver Homere incorrigible pour le bon sens & pour les bonnes mœurs? Ce n'est pas la peine de répondre à ces reproches, le Lecteur y répondra pour moy; ie me contenteray de luy dire que ce qu'il dit sçavoir de si bonne part, il ne le sçait point du tout, & qu'au-

cun de mes amis ne peut luy avoir dit une pareille extravagance ; Dieu mercy je n'ay point de fou pour ami, & il n'y a qu'un fou qui puiſſe imaginer une choſe ſi éloignée du bon ſens & de la vrayſemblance. Je n'ay jamais fait de Traduction ſimple & litterale de l'Iliade, & j'ay eſté ſi éloignée de concevoir un ſi monſtrueux deſſein, que j'ay eſté long-temps à balancer ſur mon entrepriſe, parce que je ne me ſentois pas aſſez de force pour égaler par mes expreſſions la majeſté des idées & des expreſſions d'Homere, qu'il eſtoit impoſſible de rendre en s'aſſujetiſſant aux mots. Je m'eſtois aſſez expliquée ſur cela dans ma Préface de l'Iliade, & il ne falloit que cette Préface ſeule pour détromper M. l'Abbé Terraſſon, & pour le convaincre de la fauſſeté du rapport qu'on luy avoit fait, car il me ſemble que j'ay aſſez bien marqué dans cet ouvrage la difference infinie qu'il y a entre une Traduction ſervile & une Traduction genereuſe & noble.

Comment M. l'Ab. T. a-t'-il donc pû s'imaginer que j'avois fait une Traduction nuë & ſimple de l'Iliade ? Quand cent perſonnes l'en auroient aſſeuré, il auroit dû n'en rien croire & oppoſer à ces menſonges ma Préface qui les deſtruit ; ou mes autres ouvrages encore où j'ay eu les meſmes vûës & où je ne me ſuis jamais aſſujetie aux mots, que quand le genie de noſtre langue l'a permis.

Ce qu'il dit de l'effet que produiſit ſur moy la lecture du Telemaque de M. de Cambray, n'eſt pas plus vray que tout le reſte.. J'ay regar-

dé cet ouvrage comme une ſuite tres ingenieuſe d'inſtructions données dans des themes à un grand Prince, qui avoit un gouſt merveilleux pour Homere, & qui ſe plaiſoit infiniment aux avantures d'Ulyſſe & de Telemaque, mais je ne l'ay jamais regardé comme *le chef-d'œuvre de la raiſon & de la morale poëtique.* Telemaque eſt un excellent ouvrage en ſon genre, & c'eſt un nouvel éloge pour Homere & un grand éloge, d'avoir M. de Cambray pour imitateur, mais M. de Cambray luy-meſme eſtoit bien éloigné d'avoir une idée ſi grande de ſon imitation, & il reconnoiſſoit la ſuperiorité infinie de ſon original; & puis, je n'aurois eu garde de vouloir m'élever ſi haut; je n'aurois fait que renouveller la Fable de la Grenoüille, en prétendant m'égaler à ce genie vaſte & noble & plein d'imagination & de feu. Je n'ay donc jamais eu la moindre penſée de donner à ma Traduction aucune reſſemblance avec cet ouvrage. Ceux qui ont le gouſt du ſtyle & qui ſçavent diſcerner ſes differents caracteres, remarqueront, à mon deſavantage ſans doute, la difference qui ſe trouve entre celuy de Telemaque & celuy de ma Traduction. Du reſte que M. l'Ab. T. trouve Homere ſot, ridicule, extravagant, ennuyeux, c'eſt ſon affaire, le public jugera ſi c'eſt un défaut à Homere de déplaire à M. l'Ab. T. ou à M. l'Ab. T. de ne pas gouſter Homere.

Voilà toute la réponſe que ce grand Critique aura de moy. Un autre combat m'appelle, il faut refuter l'Apologie que le R. P. Hardoüin, un des plus ſçavants hommes du ſiecle, vient

de faire de ce Poëte. Qui l'auroit crû qu'aprés avoir combattu les Cenſeurs d'Homere, je duſſe prendre les armes contre un de ſes Apologiſtes? C'eſt à quoy je vais travailler. Ma Réponſe ne ſe fera pas long-temps attendre, & j'oſe eſperer que les amateurs d'Homere, ou pluſtoſt les amateurs de la raiſon, la verront avec quelque plaiſir. Je finis-là ma carriere.

HIC CÆSTUS ARTEMQUE REPONO.



Argument du Livre I.

LEs Dieux tiennent conſeil pour faire partir Ulyſſe de chez Calypſo, & pour le faire retourner à Ithaque. Aprés ce conſeil Minerve ſe rend auprés de Telemaque ſous la figure de Mentor Roy des Taphiens ; & dans une converſation qu'elle a avec luy, elle luy conſeille d'aller chercher des nouvelles de ſon pere à Pylos chez Neſtor, & à Sparte chez Menelas, aprés quoy elle diſparoit, & en diſparoiſſant, elle donne des marques viſibles de ſa Divinité. Les Pourſuivants de Penelope font un grand feſtin. Le chantre Phemius chante devant eux le retour des Grecs. Telemaque parle à ces Princes & indique une aſſemblée pour le lendemain.

L'ODYSSÉE



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE I.

MUSE contez-moy les avantures de cet homme prudent, qui aprés avoir ruiné la ſacrée ville de Troye, fut errant pluſieurs années en divers pays, viſita les villes de differents peuples, & s'inſtruiſit de leurs coutumes & de leurs mœurs. Il ſouffrit des peines infinies ſur la mer pendant qu'il travailloit à ſauver ſa vie & à procurer à ſes Compagnons un heureux retour. Mais tous ſes ſoins furent inutiles.

Ces malheureux perirent tous par leur folie, les insensez! ils eurent l'impieté de se nourrir des troupeaux de bœufs qui estoient consacrez au Soleil, & ce Dieu irrité les punit de ce sacrilege. Déesse, fille de Jupiter, daignez nous apprendre aussi à nous une partie des avantures de ce heros.

Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, estoient arrivez dans leurs maisons, délivrez des perils de la mer & de la guerre; Ulysse estoit seul privé de ce plaisir; malgré l'impatience qu'il avoit de revoir sa femme & ses Estats, il estoit retenu dans les grottes profondes de la Déesse Calypso, qui desiroit passionnément de l'avoir pour mary. Mais aprés plusieurs années revoluës, quand celle, que les Dieux avoient marquée pour son retour à Ithaque, fut arrivée, ce Prince se trouva encore exposé à de nouveaux

travaux quoy-qu'il fust au milieu de ses amis. Enfin les Dieux eurent pitié de ses peines. Neptune seul perseverant dans sa colere, le poursuivit tousjours en implacable ennemi jusqu'à ce qu'il fust de retour dans sa patrie.

Un jour que ce Dieu estoit allé chez les Ethiopiens qui habitent aux extremitez de la terre & qui sont separez en deux peuples, dont les uns sont à l'Orient & les autres à l'Occident, pendant qu'il assistoit avec plaisir au festin d'une hecatombe de taureaux & d'agneaux que ces peuples religieux luy avoient offerte, tous les autres Dieux s'assemblerent & tinrent conseil dans le Palais de Jupiter. Là le pere des Dieux & des hommes s'estant souvenu du fameux Egisthe, qu'Oreste avoit tué pour venger la mort de son pere, leur parla ainsi : Quelle insolence ! les mortels «
osent accuser les Dieux ! ils nous «

» reprochent que nous ſommes les
» auteurs des maux qui leur arrivent,
» & ce ſont eux-meſmes qui par leur
» folie ſe précipitent dans des mal-
» heurs qui ne leur eſtoient pas deſti-
» nez. Comme Egiſthe, car cet
» exemple eſt recent ; contre l'ordre
» des deſtinées il a épouſé la femme
» d'Agamemnon aprés avoir aſſaſſiné
» ce Prince : il n'ignoroit pourtant
» pas la terrible punition qui ſui-
» vroit ſon crime ; nous avions eu
» ſoin nous-meſmes de l'en avertir,
» en luy envoyant Mercure, qui luy
» deffendit de noſtre part d'attenter
» à la vie du fils d'Atrée & de s'em-
» parer de ſon lit, qui luy declara
» qu'Oreſte vengeroit cette mort &
» le puniroit de ſes forfaits dés qu'il
» ſeroit en âge, & que commençant
» à ſe ſentir, il deſireroit de rentrer
» dans ſes Eſtats. Mercure l'avertit
» en vain ; ce ſcelerat aveuglé par ſa
» paſſion, n'écouta point des avis ſi
» ſalutaires, auſſi vient-il de payer

à la justice Divine tout ce qu'il luy « devoit. «

La Déesse Minerve prenant la parole, répondit : Fils du grand « Saturne, qui estes nostre pere & qui « regnez sur tous les Roys, ce mal- « heureux ne meritoit que trop la « mort qu'il a soufferte ; perisse com- « me luy quiconque imitera ses ac- « tions. Mais mon cœur est enflam- « mé d'indignation & de colere « quand je pense aux malheurs du « sage Ulysse, qui depuis long-temps « est accablé d'une infinité de maux, « loin de ses amis dans une isle éloi- « gnée toute couverte de bois, au « milieu de la vaste mer, & habitée « par une Déesse fille du sage Atlas, « qui connoit tous les abysmes de « la mer, & qui sur des colomnes « d'une hauteur prodigieuse soutient « la masse de la terre & la vaste ma- « chine des cieux. Cette Nymphe re- « tient ce malheureux Prince qui « passe les jours & les nuits dans l'a- «

» mertume & dans la douleur. Elle
» n'eſt touchée ni de ſes ſoupirs ni
» de ſes larmes ; mais par des paroles
» pleines de douceur & par les ex-
» preſſions de la plus vive tendreſſe,
» elle tâche de calmer ſes chagrins
» & de luy faire oublier Ithaque.
» Ulyſſe reſiſte à tous ſes charmes, il
» ne demande qu'à voir ſeulement la
» fumée de ſon Palais, & pour achet-
» ter ce plaiſir, il eſt preſt de donner
» ſa vie. Dieu tout puiſſant, voſtre
» cœur n'eſt-il point touché ! ne
» vous laiſſerez-vous point flechir !
» n'eſt-ce pas le meſme Ulyſſe qui
» vous a offert tant de ſacrifices
» ſous les murs de Troye ! pourquoy
» eſtes-vous donc ſi irrité contre
» luy ?
» Ma fille, luy répondit le maiſtre
» du tonnerre, quelle parole venez-
» vous de laiſſer échapper ! comment
» ſeroit-il poſſible que j'oubliaſſe le
» divin Ulyſſe, qui ſurpaſſe tous les
» hommes en prudence, & qui a of-

fert le plus de ſacrifices aux Dieux « immortels qui habitent l'Olympe ? « mais Neptune eſt tousjouts irrité « contre luy à cauſe de ſon fils Po- « lypheme le plus grand & le plus « fort des Cyclopes, qu'il a privé « de la vûë. Ce Dieu eſtant devenu « amoureux de la Nymphe Thooſſa, « fille de Phorcys l'un des Dieux « marins, & l'ayant trouvé ſeule dans « les grottes profondes & délicieuſes « du Palais de ſon pere, eut d'elle « ce fils qui eſt la cauſe de la haine « qu'il conſerve contre ce heros : & « comme il ne peut luy faire perdre « la vie, il le fait errer ſur la vaſte « mer & le tient éloigné de ſes Eſ- « tats. Mais voyons icy tous enſem- « ble, & prenons les meſures ne- « ceſſaires pour luy procurer un « heureux retour. Neptune ſera en- « fin obligé de calmer ſon reſſenti- « ment & de renoncer à ſa colere, car « il ne pourra pas tenir ſeul contre « tous les Dieux. «

La Déesse Minerve prenant la
» parole, dit : Fils de Saturne, pere
» des Dieux & des hommes, si telle
» est la volonté des Immortels qu'U-
» lysse retourné dans sa patrie, en-
» voyons promptement Mercure à
» l'isle d'Ogygie porter à cette belle
» Nymphe vos ordres supresmes, afin
» qu'elle laisse partir Ulysse ; cepen-
» dant j'iray à Ithaque pour exciter
» son fils & pour luy inspirer la for-
« ce dont il a besoin, afin qu'ap-
» pellant les Grecs à une assemblée,
» il ait le courage de s'opposer à l'in-
» solence des Princes qui poursuivent
» sa mere, & qui égorgent continuel-
» lement ses bœufs & ses moutons
» pour faire des sacrifices & des festins.
» Je l'envoyeray à Sparte & à Pylos
» s'informer de son pere, afin qu'il
» tâche d'apprendre des nouvelles de
» son retour, & que par cette recher-
» che il acquiere un renom immor-
» tel parmi les hommes.

En finissant ces mots, elle atta-

che à ſes beaux pieds ſes talonnieres immortelles & toutes d'or, avec leſquelles plus legere que les vents elle traverſe les mers & la vaſte eſtenduë de la terre. Elle prend ſa pique armée d'un airain étincelant, cette pique forte & peſante dont elle renverſe les eſcadrons des plus fiers heros quand ils ont attiré ſa colere. Elle s'élance du haut des ſommets de l'Olympe & arrive à Ithaque à la porte du Palais d'Ulyſſe & s'arreſte à l'entrée de la cour tenant ſa pique à la main, & ayant pris la figure de Mentes Roy des Taphiens. Elle trouve là les fiers Pourſuivants de Penelope, qui aſſis ſur des peaux de bœufs qu'ils avoient tuez eux-meſmes, ſe divertiſſoient à joüer. Des herauts & de jeunes hommes eſtoient autour d'eux & s'empreſſoient à les ſervir. Les uns meſloient l'eau & le vin dans les urnes, & les autres lavoient & eſ-

ſuyoient les tables avec des éponges, & les couvroient enſuite de toutes ſortes de mets.

Telemaque ſemblable à un Dieu apperçeût le premier la Déeſſe, car il eſtoit aſſis avec ces Princes, le cœur triſte & uniquement occupé de l'idée de ſon pere, & ſe le figurant desja de retour qui chaſſoit ces inſolents, qui ſe faiſoit reconnoiſtre pour Roy & pour maiſtre, & qui ſe mettoit en poſſeſſion de tous ſes biens. L'eſprit rempli de ces penſées, il apperçoit Minerve & s'avance vers elle, car il ne pouvoit ſouffrir qu'un eſtranger fuſt ſi long-temps à ſa porte. S'eſtant donc approché, il luy preſente la main, prend ſa pique pour la ſoulager, & luy parle en ces termes:

» Eſtranger, ſoyez le bien venu.
» Vous ſerez receu icy avec toute
» ſorte d'amitié & de courtoiſie &
» avec tous les honneurs qui vous
» ſont dûs. Quand vous aurez pris

quelque nourriture, vous nous «
direz le ſujet qui vous amene, & «
ce que vous deſirez de moy. En «
meſme temps il marche le premier pour le conduire, & la Déeſſe le ſuit.

Dés qu'ils furent entrez Telemaque alla poſer la pique de Minerve à une grande colomne où il y avoit quantité de piques d'Ulyſſe, & il mena la Déeſſe & la fit aſſeoir ſur un ſiege qu'il couvrit d'un beau tapis de differentes couleurs & qui avoit un marchepied bien travaillé. Il met prés d'elle un autre ſiege pour luy, les deux ſieges un peu éloignez des Pourſuivants, afin que ſon hoſte fuſt moins incommodé du bruit, & que ſon repas fuſt plus tranquille que s'il le faiſoit manger avec eux, & pour pouvoir auſſi luy demander plus librement des nouvelles de ſon pere. En meſme temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere

d'or ſur un baſſin d'argent pour donner à laver. Elle met enſuite une table tres propre ; la ſomeliere donna le pain & les autres mets qu'elle avoit ſous ſa garde, & le maiſtre d'hoſtel ſervit de grands baſſins de viandes & met devant eux des coupes d'or. Un heraut leur verſoit à boire.

Cependant les fiers Pourſuivants entrent dans la ſale & ſe placent ſur differents ſieges. Des herauts leur donnent à laver. Des femmes portent le pain dans de belles corbeilles, & de jeunes hommes rempliſſent de vin les urnes. On ſe met à table dés qu'on eut ſervi, & quand la bonne chere eut chaſſé la faim & la ſoif, ils ne penſerent qu'à la muſique & à la danſe, qui ſont les agreables accompagnements des feſtins. Un heraut preſenta une lyre au chantre Phemius, qui la prit, quoy-qu'avec repugnance, & ſe mit à chan-

ter & à s'accompagner avec ſa lyre devant les Pourſuivants. Mais Telemaque ne penſa qu'à entretenir Minerve, & penchant la teſte de ſon coſté pour n'eſtre pas entendu
des autres, il luy dit : Mon cher «
hoſte, me pardonnerez-vous ſi je «
commence par vous dire que voilà «
la vie que menent ces inſolents ; «
ils ne penſent qu'à la bonne chere, «
à la muſique & à la danſe, parce «
qu'ils ne vivent pas à leurs dépens, «
& qu'ils conſument le bien d'un «
Prince dont les os ſont peut-eſtre «
expoſez aux vents & à la pluye «
ſur quelque rivage, ou bien ils ſont «
dans le ſein de la vaſte mer agitez «
par les flots & par les tempeſtes. «
Ah ! s'ils le voyoient un jour de «
retour dans Ithaque, qu'ils aime- «
roient bien mieux avoir de bonnes «
jambes que d'eſtre chargez d'or & «
de riches habits comme vous les «
voyez. Mais il n'en faut plus dou- «
ter, ce cher Prince a peri malheu- «

» reusement, il ne nous reste aucune
» esperance dont nous puissions nous
» flatter, quoy-qu'il y ait des gens
» qui veulent nous asseûrer qu'il re-
» viendra. Jamais nous ne verrons
» luire le jour de cet heureux retour.
» Mais dites-moy, je vous prie, qui
» vous estes, & d'où vous venez,
» quelle est la ville que vous habi-
» tez, qui sont ceux qui vous ont
» donné la naissance, sur quel vais-
» seau vous estes venu, comment
» vos matelots vous ont amené, &
» quelle sorte de gens ce sont, car
» pour arriver à une isle il n'y a
» d'autre chemin que la mer: appre-
» nez-moy aussi, je vous en conjure,
» si c'est la premiere fois que vous
» estes venu à Ithaque, ou si quel-
» qu'un de vos ancestres y est venu,
» qui ait contracté avec nous le droit
» d'hospitalité, car nostre maison a
» tousjours esté ouverte à tous les
» estrangers, parce qu'Ulysse estoit
» l'ami des hommes.

La Déesse luy répondit : Je « vous diray dans la pure verité tout « ce que vous me demandez. Je « suis Mentes, fils du prudent An- « chialus, & je regne sur les Ta- « phiens qui ne s'appliquent qu'à la « marine. Je suis venu ainsi seul sur « un de mes vaisseaux pour aller « trafiquer sur mer avec les estran- « gers, & je vais à Temese chercher « de l'airain, & l'échanger contre « du fer que j'y mene. Mon vaisseau « est au bout de l'isle dans le port « de Rethre sous la montagne de Née « qui est couronnée d'une épaisse « forest. Nous sommes liez par les « liens de l'hospitalité de pere en fils, « & vous n'avez qu'à le demander « au sage & belliqueux Laërte. Mais « on dit que ce bon vieillard ne re- « vient plus à la ville, & qu'accablé « de chagrins, il se tient à la cam- « pagne avec une esclave fort âgée « qui luy sert à manger aprés qu'il « s'est bien fatigué & bien lassé à se «

» traiſner dans un enclos de vigne
» qu'il a prés de ſa maiſon. Je ſuis
» venu icy ſur ce que j'avois oüi dire
» que voſtre pere eſtoit de retour,
» mais j'apprends avec douleur que
» les Dieux l'éloignent encore de ſa
» chere Ithaque , car pour mort,
» aſſeûrement il ne l'eſt point ; le
» divin Ulyſſe vit , & il eſt retenu
» dans quelque iſle fort éloignée, par
» des hommes inhumains & ſauva-
» ges qui ne veulent pas le laiſſer
» partir. Mais je vous prédis, ſelon
» que les Dieux me l'inſpirent pre-
» ſentement , & cela ne manquera
» pas d'arriver quoy-que je ne ſois
» point prophete & que je ne ſçache
» pas bien juger du vol des oyſeaux,
» Ulyſſe ne ſera pas encore long-
» temps éloigné de ſa chere patrie;
» quand meſme il ſeroit chargé de
» chaiſnes de fer , il trouvera le
» moyen de revenir, car il eſt fecond
» en expedients & en reſſources.
» Mais dites-moy auſſi à voſtre tour

ſi vous eſtes veritablement ſon fils ; «
vous luy reſſemblez parfaitement, «
vous avez ſa teſte & ſes yeux, car «
nous avons eſté ſouvent enſemble «
avant qu'il s'embarquaſt avec l'élite «
des heros de la Grece pour aller «
à Troye ; nous ne nous ſommes «
pas vûs depuis ce temps-là. «

Je vous diray la verité telle que «
je la ſçay, répondit le prudent Te- «
lemaque, ma mere m'aſſeûre que «
je ſuis ſon fils, je n'en ſçay pas «
davantage ; quelqu'un peut-il ſe «
vanter de connoiſtre par luy-meſ- «
me ſon pere ? Eh ! pluſt aux Dieux «
que je fuſſe fils de quelque heu- «
reux particulier que la vieilleſſe «
euſt trouvé vivant paiſiblement «
dans ſon bien au milieu de ſa fa- «
mille ! au lieu que j'ay un pere, qui «
eſt le plus malheureux de tous les «
mortels. «

Puiſque Penelope vous a mis «
au monde, reprit Minerve, les «
Dieux ne vous ont pas donné une «

» naissance obscure & qui ne doive
» pas estre un jour fort celebre. Mais
» dites-moy, je vous prie, quel
» festin est-ce que je vois ! quelle est
» cette nombreuse assemblée ! qu'est-
» ce qui se passe icy ! est-ce une feste !
» est-ce une nopce ! car ce n'est pas
» un repas par escot. Assurement
» c'est une débauche ! voilà trop
» d'insolence & d'emportement ; il
» n'y a point d'homme sage qui en
» entrant dans cette sale, ne fust
» estonné de voir tant de choses con-
» tre l'honnesteté & la bienséance.

» Genereux estranger, répondit
» Telemaque, puisque vous voulez
» sçavoir tout ce qui se passe icy, je
» vous diray qu'il n'y auroit point
» eû de maison plus florissante que la
» nostre en richesses & en vertu, si
» Ulysse y avoit tousjours esté ;
» mais les Dieux, pour nous punir,
» en ont ordonné autrement ; ils ont
» fait disparoistre ce Prince sans
» que nul homme vivant sçache ce

qu'il eſt devenu. La douleur que nous aurions de ſa mort, quelque grande qu'elle fuſt, ſeroit moins grande, s'il eſtoit peri avec tous ſes Compagnons ſous les murs de Troye; ou ſi aprés avoir terminé une ſi cruelle guerre, il avoit rendu le dernier ſoupir entre les bras de ſes amis, car tous les Grecs luy auroient élevé un magnifique tombeau, dont la gloire auroit rejailli ſur ſon fils; au lieu que preſentement les harpyes nous l'ont enlevé; il a diſparu avec toute ſa gloire, nous n'en ſçavons aucunes nouvelles, & il ne m'a laiſſé en partage que les regrets, les larmes & la douleur. Et en le pleurant, ce n'eſt pas ſa mort ſeulement que je pleure, je pleure encore d'autres malheurs dont les Dieux m'ont accablé. Car tous les plus grands Princes des iſles voiſines, de Dulichium, de Samos, de Zacynthe, ceux meſmes qui habitent dans

» Ithaque ſont tous venus s'eſtablir
» icy pour rechercher ma mere en
» mariage, & ruinent ma maiſon.
» Ma mere les amuſe, n'oſant ni re-
» fuſer un mariage qu'elle abhorre,
» ni ſe reſoudre à l'accepter. Cepen-
» dant ils diſſipent & perdent tout
» mon bien, & dans peu ils me per-
» dront moy-meſme.

La Déeſſe, touchée de compaſ-
» ſion, luy dit en ſoupirant : Helas,
» vous avez bien beſoin qu'Ulyſſe
» aprés une ſi longue abſence, vien-
» ne bientoſt reprimer l'inſolence de
» ces Princes & leur faire ſentir la
» force de ſon bras. Ah! vous ver-
» riez un beau changement, ſi tout à
» coup il venoit à paroiſtre aujour-
» d'huy à la porte de voſtre Palais
» avec ſon caſque, ſon bouclier &
» deux javelots, tel que je le vis dans
» le Palais de mon pere, lorſqu'il re-
» vint d'Ephyre, de la cour d'Ilus
» fils de Mermerus, car Ulyſſe eſtoit
» allé ſur un de ſes vaiſſeaux deman-

der à ce Prince un poiſon mortel «
pour en frotter ſes dards dont il fai- «
ſoit la guerre aux beſtes. Ilus re- «
fuſa de luy en donner, parce qu'il «
avoit la crainte des Dieux. Mais «
lorſqu'Ulyſſe repaſſa à Taphos, «
mon pere qui l'aimoit, qui ſçavoit «
l'uſage qu'il en vouloit faire, & «
qui le connoiſſoit incapable d'en «
abuſer, luy en donna. Si donc «
Ulyſſe venoit à ſe meſler tout «
d'un coup avec ces Pourſuivants, «
vous les verriez tous bientoſt livrez «
à leur mauvaiſe deſtinée, & la joye «
de leur nopces convertie en un «
deüil tres amer. Mais tout cela eſt «
entre les mains des Dieux. Ils ſça- «
vent ſeuls s'il reviendra vous ven- «
ger de leurs inſolences. Pour vous «
je vous exhorte de penſer aux «
moyens de les chaſſer de voſtre «
Palais : écoutez-moy donc, & fai- «
tes attention à ce que je vais vous «
dire. Dés demain appellez tous ces «
Princes à une aſſemblée, là vous «

» leur parlerez, & prenant les Dieux
» à temoin, vous leur ordonnerez
» de s'en retourner chacun dans sa
» maison ; & la Reyne vostre mere,
» si elle pense à se remarier, qu'elle
» se retire dans le Palais de son pere,
» qui est si puissant. Là Icarius & Pe-
» ribée auront soin de luy faire des
» nopces magnifiques, & de luy pré-
» parer des presens qui répondent à
» la tendresse qu'ils ont pour elle.
» Aprés avoir congedié l'assemblée,
» si vous voulez suivre mes conseils,
» vous prendrez un de vos meilleurs
» vaisseaux, vous l'équiperez de
» vingt bons rameurs, & vous irez
» vous informer de tout ce qui
» concerne vostre pere, & voir si
» quelqu'un pourra vous dire ce
» qu'il est devenu, ou si la divine
» fille de Jupiter, la Renommée, qui
» plus que toute autre Déesse seme
» la gloire des hommes dans ce vaste
» univers, ne pourra point par quel-
» que mot échappé au hazard vous

en apprendre quelque nouvelle. «
Allez d'abord à Pylos chez le divin «
Neſtor à qui vous ferez des queſ- «
tions ; de-là vous irez à Sparte «
chez Menelas, qui eſt revenu de «
Troye aprés tous les Grecs. Si par «
hazard vous entendez dire des «
choſes qui vous donnent quelque «
eſperance que voſtre pere eſt en «
vie & qu'il revient, vous attendrez «
la confirmation de cette bonne «
nouvelle encore une année entiere, «
quelque douleur qui vous preſſe «
& quelque impatience que vous «
ayez de revenir. Mais ſi l'on vous «
aſſure qu'il eſt mort & qu'il ne «
joüit plus de la lumiere, alors «
vous reviendrez dans voſtre pa- «
trie, vous luy éleverez un tom- «
beau, vous luy ferez des funerail- «
les magnifiques & dignes de luy, «
comme cela eſt juſte, & vous don- «
nerez à voſtre mere un mary que «
vous choiſirez vous-meſme. Quand «
tout cela ſera fait, appliquez-vous «

» entierement à chercher les moyens
» de vous défaire de tous les Pour-
» ſuivants ou par la force ou par la
» ruſe ; car à l'âge où vous eſtes il
» n'eſt plus temps de vous amuſer à
» des badinages d'enfant. N'enten-
» dez-vous pas quelle gloire s'eſt ac-
» quiſe le jeune Oreſte pour avoir
» tué ce parricide, ce meurtrier de
» ſon illuſtre pere, le traiſtre Egiſthe !
» Qu'une noble émulation aiguiſe
» donc voſtre courage ; vous eſtes
» beau & bien fait & vous avez l'air
» noble. Armez-vous donc de force
» pour meriter comme luy les éloges
» de la poſterité. Pour moy je m'en
» retourne à mon vaiſſeau ; il eſt
» temps que j'aille retrouver mes
» compagnons qui ſont ſans doute
» bien fâchez que je les faſſe ſi long-
» temps attendre. Allez ſans perdre
» temps travailler à ce que je vous
» ay dit, & que mes conſeils ne vous
» ſortent pas de la memoire.

» Mon hoſte, luy répond le ſage
Telemaque,

Telemaque, vous venez de me parler avec toute l'amitié qu'un bon pere peut temoigner à ſon fils ; jamais je n'oublieray la moindre de vos paroles : mais quelque preſſé que vous ſoyez de partir, je vous prie d'attendre que vous ayez pris quelques rafraiſchements, & qu'enſuite vous ayez le plaiſir d'emporter dans voſtre vaiſſeau un preſent honorable, le plus beau que je pourray choiſir, & tel qu'on en donne à ſes hoſtes, quand on a pour eux les ſentiments que j'ay pour vous. Il ſera dans voſtre maiſon un monument éternel de mon amitié & de ma reconnoiſſance.

La Déeſſe, prenant la parole, luy dit : Ne me retenez pas, je vous prie, & ne retardez pas l'impatience que j'ay de partir ; le preſent que voſtre cœur genereux vous porte à m'offrir, vous me le ferez à mon retour, & je taſcheray de le reconnoiſtre.

En finiſſant ces mots, la Déeſſe le quitte & s'envole comme un oyſeau. Dans le moment elle remplit le cœur de Telemaque de force & de courage, & le porte à ſe ſouvenir de ſon pere beaucoup plus encore qu'il n'avoit fait. Le jeune Prince remarquant ces effets ſenſibles, eſt ſaiſi d'eſtonnement & d'admiration, & ne doute point que ce ne ſoit un Dieu qui luy a parlé.

En meſme temps il rejoint les Princes; le celebre muſicien chantoit devant eux, & ils l'écoutoient dans un profond ſilence. Il chantoit le retour des Grecs que la Déeſſe Minerve avoit rendu ſi funeſte. La fille d'Icarius entendit de ſon appartement ces chants divins & en fut frappée. Auſſitoſt elle deſcendit ſuivie de deux de ſes femmes. Quand elle fut arrivée à l'entrée de la ſale où eſtoient les Princes, elle s'arreſta ſur le ſeüil de la

porte, le visage couvert d'un voile d'un grand éclat, & appuyée sur ses deux femmes; là les yeux baignez de larmes, elle adressa la parole au chantre, & luy dit: Phemius, vous avez « assez d'autres chants propres à tou- « cher & à divertir; vous estes ins- « truit de toutes les actions les plus « celebres des grands hommes, vous « n'ignorez pas mesme celles des « Dieux. Et c'est de-là que les plus « grands musiciens tirent d'ordinaire « les sujets de leurs chants merveil- « leux; choisissez-en donc quel- « qu'un, celuy qui vous plairra davan- « tage, & que les Princes continüent « leur festin, en vous écoutant dans un « profond silence; mais quittez celuy « que vous avez commencé, dont « le sujet est trop triste & qui me « remplit de douleur. Car je suis dans « une affliction que je ne puis expri- « mer. De quel mary me vois-je pri- « vée! J'ay tousjours l'idée pleine « de ce cher mary, dont la gloire est «

» répanduë dans tout le pays d'Argos
» & dans toute la Grece.

Le sage Telemaque prenant la
» parole, répondit: Ma mere, pour-
» quoy deffendez-vous à Phemius
» de chanter le sujet qu'il a choisi &
» qui luy plaist davantage ? Ce ne
» sont pas les chantres qui sont
» cause de nos malheurs, c'est Ju-
» piter seul; c'est luy qui envoye aux
» miserables mortels les biens ou les
» maux qu'il luy plaist de leur dé-
» partir. Il ne faut pas trouver mau-
» vais que celuy-cy chante le mal-
» heureux sort des Grecs, car le goust
» de tous les hommes est d'aimer
» tousjours mieux les chansons les
» plus nouvelles. Ayez donc la force
» & le courage d'entendre celle-cy.
» Ulysse n'est pas le seul qui ait peri
» à son retour de Troye; plusieurs
» autres grands personnages sont pe-
» ris comme luy. Retournez donc
» dans vostre appartement, & ne
» pensez qu'à vos occupations ordi-

naires ; reprenez vos toiles, vos fu- «
ſeaux, vos laines ; ayez l'œil ſur «
vos femmes, & leur ordonnez de «
preſſer les ouvrages que vous leur «
avez diſtribuez. Le ſilence eſt le «
partage des femmes, & il n'appar- «
tient qu'aux hommes de parler «
dans les aſſemblées. Ce ſoin-là me «
regarde icy. «

Penelope eſtonnée de la ſageſſe de ſon fils, dont elle recüeilloit avec ſoin toutes les paroles, remonte dans ſon appartement avec ſes femmes, & continuë de pleurer ſon cher Ulyſſe juſqu'à ce que la Déeſſe Minerve luy euſt envoyé un doux ſommeil qui ſuſpendit ſa douleur.

Dés que la Reyne fut ſortie, les Pourſuivants firent beaucoup de bruit dans cette ſale ſpacieuſe, tous également enflammez d'amour, & tous pouſſez d'un deſir égal d'eſtre préferez par Penelope. Telemaque prend la parole, & leur dit:

» Princes, qui pouſſez l'emportement
» juſqu'au dernier excés, ne penſons
» preſentement qu'à faire bonne che-
» re; que le tumulte ceſſe, & qu'on
» n'entende plus tous ces cris; il eſt
» juſte d'écouter tranquillement un
» chantre comme celuy-cy, qui eſt
» égal aux Dieux par la beauté de ſa
» voix & par les merveilles de ſes
» chants. Demain à la pointe du jour
» nous nous rendrons tous à une
» aſſemblée que j'indique dés aujour-
» d'huy. J'ay à vous parler pour
» vous déclarer que ſans aucune re-
» miſe, vous n'avez qu'à vous reti-
» rer. Sortez de mon Palais. Allez
» ailleurs faire des feſtins, en vous
» traitant tour à tour à vos dépens
» chacun dans vos maiſons. Que ſi
» vous trouvez qu'il ſoit plus à pro-
» pos & plus utile pour vous de
» manger impunément le bien d'un
» ſeul homme, continuez, conſumez
» tout, & moy je m'adreſſeray aux
» Dieux immortels, & je les prieray

que si jamais Jupiter fait changer « la fortune des méchants, vous pe- « rissiez tous dans ce Palais sans que « vostre mort soit jamais vengée. «

Il parla ainsi, & tous ces Princes se mordent les levres & ne peuvent assez s'étonner du courage de ce jeune Prince & de la vigueur dont il vient de leur parler. Enfin Antinoüs, fils d'Eupeïthes, rompt le silence, & dit: Telemaque, sans « doute ce sont les Dieux eux-mes- « mes qui vous enseignent à parler « avec tant de hauteur & de con- « fiance. Je souhaite de tout mon « cœur que Jupiter ne vous donne « pas si tost le sceptre de cette isle qui « vous appartient par vostre naissance. «

Antinoüs, reprit le sage Tele- « maque, ne soyez pas fâché si je « vous dis que je recevrois de bon « cœur le sceptre des mains de Jupi- « ter. Mais vous paroist-il que la « Royauté soit un si mauvais pre- « sent ! ce n'est nullement un mal- «

» heur de regner pourvû qu'on re-
» gne avec justice. Un Roy voit
» bientost sa maison pleine de riches-
» ses, & il est comblé de toutes sor-
» tes d'honneurs. Mais quand je ne
» seray pas Roy d'Ithaque, il y a dans
» cette isle plusieurs Princes jeunes &
» vieux, qui meritent de l'estre, si le
» divin Ulysse ne joüit plus de la
» lumiere du jour. Pour moy je me
» contente de regner sur toute ma
» maison & sur tout ce grand nom-
» bre d'esclaves que mon pere m'a
» laissez, & qu'il a faits dans toutes
» ses courses.

Eurymaque, fils de Polybe, pre-
» nant la parole, dit : Telemaque,
» tout ce que vous venez de dire est
» entre les mains des Dieux qui fe-
» ront asseoir sur le throne d'Itha-
» que celuy des Grecs qu'il leur plai-
» ra de choisir ; possedez vostre bien
» en toute seureté, regnez dans vos-
» tre maison, & que jamais vous ne
» voyez arriver icy un homme qui

vous dépoüille par la force pen- «
dant qu'Ithaque sera habitée. Mais «
permettez-moy de vous demander «
qui est cet étranger qui vient de «
partir? d'où est-il? quelle est sa «
famille & quel est son pays? vous «
apporte-t-il quelque bonne nou- «
velle du retour de vostre pere? ou «
n'est-il venu que pour retirer le «
payement de quelque dette qu'il ait «
icy? Il est parti bien promptement «
& n'a pas voulu estre connu; à son «
air on voit bien que ce n'est pas un «
homme d'une naissance obscure. «

Fils de Polybe, répond sagement «
Telemaque, je n'espere plus de voir «
mon pere de retour, c'est pourquoy «
je n'adjoute plus foy ni aux nou- «
velles qu'on vient m'en apporter, «
ni aux prédictions que ma mere me «
debite, aprés les avoir recüeillies «
avec soin des Devins qu'elle ap- «
pelle dans son Palais. L'étranger «
qui excite vostre curiosité, c'est un «
hoste de nostre maison de pere en «

» fils. Il s'appelle Mentes, fils d'An»
» chialus, & il regne ſur les Taphiens,
» peuple fort appliqué à la marine.
Ainſi parla Telemaque, quoyqu'il euſt bien reconnu la Déeſſe ſous la figure de Mentes. Les Princes continüerent de ſe livrer au plaiſir de la danſe & de la muſique juſqu'à la nuit : & lorſque l'étoile du ſoir eut chaſſé le jour, ils allerent ſe coucher chacun dans leur maiſon.

Le jeune Telemaque l'eſprit agité de differentes penſées, monta dans ſon appartement, qui eſtoit au haut d'un pavillon qu'on avoit baſti au bout de la cour dans un lieu ſeparé & enfermé. La ſage Euryclée, fille d'Ops & petite fille de Peiſenor, portoit devant luy deux flambeaux allumez. Le vieillard Laërte l'avoit autrefois achettée fort jeune le prix de vingt bœufs, & la conſideroit comme ſa propre femme; mais pour ne pas cauſer de jalouſie, il n'avoit

jamais pensé à l'aimer. Euryclée donc éclairoit à ce jeune Prince, car de toutes les femmes du Palais, c'estoit celle qui avoit le plus d'affection pour luy, & elle l'avoit élevé depuis son enfance. Dés qu'elle eut ouvert la porte de l'appartement, Telemaque s'assit sur son lit, quitta sa robe, la donna à Euryclée, qui aprés l'avoir netoyée & pliée bien proprement, la mit prés de luy. Elle sortit ensuite de sa chambre, tira la porte par son anneau d'argent, & laschant la courroye qui suspendoit le levier, qui tenoit lieu de clef, elle la ferma. Telemaque passa la nuit à chercher en luy-mesme les moyens de faire le voyage que Minerve luy avoit conseillé.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

Livre Premier.

L'*Odyssée*] Ce mot signifie l'histoire, la fable d'Ulysse, le recit des avantures de ce heros. Avant que de commencer mes Remarques, il est necessaire de faire quelque reflexion sur la nature de ce Poëme. J'en ay dit un mot dans ma Préface, mais il en faut un peu davantage pour instruire un jeune Lecteur, & pour le mettre en estat de juger du but & & de la conduite du Poëte. L'Odyssée n'a pas esté faite, comme l'Iliade, pour instruire tous les Estats de la Grece confederez & réünis en un seul corps, mais pour donner des instructions à chaque Estat en particulier. Un Estat est composé du Prince & de ses sujets. Il faut donc des instructions pour la teste qui commande; & il en faut pour les membres qui obéïssent. Deux vertus sont necessaires au Prince, la prudence pour ordonner, & le soin de faire

luy-mesme executer ses ordres.

La prudence d'un politique ne s'acquiert que par un long usage de toutes sortes d'affaires, & par la connoissance de diverses sortes de gouvernements & d'Estats ; il faut donc que le Prince soit long-temps absent pour s'instruire, & son absence causera chez luy de grands desordres, qui ne peuvent finir que par son retour. Et voilà les deux points qu'Homere a réünis dans son Poëme & dans le mesme heros. Un Roy hors de ses Estats, par des raisons necessaires, se trouve dans les Cours de plusieurs Princes où il apprend les mœurs de plusieurs nations ; de-là naissent naturellement une infinité d'incidens, de perils & de rencontres tres utiles pour une instruction politique ; & d'autre part, cette absence donne lieu à tous les desordres qu'elle doit naturellement causer, & qui ne peuvent finir que par sa presence. Voilà pour ce qui regarde le Prince.

Les sujets n'ont besoin que d'une maxime generale, qui est d'estre fidelles à leur Prince, de se laisser gouverner, & d'obéïr exactement, quelque raison qui leur semble contraire aux ordres qu'ils ont receûs. C'est ce qu'Homere a joint à sa fable avec beaucoup d'adresse, car il a donné à ce Roy prudent & laborieux des sujets dont les uns l'accompagnent dans ses courses, & les

autres ſont demeurez dans ſes Eſtats. A l'égard de ces derniers, les uns manquent à la fidelité qu'ils luy doivent, & les autres demeurent dans leur devoir. Et pour les premiers, je veux dire pour ceux qui l'accompagnent, il arrive quelquefois que quand ils l'ont perdu de vûë, ils veulent ſuivre, non les ordres qu'ils ont receûs, mais ce qui leur paroiſt plus raiſonnable, & ils periſſent malheureuſement par leur folie, comme les derniers ſont enfin punis de leur rebellion; montrant tous également par les malheurs, que leur revolte & leur deſobéïſſance leur attirent, les mauvaiſes ſuites qu'ont preſque tousjours l'infidelité & ces conduites particulieres détachées de l'idée generale de celuy qui doit gouverner.

L'abſence du Prince eſt donc neceſſaire par les deux raiſons que j'ay alleguées qui ſont eſſentielles à ſa fable & qui en font tout le fondement. Mais il ne peut s'abſenter de luy-meſme ſans pécher contre cette autre maxime également importante, *qu'un Roy ne doit point ſortir de ſes Eſtats.*

C'eſt à quoy Homere a pourvû avec beaucoup de jugement, en donnant à l'abſence de ſon heros une cauſe legitime & neceſſaire, qu'il a miſe meſme hors du Poëme. Mais ſi le heros ne doit pas s'abſenter volontairement, il ne doit pas non plus s'arreſter volontairement hors de ſes

Estats, pour profiter de cette occasion de s'instruire ; car de cette façon son absence seroit tousjours volontaire, & on auroit raison de luy imputer les desordres qui en arriveroient.

Voilà pourquoy le Poëte dans la constitution de sa fable, n'a pas deû prendre pour son action & pour le fondement de son Poëme la sortie d'un Prince hors de son pays, ni sa demeure volontaire en quelqu'autre lieu ; mais son retour, & ce retour retardé contre sa volonté.

Et comme ce retardement forcé a quelque chose de plus naturel & de plus ordinaire dans les voyages qui se font par mer, Homere a judicieusement fait choix d'un Prince dont les Estats fussent dans une isle.

Aprés avoir donc composé sa fable & joint la fiction à la verité, il a choisi Ulysse Roy de l'isle d'Ithaque, pour en soutenir le premier personnage, & il a distribué les autres à Telemaque, à Penelope, à Antinoüs & à d'autres, qu'il a nommez comme il luy a plû. On peut voir le chap. 10. du liv. 1. du Poëme Epique du R. P. le Bossu, qui a mis dans un tres grand jour le but du Poëte, le secret de son art & les admirables instructions qu'il y donne.

Page. 1. *Muse contez-moy les avantures de cet homme prudent & habile, qui aprés*

avoir ruiné la ſacrée ville de Troye] Sur le premier vers de l'Iliade j'ay parlé de la bienſéance & de la neceſſité de ces invocations qu'Homere a miſes à la teſte de ſes deux Poëmes, & dont il a donné l'exemple à ceux qui ſont venus aprés luy. Il ne me reſte à parler icy que de la maniere dont cette invocation doit eſtre faite. Et je ne ſçaurois mieux faire que de rappeller le precepte qu'Horace en a donné dans ſon Art poëtique, puiſqu'il ne l'a formé que ſur l'invocation de l'Odyſſée. Il n'y a rien de plus difficile aux Poëtes, & ſur tout aux Poëtes heroïques, que de ſe tenir dans la modeſtie & dans la ſimplicité lorſqu'ils annoncent les ſujets qu'ils vont traitter. Comme ils en ont conçeu une grande idée, & qu'ils veulent la communiquer aux autres, ils ne trouvent rien d'aſſez noble & d'aſſez fort; c'eſt pourquoy ils ont recours aux termes les plus empoulez & les plus faſtueux, & ils s'expliquent avec emphaſe, ce qui eſt tres vicieux. Horace, choqué de ces débuts trop éclatants, dit aux Poëtes:

Nec ſic incipies, ut Scriptor Cyclicus olim,
Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.

Ne commencez jamais vos Poëmes comme ce Poëte Cyclique,

Je chante de Priam la fortune & la guerre.

Que produiront de grand ces magnifiques promeſſes ! les montagnes ſeront en travail & n'enfanteront qu'une ſouris. O qu'il vaut bien mieux imiter la ſageſſe & la modeſtie du Poëte qui ne fait jamais rien mal à propos, & qui commence ainſi ſon Poëme : Muſe chantez-moy cet homme qui aprés la priſe de Troye a voyagé dans pluſieurs pays, & s'eſt inſtruit des mœurs de pluſieurs peuples. *Il ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne donner enſuite que de la fumée, mais au contraire il ne preſente d'abord que de la fumée pour faire éclater enſuite un grand feu, & pour nous faire voir tous ces miracles ſurprenants, Antiphate, Scylla, le Cyclope & Charibde.*

Malgré ce précepte ſi ſenſé & dont la verité eſt ſi évidente, les Poëtes n'ont pas laiſſé de donner dans cette enflure. Claudien entre d'abord dans une fougue qu'on peut appeller une veritable folie :

. . . . Audaci promere cantu
Mens congeſta jubet, greſſus removete profani :
Jam furor humanos noſtro de pectore ſenſus
Expulit, & totum ſpirant præcordia Phœbum.

Mon eſprit me force d'annoncer dans un chant plein d'audace ce qu'il a conçeu ;

éloignez-vous de moy, profanes ; desja la fureur poëtique a chassé de mon ame tout ce qui sent l'homme mortel ; & tout ce qui est en moy ne respire plus que Phœbus. C'est à dire que toute la divinité d'Apollon est enfermée dans sa poitrine.

Stace commence son Achilleïde avec un emportement presque aussi grand :

Magnanimum Aeacidem, formidatamque tonanti
Progeniem, & patrio vetitam succedere cœlo,
Diva refer.

Déesse chantez-moy le magnanime fils d'Eacus, ce heros qui fit peur au maistre du tonnerre, & à qui on refusa l'entrée du ciel quoyqu'il en tirast son origine.

Et pour nous rapprocher de nostre temps, l'Auteur d'Alaric a commencé ainsi son Poëme :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Que produisent ces grandes promesses, ces fougues, ces emportemens ? Au lieu de faire paroistre les Poëtes grands, elles les rendent ridicules. Mais, dit on, ne faut-il pas interesser le Lecteur, & le rendre attentif en luy donnant dés le commencement une grande idée de ce qu'on va luy dire ? Oüy sans doute, mais la modestie & la sim-

plicité le font mieux que cette pompe & ce faste. En effet, qu'on essaye d'enfler cette invocation & cette proposition d'Homere, les termes les plus empoulez n'y adjouteront rien & ne feront que les corrompre. Dans cette simplicité & dans cette modestie Homere n'oublie rien de tout ce qui est le plus capable d'interesser. Il nous promet les avantures d'un homme prudent, d'un homme qui a destruit la superbe Troye, d'un homme qui a esté long-temps errant, qui a voyagé dans plusieurs pays, & qui s'est instruit des mœurs & des coutumes de plusieurs peuples, qui a essuyé des perils & des travaux infinis, & qui enfin n'est retourné chez luy qu'aprés la perte de tous ses Compagnons qui périrent par leur folie, parce qu'ils avoient commis un sacrilege.

Il en est de mesme de la proposition & de l'invocation de Virgile dans son Eneïde. Je suis ravie de voir que la simplicité & la modestie sont aussi necessaires dans les ouvrages que dans la vie civile & dans les mœurs.

De cet homme prudent] Le terme de l'original πολύτροπος ne signifie pas un homme qui a differentes mœurs, & qui se revest de vice & de vertu, selon que cela convient a ses interests & aux tromperies qu'il medite. Homere n'a jamais connu le mot τρόπος

pour les mœurs, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, mais il signifie un homme qui se tourne en plusieurs façons, qui s'accommode à tous les estats de sa fortune, qui imagine des expedients, qui est fertile en ressources. Πολύτροπον, dit Eustathe, τουτέστι τοῦ εὐκίνητον, ποικίλον, πολυμήτιν, πολύνουν, ἐπιχειρηματικὸν, πολύβουλον, πολύστροφον, &c. aprés quoy il adjoute, πολύτροπος οὖν ὁ διὰ πολλὴν ἐμπειρίαν πολύφρων. *Dans Homere* polytropos *signifie un homme qu'une grande experience a rendu prudent.* La veritable signification de ce mot sera renduë plus sensible par cette judicieuse remarque du P. le Bossu, liv. 4. chap. 9. *La fable de l'Odyssée*, dit-il, *est toute pour la conduite d'un estat & pour la politique; la qualité qu'elle exige est donc la prudence, mais cette vertu est trop vague & trop estenduë pour la simplicité que demande un caractere juste & précis, elle a besoin d'estre determinée. Le grand art des Roys est le secret & la dissimulation. On sçait que Loüis XI. pour l'instruction de son fils, réduisit toute la langue Latine à ces seules paroles:* Qui nescit dissimulare, nescit regnare: Le Roy qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas regner. *Ce fut aussi par la pratique de cette maxime que Saül commença son regne, quand il fut eslu, estant alors rempli de l'esprit de Dieu. La premiere chose que nous lisons de*

luy dans la ſainte Eſcriture eſt qu'il faiſoit ſemblant de ne pas oüir les diſcours que quelques ſeditieux tenoient contre luy ; Ille verò diſſimulabat ſe audire. *Reg. 1. 10, 27. Voilà le caractere qu'Homere donne à Ulyſſe, il le nomme* πολύτροπον, *pour marquer cette prudente diſſimulation qui le déguiſe en tant de manieres, & qui luy fait prendre tant de formes.*

Qui aprés avoir ruiné la ſacrée ville de Troye] Homere donne à Ulyſſe la gloire de la priſe de Troye, parce qu'outre qu'il executa pluſieurs choſes, ſans leſquelles on ne pouvoit réüſſir, ce ne fut qu'en ſuivant ſes conſeils qu'on vint à bout de cette grande entrepriſe. C'eſt pourquoy le Poëte luy donne ordinairement le ſurnom de *deſtructeur de villes.* Ulyſſe n'eſtoit pas le plus vaillant de l'armée, mais il eſtoit le plus ſage & celuy que Minerve aimoit le plus, comme nous l'avons vû dans l'Iliade. Qu'on examine bien les entrepriſes que les plus grands capitaines ayent faites, je ſuis perſuadée qu'on trouvera le plus ſouvent que l'honneur du ſuccés eſt plus dû à la ſageſſe & à la prudence, qu'au courage & à la valeur.

Fut errant pluſieurs années en divers pays] Voilà ce qui fait proprement le ſujet

du Poëme, *les erreurs d'Ulysse,* c'est à dire, les travaux & les perils continuels de ses voyages qui durerent plusieurs années. Car c'est ce qu'il y a d'essentiel icy, comme Aristote l'a bien remarqué dans le plan qu'il donne de la fable de l'Odyssée: *Un homme,* dit-il, *est absent de son pays plusieurs années, &c.* Comme le dessein de l'Odyssée est different de celuy de l'Iliade, la conduite est aussi toute autre pour le temps. Le caractere du heros est la prudence & la sagesse. Cette moderation a laissé au Poëte la liberté entiere d'estendre son action autant de temps qu'il a voulu, & que ses instructions politiques en demandoient. Il ne s'est donc pas contenté de donner quelques semaines à cette action, comme il a fait à celle de l'Iliade, mais il y a employé huit ans & demi, depuis la prise de Troye, où elle commence, jusqu'à la paix d'Ithaque où elle finit. Comme la prudence ne se forme qu'avec un long-temps, le Poëte a donné plusieurs années à une fable, où il expose les avantures d'un homme qui ne surmonte les obstacles que la fortune peut luy opposer, que par la prudence qu'il a acquise dans ses longues courses.

Le P. le Bossu, liv. 2. ch. 18.

Qui visita les villes de differents peuples, & s'instruisit de leurs coutumes & de leurs mœurs] Les anciens estimoient fort ceux

qui avoient beaucoup voyagé ; c'est pourquoy parmi les qualitez de leurs heros les plus sages, ils ne manquoient pas de marquer celle d'avoir couru beaucoup de pays. L'histoire & la fable donnent à Hercule & à Bacchus de longs voyages. Mais Homere nous marque bien formellement quels voyages il faut estimer ; il ne se contente pas de dire, *il visita les villes de plusieurs peuples*, en les visitant on peut n'y satisfaire qu'une vaine curiosité, ce qui n'est ni utile ni digne d'une grande loüange ; mais il adjoute, *& il s'instruisit de leurs coutumes & de leurs mœurs*, & comme dit le texte, *il connut leur esprit*, car l'esprit est la source des mœurs & des coutumes. Et voilà ce qui merite d'estre estimé. Les voyages sont utiles ou pernicieux ; ils sont pernicieux, quand on n'en rapporte que de nouveaux vices qu'on adjoute à ceux de son pays, & ils sont utiles quand on en rapporte de nouveaux tresors de sagesse pour la police ou pour les mœurs. Voilà pourquoy Lycurgue ne permettoit pas à toutes sortes de personnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs estrangeres, des coutumes desordonnées & licencieuses, & plusieurs differentes idées de gouvernement. Et c'est ce qui donna à Platon l'idée du sage establissement qu'il fait sur les voyages. Dans son

liv. 12. des Loix, il veut qu'on ne donne à aucun particulier la permiſſion de voyager qu'il n'ait quarante ans accomplis; & outre cela, il veut que ſa ville envoye des hommes de cinquante ans pour s'informer & s'inſtruire de tout ce qu'il y a de bon dans les autres pays, & que ces hommes à leur retour faſſent leur rapport dans un Conſeil eſtabli pour en prendre connoiſſance, & qui devoit eſtre composé des preſtres les plus vertueux, des Conſervateurs des loix & autres gens de bien, & d'une probité connuë.

Pendant qu'il travailloit à ſauver ſa vie, & à procurer] Le Grec dit à la lettre, *pour rachetter ſa vie & le retour de ſes Compagnons.* Ἀρνύμενος eſt un terme emprunté des anciens achats qui ſe faiſoient par échange. Au reſte Homere dés l'entrée de ſon poëme donne une grande idée de la vertu de ſon heros, en faiſant entendre qu'il ne travailloit pas ſeulement à ſe ſauver luy-meſme, mais à ſauver ſes Compagnons.

A ſes Compagnons] Homere parle icy particulierement des quarante-quatre Compagnons qu'il avoit dans ſon vaiſſeau, car il n'y eut que ceux-là qui mangerent les bœufs du Soleil. Les autres perirent en d'autres occaſions & de differentes manieres.

Page 2

Page 2. *Ces malheureux perirent tous par leur folie*] Par ce ſeul trait Homere marque d'abord une difference eſſentielle entre l'Iliade & l'Odyſſée, c'eſt que dans l'Iliade les peuples periſſent par la folie des Roys ; car ce Poëte déclare qu'il chante la colere d'Achille, qui a eſté ſi funeſte aux Grecs, & qui en a précipité une infinité dans le tombeau, ce qui a fait dire à Horace,

Quidquid delirant Reges plectuntur Achivi.

Et dans l'Odyſſée ils periſſent par leur propre folie, comme il le dit icy, aprés avoir aſſûré que leur Prince n'avoit rien oublié pour leur procurer un heureux retour. Voilà pourquoy l'Odyſſée eſt plus pour le peuple, que l'Iliade.

Les inſenſez ! ils eurent l'impieté de ſe nourrir] La Poëſie doit eſtre inſtructive, & la plus grande inſtruction & la plus utile eſt celle qui regarde la pieté. Homere ne perd aucune occaſion de donner ſur ce point-là d'excellents préceptes ; mais des préceptes indirects, qui ſont les plus efficaces. Icy il enſeigne que les impies & les ſacrileges ſont dignes de mort, & qu'ils attirent immanquablement ſur eux la vengeance divine.

Daignez nous apprendre auſſi à nous]

On demande pourquoy Homere dit à la Muſe, *daignez nous apprendre auſſi à nous*, pourquoy cet *auſſi !* Euſtathe répond que c'eſt parce que cette matiere eſt ſi importante & ſi conſiderable, qu'on ne peut pas douter que la Muſe ne l'apprenne à d'autres, & que d'autres Poëtes ne travaillent ſur ce grand ſujet. Ou peut-eſtre qu'il a parlé ainſi pour faire entendre que ce ſujet eſtoit connu, & qu'il avoit eſté divulgué en Egypte, d'où on prétend qu'Homere l'avoit pris. Mais la veritable raiſon, à mon avis, eſt que par-là Homere a voulu dire que cette hiſtoire d'Ulyſſe eſtant veritable, il eſt impoſſible qu'elle ſoit enſevelie dans l'oubli & qu'elle ne ſoit ſçeûë d'une infinité de gens. Beaucoup de peuples en ont desja entendu parler. Daignez donc, divine Muſe, l'apprendre auſſi aux Grecs, comme vous l'avez desja appriſe à d'autres peuples.

Une partie] C'eſt ce que ſignifie ἀμόθεν. *Ce mot*, dit Heſychius, *ſignifie une certaine partie telle que vous voudrez.* Ἀμόθεν ἀπό τινος μέρους ὁπόθεν θέλεις. Par-là le Poëte annonce qu'il ne chantera pas toutes les avantures de ce heros, & qu'il ſe retranchera à n'en chanter qu'une partie. Car il n'y a qu'une partie qui ſoit le veritable ſujet du Poëme Epique. Il ne traitte qu'une ſeule action, mais par le moyen des épiſodes il

rapporte toutes les avantures qui peuvent estre liées avec cette action principale, & ne faire avec elle qu'un mesme tout.

Tous ceux qui avoient évité la mort devant les remparts de Troye, estoient arrivez dans leurs maisons] Comme mon dessein n'est pas seulement d'expliquer le texte d'Homere, pour donner le vain plaisir de lire en nostre langue les avantures d'Ulysse comme on lit un Roman, mais aussi d'expliquer l'artifice du Poëme Epique, & l'adresse du Poëte dans la conduite de ses sujets, je suis obligée de faire d'abord remarquer icy que l'ordre, qu'Homere suit dans l'Odyssée, est bien different de celuy qu'il a suivi dans l'Iliade. L'Iliade est le recit des maux que la colere d'Achille a faits aux Grecs; l'action est courte, ainsi il commence par le commencement de l'action mesme, & il la raconte dans l'ordre naturel, tout comme elle est arrivée. Mais l'action de l'Odyssée estant longue, & ne pouvant estre continuë, parce que dans ce long temps il se passe beaucoup de choses qui ne sont pas propres au Poëme, le Poëte a recours à l'ordre artificiel; il jette d'abord ses lecteurs au milieu de sa matiere, & commence son action le plus prés qu'il peut de sa fin, trouvant ensuite par son art le secret de rappeller les choses les plus considerables qui

ont précedé, & de faire une narration continuë où il n'y a aucun vuide, & où la curiosité du lecteur est tousjours excitée par le desir & par l'esperance d'apprendre les incidents que le Poëte n'a pas expliquez. Horace a fort bien expliqué cette methode dans son art poëtique, ℣ 42. & 43. on peut voir là les remarques. Ulysse a desja esté un an avec Circé & sept ans avec Calypso dans l'isle d'Ogygie, quand les Dieux ordonnent à Mercure d'aller commander de leur part à cette Déesse de laisser partir ce Prince, & de luy fournir tout ce qui estoit necessaire pour son retour à Ithaque. Voilà le commencement de l'Odyssée. Dans la suite le Poëte nous développe tout ce qui a précedé l'ouverture de son action, en faisant un choix noble & judicieux de tous les incidents qui peuvent composer le tissu du Poëme Epique.

Malgré l'impatience qu'il avoit de revoir sa femme & ses Estats.] Homere est tousjours moral, il ne veut pas que nous perdions un seul moment de vûë la sagesse de son heros ; il est auprés d'une Déesse, & bien-loin d'estre captivé par ses charmes, il soupire tousjours aprés sa femme & ses Estats. Et par ce mesme moyen, Homere se haste de nous apprendre que l'absence d'Ulysse & son sejour loin de son pays n'estoient

pas volontaires, & que son retour estoit retardé malgré luy. Cela estoit tres necessaire: car, comme on la vû dans la premiere remarque, le Poëte dans la constitution de sa fable n'a pas deû prendre pour son action & pour le fondement de son Poëme, la sortie libre d'un Prince hors de son pays, ni sa demeure volontaire hors de chez luy, mais son retour aprés une absence necessaire, & son retour retardé contre sa volonté. Aussi le Poëte insiste-t-il particulierement sur cette absence forcée, & sur les obstacles apportez à son retour. Il va nous dire dans ce mesme Livre, *Que la Nymphe Calypso retient ce malheureux Prince, qui passe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur.* Et dans le Livre V. il nous le represente assis sur le bord de la mer, qu'il considere les larmes aux yeux, comme un obstacle qui s'oppose depuis long-temps à son retour. *Il estoit assis,* dit-il, *sur le rivage de la mer, où il alloit ordinairement exhaler sa douleur & soupirer ses déplaisirs, &c.*

Il estoit retenu dans les grottes profondes de la Déesse Calypso] Le nom de cette Déesse est tiré du secret, car il vient de καλύπτειν *cacher.* La Déesse *Calypso* est donc la *Déesse secrette*, la *Déesse du secret.* C'est chez elle que les lecteurs trouvent d'abord Ulysse qui y a esté sept ans entiers; & ce

n'eſt pas ſans raiſon que le Poëte fait demeurer ſi long-temps chez une Déeſſe, dont le nom marque le ſecret, un heros qui doit eſtre un grand politique, dont tout l'art conſiſte dans le ſecret & dans la diſſimulation. Auſſi a-t-il ſi bien profité de ſes leçons, qu'il ne perd pas une occaſion de les mettre en pratique, & qu'il ne fait rien ſans déguiſement. Il prend toutes ſortes de formes, il diſſimule, il ſe cache juſqu'au dernier jour. C'eſt une remarque du R. P. le Boſſu, liv. 4. chap. 9. qui m'a paru fort ingenieuſe & digne d'eſtre rapportée. Cependant on pourroit dire, & c'eſt la penſée d'un de mes amis, homme tres ſçavant, d'un gouſt exquis & tres judicieux Critique, qu'il n'eſt pas bien clair qu'Ulyſſe prenne de grandes leçons de diſſimulation & de politique chez cette Déeſſe Calypſo. Il eſt arrivé chez elle ſi fin & ſi diſſimulé, qu'il n'avoit guere beſoin de maiſtre dans un art où il ſurpaſſoit deſja les plus habiles. En tout cas la Déeſſe n'a pas de quoy s'applaudir beaucoup d'avoir formé un éleve ſi parfait. Il y auroit donc peut-eſtre autant d'apparence à dire qu'Homere a retenu ſept ans entiers Ulyſſe dans les grottes de Calypſo, pour dire poëtiquement, qu'il fut ſept ans caché ſans qu'on ſçeuſt ce qu'il eſtoit devenu & ce qu'il faiſoit, & ſans que ces ſept années puſſent eſtre employées dans la narration du Poëme.

M. l'Abbé Fraguier.

Quand celle que les Dieux avoient marquée pour ſon retour à Ithaque fut arrivée] Si les Poëmes d'Homere ſont pleins de maximes de morale, ils ſont auſſi remplis de maximes de religion. Dés le commencement de l'Iliade il a fait voir, comme je l'ay remarqué, que la querelle d'Achille & d'Agamemnon eſtoit une ſuite des decrets de Jupiter qui conduit tout par ſa providence, *ainſi*, dit-il, *les decrets de Jupiter s'accompliſſoient.* Dés l'entrée de l'Odyſſée il inſinuë la meſme verité, en faiſant connoiſtre que le ſejour d'Ulyſſe dans l'iſle d'Ogygie eſtoit l'effet de la providence, & qu'il n'en devoit ſortir que dans le temps qu'elle avoit marqué.

Page 3. *Quoy-qu'il fuſt au milieu de ſes amis*] C'eſt pour relever encore les malheurs d'Ulyſſe & ſa grande prudence, car il n'y a rien de plus triſte que d'eſſuyer de nouvelles peines de la part de ſes amis, & rien qui demande tant de ſageſſe & de prudence pour s'en tirer.

Neptune ſeul perſeverant dans ſa colere] Ulyſſe s'eſtoit attiré la colere de ce Dieu, parce qu'il avoit aveuglé le Cyclope qui eſtoit ſon fils.

Un jour que ce Dieu eſtoit allé chez les

Ethiopiens] J'ay expliqué dans l'Iliade ce qui avoit donné lieu à cette fiction, que tous les Dieux alloient tous les ans chez les Ethiopiens à un feftin que ces peuples leur donnoient. Le fondement en eft moral & hiftorique. On peut le voir, tom. 1. p. 313. & 314. comme ces peuples religieux avoient des feftes generales qu'ils celebroient à l'honneur de tous les Dieux, ils en avoient auffi de particulieres pour chaque Dieu. C'eft icy la fefte de Neptune, c'eft pourquoy ce Dieu y eft allé feul.

Chez les Ethiopiens qui habitent aux extremitez de la terre, & qui font feparez en deux peuples, dont les uns font à l'Orient] Ce paffage, qui marque la profonde connoiffance qu'Homere avoit de la Geographie, a donné de l'exercice aux anciens Geographes qui ont voulu l'expliquer. Strabon en a fait une affez ample differtation dans fon premier livre. Mais ce qui eft neceffaire dans un traitté de Geographie, feroit déplacé dans des remarques fur un Poëme Epique. Je n'entreray donc point dans la difcuffion des fentiments de ces Anciens, & je me contenteray de fuivre icy l'explication de Strabon, qui aprés avoir refuté les opinions de Crates & d'Hypparque, eftablit folidement la fienne, la feule veritable, qui eft que les Ethiopiens habitent le

long de l'Ocean meridional ; c'eſt pourquoy Homere dit avec beaucoup de raiſon qu'*ils habitent aux extremitez de la terre*, & que le Nil les ſepare les uns des autres, comme il ſepare l'Egypte. Le Poëte adjoute avec beaucoup de verité qu'*ils ſont ſéparez en deux peuples, dont les uns ſont au Soleil levant, & les autres au Soleil couchant.* Ce ſentiment s'accorde avec nos cartes modernes, où l'on voit le Nil couper l'Ethiopie, & en faire une partie Orientale & l'autre Occidentale. Cela nous ſuffit. Ceux qui ſeront curieux de voir les opinions anciennes & ce qu'on leur oppoſe, n'ont qu'à lire ce premier livre de Strabon.

Là le pere des Dieux & des hommes s'eſt ſouvenu du fameux Egiſthe, qu'Oreſte avoit tué pour venger la mort de ſon pere] Homere accompagne icy le nom d'Egiſthe d'une épithete que je n'ay pû ni dû conſerver, *le pere des Dieux & des hommes*, dit-il, *s'eſtant ſouvenu du ſage Egiſthe :* ἀμύμονος, c'eſt à dire, *irreprehenſible, à qui on ne peut rien reprocher.* Comment ce Poëte peut-il dire cela d'un ſcelerat qui a aſſaſſiné ſon Roy pour en épouſer la femme & ſe rendre maiſtre de ſes Eſtats ? Il ſeroit difficile de rendre cela ſupportable dans noſtre maniere de penſer & de nous exprimer. Ce n'eſt pourtant pas une raiſon de condamner

Homere, qui ſans doute n'a pas employé cette épithete legerement & ſans quelque deſſein de nous apprendre une verité importante. Euſtathe, pour le ſauver, dit qu'il a grand ſoin de ne paroiſtre ni mediſant ni railleur dans ſon Odyſſée, non plus que dans ſon Iliade, que par cette raiſon il donne cette épithete à Egiſthe, épithete priſe, non du mal qui eſtoit en luy, mais du bien, car il eſtoit noble, bien-fait, il avoit beaucoup d'eſprit, & qu'ainſi il regarde Egiſthe par le bon coſté. Mais cela ne me ſatisfait point & ne ſatisfera perſonne. Je croy qu'il y a une raiſon plus profonde & plus digne d'un grand Poëte. Homere donne icy à Egiſthe cette épithete pour diſculper Jupiter du crime que ce ſcelerat avoit commis, il veut faire voir que Dieu n'eſt point la cauſe des forfaits des hommes, & qu'il les a créez tous ſages & capables de faire le bien, mais que par leur intemperance, par leurs débauches & par le mauvais uſage qu'ils font de leur liberté, ils corrompent ces ſemences de vertu, & ſe précipitent dans le mal. C'eſt comme s'il diſoit, *Jupiter s'eſtant ſouvenu d'Egiſthe, de cet Egiſthe, qu'il avoit créé prudent & ſage, & capable de ſe bien conduire.*

Quelle inſolence ! les mortels oſent accuſer les Dieux] Quand le Jupiter d'Homere tient ce diſcours dans le Conſeil, il y avoit

desja prés de huit ans qu'Egisthe avoit assassiné Agamemnon, mais il n'y avoit que tres peu de temps qu'Oreste avoit vengé son pere en punissant ce meurtrier. Ainsi c'est fort à propos que Jupiter rappelle cette action d'Egisthe.

Page 4. *Ils nous reprochent que nous sommes les auteurs des maux qui leur arrivent, & c'est leur folie*] Voicy un passage tres remarquable & digne d'un chrestien. Les payens avoient donc desja connu dés le temps d'Homere que Dieu estant souverainement bon, ne pouvoit estre l'auteur des maux, & qu'estant aussi souverainement juste, il recompensoit le bien & punissoit le mal; & par consequent que les malheurs, que les hommes s'attirent, ne viennent point de luy, mais uniquement de leur desordre & de leur folie, puisqu'ils se privent volontairement du bien qu'ils pouvoient acquerir, & qu'ils se précipitent dans les maux qu'ils pouvoient éviter.

Ils se précipitent dans les malheurs qui ne leur estoient pas destinez] Dans le livre XVII. de l'Iliade nous avons vû qu'Apollon, pour exciter Enée, luy dit qu'*on a vû autrefois de vaillants hommes qui par leur force & par leur courage ont forcé les destinées, & que les Troyens perdent le superbe Ilion*

contre les decrets du ciel. Et j'ay fait voir que cette Theologie d'Homere eſt tres conforme à la ſaine Theologie, qui nous enſeigne que Dieu revoque quelquefois ſes decrets. L'Eſcriture ſainte eſt pleine d'exemples qui prouvent cette verité. Mais d'un autre coſté auſſi il eſt certain que rien n'arrive contre les ordres de la Providence. Il ſemble qu'il y ait là quelque contradiction, il n'y en a pourtant aucune. Il y a une double deſtinée, c'eſt à dire, deux deſtinées contraires. Si je fais telle choſe, je tombe dans les ordres de l'une, & ſi je fais le contraire, je tombe dans les ordres de l'autre. Ainſi je ſuis tousjours ſous les loix de la Providence, quoy-qu'il dépende tousjours de moy de les changer, & ni la Providence ne nuit jamais à ma liberté, ni ma liberté ne fait obſtacle à la Providence. Rien n'arrive à l'avanture, car tout arrive en conſequence des ordres de Dieu; mais comme noſtre volonté influë ſur tout, elle fait changer ces ordres. Dieu n'a point deſtiné à Egiſthe, par exemple, tels & tels malheurs, c'eſt Egiſthe qui par ſa corruption toute volontaire ſe les attire contre la volonté meſme de Dieu. Voilà pourquoy Homere dit fort bien qu'*il s'eſt attiré tous ſes maux contre les ordres de la deſtinée.* Dieu le punit ſelon les loix de ſa juſtice, mais c'eſt luy qui s'attire par ſes crimes cette punition qu'il dépen-

doit de luy d'éviter. Cela accorde parfaitement le soin de Dieu, qui preside & qui juge, avec la liberté & le pur mouvement de l'ame qui choisit, & qui par son mauvais choix se précipite dans ce qui ne luy estoit pas destiné. Cela suffit, à mon avis, pour éclaircir tout cet endroit qui me paroist tres important. J'avoüe que je suis estonnée de voir de si grandes veritez connuës par des payens qui ont une Theologie si grossiere & si informe, qui croyent que Jupiter est le souverain estre, le pere des Dieux & des hommes, qu'il dispose de tout, & que ses decrets sont la Destinée, & qui cependant le disent né, & qui racontent sa genealogie. Il y en avoit mesme qui parloient de sa mort, car on monstroit son tombeau à Crete. Il est vray que Callimaque se mocque sur cela des Cretois qui monstroient ce prétendu tombeau de Jupiter. *Les Cretois*, dit-il, *sont tousjours menteurs, car, grand Roy, ils montrent vostre tombeau : mais vous n'estes pas mort, vous estes éternellement.* Mais ce mesme Poëte qui regarde comme un blaspheme de dire que Jupiter soit mort, dit tout de suite qu'il est né, & que Rhée l'avoit enfanté sur une montagne d'Arcadie. Il y a bien de l'apparence que cette naissance estoit quelque enveloppe, quelque figure que les sçavants seuls penetroient. Comment accorder sans cela des idées si contraires?

Car cet exemple eſt recent] En effet la punition d'Egiſthe ne venoit que de s'executer quand ce conſeil des Dieux fut tenu. Car, comme je l'ay desja dit, il y avoit prés de huit ans qu'Agamemnon avoit eſté aſſaſſiné. Oreſte fut emporté fort jeune des Eſtats de ſon pere, ainſi il luy fallut tout ce temps-là pour ſe fortifier & pour ſe mettre en eſtat de punir cet aſſaſſin.

Il n'ignoroit pourtant pas la terrible punition qui ſuivroit ſon crime] Car il n'y a point de méchant qui ne ſçache ce qui eſt dû à ſes crimes, & Homere va nous dire comment il le ſçait.

Nous avions eu ſoin nous meſmes de l'en avertir, en luy envoyant Mercure] Voicy une grande verité reveſtuë d'une Poëſie bien admirable. Dieu eſt ſi bon, qu'il ne ſe laſſe jamais d'avertir les hommes. Jupiter dit icy formellement qu'il avoit averti Egiſthe. Comment l'avoit-il averti ? en luy envoyant Mercure. Qui eſt Mercure ? c'eſt icy la loy naturelle que Dieu a gravée dans le fonds de tous les cœurs, & qui, comme dit Ciceron, eſt non ſeulement plus ancienne que le monde, mais auſſi ancienne que le maiſtre meſme du monde. Car adjoute-t-il, *il y avoit une raiſon émanée du ſein meſme de la nature qui portoit au bien & qui détour-*

noit du mal. Raiſon qui ne commença pas à devenir loy, quand elle commença à eſtre écrite, mais qui le fut dés qu'elle exiſta, & elle exiſta en meſme temps que l'entendement Divin. C'eſt pourquoy la loy veritable & primordiale propre à ordonner & à deffendre, c'eſt la raiſon du grand Jupiter. Voilà cette raiſon du grand Jupiter, que Jupiter luy-meſme appelle icy *Mercure ;* cette raiſon émanée de Dieu, & qui crie inceſſamment dans les cœurs les plus corrompus, *cela eſt bien, cela eſt mal.* C'eſt ſans doute ſur ce paſſage que fut fait cet ancien proverbe dont parle le Philoſophe Simplicius, *la raiſon eſt le Mercure de tous les hommes.* Ce paſſage me fait ſouvenir d'un paſſage d'Epictete tout ſemblable, & qui eſt parfaitement beau. Ce Philoſophe dit dans le livre 3. d'Arrien, *Apollon ſçavoit bien que Laïus n'obeïroit pas à ſon oracle ; Apollon ne laiſſa pas de prédire à Laïus les malheurs qui le menaçoient. La bonté de Dieu ne ſe laſſe jamais d'avertir les hommes ; cette ſource de verité coule touſjours, mais les hommes ſont touſjours incredules, deſobeïſſants, rebelles.* Je dois cette remarque à M. Dacier.

Page 5. *Auſſi vient-il de payer à la juſtice Divine tout ce qu'il luy devoit*] Voicy encore un paſſage bien important. Il y a deux choſes qui me paroiſſent tres dignes de re-

marque : la premiere, c'est qu'Homere regarde les crimes, les péchez, comme des dettes qu'il faut payer à la justice Divine. C'est la mesme idée que nous a donné la Religion Chrestienne ; nostre Seigneur luy-mesme leur a donné ce nom dans l'admirable priere qu'il nous a enseignée, *dimitte nobis debita nostra : remettez-nous nos dettes.* Et il regarde les pécheurs comme des débiteurs qui doivent satisfaire leur créancier : S. Matth. 18. 27. S. Luc 6. 41. Et l'autre, qui n'est pas moins digne de consideration, c'est que Dieu ne punit pas tousjours les crimes dés qu'ils sont commis, & qu'il donne souvent aux pécheurs un long délay jusqu'à ce qu'ils ayent comblé la mesure de leurs iniquitez, & qu'alors il leur fait payer tout à la fois ἀθρόα πάντα *toutes leurs dettes.*

La Déesse Minerve, prenant la parole, répondit] C'est la conjoncture presente qui a fourni à Jupiter le sujet du discours qu'il vient de tenir ; Egisthe vient d'estre puni de ses crimes ; Minerve, qui est la sagesse mesme, profite fort bien de cette occasion pour favoriser Ulysse. Car si les méchants sont punis, les bons doivent estre recompensez, protegez. Ulysse est homme pieux, il est persecuté injustement, il est donc temps que tous ses malheurs finissent. Il y a

dans tout cela un naturel charmant, on ne peut y ſoupçonner ni préparation ni art, tout naiſt ſur le champ, & c'eſt une grande adreſſe.

Periſſe comme luy quiconque imitera ſes actions] Minerve eſtant la ſageſſe meſme, ne peut point ne pas vouloir que les forfaits ſoient punis, ſur-tout les forfaits comme ceux d'Egiſthe, l'adultere, l'homicide, &c. car c'eſt par ſes ordres meſme qu'ils ſont punis. Mais autant qu'elle veut la punition des méchants, autant veut-elle la recompenſe des bons. C'eſt le meſme principe. Ulyſſe doit eſtre ſecouru, protegé.

Dans une iſle éloignée toute couverte de bois au milieu de la vaſte mer, & habitée par une Déeſſe] Strabon nous apprend qu'Apollodore avoit repris Callimaque de ce que contre la foy duë au temoignage d'Homere qui fait entendre que cette iſle de la Déeſſe Calypſo eſtoit dans l'Ocean, & que par conſequent les *erreurs* d'Ulyſſe avoient eſté juſques dans l'Ocean, veut que ce ſoit l'iſle apellée *Gaulus*, qui eſt au milieu de la mer entre la Sicile & l'Affrique, un peu au deſſus de l'Iſle de Melite, Malte. Mais Callimaque avoit raiſon & Apollodore avoit tort. Homere a voulu parler de cette iſle de Gaulus; mais pour rendre la choſe plus

admirable, il dépaïſe cette iſle, s'il eſt permis de parler ainſi, & il la tranſporte au milieu de l'Ocean, & en fait l'iſle Atlantique dont il avoit oüi parler.

Et habitée par une Déeſſe] Cela n'eſt pas adjouté inutilement, c'eſt pour augmenter les malheurs d'Ulyſſe. Il eſt dans une iſle éloignée, au milieu de l'Ocean & au pouvoir d'une Déeſſe, & par conſequent hors d'eſtat & hors de toute eſperance de ſortir jamais de ſes mains, ſans une protection de Dieu toute particuliere.

Fille du ſage Atlas] L'épithete ὀλοόφρονος dont Homere ſe ſert, eſt un de ces termes tres frequens dans la langue Grecque, qui ſignifient des choſes entierement oppoſées; car elle ſignifie *qui n'a que de méchantes choſes dans l'eſprit, qui ne penſe qu'à des choſes nuiſibles, funeſtes, qui eſt terrible, dangereux.* Ὀλέθρια φρονοῦντος, κακόφρονος, δεινοῦ, Heſych. Et il peut ſignifier auſſi, *qui a une connoiſſance infinie, qui ſçait tout, qui eſtend ſes veüës ſur tout.* Ὡς τὰ ὑπὲρ ὅλων φρονοῦντα, ἤγουν τῶν ὅλων φροντιστικόν. Dans quel ſens Homere l'a-t-il employé? a-t-il voulu blâmer Atlas? l'a-t-il voulu loüer? Euſtathe l'a pris dans le dernier ſens aprés Cleanthes. Pour accorder les deux, ne pourroit-on pas croire qu'Homere avoit entendu

quelque chose de l'ancienne tradition, qui disoit qu'Atlas estoit le mesme qu'Enoch, & qu'Enoch estoit un grand Astrologue, qui ayant prévû & prédit le déluge universel, ne cessoit d'exhorter les hommes à se repentir & à tascher de détourner ce fleau par leurs larmes. Et pour mieux asseûrer la chose, il avoit appellé son fils *Methusela*, pour faire entendre qu'aprés sa mort les eaux couvriroient toute la face de la terre. Ses prédictions & ses lamentations continuelles le firent appeller le *pleureur*. Car le monde est tousjours ennemi de ces sortes de prédictions ; ses larmes mesme passerent en proverbe. Ainsi Homere sur la foy de cette tradition, a pû fort bien dire d'Atlas qu'*il pensoit des choses funestes, & que sçachant tout, il estendoit ses soins & ses pensées sur tout.* Je ne donne ma pensée que comme une conjecture fort incertaine, mais qui ne laisse pas d'avoir quelque fondement ; car il paroist qu'Homere estoit tres bien instruit des traditions les plus anciennes, & l'on voit tres souvent qu'il y fait allusion par un seul mot. Cette remarque & celle qui suit sont de M. Dacier.

Qui connoist tous les abysmes de la mer, & qui sur des colomnes d'une hauteur prodigieuse soutient la masse de la terre & l'immense estenduë des cieux] On peut croire

que c'eſt pour dire poëtiquement qu'Atlas n'ignoroit rien de tout ce qui eſt dans le ciel, dans la terre & dans la mer, & c'eſt ainſi qu'on l'a expliqué; mais pour moy je croy qu'il y a plus de myſtere dans ces paroles, & qu'elles peuvent ſervir à appuyer la penſée que je viens d'expliquer. Car ſur ce qu'Enoch, ou Atlas, avoit prédit le déluge, & que l'on croyoit que cette prédiction eſtoit l'effet de la profonde connoiſſance qu'il avoit de l'Aſtrologie, on dit de luy qu'il connoiſſoit les abyſmes de la mer & qu'il ſoutenoit le ciel ſur des colomnes, pour faire entendre qu'il avoit ſçû que les abyſmes de la mer & les cieux fourniroient toutes les eaux pour inonder la terre comme s'il en avoit diſpoſé : *Rupti ſunt fontes abyſſi magnæ, & cataractæ cœli apertæ ſunt. Toutes les digues des grandes ſources de l'abyſme furent rompuës, & les cataractes du ciel furent ouvertes.* Voilà à quoy Homere peut avoir fait alluſion. Mais il ne ſuffit pas de découvrir les ſens cachez ſous les expreſſions de ce Poëte, il faut encore taſcher de pénétrer d'où il a pû tirer ces images & ce qui a pû luy fournir ces expreſſions. Ceux qui expliquent tout ce paſſage par une allegorie phyſique, diſent que toute cette belle Poëſie, qu'Homere étale icy, n'eſt qu'un embleſme de l'axe du monde qui eſt ſuppoſé paſſer par le milieu de

la terre & s'estendre depuis un pole jusqu'à l'autre. Que cet axe est consideré quelquefois comme une seule colomne qui soutient la terre & les cieux, c'est pourquoy Eschyle, & Platon aprés luy, l'ont appellé κίονα au singulier ; tantost il est consideré comme deux colomnes, l'une qui va depuis le centre de la terre jusqu'à l'un des poles, & l'autre depuis le mesme centre jusqu'au pole opposé, & c'est ainsi qu'Homere l'a partagé. Voilà pourquoy il a dit *des colomnes* au pluriel, mais cela me paroist plus subtil que solide. J'ay desja dit qu'Homere a placé l'isle d'Ogygie dans l'Ocean Atlantique, cela estant le voisinage de l'Affrique & du bas de l'Espagne & le mont Atlas ont pû donner à Homere l'idée de ces colomnes qui soutiennent les cieux. Avant luy l'Escriture sainte avoit dit *les colomnes des cieux*, pour les plus hautes montagnes, comme dans ce passage de Job 26. 11. *Columnæ cœli contremiscunt & pavent ad nutum ejus. Les colomnes des cieux tremblent & sont effrayées à la moindre de ses menaces.* Mais il y a encore icy quelque chose de plus particulier, & qui a pû fournir à Homere l'image de ces colomnes qui soutiennent les cieux, je veux dire les colomnes mesmes qu'Hercule avoit élevées sur le destroit, pour marquer la fin de ses expeditions, selon la coutume des voyageurs & des conquerants. Car on

ne peut pas douter que ces colomnes ne fussent encore du temps d'Homere ; & quand elles n'auroient plus existé, les lieux où elles avoient esté placées avoient sans doute retenu leur nom, comme cela arrive d'ordinaire selon la judicieuse remarque de Strabon. Voilà comme la Poësie sçait profiter de tout ce que la nature presente, & de tous les bruits que la renommée répand.

Cette Nymphe retient ce malheureux Prince qui passe les jours & les nuits dans l'amertume & dans la douleur] Je ne sçaurois m'empescher de faire remarquer icy le grand relief qu'Homere donne à la vertu par le contraste admirable de la passion de la Déesse Calypso, & de la sagesse d'Ulysse qui résiste à tous ses charmes.

Page 6. *Il ne demande qu'à voir seulement la fumée de son Palais*] Il y a une grande douceur dans cette idée, & rien ne peint mieux l'ardent desir qu'on a naturellement de revoir sa patrie aprés une longue absence. Ulysse souhaite passionnément de revoir Ithaque ; mais si les Dieux luy refusent cette satisfaction, il demande au moins d'en approcher, & pourvû qu'il puisse voir la fumée qui sort de ses toits, il est prest de donner sa vie. Cela est encore plus fort que ce que Ciceron a relevé en deux ou trois en-

droits de ses ouvrages, qu'Ulysse préfera de revoir Ithaque à l'immortalité que Calypso luy offroit. Il demande d'achetter au prix de ses jours le plaisir, non de retourner à Ithaque, mais seulement de voir de loin la fumée de son Palais.

Qui vous a offert tant de sacrifices sous les murs de Troye] *Sous les murs de Troye*, n'est pas adjouté inutilement selon la remarque d'Eustathe. Car ce n'est pas une chose bien admirable qu'un Prince offre beaucoup de sacrifices dans son pays, où il a tout en abondance, mais d'en offrir beaucoup à l'armée dans un pays ennemi, voilà une marque éclatante & certaine d'une veritable pieté.

Quelle parole venez-vous de laisser échaper !] Jupiter regarde le discours de Minerve comme un reproche injurieux à sa Providence, & il fait entendre que c'est un blaspheme non seulement de dire que Dieu persecute les gens de bien, mais de s'imaginer mesme qu'il les oublie, comment cela seroit-il possible ?

Qui surpasse tous les hommes en prudence, & qui a offert le plus de sacrifices aux Dieux] Homere fait bien sentir icy que la veritable prudence consiste à honorer les Dieux. Plus un homme est prudent, plus il offre de sacrifices. Comme Moïse disoit au peuple qu'il

conduiſoit, *Hæc eſt enim veſtra ſapientia & intellectus coram populis. Car c'eſt là toute voſtre ſageſſe & toute voſtre prudence d'obſerver ces loix devant les peuples.*

Page 7. *Et comme il ne peut luy faire perdre la vie*] Car la vie des hommes ne dépend que du ſeul Dieu qui l'a donnée.

Mais voyons icy tous enſemble, & prenons les meſures neceſſaires] Jupiter dit, *voyons icy tous enſemble*, quoy-qu'il ſoit le Dieu ſupreſme & le ſeul ſage, il n'exclut pourtant de ſes conſeils aucun des Dieux, pour apprendre aux Princes que quelque ſageſſe qu'ils ayent, ils ne doivent jamais déliberer ſeuls des affaires importantes de leurs Eſtats, & qu'ils doivent appeller à leurs conſeils tous les ſages ; car, comme dit le plus ſage des Roys, *le ſalut eſt dans la multitude des Conſeils. Salus ubi multa conſilia*, proverb. 11. 14. *Et là ſera le ſalut où ſe trouvera la multitude des conſeils. Et erit ſalus ubi multa conſilia ſunt*, ibid. 24. 6.

Page 8. *Si telle eſt la volonté des Immortels qu'Ulyſſe retourne dans ſa patrie, envoyons promptement Mercure*] Homere ne s'amuſe pas à faire opiner tous les Dieux; Minerve, qui eſt la ſageſſe, voit que tous les Dieux conſentent au retour d'Ulyſſe, elle propoſe

propose d'abord les moyens qu'il faut prendre pour le procurer.

Et moy j'iray à Ithaque pour exciter son fils, & luy inspirer la force dont il a besoin] Homere commence dés icy à préparer la merveille de la défaite des Poursuivants, & dés icy il jette les fondements de la vraysemblance dont il a besoin pour rendre cette action croyable ; car comme c'est le principal but du Poëte & l'unique sujet de son Poëme, tout doit tendre là, & tout doit s'y rapporter comme à la fin principale. C'est là une remarque d'Eustathe qui est pleine de sens. En effet, puisque Minerve inspirera à Telemaque encore tres jeune & qui n'a encore rien vû ni rien fait, le courage & la force de s'opposer à ce grand nombre de Princes, de leur resister & de les menacer, que ne doit-on point attendre d'Ulysse, qui a desja executé tant de grandes choses, qui s'est tiré si heureusement de tant de perils, & qui avec de plus grands secours aura encore celuy de la mesme Déesse ? C'est une grande leçon pour les Poëtes. Ils ne sçauroient commencer de trop bonne heure à fonder les merveilles qui doivent enfin s'executer. Autrement le lecteur, qui n'y sera ni accoutumé ni préparé, les regardera comme incroyables. Et l'on peut estendre à ce qui n'est pas bien amené, le précepte qu'Ho-

race donne ſur les choſes atroces & monſtrueuſes qu'il veut qu'on éloigne des yeux du ſpectateur :

Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.

Je l'envoyeray à Sparte & à Pylos s'informer de ſon pere] Ce voyage de Telemaque à Pylos & à Sparte eſt naturellement & neceſſairement imaginé. Il n'eſt pas naturel que ce Prince à l'âge où il eſt, car il a au moins dix-neuf ans, ſe tienne enfermé dans ſon Palais à ſouffrir les inſolences des Pourſuivants, il faut qu'il ſe donne quelque mouvement pour taſcher d'apprendre quelques nouvelles de ſon pere. Homere tire de ce voyage de grandes beautez ; car outre qu'il eſtend ſa fable par des épiſodes agréables & par des hiſtoires anciennes, qui ſont un veritable plaiſir, il travaille à embellir & à rendre vrayſemblable le caractere de Telemaque, qui ſans cela n'auroit pû ni dû eſtre ſi beau. Ce jeune Prince, s'il eſtoit demeuré tousjours enfermé dans ſon iſle, auroit eſté un pauvre perſonnage ; au lieu que dans ce voyage il apprend de grandes choſes de ſon pere, qu'il auroit tousjours ignorées, & qui luy élevent le courage & l'eſprit, & le rendent capable de le ſeconder dans les occaſions les plus difficiles.

Et que par cette recherche il acquiere un renom immortel parmi les hommes] La bonne réputation eſt ſur-tout neceſſaire aux Princes, & ils ne ſçauroient commencer de trop bonne heure à en jetter les fondements. L'empreſſement que Telemaque temoigne pour aller apprendre des nouvelles de ſon pere luy acquerra un renom immortel, au lieu que ſa negligence ſur un devoir ſi important l'auroit deshonoré dans tous les ſiécles.

Page 9. *Elle attache à ſes beaux pieds ſes talonnieres immortelles*] Mercure n'eſt pas le ſeul qui ait des talonnieres, Homere en donne auſſi à Minerve, & c'eſt une remarque que les Peintres ne doivent pas oublier.

Avec leſquelles, plus legere que les vents, elle traverſe] Je parle ma langue, mais pour ſuivre la lettre, il auroit fallu traduire *qui la portent ſur la mer & ſur la terre auſſi viſte que les ſouffles des vents.* Sur quoy Euſtathe veut que l'on remarque cette expreſſion poëtique, comme une expreſſion qui renferme un miracle, ces talonnieres au lieu d'eſtre portées portent la Déeſſe, comme des aiſles qui la rendent auſſi legere que les vents. Mais j'avouë que je n'apperçois dans cette expreſſion rien d'extraordinaire ni de miraculeux. Rien n'eſt plus naturel, & je croy

qu'il n'y a point de langue où l'on ne puiſſe dire que les aiſles portent les oyſeaux. Les aiſles en appuyant ſur une quantité d'air les ſouſtiennent, les portent, & par leur mouvement qui pouſſe l'air, comme les rames pouſſent l'eau, elles leur donnent la facilité d'avancer. On peut dire la meſme choſe des talonnieres, puiſquelles ſont le meſme effet que les aiſles.

Elle prend ſa pique armée d'un airain eſtincelant] J'ay desja remarqué dans l'Iliade que les Anciens ſe ſervoient de l'airain pluſtoſt que du fer pour leurs armes deffenſives & offenſives. Cependant on ne peut pas douter qu'ils n'euſſent du fer puiſqu'il en eſt ſi ſouvent parlé dans Homere, & que dans ce meſme livre nous voyons que Mentes mene à Temeſe en Italie un vaiſſeau chargé de fer pour l'échanger contre de l'airain, & qu'ils l'employoient à pluſieurs ouvrages. Nous liſons dans nos Livres ſaints que le fer eſtoit anciennement auſſi eſtimé que l'airain. David dit luymeſme qu'il avoit préparé un poids infini de fer & d'airain pour baſtir la maiſon du Seigneur : *Æris verò & ferri non eſt pondus, vincitur enim numerus magnitudine.* Cependant ils employoient plus communément l'airain pour toutes les armes. Nous trouvons bien dans l'Ecriture quelques ar-

mes de fer. L'espée dont Aod tua Eglon *Iug 3. 22.*
Roy de Moab estoit de fer. La pique de *Roys 17. 7.*
Goliath estoit armée d'un fer qui pesoit six cents sicles. La pique de ce Philistin, qui pensa tuer David, avoit aussi un fer du poids de trois cents onces. Il est encore parlé d'ar- *Job 20. 24.*
mes de fer & de cuirasses de fer, comme *Apocal. 9. 9.*
dans Homere on ne laisse pas de trouver une massuë de fer, des javelots de fer, des espées de fer : mais cela est plus rare, & pour l'ordinaire les armes estoient d'airain. Peut-estre avoient ils trouvé le secret de préparer l'airain, & qu'ils n'avoient pas celuy de préparer le fer aussi-bien & de luy donner une bonne trempe. Mais il faut plustost croire qu'ils préferoient l'airain, parce qu'il est plus briliant, plus éclatant que le fer.

Et ayant pris la figure de Mentes Roy des Taphiens] La tradition nous apprend qu'Homere a esté si sensible à l'amitié, qu'il a voulu faire honneur à ses amis, en consacrant leurs noms dans ses Poëmes. J'ay desja remarqué dans sa vie, que dans son Iliade il a marqué sa reconnoissance à Tychius, & qu'il la marque de mesme dans son Odyssée à Mentor, à Phemius & à Mentes. Ce Mentes estoit un celebre negociant de l'isle de Leucade. Il prit Homere à Smyrne, le mena avec luy, & luy fit faire tous ses voyages. C'est à ce Mentes que

nous devons les deux Poëmes d'Homere, car ce Poëte ne les auroit apparemment jamais faits sans les lumieres qu'il avoit acquises dans ses courses, & sans les découvertes qu'il y avoit faites. Homere pour luy faire honneur ne se contente pas de donner son nom au Roy de l'isle de Taphos, une des isles Echinades, il feint encore que Minerve prend sa figure préferablement à celle de tous les autres Roys voisins d'Ithaque. Pouvoit-il le mieux loüer ! Eustathe ne laisse pas de dire qu'il se peut faire qu'il y eust alors à Taphos un Roy, ami d'Ulysse, qui s'appelloit Mentes. Cela peut estre, mais j'aime mieux m'en tenir à la tradition, qui est honorable à l'amitié.

Elle trouve là les fiers Poursuivants de Penelope] Homere commence bientost à mettre devant les yeux l'indignité de ces Princes qui passoient leur vie dans les jeux & dans la débauche. Rien n'est plus sensé : cependant c'est de ce début que se mocque l'autheur du *Parallele : Ce Poëme est fort comique*, dit-il, *à le regarder par rapport à nos mœurs. Minerve trouve les amants de Penelope qui joüoient aux dez devant sa porte, assis sur des peaux de bœufs qu'ils avoient tuez eux-mesmes.* N'est-ce pas bien entrer dans le sujet du Poëme, & bien penetrer les veües du Poëte dans les caracteres qu'il a formez ?

Eustathe fait remarquer que le Poëte represente ces Princes joüant dans la cour du Palais, parce que la timidité & la poltronnerie les empeschoient de s'en éloigner, ils assiegeoient l'entrée pour voir tout ce qui entroit ou qui en sortoit, de peur qu'on ne prist contre eux quelques mesures.

Se divertissoient à joüer] Je n'ay pû exprimer le jeu auquel ils joüoient, car nous n'avons rien en nostre langue qui y réponde; & nous ne sçavons, ni ce que c'estoit que le πεττεία des Grecs, ni comment on y joüoit; on dit seulement qu'on y joüoit sur un damier marqué de chaque costé de cinq lignes & chacun des joüeurs avoit cinq marques qui estoient comme nos dames, ou comme nos pions des échecs; mais d'autres prétendent que c'estoit un jeu bien plus varié. En effet, Athenée raconte qu'Apion d'Alexandrie disoit qu'il avoit appris d'un homme d'Ithaque, appellé Ctesón, que ce jeu des Poursuivants estoit de cette maniére: Ils estoient cent huit, ils se partageoient en deux bandes, cinquante-quatre de chaque costé; ils plaçoient chacun leur marque ou leur pion dans un damier sur des quarrez vis à vis les uns des autres. Entre ces rangées de marques paralleles, il y avoit un espace vuide; au milieu de cet espace on placeoit la maistresse marque, & comme nous dirions la

Reyne,& elle servoit de but à tous les joüeurs. Celuy qui avec sa dame frappoit & déplaceoit cette dame, mettoit la sienne à sa place, & s'il frappoit encore cette dame sans toucher à aucune des autres, il gagnoit le jeu; & celuy qui gagnoit le plus de coups dans les tours dont on estoit convenu, gagnoit la partie, & il tiroit de là un augure que sa maistresse luy seroit favorable, & qu'elle le prefereroit à ses rivaux. La maistresse dame avoit tous les noms que les joüeurs vouloient luy donner. Les Poursuivants l'appelloient *Penelope.*

On prétend que ce jeu avoit esté inventé par Palamede à la guerre de Troye, pour amuser les Grecs & pour les empescher de sentir la longueur de ce siege, & Sophocle le disoit en propres termes dans sa piece intitulée *Palamede.* On avoit donc apporté ce jeu à Ithaque, ou dans les isles voisines, avant le retour des Grecs. Platon en donne l'invention aux Egyptiens. *Les Egyptiens,* dit-il, *ont inventé l'Arithmetique, la Geometrie & l'Astronomie; ils ont encore inventé* πεττείαν *&* κυβείαν, *le jeu des marques & celuy des dez.* Mais ce jeu des marques estoit bien different de celuy que joüoient les Grecs. Comme les Egyptiens ne souffroient aucun jeu inutile & qui n'eust d'autre but que le plaisir, ils avoient imaginé un jeu que l'on joüoit sur un échiquier où estoit marqué le cours du soleil,

Dans le Phedre tom. 3. p. 274.

celuy de la lune & les éclipſes. Mais on ne ſçait ni la maniere ni les regles de ce jeu.

Page 10. *Et les autres lavoient & eſſuyoient les tables avec des éponges*] Car ni les Grecs ni les Romains ne connoiſſoient l'uſage des napes.

Et uniquement occupé de l'idée de ſon pere, & ſe le figurant desja de retour] Homere donne icy une grande idée de Telemaque, en le repreſentant uniquement occupé de ces penſées. Mais ces penſées ſi ſages & qui percent meſme l'avenir, c'eſt l'approche de la Déeſſe qui les inſpire. La ſageſſe ne nous rend pas ſeulement attentifs aux devoirs de noſtre eſtat, & ne regle pas ſeulement nos ſentiments & nos penſées, mais elle éclaire encore ſouvent l'ame, & luy donne des preſſentiments de ce qui doit arriver.

Car il ne pouvoit ſouffrir qu'un eſtranger fuſt ſi long-temps à ſa porte] On peut remarquer icy la politeſſe de ces temps heroïques. Telemaque n'envoye perſonne pour faire entrer cet eſtranger, il y va luy-meſme, il le prend par la main droite, ce qui eſtoit alors & une marque & un gage de fidelité. Il ſoutient ſa pique & luy parle avec toute ſorte d'honneſteté.

Et aprés que vous aurez pris quelque nourriture] C'eſtoit le diner; les Pourſuivants commençoient dés le matin à ſe divertir & à joüer pendant qu'on préparoit leur repas. Au reſte les anciens auroient crû commettre une grande impoliteſſe de demander d'abord à un eſtranger qui arrivoit chez eux, le ſujet qui l'amenoit, il falloit commencer par le regaler. Et on le gardoit quelquefois neuf jours avant que de luy rien demander, comme nous l'avons vû dans l'Iliade.

Page 11. *En meſme temps il marche le premier pour le conduire*] C'eſtoit alors un reſpect & un honneur qu'on rendoit à ſes hoſtes que de marcher devant eux dans ſa propre maiſon, & cela ſe pratiquoit avec tout le monde avec les petits comme avec les grands, par les plus grands Princes meſmes, & c'eſtoit une marque de politeſſe & d'humilité; cela eſt meſme fondé en raiſon, car il eſt certain que la liberté eſt plus grande pour celuy qui marche le dernier. C'eſt pourquoy on voit dans l'Electre de Sophocle qu'Oreſte, qui vouloit faire entrer Egiſthe dans ſon Palais pour le tuer dans la meſme chambre où cet aſſaſſin avoit tué Agamemnon, le fait entrer le premier comme un vil eſclave dont il faut s'aſſûrer: *Il faut*, luy dit-il, *que tu marches le premier.* Aujourd'huy c'eſt tout le contraire, la politeſſe veut

qu'on ſuive au lieu de préceder. Il n'y a que les grands qui ſe ſont perſuadez que pour conſerver leur dignité, ils devoient marcher chez eux devant tout le monde. Que diroient les heros d'Homere, s'ils voyoient ce rafinement de vanité!

Sur un ſiege qu'il couvrit d'un beau tapis de differentes couleurs] Cet art de faire des tapis & des voiles de differentes couleurs eſt fort ancien, puiſque nous en voyons desja dés le temps de Moyſe ; le voile de l'Arche eſtoit d'une admirable varieté, *pulcra varietate contextum*, Exod 26. 31. On faiſoit auſſi des étoffes de meſme pour les habits ; les habits d'Aaron & de ſes fils eſtoient d'une étoffe de differentes couleurs. Les Princeſſes & les grandes Dames s'habilloient de ces ſortes d'étoffes. C'eſt pourquoy David dit : *Aſtitit Regina à dextris tuis in veſtitu deaurato circumdata varietate. Et circumamictæ varietatibus.*

Et qui avoit un marchepied bien travaillé] Les ſieges que l'on donnoit aux perſonnes de diſtinction, eſtoient tousjours accompagnez d'un marchepied. J'en ay desja parlé ſur l'Iliade.

Il met prés d'elle un autre ſiege pour luy] Il eſt bon de remarquer juſqu'au bout la

politesse de Telemaque. Il donne à Minerve un siege honorable qui a son marchepied, qu'Homere appelle θρόνον *throne*, & il prend pour luy un siege inferieur, plus commun & sans marchepied, qu'il appelle κλισμὸν *siege*. On ne peut pas douter que ces sieges ne soient differents. Les Poursuivants mesmes observent entre eux la mesme difference : les uns prennent des sieges communs κλισμοὺς, & les autres les sieges de distinction θρόνους, selon leur dignité & leur puissance.

En mesme temps une femme apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent] On ne peut pas douter que dans cette maniere de service Homere ne peigne les mœurs de son temps, & dans ces mœurs on voit un mélange admirable de simplicité & de magnificence.

Page 12. *Et la sommeliere donne le pain & les autres mets qu'elle avoit sous sa garde, & le maistre d'hostel, &c.*] Ce passage a fourni une grande matiere de critique aux anciens Grammairiens. Ils disoient que puisque la sommeliere fournit le pain & la viande, εἴδατα, qu'ils prétendent estre des restes, des reliefs des jours précedents, il n'est pas necessaire d'adjouter que le maistre d'hostel sert de grands bassins de viandes. C'est pourquoy ils retranchent ces deux vers

δαιτρὸς, &c. Mais ce sont de vaines subtilitez de gens qui abusent de leur loisir. Il n'y a rien icy que de tres naturel, & chacun y fait ce qu'il doit faire & ce qui est de de son employ. La sommeliere fournit le pain & les viandes *qu'elle avoit sous sa garde*, & que l'on servoit froides, comme aujourd'huy les pastez, les jambons, les langues; & le maistre d'hostel, δαιτρὸς, c'est à dire, l'officier qui découpoit les viandes & qui faisoit les portions, servoit sur table ce que le cuisinier venoit d'apprester, les viandes chaudes. Les viandes froides, que la sommeliere fournit, peuvent fort bien estre appellées παρεόντα, parce qu'on les servoit plus d'une fois, comme cela se pratique encore aujourd'huy, & que la sommeliere les reprenoit quand on avoit desservi; & c'est dans ce sens-là qu'Eustathe l'a pris, παρεόντα βρώματα λέγει τὰ ἐν τῷ ταμείῳ ἀπόθετα, ἤτοι ἕωλα. Homere appelle παρεόντα les mets que la sommeliere avoit sous sa garde & qu'elle reservoit dans l'office, c'est à dire, des mets des jours précedents, mais qui ne peuvent pourtant pas estre appellez proprement des reliefs, parce que les reliefs sont tout ce qu'on dessert froid ou chaud. Et à propos de ces reliefs, Eustathe rapporte une chose assez curieuse, que Demetrius de Phalere ayant donné à Moschion les reliefs de sa table; ce Moschion, qui les vendoit, amassa en deux ans assez

d'argent pour achetter trois terres.

Des herauts leur donnent à laver] Euſtathe fait remarquer icy une bienſéance d'Homere, une femme donne à laver à Mentes & à Telemaque, mais aux Pourſuivants ce ſont des herauts qui font cette fonction, il n'auroit pas eſté honneſte qu'une femme euſt ſervi des gens ſi inſolents & ſi débauchez.

Un heraut preſenta une lyre au chantre Phemius] Dans les anciens temps les Princes entretenoient chez eux des hommes ſages, qui eſtoient philoſophes & muſiciens, & qui travailloient non ſeulement à entretenir la joye dans leur maiſon, mais à y faire fleurir la ſageſſe. Ils avoient un ſoin particulier des mœurs. Ulyſſe en partant pour Troye en avoit laiſſé un à Penelope. Et Homere luy donne le nom de Phemius, pour faire honneur à un de ſes amis qui portoit ce nom, & qui avoit eſté ſon précepteur.

Quoy-qu'avec repugnance] Homere adjoute cela pour marquer la ſageſſe de ce muſicien ; il ne chantoit qu'à regret devant ces Princes qui eſtoient incapables de profiter de ſes leçons.

Page 13. *Me pardonnerez-vous ſi je vous dis d'abord que voilà la vie de ces inſolents*]

Voilà un trait de politeſſe tres digne d'eſtre remarqué, Telemaque croit que c'eſt bleſſer le reſpect dû à ſon hoſte que de commencer par blâmer ces Princes, & de ſe plaindre des deſordres qu'ils commettent chez luy.

Que d'eſtre chargez d'or & de riches habits comme vous les voyez] Homere a tousjours ſoin de faire entendre qu'il n'y avoit que les débauchez, les lâches, en un mot les gens mépriſables, qui aimaſſent la richeſſe & la magnificence outrée des habits. J'en ay desja fait une remarque dans l'Iliade.

Page 14. *Il ne nous reſte aucune eſperance dont nous puiſſions nous flatter*] Il y a dans le Grec, οὐδέ τις ἧμιν θαλπωρή. Et Euſtathe nous avertit que d'autres ont lû οὔδε τις ἧμιν ἐλπωρή. Mais la premiere leçon eſt à mon avis la ſeule bonne, ἐλπωρὴ veut dire ſimplement *eſperance, attente ;* & θαλπωρὴ ſignifie non ſeulement eſperance, mais une eſperance, qui par la joye qu'elle inſpire, communique au ſang & aux eſprits une douce chaleur, ſource de vie, ce qui convient bien icy.

Car pour arriver à une iſle il n'y a d'autre chemin que la mer] Comment pourroit-on aller par terre dans une iſle ? Il ſemble donc que Telemaque diſe icy une ſimplicité

trop grande. Euſtathe l'excuſe, en diſant que cela ſied bien dans la bouche d'un jeune Prince qui n'a encore rien vû, & que la converſation ne demande pas tousjours des choſes ſerieuſes & ſoutenuës.

Parce qu'Ulyſſe eſtoit l'ami des hommes] Le Grec dit encore plus fortement, *il eſtoit le tuteur des hommes*, ἐπίστροφος, c'eſt à dire, qu'il eſtendoit ſes ſoins ſur tous les hommes. Et voilà la plus grande loüange qu'on puiſſe donner aux Roys. Les enfants des Dieux ne doivent pas ſeulement eſtendre leurs ſoins ſur leurs ſujets, ſur ceux qui les environnent, mais ſur tous les hommes generalement, ils doivent eſtre les bienfaiteurs de tous les hommes. Mais ce mot ἐπίστροφος, comme Euſtathe l'a remarqué, n'a pas ſeulement une ſignification active, il en a encore une paſſive, c'eſt à dire, qu'il ſignifie *celuy qui aime* & *celuy qui eſt aimé,* & la derniere ſignification eſt une ſuite de la premiere, qu'un Prince aime tous les hommes, il ſera infailliblement aimé de tous les hommes.

Page 15. *Et je regne ſur les Taphiens, qui ne s'appliquent qu'à la marine*] Taphos eſt une iſle entre Leucas & Ithaque vis à vis de l'Acarnanie; elle eſt auſſi appellée *Taphiuſa.* Les Taphiens ne s'appliquoient qu'à la marine, & ils ne s'y appliquoient que pour

le commerce; ils n'allerent point à la guerre de Troye avec les autres Grecs des isles voisines. Il en sera parlé dans le Livre XIV.

Je suis venu ainsi seul sur un de mes vaisseaux] Eustathe nous avertit fort bien que dans le vers Grec ὧδε ne signifie pas *icy*, mais *ainsi*, οὕτως, c'est à dire, sans façon, sans appareil, non pas comme un Prince, mais comme un negociant, car il adjoute qu'il ne va que pour trafiquer. Ὧδε n'est jamais topique dans Homere.

Et je vais à Temese chercher de l'airain, & l'échanger contre du fer] Dans le pays des Brutiens au bas de l'Italie, il y avoit une ville appellée *Temese*; il y en avoit une de mesme nom dans l'isle de Cypre. Et l'une & l'autre estoient celebres par l'airain qu'elles produisoient. Strabon & les anciens Geographes prétendent avec raison qu'il est icy question de la premiere, de celle d'Italie, parce que pour aller de Taphos à cette Temese, le chemin est de passer par Ithaque, au lieu que pour aller à celle de Cypre, on ne sçauroit passer par Ithaque sans s'écarter. Le sçavant Bochart a fort bien conjecturé que les Pheniciens avoient donné à ces deux villes le nom de *Temese*, à cause de l'airain que leur terroir produisoit, car *Temes* en leur langue signifie *fusion*. Et les Pheniciens

s'appliquoient beaucoup à la fonte des métaux.

Mais on dit que ce bon vieillard ne revient plus à la ville] La douleur, que Laërte avoit du malheureux sort de son fils qu'il croyoit perdu, l'avoit jetté dans une si noire mélancolie, qu'il s'estoit retiré à la campagne où il vivoit pauvrement avec une seule servante. Ce caractere est tres naturel & tres touchant. Il a pourtant déplu à un Critique moderne, à l'autheur du *Parallele.* Terence en a fait plus de cas, car il paroist qu'il a formé sur Laërte le caractere de ce bon Menedeme, qui pour se punir d'estre cause de l'absence de son fils, se retire de mesme, se tourmente, renonce à toutes les douceurs de la vie & s'accable de travail.

Page 16. *Et il est retenu dans quelque isle fort éloignée, par des hommes inhumains & sauvages*] Voilà un meslange de verité & de fausseté. Il est vray qu'Ulysse est retenu dans une isle éloignée, mais il est faux qu'il le soit par des hommes inhumains & sauvages, puisque c'est une Déesse qui le retient, & qui ne le retient que parce qu'elle l'aime. Minerve veut bien icy parler en homme, car telles sont ordinairement les conjectures des hommes. Ils devinent en partie, & se trompent en partie; il est rare qu'ils penetrent toute la verité.

Page 17. *Ma mere m'aſſûre que je ſuis ſon fils*] Voicy un paſſage dont on a fort abuſé contre les femmes, comme ſi Telemaque avoit voulu faire icy une ſatire contre elles, ce qui eſt tres faux. Comment a-t-on pû s'imaginer que ce jeune Prince, plein de reſpect & d'admiration, comme il eſtoit, pour ſa mere, dont il connoiſſoit la vertu, ait voulu douter & faire douter de ſa ſageſſe & de ſa fidelité ! Ce n'eſt nullement le ſens de ſes paroles. Telemaque vient de promettre de dire la verité telle qu'il la ſçait; il la dit, & ce qu'il dit eſt de tres bon ſens. Les Juriſconſultes meſmes ſont entrez dans cette penſée, qui eſt celle de la nature. La mere eſt appellée *certa,* certaine, comme elle l'eſt en effet, mais on n'a pas la meſme certitude ſur le pere. *Mater certa eſſe dicitur,* dit Grotius, *quia inveniuntur qui quæve partui & educationi adfuerint. At de patre hujus gradus certitudo haberi non poteſt.* Cela eſt ſi vray & ſi generalement reconnu, qu'Euripide tire de cette certitude de la mere la raiſon pourquoy les meres ont naturellement plus d'amour pour leurs enfants que les peres. La mere ſçait que l'enfant eſt à elle, & le pere ne fait que croire qu'il eſt à luy:

Ἡ μὲν γὰρ αὐτῆς οἶδεν ὄντα, ὁ δ' οἴεται.

Et aprés luy Menandre a dit, *Perſonne n'eſt aſſûré de connoiſtre ſon pere, nous le ſoub-*

çonnons, nous le croyons, & voilà tout. Mais ce ſoubçon & cette croyance deviennent des certitudes & des veritez conſtantes, lorſque les meres menent, comme Penelope, une vie tres ſage & tres reglée. Quand cela n'eſt pas, les doutes ne ſont que trop bien fondez.

Puiſque Penelope vous a mis au monde] Cette réponſe de Minerve eſt fondée ſur ce que la gloire de Penelope eſtoit desja fort celebre, & que la bonne réputation des peres & des meres eſt un flambeau qui éclaire les enfants, & qui les rend illuſtres quand ils marchent à ſa lumiere.

Page 18. *Eſt-ce une feſte ! eſt-ce une nopce ! ce n'eſt pas un repas par eſcot*] Il n'y a naturellement que trois ſortes de réjoüiſſances, de feſtins. Le repas par eſcot, ἔρανος, où chacun paye ſa part. La nopce, γάμος, & la feſte, εἰλαπίνη, c'eſt à dire, un grand feſtin qu'un ſeul donne à tous les autres. Minerve, par le bruit, par le deſordre & par l'inſolence qui regnoient dans ce repas, dit que ce n'eſt pas un eſcot. Dans un repas par eſcot on eſt plus ſobre, plus moderé, car chacun y eſt pour ſoy. Ce n'eſt pas une nopce, car il n'y a ni marié ni mariée, ni rien de tout ce que la nopce attiroit. Enfin, dit-elle, ce n'eſt pas une feſte, car le maiſtre de la maiſon bien-loin d'y prendre part, s'en afflige; voilà pourquoy

elle adjoute, *assurément c'est une débauche.* Il faut tousjours se souvenir que cette Déesse parle en homme, pour faire parler Telemaque, & pour luy donner les conseils dont il avoit besoin.

En ont ordonné autrement] Ἑτέρως ἐβάλοντο, comme s'il disoit, *en ont jetté autrement les dez.* Pour faire entendre que les Dieux ont joüé la fortune de cette maison, comme nous dirions, à trois dez, qu'ils l'ont laissé aller au hazard avec la derniere indifference.

Page 19. *Les Harpyes nous l'ont enlevé*] J'ay desja remarqué dans l'Iliade Livre XVI. page 411. que les Anciens appelloient *Harpyes* certains monstres aislez, que ce nom a esté donné à tout ce qui court ou qui vole avec rapidité, & qu'ainsi les tempestes & les tourbillons de vents ont esté fort bien nommez *Harpyes.* De-là quand quelqu'un venoit à disparoistre sans qu'on sceust ce qu'il estoit devenu, on disoit que *les Harpyes l'avoient enlevé.*

Page 20. *Sont venus s'establir icy pour rechercher ma mere en mariage, & ruinent ma maison*] Voilà ce qu'il y a de bien extraordinaire, que des Princes, qui recherchent une Princesse en mariage, s'establissent chez elle, & ruinent sa maison, qu'ils devroient plus-

toſt enrichir, en faiſant tous les jours de nouveaux preſents. Mais ce n'eſt pas là ce qui paroiſt de plus ſurprenant ; on s'eſtonne davantage de voir que parce qu'un Prince eſt abſent, les Princes ſes ſujets & autres aillent s'eſtablir chez la Reyne malgré elle, & conſument ſon bien. Ne peut-elle pas les chaſſer ? non elle ne le peut, & on a tort de s'eſtonner. Le gouvernement des Eſtats de la Grece eſtoit Royal, mais il n'eſtoit pas deſpotique. Les grands du Royaume, quoy-que ſujets, avoient de grands privileges & beaucoup d'authorité. Penelope, qui eſtoit ſeule, qui n'avoit qu'un beaupere accablé d'années, qui meſme s'eſtoit retiré, & qu'un fils encore fort jeune, ne pouvoit reſiſter à cette foule de Princes tres fiers & tres inſolents, qui avoient gagné preſque tout le peuple. Et la crainte meſme qu'ils n'attentaſſent à la vie de ſon fils, l'obligeoit à garder avec eux de grandes meſures. D'ailleurs il faut regarder la ſituation où la Reyne & ſon fils ſe trouvoient alors, comme une minorité, & une minorité tres foible. Quels troubles ne cauſe pas une minorité de cette nature dans les Eſtats meſme dont la gouvernement eſt le plus deſpotique & le plus abſolu ! Il n'y a donc rien contre la vrayſemblance dans cette partie de la fable qui fait le ſujet du Poëme.

Ma mere les amuſe, n'oſant ni refuſer un

mariage qu'elle abhorre, ni, &c.] Homere releve bien la ſageſſe de Penelope, en peignant la terrible ſituation où elle ſe trouvoit. Elle n'oſoit refuſer le mariage qu'on luy propoſoit, de peur d'y eſtre forcée; & elle ne pouvoit l'accepter, car elle attendoït tousjours ſon cher Ulyſſe. Il falloit donc trouver tous les jours de nouveaux menagements pour differer & pour amuſer ces Princes.

Ah, vous verriez un beau changement, ſi tout d'un coup il venoit à paroiſtre aujourd'huy] Homere ne perd pas de vûë ſon ſujet, & il continuë de préparer le meurtre des Pourſuivants pour le rendre vrayſemblable. Voicy Minerve elle-meſme qui dit que ſi ce Prince paroiſſoit ſeul à la porte de ſon Palais avec ſes armes, on verroit les affaires changer de face, & les Pourſuivants punis. Qui eſt-ce donc qui pourra s'eſtonner qu'Ulyſſe execute cette grande vengeance, quand il ſera aidé de ſon fils & de deux fidelles ſerviteurs, & qu'il attaquera ces Princes à table desja noyez de vin!

Lorſqu'il revint d'Ephyre, de la cour d'Ilus fils de Mermerus] Les Geographes marquent ſix differentes villes appellées *Ephyre.* Mais Homere ne peut parler icy que de celle qui eſtoit de la Theſprotie dans l'Epyre. Car c'eſt la ſeule Ephyre dont ceux qui en reve-

noient pour aller à Ithaque, fussent obligez de passer par l'isle de Taphos, qui n'estoit nullement sur le chemin des autres. Cette Ephyre n'estoit pas moins celebre par ses poisons, que l'Ephyre de la Thessalie. Medée y avoit fait quelque sejour, & avoit sans doute enseigné son art à ses habitants. Et l'on veut mesme que leur Roy Ilus fust arriere-petit-fils de cette Princesse & de Jason, car voicy sa genealogie :

Jason,
Pheres,
Mermerus,
Ilus.

Mais je doute que l'on pust accorder cette filiation avec la saine Chronologie.

Page 21. *Demander à ce Prince un poison mortel pour en froter ses dards*] Les Anciens estoient quelquefois si accablez de bestes qui desoloient leur pays, que pour s'en délivrer ils estoient obligez de leur faire la guerre avec des dards empoisonnez. C'est dans une semblable necessité qu'Ulysse va demander des poisons au Roy d'Ephyre.

Ilus refusa de luy en donner, parce qu'il avoit la crainte des Dieux] Il ne faut pas douter qu'Ulysse ne dist à Ilus l'usage qu'il vouloit faire de ces poisons, & ce qui l'obligeoit à les demander. Mais comme Ilus ne le

le connoissoit pas sans doute, & qu'il ne sçavoit pas s'il ne seroit point capable d'en abuser; il les luy refusa parce qu'il avoit la crainte des Dieux, & que l'on se rend criminel quand on fournit aux autres des moyens de faire des crimes.

Mon pere, qui l'aimoit extremement] Mentes dit que la crainte des Dieux empescha Ilus de donner des poisons à Ulysse, mais que son pere luy en donna; veut-il donc dire que son pere ne craignoit pas les Dieux ? non, sans doute. Il adjoute la raison pourquoy Anchialus luy en donna, c'est qu'il aimoit extremement Ulysse; voulant faire entendre qu'il ne l'aimoit que parce qu'il le connoissoit & qu'il l'estimoit. Les gens de bien n'aiment que les vertueux, & l'on peut tout confier à ceux qui ont la vertu en partage. Voilà quelle est l'idée d'Homere, mais j'ay crû estre obligée d'en développer le veritable sens dans ma Traduction. Il ne faut rien laisser d'indéterminé sur une matiere si délicate, de peur que la corruption n'en profite, & qu'elle n'empoisonne ce qu'il y a de plus innocent.

Si donc Ulysse venoit à se mesler tout d'un coup avec ces Poursuivants] C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage, car le mot ὁμιλήσειεν, comme Eustathe l'a fort bien remarqué,

eſt un terme de guerre, comme noſtre terme, *ſe meſler avec les ennemis.* Homere ne ſçauroit eſtre bien traduit, ſi l'on ne conſerve toute la proprieté des termes dont il ſe ſert, car c'eſt ce qui conſerve & qui fait voir la juſteſſe des idées.

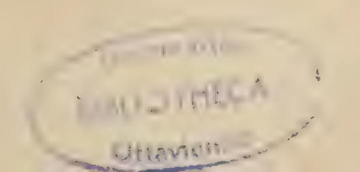
Et la joye de leur nopces convertie en un deüil tres amer] Le Grec dit cela tout en un mot πικρόγαμοι, c'eſt à dire, *des gens qui ſe marient malheureuſement, qui font des nopces qui leur ſont funeſtes, & dont ils ont tout ſujet de ſe repentir.*

Page 22. *Et la Reyne voſtre mere, ſi elle penſe à ſe remarier, qu'elle ſe retire dans le Palais de ſon pere*] Il y a dans l'expreſſion d'Homere un deſordre, ou pluſtoſt une eſpece de ſolecisme qui vient d'une ellipſe, & qu'il eſt bon de remarquer, parce qu'il renferme une bienſéance digne de la Déeſſe qui parle. Elle commence par l'accuſatif μητέρα, *matrem*, & elle employe enſuite le verbe ἴτω, *eat, aille.* On voit bien qu'il n'y a pas là de conſtruction. D'où vient cela? Il vient de ce que Minerve vouloit dire d'abord *voſtre mere, renvoyez-là:* μητέρα ἀπόπεμψον. Mais aprés avoir dit μητέρα, le terme ἀπόπεμψον luy a paru trop dur, & laiſſant l'accuſatif ſeul par une ellipſe, il a continué par le nominatif ἴτω qui n'a rien que de

doux, Telemaque eſt incapable de renvoyer ſa mere, mais ſa mere peut fort bien prendre le parti de ſe retirer.

Là Icarius & Peribée auront ſoin] Aprés avoir dit qu'*elle ſe retire dans le Palais de ſon pere*, il adjoute, *ils auront ſoin*: pourquoy ce pluriel aprés le mot *pere* qui eſt au ſingulier ! c'eſt que le pere comprend auſſi la mere. C'eſt pourquoy j'ay mis dans la Traduction, *Icarius & Peribée auront ſoin, &c.* Car on ne peut pas douter qu'il ne parle icy du pere & de la mere de Penelope, puiſqu'il dit τεύξουσι γάμον, qu'ils feront la nopce.

Ou ſi la Divine fille de Jupiter, la Renommée, qui plus que toute autre Déeſſe] Ce paſſage eſt un peu different dans l'original, & il eſt neceſſaire de l'expliquer, car il ne laiſſe pas d'eſtre difficile. Homere dit, *Ou ſi vous entendrez quelque parole (échapée) de la part de Jupiter, & qui ſouvent apporte aux hommes le bruit de ce qu'ils cherchent.* Le Poëte appelle ὄσσα, quelque parole échapée par hazard, comme celles que les Latins appelloient *omina.* Il dit que cette parole vient ἐκ Διὸς, *de Jupiter,* parce que c'eſt par un effet de ſa Providence que cette parole arrive juſqu'à nous, & il adjoute qu'elle porte aux hommes κλέος, c'eſt à dire, le bruit de ce qui doit arriver ; car, comme Euſta-



the l'a remarqué, κλέος dans Homere signifie φήμη, *le bruit.* En effet, il arrive tous les jours qu'on entend des nouvelles confuses dont on ne connoist ni la source ni les autheurs, & qui enfin se trouvent veritables. Voilà le sens de l'original, j'ay tasché de le conserver dans la Traduction, mais en la rendant plus sensible.

Page 23. *Chez le Divin Nestor*] Homere donne icy à Nestor l'épithete de *Divin*, & ne donne à Menelas que celle de ξανθὸς, *blond.* Il honore beaucoup plus la sagesse que la naissance.

De-là vous irez à Sparte chez Menelas qui est revenu de Troye aprés tous les autres] Menelas estant revenu le dernier pourra luy donner des nouvelles plus fraisches & plus sûres de son pere que tous les autres.

Vous luy éleverez un tombeau] C'est donc un vain tombeau, σῆμα τὸ κενήριον, comme dit Eustathe. C'est à dire, un tombeau vuide qui ne renferme pas le corps.

Et vous donnerez à vostre mere un mary que vous choisirez vous-mesme] Ce passage me paroist remarquable, qu'une Princesse qui veut se remarier, doive recevoir ce nouveau mary de la main de son fils. Il y a à

cela bien de la raiſon & de la bienſéance.

Page 24. *N'entendez-vous pas quelle gloire s'eſt acquiſe le jeune Oreſte*] La ſituation de Telemaque n'eſt nullement ſemblable à celle d'Oreſte. Mais comme Oreſte a acquis une grande gloire en tuant le meurtrier de ſon pere, Minerve veut faire entendre à ce jeune Prince qu'il en acquerra une pareille, en tuant les Princes qui perſecutent ſa mere & qui ruinent ſa maiſon.

Page 26. *La Déeſſe le quitte & s'envole comme un oyſeau & diſparoiſt*] Il y a dans le Grec, ὄρνις δ' ὣς ἀνόπαια διέπτατο, & l'on a expliqué ce mot ἀνόπαια bien differemment. Les uns veulent que ce ſoit le nom propre de l'oyſeau, une eſpece d'aigle appellée ἀνόπαια, *la Déeſſe s'envole comme l'oyſeau qu'on appelle* ἀνόπαια. Les autres veulent que ἀνόπαια ſignifie *par le trou de la porte*, les autres *par la cheminée ;* & d'autres enfin prétendent que ἀνόπαια eſt la meſme choſe que ἀφανὴς, *inviſible*, & c'eſt le ſens que j'ay ſuivi, parce qu'il me paroiſt le plus naturel & le ſeul veritable. *La Déeſſe s'envola comme un oyſeau & diſparut.* Le Poëte compare le vol de Minerve à celuy d'un oyſeau, qui dans un moment diſparoiſt à noſtre vûë.

Il chantoit le retour des Grecs] Et voilà la grande raiſon du ſilence des Princes & de l'attention qu'ils donnoient à ſon chant, ils s'attendoient que ce chantre leur apprendroit peut-eſtre la mort d'Ulyſſe, car ils regardoient ces chantres comme une eſpece de prophetes, & ils eſtoient perſuadez qu'ils eſtoient veritablement inſpirez.

Que la Déeſſe Minerve leur avoit rendu ſi funeſte] A cauſe de l'inſolence d'Ajax le Locrien, qui avoit prophané ſon temple par la plus impie de toutes les actions.

Elle s'arreſta ſur le ſeüil de la porte] Homere ne fait pas faire une ſeule action à Penelope, ni une ſeule démarche qui ne ſoit dans toutes les regles de la ſageſſe & de la retenuë la plus ſcrupuleuſe. La douleur la fait deſcendre de ſon appartement pour ordonner à Phemius de chanter autre choſe que le retour des Grecs. Elle n'entre pas dans la ſale, elle n'approche point de ces inſolents, plus redoutables encore dans la débauche, elle ne ſe découvre pas le viſage, & ſes yeux ſont baignez de pleurs.

Page 27. *Vous eſtes inſtruit de toutes les actions les plus, &c.*] Homere veut dire que Phemius eſtoit tres ſçavant dans l'Hiſtoire & qu'il eſtoit grand Philoſophe, car la

veritable définition de la Philoſophie, c'eſt qu'*elle eſt la connoiſſance des choſes Divines & humaines.* Homere eſt donc le premier auteur de cette définition. C'eſt une remarque d'Euſtathe qui m'a parû digne d'eſtre rapportée.

Et c'eſt de-là que les plus grands muſiciens tirent d'ordinaire les ſujets de leurs chants] Cela eſt vray, & c'eſt pourquoy Virgile feint que le chantre Jopas chante à la table de Didon, non les avantures particulieres de quelques Princes, mais les ſecrets les plus profonds de l'Aſtronomie :

Hic canit errantem lunam ſoliſque labores. *A la fin du liv. 1. de l'Eneïde.*

Au reſte, par tout cet endroit il eſt aiſé de voir que les chants de ces muſiciens eſtoient de grands ouvrages. Les chants que nous appellons aujourd'huy *des cantates* en approchent beaucoup, & bien-loin de s'eſtonner qu'on les ait introduits parmi nous dans ce dernier ſiecle, on doit eſtre ſurpris qu'on ne l'ait pas pluſtoſt fait. Car ils ſont tres conformes à la raiſon, & donnent lieu à une grande varieté de muſique ; on pourroit ſeulement deſirer que les ſujets y fuſſent auſſi ſagement traitez, que la maniere eſt ſagement imaginée.

Mais quittez celuy que vous avez com-

mencé, dont le ſujet eſt trop triſte, & qui me, &c.] Penelope n'explique pas icy la veritable raiſon, elle en a une plus ſolide & plus profonde. Elle ne veut pas que Phemius continuë ce chant, de peur qu'enfin il n'apprenne aux Pourſuivants des choſes qui ſeroient fort contraires à ſes intereſts; car, ou il fera entendre qu'Ulyſſe eſt mort, & alors ils uſeront de violence pour l'obliger à ſe declarer & à choiſir un mary; ou il les menacera qu'il eſt preſt de revenir; & alors ils prendront des meſures contre ſa vie. D'ailleurs, adjoute Euſtathe, ce n'eſt point au chantre Phemius à chanter le retour d'Ulyſſe, c'eſt à Homere. Ainſi c'eſt fort à propos que Penelope l'empeſche de continuer, & Homere fait tirer du ſujet les raiſons neceſſaires & plauſibles.

Page 28. *Dont la gloire eſt répanduë dans tout le pays d'Argos & dans toute la Grece*] Mais la gloire d'Ulyſſe n'avoit pas ſeulement rempli la Grece, elle eſtoit parvenuë en bien d'autres climats. Ulyſſe eſtoit connu en Italie, en Eſpagne, en Affrique. D'où vient donc que Penelope luy donne des bornes ſi étroites? c'eſt qu'elle ne ſçavoit pas alors tous ſes travaux, & qu'elle croyoit qu'il avoit peri dans quelqu'une des iſles de la Grece, & qu'il n'y avoit que les Grecs qui fuſſent informez de ſes grandes

actions & de ses malheurs. Car je ne sçaurois gouster la raison qu'Eustathe adjouste, que Penelope ne faisoit cas que de la gloire que l'on acqueroit parmi les Grecs, & qu'elle méprisoit l'estime des barbares.

Ma mere, pourquoy deffendez-vous] Telemaque ne dit jamais la *Princesse* ni la *Reyne* en parlant de Penelope, & en luy parlant, il dit tousjours *ma mere.* Ces termes de *pere* & de *mere* sont si respectables & si saints, qu'on ne doit jamais en substituer d'autres à leur place. Cependant une malheureuse délicatesse a introduit de nos jours une pernicieuse coutume; on regarde ces mots *mon pere, ma mere* comme des mots ignobles; il n'y a pas jusqu'au petit bourgeois qui ne se croye obligé de dire *Monsieur*, *Madame*, en parlant à ceux qui luy ont donné le jour. Qu'arrive-t-il de-là? Il arrive qu'en perdant ces noms naturels, nous perdons les sentiments qu'ils inspirent, & que les familles ne sont plus des familles, mais des societez d'estrangers. Je n'ay pû laisser passer cette occasion de marquer l'extreme aversion que j'ay pour une vanité si mal entenduë.

Ce ne sont point les chantres qui sont cause de nos malheurs] Telemaque croit que c'est par une superstition, assez ordinaire aux femmes, que Penelope ne veut pas que

Phemius chante le retour des Grecs, & ſur cela il luy dit fort bien que ce ne ſont pas les chantres qui ſont cauſe des malheurs qu'ils chantent ; car ces malheurs n'arrivent pas parce qu'ils les chantent, mais ils les chantent parce qu'ils ſont arrivez.

Aux miſerables mortels] Le Grec dit, ἀνδράσιν ἀλφηστῇσιν, *aux hommes laborieux, induſtrieux, dont les beſoins aiguiſent l'induſtrie.* C'eſt à dire, aux hommes qui par la miſere de leur condition, ſont forcez de travailler continuellement à imaginer, à trouver des remedes contre les malheurs qui les accablent, car c'eſt cette neceſſité qui eſt la mere des arts. De-là le mot ἀλφησταὶ a eſté pris pour des *gens d'eſprit,* comme au commencement du Livre IV. & pour des *gens habiles,* & qui ont acquis de la réputation dans leur art comme dans le Livre XI. 261. Il eſt formé du verbe ἀλφεῖν, qui ſignifie *imaginer, trouver.*

Car le gouſt de tous les hommes, c'eſt d'aimer touſjours mieux les chanſons les plus nouvelles] Ce gouſt eſt general. Pindare a dit ſur cela dans l'od. 19. des Olympioniques :

.... Αἴνει δὲ παλαιὸν
Μὲν οἶνον, ἄνθεα δ' ὕμνων
Νεωτέρων.

Loüez le vin vieux & les fleurs des chansons nouvelles.

Et ne pensez qu'à vos occupations ordinaires, reprenez vos toiles, vos fuseaux] C'est la mesme chose que ce qu'Hector dit à Andromaque dans le Livre VI. de l'Iliade. Il n'y a qu'un mot de changé, Hector parle de la guerre & Telemaque parle des discours. Ainsi Homere est le premier qui ait enseigné à parodier des vers, comme Eustathe l'a remarqué.

Page 29. *Penelope estonnée de la sagesse de son fils*] Cette Princesse ne doute point que quelque Dieu n'inspire Telemaque, & ne luy mette dans le cœur tout ce qu'il doit faire dans cette occasion. C'est pourquoy elle obeït sans repliquer.

Jusqu'à ce que la Déesse Minerve luy eust envoyé un doux sommeil] Ce n'est pas l'employ de Minerve d'envoyer le sommeil, mais Homere veut dire seulement que la sagesse & la raison firent comprendre à Penelope qu'il falloit suspendre ses déplaisirs & ses larmes, & que ce fut ce qui l'endormit.

Page 30. *Un chantre comme celuy-cy, qui est égal aux Dieux*] Car estant inspiré par les Muses, il chante comme les Muses mesmes.

Page 31. *Antinoüs rompt le ſilence, & dit*] Parmi ces Pourſuivants il y en avoit deux qui eſtoient les premiers Princes d'Ithaque, parents d'Ulyſſe, Antinoüs & Eurymaque. Antinoüs eſt un homme violent & plein de fiel, & Eurymaque un homme plus doux & plus moderé, & qui ſçait s'accommoder au temps & aux occaſions. Ce diſcours d'Antinoüs eſt une raillerie fine & une imprécation, car il veut luy dire que n'ayant pas meſme eſté bien élevé & bien inſtruit par des hommes, il veut parler comme s'il eſtoit inſpiré par les Dieux. Il ſouhaite qu'il ne regne jamais, car puiſqu'il parle ſi fierement, n'eſtant que Prince, que ne feroit-il point s'il eſtoit Roy, & qu'il fuſt en poſſeſſion d'un Eſtat qui ne luy appartient que par ſucceſſion, & auquel il ne ſçauroit prétendre par ſon merite. Telemaque l'entend fort bien, mais inſpiré par Minerve il diſſimule & prend cette imprécation pour une priere qu'Antinoüs fait en ſa faveur.

Je recevrois de bon cœur le ſceptre des mains de Jupiter] C'eſt comme s'il luy diſoit, je ſuis perſuadé que c'eſt par amitié pour moy que vous ſouhaitez que je ne regne point icy, car vous regardez ſans doute la Royauté comme un eſtat plein d'embarras & d'inquietudes qui doivent le faire fuir. Je vous ſuis bien obligé de ces ſentiments, je

vous avouë pourtant que je recevrois volontiers le ſceptre, ſi Jupiter me l'accordoit.

Mais vous paroiſt-il que la Royauté ſoit un ſi mauvais preſent] Mais examinons pourquoy vous trouvez la Royauté un eſtat ſi dangereux. Ce n'eſt pas la Royauté qui eſt mauvaiſe, c'eſt la tyrannie. C'eſt le mot *βασιλεὺς Roy*, qui fonde tout le raiſonnement de Telemaque. Et pour le faire entendre, je l'ay eſtendu dans ma Traduction.

Un Roy voit bientoſt ſa maiſon pleine de richeſſes] Un Prince comme Telemaque, inſtruit par Minerve, ne fait pas conſiſter la fin de la Royauté dans les richeſſes & dans les honneurs, mais il veut faire entendre que les richeſſes & les honneurs ſont la récompenſe de la juſtice des Roys. Un Roy, c'eſt à dire, un Roy juſte. Les autres ne ſont pas des Roys.

Page 32. *Mais quand je ne ſeray pas Roy d'Ithaque, il y a dans cette iſle pluſieurs autres Princes*] Quoy-que Telemaque diſſimule, il ne laiſſe pas de piquer Antinoüs à ſon tour, car il veut luy faire entendre que quand bien il ne regneroit pas, le Royaume ne regarderoit pas Antinoüs, ni aucun des Pourſuivants, parce qu'il y a d'autres Princes plus dignes de cet honneur. Il appelle

βασιλεῖς *Roys,* les Princes, les Grands qui ne sont pas Roys, mais qui peuvent l'estre. Dans l'Escriture sainte nous voyons que les fils de David sont appellez Roys. Et que David luy-mesme appelle Roy son fils Absalon, qui venoit de se faire déclarer Roy par une conjuration horrible.

Pour moy je me contente de regner sur toute ma maison] Telemaque adjoute cela pour endormir les Princes, en leur faisant croire qu'il ne pense à prendre aucunes mesures pour conserver le Royaume qui luy appartient.

Et qu'il a faits dans toutes ses courses] Car, comme je l'ay desja dit, le mestier de pirate estoit honorable, & les heros mesme ne le dédaignoient pas.

Telemaque, tout ce que vous dites là est entre les mains des Dieux qui feront asseoir sur le throne d'Ithaque celuy, &c.] C'est le discours d'un homme plus doux & plus moderé en apparence qu'Antinoüs, mais qui sous cette moderation apparente, ne laisse pas de cacher beaucoup de venin. Telemaque vient de dire deux choses : la premiere, que quand bien il ne regneroit pas dans Ithaque, il y avoit dans cette isle plusieurs Princes dignes de cet honneur, pour faire

entendre que ce ne feroit pas uue neceffité qu'on choifift pour Roy un de ces Pourfuivants ; & la feconde, que pour luy il fe contenteroit de regner fur fa maifon. Eurymaque répond à ces deux chofes: à la premiere il répond que c'eft Jupiter qui donnera le Royaume à celuy qu'il voudra choifir , & que ce n'eft pas à Telemaque à en décider ; & à la feconde, il répond par un fouhait qui renferme une forte d'imprécation, ou du moins qui eft plus favorable aux Pourfuivants qu'à Telemaque, *Regnez dans voftre maifon,* luy dit-il, *& que jamais vous ne voyez arriver icy un homme qui vous dépoüille.* C'eft à dire, joüiffez paifiblement de voftre bien comme un particulier, & que jamais aucun eftranger ne vienne vous dépoüiller, & chaffer l'ufurpateur qui fera affis fur le throne d'Ithaque, qui vous eftoit deû.

Page 33. *Ou n'eft-il venu que pour retirer le payement de quelque dette qu'il ait icy !*] Selon la coutume de ces temps-là, où les plus grands Seigneurs alloient eux-mefmes retirer le payement de ce qui leur eftoit deû chez les eftrangers. C'eft ainfi que le jeune Tobie fut envoyé par fon pere à Ragés dans la Medie pour fe faire payer de dix talents qu'il avoit preftez à Gabelus. Tob. 18. 21. 22.

Je n'espere plus de voir mon pere de retour] Le but de Telemaque est de persuader à ces Princes qu'il a perdu toute esperance de revoir son pere, & par consequent qu'il ne pense pas à luy succeder. Mais en mesme temps il ne laisse pas d'entretenir leur inquietude, & de les tenir en respect, en leur faisant entendre qu'il y a des nouvelles & des prédictions mesmes qui promettent son retour.

Ni aux prédictions que ma mere me débite aprés les avoir recüeillies avec soin des Devins] Qu'Homere peint bien icy le caractere des femmes qui attendent impatiemment le retour de quelqu'un qui leur est cher! Toutes les nouvelles, tous les bruits qu'on fait courir sont recüeillis avec soin, les Devins sont consultez, toute l'Astrologie est employée à les servir, & par ce grand secours des prédictions ordinairement flateuses, leur esprit se remplit d'esperance & gouste quelque tranquilité. Tous les temps se ressemblent.

Page 34. *Et lorsque l'estoile du soir*] Le Grec dit, *mais lorsque le noir vesper*, & peut-estre que par cette epithete Homere fait voir, qu'il a connu ce que Pythagore a le premier publié que l'estoile du soir, qu'on appelle *Venus* & *Vesper*, est la mesme que l'estoile

du matin appellée *Lucifer* & *Phosphore*.

Monta dans son appartement qui estoit au haut d'un pavillon] Telemaque ne loge point dans le Palais, dans le corps de logis qu'habitoit la Reyne. Il n'auroit pas esté honneste qu'un jeune homme eust logé au milieu de tant de femmes. Voilà pourquoy Homere dit qu'il avoit son appartement au haut d'un pavillon qui avoit esté basti au bout de la cour dans un lieu separé & enfermé, afin qu'il n'y eust point de communication. Eustathe nous fait remarquer icy *thalamus* pour l'appartement d'un homme, au lieu que ceux qui ont écrit aprés Homere, ont tousjours appellé de ce nom l'appartement des femmes.

Euryclée fille d'Ops & petite fille de Peisenor] Homere s'arreste à nous expliquer icy la naissance & la fortune de cette Esclave de Laërte, parce qu'elle joüera un rolle considerable dans la reconnoissance d'Ulysse, & que d'ailleurs une femme aussi affectionnée qu'elle estoit à la maison de son maistre, est digne qu'on la distingue.

Portoit devant luy deux flambeaux allumez] Le Grec dit, *des torches allumées*. Il est bon de remarquer icy la modestie de ces temps heroïques. Un jeune Prince comme

Telemaque allant ſe coucher, n'eſt conduit que par une des femmes de ſa mere & la plus âgée, qui porte devant luy des torches, c'eſt à dire, des morceaux de bois dont on ſe ſervoit pour éclairer. Elle luy ſert de valet de chambre, elle nettoye la robe qu'il vient de quitter, & la met, non ſur un beau ſiege couvert d'étoffe magnifique, ou dans une corbeille, mais à une cheville qui eſtoit dans le mur prés de ſon lit. La baſſeſſe de noſtre mot *cheville* m'a empeſché de l'employer dans ma Traduction. Il auroit trop déplu aux yeux de noſtre ſiecle, à ces yeux *corruptis vanis rerum*, & qui ne voyent pas que cette ſimplicité, meſlée avec la magnificence qui paroiſt d'ailleurs dans ces Poëmes, n'eſt pas une ſimplicité de pauvreté & de baſſeſſe, mais une ſimplicité de mœurs; & que c'eſt une preuve qu'Homere a peint veritablement les uſages de ces anciens temps.

Mais pour ne pas cauſer de jalouſie, il n'avoit jamais penſé à l'aimer] Le Poëte releve icy la ſageſſe de Laërte, pour inſtruire tousjours ſon Lecteur, & pour faire honneur à ſon heros, car c'eſt un grand avantage d'eſtre né de gens ſages & vertueux.

Page 35. *Tire la porte par ſon anneau d'argent, & lâchant la courroye*] Voilà comme eſtoient faites les portes de ces

temps-là, il y avoit au milieu un anneau qui ſervoit à les tirer, & qui s'appelloit *κορώνη, κρίκος, ἐπιασπαςὴρ* & *ῥόπτρον.* Et il y avoit tout auprés un trou d'où ſortoit une courroye qui levoit ou lâchoit une barre ou un levier qui eſtoit derriere, & qui fermoit quand elle eſtoit lâchée, & ouvroit quand on la tiroit.

Telemaque paſſa la nuit à chercher en luy-meſme les moyens] Telemaque ne paſſe pas la nuit à dormir, il l'employe à penſer à ſes affaires comme un homme ſenſé.



Argument du Livre II.

TElemaque tient une aſſemblée dans laquelle il ſe plaint hautement des Princes qui recherchent ſa mere ; & il leur déclare qu'ils n'ont qu'à ſortir du Palais d'Ulyſſe. Il conjure ſes peuples de l'aſſiſter, & de ſe déclarer contre ces inſolents. Ces Princes veulent ſe juſtifier, & l'obliger à renvoyer Penelope à ſon pere Icarius. Telemaque fait voir l'injuſtice de cette demande. Sur ce moment Jupiter envoye deux aigles. Un devin explique ce prodige, & un des Princes fait tous ſes efforts pour décrediter ſa prédiction. Telemaque demande un vaiſſeau pour aller à Sparte & à Pylos chercher des nouvelles de ſon pere. L'aſſemblée rompuë, Telemaque va faire ſes prieres à Minerve ſur le bord de la mer. Cette Déeſſe luy apparoiſt ſous la figure de Mentor, & l'aſſûre de ſon ſecours. On prepare un navire ; Euryclée donne les proviſions neceſſaires, & Telemaque s'embarque à l'entrée de la nuit.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE II.

L'AURORE commençoit à peine à dorer l'horizon, que le fils d'Ulysse se leva & prit un habit magnifique, mit sur ses épaules un baudrier d'où pendoit une riche espée, & aprés avoir couvert ses beaux pieds de riches brodequins, il sortit de sa chambre semblable à un Dieu. Sans perdre un moment il donne ordre à ses herauts d'appeller les Grecs à une assemblée, les herauts obéïssent, & aussitost les Grecs s'assemblent. Dés qu'ils sont arrivez & qu'ils ont

pris leur place, Telemaque ſe rend au milieu d'eux, tenant au lieu de ſceptre une longue pique, & ſuivi de deux chiens, ſes gardes fidelles, Minerve avoit répandu ſur toute ſa perſonne une grace toute divine. Les peuples le voyant entrer ſont ſaiſis d'admiration ; il ſe place ſur le throne de ſon pere, & les vieillards s'éloignent par reſpect. Le heros Egyptius parla le premier. Il eſtoit courbé ſous le poids des ans, & une longue expérience l'avoit inſtruit. Son fils, le vaillant Antiphus, s'eſtoit embarqué avec Ulyſſe & l'avoit ſuivi à Ilion, mais le cruel Cyclope le devora dans le fond de ſon antre, & ce fut le dernier qu'il devora. Il luy reſtoit encore trois fils, l'un, appellé Eurynome, eſtoit un des Pourſuivants de Penelope, & les deux autres avoient ſoin des biens de leur pere. Cette conſolation n'empeſchoit pas ce malheureux pere de ſe ſouvenir de

ſon aiſné, il en conſervoit tousjours l'idée & paſſoit ſa vie dans l'amertume & dans l'affliction. Et alors le viſage baigné de larmes, il dit :

Peuples d'Ithaque, écoutez- «
moy, nous n'avons vû tenir icy «
d'aſſemblée ni de conſeil depuis le «
départ du divin Ulyſſe. Qui eſt «
donc celuy qui nous a aſſemblez? «
quel preſſant beſoin luy a inſpiré «
cette penſée! eſt-ce quelqu'un de «
nos jeunes gens? eſt-ce quelqu'un «
de nos vieillards? a-t-il receu de «
l'armée quelque nouvelle dont il «
veüeille nous faire part? ou veut-il «
nous inſtruire de quelque choſe «
qui regarde le public. Qui que ce «
ſoit, c'eſt ſans doute un homme «
de bien, puiſſe-t-il réüſſir dans ſon «
entrepriſe, & que Jupiter le favo- «
riſe dans tous ſes deſſeins. «

Il parla ainſi, & le fils d'Ulyſſe charmé de ce bon augure, ne fuſt pas long-temps aſſis, mais plein

d'impatience il ſe leva au milieu de l'aſſemblée, & aprés que le heraut Peiſenor plein de prudence & de ſageſſe, luy eut mis dans les mains ſon ſceptre, il parla ainſi, en adreſſant la parole à Egyptius :

» Sage vieillard, celuy qui a aſſem- » blé le peuple n'eſt pas lóin, vous » le voyez devant vos yeux. Et c'eſt » la douleur dont je ſuis accablé qui » m'a fait prendre ce parti ; je n'ay » receu aucune nouvelle de l'armée » dont je puiſſe vous faire part, & je » n'ay rien à vous propoſer pour le » public. C'eſt une affaire particu- » liere qui me regarde. Un grand » malheur, que dis-je ! deux mal- » heurs épouvantables ſont tombez » en meſme temps ſur ma maiſon. » L'un, j'ay perdu mon pere, la gloire » de nos jours, qui regnoit ſur vous » avec tant de bonté & de juſtice, » que vous trouviez en luy bien » moins un maiſtre qu'un pere plein » de douceur ; & l'autre, qui met le comble

comble au premier, & qui va ren- «
verſer mes Eſtats & me ruiner ſans «
reſſource ; une foule de Princes «
s'attachent à rechercher ma mere «
ſans ſon conſentement, & ce ſont «
les principaux de mon Royaume. «
Ils refuſent tous de ſe retirer au- «
prés de mon grand pere Icarius, «
qui donneroit une groſſe dot à ſa «
fille, & l'accorderoit à celuy d'en- «
tre eux qui luy ſeroit le plus agréa- «
ble. Mais ils s'opiniaſtrent à de- «
meurer chez moy, où ils égorgent «
tous les jours mes bœufs , mes «
agneaux & mes chevres, font con- «
tinuellement des feſtins & épuiſent «
mes celliers , & tout mon bien ſe «
diſſipe parce qu'il n'y a point icy «
d'homme comme Ulyſſe qui puiſſe «
éloigner ce fleau , & que je ne ſuis «
pas encore en eſtat de m'y oppoſer, «
(mais il viendra un jour que je leur «
paroiſtray terrible) je n'ay pas en- «
core appris à manier les armes. Cer- «
tainement je me vengerois s'il eſ- «

» toit en mon pouvoir. Tout ce qui
» se passe icy ne peut estre supporté,
» & ma maison périt avec trop de
» honte. Concevez-en donc enfin
» une juste indignation ; respectez les
» peuples voisins ; évitez leurs repro-
» ches, & sur-tout redoutez la co-
» lere des Dieux, de peur qu'irritez
» de tant d'actions indignes, ils n'en
» fassent tomber sur vos testes la pu-
» nition qu'elles meritent. Je vous
» en conjure au nom de Jupiter
» Olympien, & de Themis, qui pré-
» side aux assemblées, & qui dissipe
» ou fait réüssir tous les conseils &
» tous les projets des hommes, mes
» amis, opposez-vous à ces injustices,
» & que je n'aye qu'à me livrer tout
» entier à l'affliction que me cause la
» perte de mon pere. Que si jamais
» le divin Ulysse avec un cœur en-
» nemi vous a accablez de maux, ven-
» gez-vous en sur moy, je me livre
» à toute vostre haine ; excitez en-
» core ces insolents & suivez leur

exemple. Il me ſeroit beaucoup «
plus avantageux que ce fuſt vous «
qui devoraſſiez mes biens & mes «
troupeaux & tout ce que j'ay de «
plus précieux; je pourrois au moins «
eſperer que vous m'en dédomma- «
geriez un jour, car je n'aurois qu'à «
aller par toute la ville repreſenter «
le tort qu'on m'auroit fait, & re- «
demander mon bien juſqu'à ce «
qu'on m'euſt rendu juſtice. Au lieu «
que preſentement vous me préci- «
pitez dans des maux qui ſont ſans «
remede. «

Il parle ainſi, animé par la colere, & le viſage baigné de pleurs, & il jette à terre ſon ſceptre. Le peuple eſt rempli de compaſſion. Tous les Princes demeurent dans le ſilence ſans oſer répondre: Antinoüs fut le ſeul qui eut la hardieſſe de repartir:

Telemaque, qui témoignez dans «
vos diſcours tant de hauteur & tant «
d'audace, que venez-vous de dire «

» pour nous deshonorer! vous vou-
» lez nous exposer à d'éternels re-
» proches. Ce ne sont point les
» Amants de la Reyne vostre mere
» qui sont cause de vos malheurs,
» c'est la Reyne elle-mesme qui n'a
» recours qu'à des artifices & à des
» subtilitez. Il y a desja trois années
» entieres, & la quatriéme va bien-
» tost finir, qu'elle élude toutes les
» Poursuites des Grecs. Elle nous
» amuse tous de belles esperances;
» elle promet à chacun de nous en
» envoyant messages sur messages, &
» elle pense tout le contraire de ce
» qu'elle promet. Voicy le dernier
» tour dont elle s'est avisée: Elle s'est
» mise à travailler dans son apparte-
» ment à une toile tres fine & d'une
» immense grandeur, & nous a dit à
» tous: *Jeunes Princes, qui me pour-*
» *suivez en mariage, puisque le divin*
» *Ulysse n'est plus, attendez, je vous*
» *prie, & permettez que je ne pense*
» *à mes nopces qu'aprés que j'auray*

achevé cette toile que j'ay commencée ; il ne faut pas que tout mon ouvrage ſoit perdu. Je la prépare pour les funerailles de Laërte, quand la Parque cruelle l'aura livré à la mort, afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches ſi j'avois laiſſé ſans drap mortuaire fait de ma main, un homme ſi cher & qui poſſedoit tant de biens. C'eſt ainſi qu'elle parla, & nous nous laiſſâmes amuſer par ſes paroles. Le jour elle travailloit avec beaucoup d'aſſiduité, mais la nuit, dés que les torches eſtoient allumées, elle défaiſoit ce qu'elle avoit fait le jour. Cette ruſe nous a eſté cachée trois ans entiers : mais enfin la quatriéme année eſtant venuë & preſque finie, une de ſes femmes, qui eſtoit de la confidence, nous a avertis de ce complot ; nous-meſmes nous l'avons ſurpriſe comme elle défaiſoit cet ouvrage admirable, & nous l'avons forcée

» malgré elle de l'achever. Voicy
» donc la réponse que tous ses Pour-
» suivants vous font par ma bouche,
» afin que ni vous ni aucun des Grecs
» n'en prétendiez cause d'ignorance :
» Renvoyez vostre mere, & obligez-
» la à se déclarer en faveur de celuy
» que son pere choisira & qu'elle
» trouvera le plus aimable. Que si
» elle prétend nous amuser icy, &
» nous faire languir encore long-
» temps, jusqu'à ce qu'elle ait mis en
» œuvre toutes les instructions que
» Minerve luy a données, en luy en-
» seignant tant de beaux ouvrages,
» en ornant son ame de tant de sa-
» gesse & de vertu, & en luy inspi-
» rant des finesses qui ne sont jamais
» venuës dans l'esprit des femmes les
» plus celebres, de Tyro, d'Alcmene
» & de la belle Mycene, car aucune
» de ces Princesses n'a eû les ruses
» de Penelope, elle prend là un parti
» qui ne vous est pas fort avantageux,
» car nous consumerons icy tout vos-

tre bien, tandis qu'elle persistera « dans le dessein que les Dieux luy « ont inspiré. Il est vray que par « cette conduite elle acquerra beau- « coup de gloire, mais elle achevera « de vous ruiner, car pour nous, « nous n'irons vacquer à aucune de « nos affaires, & nous ne desempa- « rerons point d'icy, que Penelope « n'ait donné la main à celuy qui « luy sera le plus agreable. «

Le sage Telemaque répondit: Antinoüs, il n'est pas possible que « je fasse sortir par force de mon « Palais celle qui m'a donné le jour « & qui m'a nourri elle-mesme. Peut- « estre que mon pere vit dans une « terre estrangere, peut-estre aussi « qu'il ne vit plus: suis-je en estat « de rendre à Icarius toutes ses ri- « chesses, comme il faudra le faire « necessairement, si je renvoye ma « mere sans autre raison que ma vo- « lonté! mon pere enfin de retour « ne manqueroit pas de m'en punir. «

» Et quand je n'aurois rien à crain-
» dre de ſa part, me mettrois-je à
» couvert des vengeances des Dieux,
» aprés que ma mere chaſſée de ma
» maiſon auroit imploré les redouta-
» bles Furies ; & pourrois-je éviter
» l'indignation de tous les hommes
» qui s'éleveroient contre moy. Ja-
» mais un ordre ſi injuſte & ſi cruel
» ne ſortira de ma bouche. Si vous
» en eſtes fâchez, & que vous ſoyez
» ſi rebutez de la conduite de ma
» mere, ſortez de mon Palais, allez
» ailleurs faire des feſtes en vous trait-
» tant tour à tour à vos dépens cha-
» cun dans vos maiſons. Que ſi vous
» trouvez plus utile & plus expedient
» pour vous de conſumer impuné-
» ment le bien d'un ſeul, achevez ;
» j'invoqueray les Dieux immortels,
» & je les prieray qu'ils faſſent chan-
» ger la fortune des méchants, & que
» vous periſſiez tous dans ce Palais,
» ſans que voſtre mort ſoit jamais
» vengée.

Ainſi parla Telemaque ; en meſme temps Jupiter fait partir du ſommet de la montagne deux aigles qui s'abandonnant au gré des vents, ne font d'abord que planer en ſe tenant tousjours l'un prés de l'autre ; mais dés qu'ils ſont arrivez au deſſus de l'aſſemblée où l'on entendoit un bruit confus, alors faiſant pluſieurs tours & battant des aiſles, ils marquent par leurs regards toutes les teſtes des Pourſuivants, & leur prédiſent la mort. Car aprés s'eſtre enſanglanté avec leurs ongles la teſte & le cou, ils prennent leur vol à droite, & traverſant toute la ville, ils regagnent tranquillement leur aire.

Les Grecs n'eurent pas pluſtoſt apperceû ces oyſeaux de Jupiter, qu'ils furent ſaiſis de frayeur ; car ils prévoyoient ce qui devoit s'accomplir. Le fils de Maſtor, le vieillard Halitherſe, qui ſurpaſſoit en expérience tous ceux de ſon âge

pour discerner les oyseaux & pour expliquer leurs présages, prenant la parole, leur dit avec beaucoup d'affection & de prudence:

» Peuples d'Ithaque, écoutez ce » que j'ay à vous annoncer ; Je » m'adresse sur-tout aux Poursui-» vants de Penelope, car c'est parti-» culierement sur leur teste que va » tomber ce malheur. Ulysse ne sera » pas encore long-temps éloigné de » ses amis, il est quelque part prés » d'icy & porte à tous ces Princes » une mort certaine; mais ils ne sont » pas les seuls, plusieurs d'entre » nous qui habitons la haute ville » d'Ithaque, nous sommes menacez » du mesme sort. Avant donc qu'il » tombe sur nos testes, prenons en-» semble des mesures pour l'éviter. » Que ces Princes changent de con-» duite, ils gagneront infiniment à » prendre bientost ce parti. Car ce » n'est point au hazard & sans expé-» rience que je leur prédis ces mal-

heurs, c'eſt avec une certitude en- «
tiere fondée ſur une ſcience qui ne «
trompe point. Et je vous dis que «
tout ce que j'avois prédit à Ulyſſe «
lorſque les Grecs monterent à Ilion, «
& qu'il s'embarqua avec eux, eſt «
arrivé de point en point. Je luy «
avois predit qu'il ſouffriroit des «
maux ſans nombre, qu'il perdroit «
tous ſes Compagnons, & que la «
vingtiéme année il arriveroit dans «
ſa patrie inconnu à tout le monde. «
Voicy la vingtiéme année, & l'é- «
venement va achever de juſtifier ma «
prédiction. «

Eurymaque, fils de Polybe, luy
répondit en ſe mocquant de ſes
menaces : Vieillard, retire-toy, va «
dans ta maiſon faire tes prédictions «
à tes enfants de peur qu'il ne leur «
arrive quelque choſe de funeſte. Je «
ſuis plus capable que toy de pro- «
phetiſer & d'expliquer ce prétendu «
prodige. On voit tous les jours «
une infinité d'oyſeaux voler ſous la «

» voute des cieux, & ils ne ſont pas
» tous porteurs de préſages. Je te
» dis, moy, qu'Ulyſſe eſt mort loin
» de ſes Eſtats, & pluſt aux Dieux
» que tu fuſſes peri avec luy, tu ne
» viendrois pas nous débiter icy tes
» belles propheties, & tu n'exciterois
» pas contre nous Telemaque desja
» aſſez irrité, & cela pour quelque pre-
» ſent que tu eſperes qu'il te fera pour
» recompenſer ton zele. Mais j'ay une
» choſe à te dire, & qui ne manquera
» pas d'arriver, c'eſt que ſi en te ſer-
» vant des vieux tours que ton grand
» âge t'a appris, tu ſurprends la jeu-
» neſſe du Prince pour l'irriter con-
» tre nous, tu ne feras qu'augmenter
» ſes maux, & tu ne viendras nulle-
» ment à bout de tes pernicieux deſ-
» ſeins, nous nous vengerons ſi cruel-
» lement de toy, que tu en conſerve-
» ras long-temps une douleur cui-
» ſante. Le ſeul conſeil que je puis
» donner à Telemaque, c'eſt d'obli-
» ger la Reyne ſa mere à ſe retirer

« chez ſon pere ; là ſes parents auront ſoin de luy faire des nopces magnifiques & de luy préparer des preſents qui répondront à la tendreſſe qu'ils ont pour elle. Car je ne penſe pas que les Grecs renoncent à leur pourſuite, quelque difficile qu'elle ſoit ; nous ne craignons icy perſonne, non pas meſme Telemaque, tout grand harangueur qu'il eſt, & nous nous mettons peu en peine de la prophetie que tu viens nous conter, qui ne ſera jamais accomplie, & qui ne fait que te rendre plus odieux. Nous continüerons de conſumer les biens d'Ulyſſe, & jamais ce deſordre ne ceſſera tandis qu'elle amuſera les Grecs en differant ſon mariage. Tous tant que nous ſommes icy de rivaux, nous attendrons ſans nous rebuter, & nous diſputerons la Reyne à cauſe de ſa vertu, qui nous empeſche de penſer aux autres partis auxquels nous pourrions prétendre. »

Le prudent Telemaque prenant la parole, répondit : Eurymaque, » & vous tous, fiers Poursuivants de » la Reyne ma mere, je ne vous fais » plus la priere que je vous ay faite, » je ne vous en parle plus, les Dieux » & tous les Grecs sçavent ce qui se » passe & cela suffit. Donnez-moy » seulement un vaisseau avec vingt » rameurs qui me menent de costé & » d'autre sur la vaste mer. J'ay resolu » d'aller à Sparte & à Pylos chercher » si je ne découvriray point quelque » chose des avantures de mon pere, » qui est absent depuis tant d'années ; » si je ne pourray rien apprendre » sur son retour ; si quelque mortel » pourra me dire ce qu'il est devenu ; » ou si la fille de Jupiter, la Renom- » mée, qui plus que toute autre Déesse » se fait voler la gloire des hommes » dans tout l'univers, ne m'en don- » nera point quelque nouvelle. Si je » suis assez heureux pour entendre » dire qu'il est en vie & en estat de

revenir, j'attendray la confirmation «
de cette bonne nouvelle une année «
entiere avec toute l'inquietude d'u- «
ne attente tousjours douteuſe. Mais «
ſi j'apprends qu'il ne vit plus, & «
qu'il ne joüit plus de la lumiere du «
ſoleil, je reviendray dans ma chere «
patrie, je luy éleveray un ſuperbe «
tombeau, je luy feray des funerail- «
les magnifiques, & j'obligeray ma «
mere à choiſir un mary. «

Aprés qu'il eut parlé de la ſorte, il s'aſſit, & Mentor ſe leva. C'eſtoit un des plus fidelles amis d'Ulyſſe, & celuy à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le ſoin de toute ſa maiſon, afin qu'il la conduiſiſt ſous les ordres du bon Laërte. Il parla en ces termes qui faiſoient connoiſtre ſa grande ſageſſe:

Ecoutez-moy, peuples d'Itha- «
que, qui eſt le Roy qui deſormais «
voudra eſtre moderé, clement & «
juſte ! qui eſt celuy au contraire «

» qui ne ſera pas dur, emporté, vio-
» lent, & qui ne s'abandonnera pas à
» toutes ſortes d'injuſtices ! lorſque
» nous voyons que parmi tant de
» peuples qui eſtoient ſoumis au di-
» vin Ulyſſe, & qui ont tousjours
» trouvé en luy un pere plein de
» douceur, il n'y a pas un ſeul hom-
» me qui ſe ſouvienne de luy & qui
» n'ait oublié ſes bienfaits. Je n'en
» veux point icy aux fiers Pourſui-
» vants qui commettent dans ce Pa-
» lais toutes ſortes de violences par
» la corruption & la dépravation de
» leur eſprit, car c'eſt au peril de leur
» teſte qu'ils diſſipent les biens d'U-
» lyſſe, quoy-qu'ils eſperent qu'ils
» ne le verront jamais de retour. Mais
» je ſuis veritablement indigné con-
» tre ſon peuple, de voir que vous
» vous tenez tous dans un honteux
» ſilence, & que vous n'avez pas le
» courage de vous oppoſer, au moins
» par vos paroles, aux injuſtices de
» ſes ennemis, quoy-que vous ſoyez

en tres grand nombre, & qu'ils « ſoient bien moins forts que vous. «

Leocrite, fils d'Evenor, luy répondit : Imprudent, inſenſé Men- « tor, que venez-vous de dire pour « nous exciter à nous oppoſer à tant « de deſordres ? Il n'eſt pas facile de « combattre contre des gens qui ſont « tousjours à table, quoy-que vous « ſoyez en plus grand nombre qu'eux. « Si Ulyſſe luy-meſme ſurvenoit au « milieu de ces feſtins, & qu'il entre- « priſt de chaſſer de ſon Palais ces « fiers Pourſuivants, la Reyne ſa fem- « me ne ſe rejoüiroit pas long-temps « de ce retour ſi deſiré, elle le ver- « roit bientoſt perir à ſes yeux, parce « que, quoy-que ſuperieur en nom- « bre, il combattroit avec deſavan- « tage. Vous avez donc parlé contre « toute ſorte de raiſon. Mais que tout « le peuple ſe retire pour vacquer à « ſes affaires. Mentor & Halitherſe, « qui ſont les plus anciens amis d'U- « lyſſe, prépareront à Telemaque tout «

» ce qui eſt neceſſaire pour ſon dé-
» part. Je penſe pourtant que ce
» voyage aboutira à attendre à Itha-
» que les nouvelles dont on eſt en
» peine, & qu'on ne partira point.

Il parla ainſi, & en meſme temps il rompit l'aſſemblée. Chacun ſe retire dans ſa maiſon ; les Pourſuivants reprennent le chemin du Palais d'Ulyſſe, & Telemaque s'en va ſeul ſur le rivage de la mer, & aprés s'eſtre lavé les mains dans ſes ondes, il adreſſe cette priere à Minerve :

» Grande Déeſſe, qui daignaſtes
» hier vous apparoiſtre à moy dans
» mon Palais, & qui m'ordonnaſtes
» de courir la vaſte mer, pour ap-
» prendre des nouvelles du retour de
» mon pere, qui eſt depuis ſi long-
» temps abſent, écoutez-moy. Les
» Grecs, & ſur-tout les Pourſuivants,
» s'oppoſent à l'execution de vos or-
» dres, & retardent mon départ avec
» une inſolence qu'on ne peut plus

ſupporter. Il parla ainſi en priant; « auſſitoſt Minerve prenant la figure & la voix de Mentor, s'approcha de luy, & luy adreſſant la parole,

Telemaque, luy dit-elle, deſormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence, au moins ſi le courage & la ſageſſe d'Ulyſſe ont coulé dans vos veines avec ſon ſang; & comme il eſtoit homme qui effectuoit tousjours, non ſeulement tout ce qu'il avoit entrepris, mais auſſi tout ce qu'il avoit dit une fois, vous ferez de meſme; voſtre voyage ne ſera pas un vain projet, vous l'executerez. Mais ſi vous n'eſtiez pas fils d'Ulyſſe & de Penelope, je n'oſerois me flatter que vous vinſſiez à bout de vos deſſeins. Il eſt vray qu'aujourd'huy peu d'enfants reſſemblent à leurs peres; la pluſpart dégenerent de leur vertu, & il y en a tres peu qui les ſurpaſſent. Mais, comme je vous l'ay desja dit, vous marquez de la valeur

» & de la prudence, & la ſageſſe d'U-
» lyſſe ſe fait desja remarquer en vous;
» on peut donc eſperer que vous ac-
» complirez ce que vous avez reſolu.
» Laiſſez-là les complots & les ma-
» chinations de ces Princes inſenſez.
» Ils n'ont ni prudence ni juſtice, &
» ils ne voyent pas la mort qui par
» l'ordre de leur noire Deſtinée eſt
» desja prés d'eux & va les empor-
» ter tous dans un meſme jour. Le
» voyage que vous méditez ne ſera
» pas long-temps differé, tel eſt le
» ſecours que vous trouverez en moy
» qui ſuis l'ancien ami de voſtre pere;
» je vous équiperay un navire & je
» vous accompagneray. Retournez
» donc dans voſtre Palais, vivez avec
» les Princes à voſtre ordinaire, &
» préparez cependant les proviſions
» dont vous avez beſoin. Rempliſſez-
» en des vaiſſeaux bien conditionnez,
» mettez le vin dans des urnes, & la
» farine, qui fait la force des hom-
» mes, mettez la dans de bonnes

peaux, & moy j'auray ſoin de vous «
choiſir parmi vos ſujets des compa- «
gnons qui vous ſuivront volontai- «
rement. Il y a dans le port d'Itha- «
que aſſez de vaiſſeaux tant vieux «
que nouvellement conſtruits, je «
choiſiray le meilleur, & aprés l'avoir «
équipé, nous nous embarquerons «
enſemble. «

La fille de Jupiter parla ainſi. Et Telemaque ne s'arreſta pas plus long-temps aprés avoir entendu la voix de la Déeſſe. Il reprit le chemin de ſon Palais, le cœur plein de triſteſſe; il trouva dans la cour les fiers Pourſuivants qui dépoüilloient des chevres, & qui faiſoient roſtir des cochons engraiſſez. Antinoüs le voyant arriver, s'avance au devant de luy en riant, le prend par la main, & luy adreſſe ces paroles :

Telemaque qui tenez des propos «
ſi hautains & qui faites voir un cou- «
rage indomptable, ne vous tour- «

» mentez plus à former des projets & » à préparer des harangues ; venez » pluſtoſt faire bonne chere avec » nous , comme vous avez fait juſ- » qu'icy. Les Grecs auront ſoin de » préparer toutes choſes pour voſtre » départ; ils vous donneront un bon » vaiſſeau & des rameurs choiſis, afin » que vous arriviez plus prompte- » ment à la délicieuſe Pylos, pour y » apprendre des nouvelles de voſtre » illuſtre pere.

Le prudent Telemaque luy ré- » pondit : Antinoüs, je ne ſçaurois » me reſoudre à manger avec des in- » ſolents comme vous, avec des im- » pies qui ne reconnoiſſent ni les loix » humaines ni les loix Divines, je » ne gouſterois pas tranquillement le » plaiſir des feſtins. Ne vous ſuffit-il » pas d'avoir juſqu'icy conſumé tout » ce que j'avois de plus beau & de » meilleur, parce que j'eſtois enfant; » preſentement que je ſuis devenu » homme, que l'âge a augmenté mes

forces, & que les bonnes inſtruc- «
tions ont éclairé mon cœur & mon «
eſprit, je taſcheray de haſter voſtre «
malheureuſe deſtinée, ſoit que j'aille «
à Pylos ou que je demeure icy. «
Mais je partiray malgré vous, & «
mon voyage ne ſera pas de ces vains «
projets qui ne s'executent point; je «
partiray pluſtoſt ſur un vaiſſeau de «
rencontre comme un ſimple paſſa- «
ger, puiſque je ne puis obtenir ni «
vaiſſeau ni rameurs, parce que vous «
jugez plus expedient pour vous de «
me les refuſer. «

En finiſſant ces mots, il arrache ſa main des mains d'Antinoüs. Les Princes continüent à préparer leur feſtin, & cependant ils ſe divertiſſent à railler & à brocarder Telemaque. Parmi cette troupe inſolente, les uns diſoient, voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal. Prétend-il donc amener de Pylos ou de Sparte des troupes qui l'aydent à ſe venger! car il

a cette vengeance furieusement à cœur. Où veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre, afin d'en rapporter quelques drogues pernicieuses qu'il meslera dans nostre urne pour nous faire tous perir ! Que sçait-on, disoient les autres, si aprés estre monté sur la vaste mer, il ne sera pas errant & vagabond comme son pere, & n'aura pas une fin aussi malheureuse que luy ! C'est-là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine, car nous aurions celle de partager tous ses biens, & pour son Palais, nous le laisserions à sa mere, ou à celuy qu'elle choisiroit pour mary.

Ainsi parloient les Poursuivants, & le jeune Prince descend dans les celliers spacieux & exhaussez du Roy son pere, où l'on voyoit des monceaux d'or & d'airain, des coffres pleins de riches estoffes, des huiles d'un parfum exquis, & des vaisseaux d'un vin vieux digne d'es-

tre

tre ſervi à la table des Immortels. Toutes ces richeſſes eſtoient rangées par ordre autour de la muraille en attendant Ulyſſe, ſi jamais délivré de ſes travaux, il revenoit heureuſement dans ſon Palais. Ces celliers eſtoient fermez d'une bonne porte avec une double ſerrure, & les clefs en eſtoient confiées à une ſage gouvernante qui veilloit nuit & jour ſur ces threſors avec beaucoup de fidelité & de prudence, c'eſtoit Euryclée fille d'Ops & petite fille de Peiſenor. Telemaque l'ayant fait appeller, luy parla en ces termes :

Ma nourrice, tirez-moy de ce « vin vieux dans des urnes, & don- « nez-moy du plus excellent aprés « celuy que vous gardez pour le plus « malheureux de tous les Princes, « pour le divin Ulyſſe, ſi jamais écha- « pé à la cruelle Parque, il ſe voit « heureuſement de retour chez luy ; « bouchez avec ſoin les urnes ; met- «

» tez dans des peaux bien préparées
» vingt mesures de fleur de farine ;
» que personne que vous ne le sça-
» che, & que tout soit prest cette
» nuit, je viendray le prendre aprés
» que ma mere sera montée dans son
» appartement pour se coucher, car
» je suis resolu d'aller à Sparte & à
» Pylos tascher d'apprendre quelques
» nouvelles du retour de mon pere.

Euryclée entendant cette reso-
lution, jette de grands cris, & les
yeux baignez de larmes, elle luy
» dit : Mon cher fils, pourquoy ce
» dessein vous est-il entré dans la
» teste ? où voulez-vous aller ? vou-
» lez-vous aller courir toute la vaste
» étenduë de la terre ? vous estes fils
» unique & fils si tendrement aimé.
» Le divin Ulysse est mort loin de
» sa patrie, dans quelque pays éloi-
» gné. Vous ne serez pas plustost par-
» ti, que les Poursuivants de la Rey-
» ne vostre mere vous dresseront
» mille ambusches pour vous faire

perir, & ils partageront entre eux « tous vos biens. Demeurez donc « icy au milieu de vos ſujets ; pour- « quoy iriez-vous vous expoſer aux « perils de la mer qui ſont infinis ! « que l'exemple de voſtre pere vous « inſtruiſe. «

Telemaque, touché de ſa tendreſſe, luy répond : Ayez bon cou- « rage, ma chere nourrice, ce deſſein « ne m'eſt pas venu dans l'eſprit ſans « l'inſpiration de quelque Dieu. Mais « jurez-moy que vous ne le décou- « vrirez à ma mere que l'onziéme, ou « le douziéme jour aprés mon départ, « de peur que dans les tranſports de « ſa douleur, elle ne meurtriſſe ſon « beau viſage. Que ſi avant ce terme « elle a d'ailleurs quelque nouvelle « de mon abſence, & qu'elle vous « ordonne de luy dire la verité, alors « vous ſerez quitte de voſtre ſerment. «

Il parla ainſi, & Euryclée prenant les Dieux à temoin, fit le plus grand de tous les ſerments. Quand

elle eut juré, & expliqué ce qu'elle promettoit, elle remplit de vin les urnes, mit de la farine dans des peaux, & Telemaque remontant dans son Palais, alla rejoindre les Princes.

La Déesse Minerve, qui ne perdoit pas de vûë ce qu'elle vouloit executer, prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre, les oblige à se rendre sur le rivage à l'entrée de la nuit, & demande au celebre fils de Phronius, à Noëmon, son navire. Il le promet volontiers & avec grand plaisir. Le soleil cependant se couche, & la nuit répand ses noires ombres sur la terre, Minerve fait lancer à l'eau le navire, l'équipe de tout ce qui est necessaire pour bien voguer, & le tient à la pointe du port. Les compagnons du jeune Prince s'assemblent pressez par la Déesse, qui pour assûrer encore davantage le succés

de son entreprise, va au Palais d'Ulysse & verse un doux sommeil sur les paupieres des Poursuivants. Les fumées du vin font leur effet, ils ne peuvent plus se soutenir, les coupes leur tombent des mains; ils se dispersent dans la ville & vont à pas chancelants chercher à se coucher, n'ayant plus la force de se tenir à table, tant ils sont accablez de sommeil.

Alors Minerve, prenant la figure & la voix de Mentor, appelle Telemaque pour le faire sortir de son Palais. Telemaque, luy dit-elle, « tous vos compagnons sont prests à « faire voile, ils n'attendent plus que « vos ordres, allons donc & ne dif- « ferons pas davantage nostre dé- « part. «

En achevant ces mots elle marche la premiere & Telemaque la suit. A leur arrivée ils trouvent sur le rivage leurs compagnons tout prests, & Telemaque leur adressant

» la parole, leur dit : Allons, mes
» amis, portons dans le vaiſſeau tou-
» tes les proviſions neceſſaires ; je les
» ay fait préparer dans le Palais, ma
» mere n'en ſçait rien, & de toutes
» les femmes il n'y en a qu'une ſeule
» qui ſoit du ſecret. En meſme temps il ſe met à les conduire luy-meſme ; ils le ſuivent. On porte toutes les proviſions & on les charge ſur le vaiſſeau, comme le Prince l'avoit ordonné. Tout eſtant fait, il monte le dernier. Minerve qui le conduit ſe place ſur la poupe, & Telemaque s'aſſied prés d'elle. On délie les cables, les rameurs ſe mettent ſur leurs bancs. Minerve leur envoye un vent favorable, le Zephyre, qui de ſes ſouffles impetueux fait mugir les flots. Telemaque haſtant ſes compagnons, leur ordonne d'appareiller. Pour ſeconder ſon empreſſement, ils dreſſent le maſt, l'aſſûrent par des cordages & déployent les voiles : le vent ſouſſlant au mi-

lieu les enfle, & les flots blanchis d'écume gemissent sous les avirons. Le vaisseau fend rapidement le sein de l'humide plaine. Les rameurs quittant leurs rames, couronnent de vin les coupes & font des libations aux Immortels, sur-tout à la fille de Jupiter, & voguent ainsi toute la nuit & pendant le lever de l'aurore.



REMARQUES SUR L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE II.

Page 117. *Mit sur ses épaules un baudrier*] Le Grec dit, *il mit sur ses épaules une espée*, ce qui marque certainement que c'estoit un baudrier & non pas un ceinturon, comme on l'a desja vû dans l'Iliade.

Tenant au lieu de sceptre une pique] Il prend une pique, parce qu'il alloit à une assemblée où il sçavoit bien qu'il seroit au milieu de ses ennemis.

Page 118. *Et suivi de deux chiens ses gardes fidelles*] Dans ces temps heroïques on se servoit beaucoup de chiens. Nous avons vû dans l'Iliade qu'Achille en nourrissoit de fort grands, & qu'il s'en servoit pour la garde de son camp. Mais, dit-on, voilà une belle circonstance à marquer dans une grande Poësie, *Telemaque ne mar-*

stoit pas seul, il estoit suivi de deux chiens. Il seroit bon que ces grands critiques se souvinssent que la Poësie est comme la Peinture, qui tire de grandes beautez des coutumes les plus simples. Et que non seulement dans la Poësie, mais dans la Prose mesme, on prend plaisir à voir relever les moindres choses qui marquent les usages des anciens temps. Ce qu'Homere dit icy de Telemaque n'est pas different de ce que la sainte Escriture nous dit de Tobie, cent cinquante ans ou environ aprés Homere, *Profectus est autem Tobias, & canis secutus est eum*, Tob. 6. 1. Virgile n'a pas dedaigné la mesme circonstance, car dans le liv. 8. en parlant d'Evandre, il dit :

Necnon & gemini custodes limine ab alto
Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.

Et c'est ce que les plus grands Peintres ont imité.

Et les vieillards s'éloignent par respect] Les *vieillards*, c'est à dire, les Princes & les Principaux d'Ithaque; c'est un mot de dignité qui ne marque pas tousjours un grand âge. D'ailleurs tous ceux qui estoient à cette assemblée estoient plus vieux que Telemaque. Ils s'éloignent par respect, autant ses ennemis que les autres; Dieu imprime sur

les Princes un caractere de majesté qui se fait tousjours sentir, & qui leur attire les respects qui leur sont dûs.

Le heros Egyptius parla le premier] Voilà à Ithaque un Prince appellé *Egyptius*. Cela se pratiquoit souvent, des noms patronymiques ou empruntez des lieux, devenoient des noms propres. Cet Egyptius pouvoit estre d'une famille originaire d'Egypte, ou bien il pouvoit avoir eu ce nom pour y avoir trafiqué.

Et il fut le dernier qu'il devora] Il y a dans le Grec, *& il en fit son dernier repas*. Les anciens ont remarqué qu'Homere s'exprime icy d'une maniere amphibologique, & que ces paroles, *en fit son dernier repas*,

........πύματον δ' ὡπλίσσατο δόρπον,

presentent trois sens. Le premier, *Que cet Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulysse que le Cyclope devora ;* Le second, *Que ce fut luy dont il fit le dernier repas de la journée*, c'est à dire, le *souper ;* Et le troisiéme, *Que ce fut effectivement le dernier repas de ce monstre, qui aprés avoir perdu son œil, renonça à la vie & mourut.* Car il y avoit une tradition que le Cyclope n'avoit pû survivre à son infortune. Le dernier sens n'est nullement fondé dans Homere. Le

ſecond eſt froid, car il n'eſt pas queſtion icy s'il devora Antiphus à diner ou à ſouper. Le premier ſens me paroiſt le ſeul veritable, Antiphus fut le dernier des Compagnons d'Ulyſſe que ce Cyclope devora.

Cette conſolation n'empeſchoit pas ce malheureux pere] Homere n'explique pas ſi ce pere eſtoit inſtruit du malheureux ſort de ſon fils. Il y a bien de l'apparence qu'il l'ignoroit ; d'où l'auroit-il ſçû ? Son affliction venoit ſans doute de l'opinion où il eſtoit, qu'il avoit peri avec Ulyſſe.

Page 119. *Nous n'avons vû tenir icy d'aſſemblée ni de conſeil depuis le départ du divin Ulyſſe*] Homere veut peindre par là le grand deſordre qui regnoit dans Ithaque. Telemaque n'avoit pas eſté en âge de tenir des Conſeils. Penelope ne le pouvoit, car outre que ce n'eſtoit pas l'employ des femmes, elle ne l'auroit pû quand elle l'auroit voulu ; Laërte eſtoit trop vieux, il s'eſtoit meſme retiré, & les amis qui reſtoient à Ulyſſe n'auroient oſé l'entreprendre, de peur de s'attirer les Pourſuivants.

Qui eſt donc celuy qui nous a aſſemblez ?] Egyptius n'ignoroit pas ſans doute que c'eſtoit Telemaque, mais il fait ſemblant de l'ignorer pour tirer de cette ignorance un

prétexte de parler le premier, & pour faire entendre adroitement à ce jeune Prince qu'il a encore des amis, sans s'attirer la haine des Poursuivants, qui pouvoient prendre pour eux ses paroles. Cette adresse produit un tres bon effet, car elle encourage Telemaque & le remplit d'esperance, & elle luy épargne l'embarras où il auroit esté s'il luy avoit fallu ouvrir l'assemblée & parler le premier. Un jeune homme qui n'a point d'experience a besoin d'estre aydé.

Qui que ce soit, c'est sans doute un homme de bien] Il en juge ainsi, parce que dans ce desordre il n'y avoit qu'un homme de bien qui pust avoir le courage d'assembler un Conseil.

Et le fils d'Ulysse charmé de ce bon augure] Telemaque comprend fort bien le tour qu'a pris Egyptius, & prenant pour luy toutes ses paroles, il en tire un bon augure, c'est pourquoy Homere dit, χαῖρε δὲ φήμῃ. Φήμη signifie icy *omen*.

Page 120. *Et aprés que le heraut Peisenor luy eust mis dans les mains son sceptre*] Les Roys & les Princes portoient ordinairement leur sceptre quand ils alloient aux assemblées, aux conseils, & quand ils ne le portoient pas, ils avoient prés d'eux des he-

rauts qui le portoient & qui le leur mettoient entre les mains quand ils vouloient parler, parce qu'alors ils avoient besoin de cette marque de leur dignité. Il en estoit de mesme des juges; ils n'avoient pas le sceptre quand ils estoient assis pour écouter les parties, mais quand ils se levoient pour aller aux opinions, ils le prenoient de la main des herauts, comme Homere nous l'a expliqué dans le liv. XIII. de l'Iliade. *Leurs sceptres sont entre les mains des herauts qui les tiennent prés d'eux, & quand ils se levent l'un aprés l'autre pour aller aux opinions, ils prennent chacun de la main d'un heraut ces sceptres, caractere sacré de la justice.* Il en est icy de mesme de Telemaque, il ne porte pas son sceptre, mais quand il va parler, il le prend de la main de son heraut.

Un grand malheur, que dis-je? deux malheurs épouvantables] C'est le sens de ces paroles, Telemaque commence d'abord par *κακὸν, un grand malheur*, & ensuite se reprenant, il dit, *δοιὰ, deux malheurs.* Ce discours est plein de force & d'adresse.

Que vous trouviez en luy bien moins un maistre qu'un pere plein de douceur] Car les Roys, qui sont seulement maistres & qui ne sont pas peres, ne sont pas de bons Roys. Herodote semble avoir pris d'icy ce qu'il dit

de Cambyse & de Cyrus. Καμβύσης μὲν δεσπότης, Κῦρος δὲ πατήρ. *Cambyse estoit un maistre, & Cyrus un pere.*

Et l'autre, qui met le comble au premier] Le Grec dit, *& l'autre qui est beaucoup plus grand.* Et j'ay vû des gens qui estoient choquez de cet endroit, comme s'il y avoit trop de dureté à Telemaque, de dire que les desordres de sa maison estoient un plus grand malheur que la mort de son pere. Mais c'est une délicatesse sans raison. Il est naturel qu'un fils perde son pere, c'est le cours de la nature, & ce malheur, quoy-que grand, est sans comparaison moindre pour un Prince, que de voir des estrangers s'emparer de sa maison, s'attacher à sa mere malgré elle, dissiper son bien, & vouloir le chasser du throne.

Page 121. *Et ce sont les principaux de mon Royaume*] C'est à dire, de ceux qui devroient estre les plus fidelles à Ulysse & à moy. Telemaque parle ainsi pour augmenter l'indignation du peuple, car de cent huit Poursuivants il n'y en avoit que douze d'Ithaque.

Qui donneroit une grosse dot à sa fille] Car la premiere dot, qu'il luy avoit donnée en la mariant à Ulysse, devoit demeurer à

ſon fils. Une femme donc en ſe remariant ne portoit point à ſon ſecond mary le bien qu'elle avoit porté au premier dont elle avoit des enfants, à moins que ſes enfants ne l'euſſent maltraittée ; cela me paroiſt remarquable.

Et tout mon bien ſe diſſipe] Κατάνεται, c'eſt à dire, *ſe perd, ſe conſume*, ἄνεται, ὄλλυται, ἀναλίσκεται.

Mais il viendra un jour que je leur paroiſtray terrible] Il m'a paru qu'on a tousjours mal expliqué ce vers,

.... Ἦ καὶ ἔπειτα
Λευγαλέοι τ' ἐσόμεσθα.

Car on l'a expliqué, *& je ſuis encore foible*. Mais ce n'eſt point du tout là le ſens. C'eſt une parentheſe. Aprés que Telemaque a dit, *& que je ne ſuis pas encore en âge de m'y oppoſer*, il adjoute comme par une eſpece d'inſpiration, *mais il viendra un jour que je leur paroiſtray terrible.* Λευγαλέος ſignifie *foible, expoſé aux injures*, mais il ſignifie auſſi *terrible, pernicieux*, & il eſt icy dans cette derniere ſignification ; le mot ἔπειτα ſeul le prouve. Cela donne beaucoup de force au diſcours de Telemaque, & eſt tres propre à encourager ſes ſujets.

Je n'ay pas encore appris à manier les armes] Homere dit, *je n'ay pas encore appris la valeur.* Ce Poëte croyoit donc que la valeur s'apprenoit, & que c'est une science comme toutes les autres vertus. C'est ce que Socrate a démonstré. On peut voir le dialogue de Platon intitulé *Lâches* ou *de la valeur.*

Page 122. *Respectez les peuples voysins; évitez leurs reproches*] Car les peuples qui abandonnent leurs Princes, sont immanquablement regardez comme infames, par tous ceux qui apprennent leur lâcheté.

Ils n'en fassent tomber sur vos testes la punition qu'elles meritent] Car Dieu ne punit pas seulement ceux qui commettent ces actions si indignes, mais encore ceux qui les voyent commettre & qui n'ont pas le courage de s'y opposer.

Et de Themis qui preside aux assemblées, & qui assûre ou renverse tous les conseils] Il y a seulement dans le Grec, *& de Themis qui forme ou dissipe les assemblées des hommes.* Eustathe fait entendre qu'Homere parle ainsi par rapport à une coutume qu'on avoit alors de porter aux assemblées une statuë de Themis, & de la remporter quand les assemblées estoient finies. Et de cette

maniere c'estoit Themis qui formoit les assemblées & qui les congedioit. Mais outre que je n'ay vû nulle part aucun vestige de cette coutume, & que je ne croy pas qu'elle ait aucun fondement dans l'Antiquité, je suis persuadée qu'Homere dit icy quelque chose de plus profond & de plus utile. Assurement il veut faire entendre qu'il n'y a que la justice qui assure les déliberations qu'on prend dans ses conseils, elle les fait réüssir quand elles sont justes, & elle les renverse & les dissipe quand elles sont opposées à ses loix.

Que si jamais le divin Ulysse avec un cœur ennemi vous a accablez de maux, vengez-vous en sur moy] Les peuples ne peuvent sans injustice & sans impieté conserver du ressentiment, ni se venger des injustices de leur Roy legitime, beaucoup moins encore s'en venger sur son fils innocent ; mais il faut qu'un Prince soit bien assuré que ses sujets n'ont aucun sujet de se plaindre de son pere, pour oser reveiller ainsi leur ressentiment, & se livrer à toute leur haine, surtout dans le desordre qui regnoit à Ithaque. Il y a là beaucoup de grandeur & de confiance ; cela confirme bien l'éloge qu'il a donné à Ulysse, qu'il estoit doux à ses peuples comme un pere à ses enfants.

Page 123. *Il me seroit beaucoup plus*

avantageux que ce fust vous] Telemaque prévient icy une réponse que ses sujets pouvoient luy faire, *ce n'est pas nous qui dissipons vostre bien.* Et il leur dit qu'il seroit plus avantageux pour luy qu'ils le dissipassent eux-mesmes, que de souffrir, comme ils font, que d'autres le dissipent, & il en donne une fort bonne raison.

Vous me précipitez dans des maux sans remede] Car comment retirer de tous ces Princes ce qu'ils auront devoré, consumé! il faut donc leur déclarer la guerre. Mais comment le faire quand on est ruiné? L'autheur du *Parallele* a si peu compris le sens de ces paroles de Telemaque, qu'il en tire occasion de se mocquer d'Homere selon sa bonne coutume. *Dés le matin,* dit-il, *Telemaque sort aprés avoir chaussé ses beaux souliers: il assemble son conseil où il represente que les Amants de sa mere mangent ses bœufs, ses moutons & ses chevres grasses; qu'il ne se soucieroit pas que d'honnestes gens, tels que sont ceux de son conseil, les mangeassent, parce qu'il sçait qu'ils les payeroient bien, ce qu'il ne peut pas esperer des Amants de sa mere. Et tout cela il ledit en pleurant.* N'est-ce pas là un judicieux Critique!

Et il jette à terre son sceptre] Pour mieux marquer son indignation, & comme pour

dire qu'il ne se soucioit pas de regner sur des peuples qui trahissoient ses interests, & qui n'avoient pas pour luy les sentiments qu'ils devoient avoir. Dans le 1. liv. de l'Iliade Achille dans son emportement contre Agamemnon, jette de mesme son sceptre, & j'en ay expliqué les raisons.

Telemaque, qui témoignez dans vos discours tant de hauteur & tant d'audace] Eustathe a pris icy le mot ὑψαγόρης pour un homme *qui exagere.* Mais je ne croy pas qu'Homere l'ait employé dans ce sens-là, car il n'est pas mesme vray que Telemaque exagere. Il signifie, *qui parle avec hauteur & avec fierté*, & Antinoüs a égard à ce qu'il a dit, *qu'il viendra un jour qu'il leur paroistra terrible*, & cela confirme l'explication que j'ay donnée à ce vers.

Page 124. *C'est la Reyne elle-mesme*] Ce discours d'Antinoüs est le discours d'un insolent, à qui la passion oste l'usage de la raison. Comment Penelope peut-elle estre cause de tous ces desordres ? parce qu'elle refuse de se remarier, les Princes sont-ils en droit de vivre à discretion chez elle & de la ruiner ?

Qu'elle élude toutes les poursuites des Grecs] J'ay tasché de rendre toute la force

de ce mot *ἀπέμβει θυμόν*; *ἀπέμβειν* ſignifie proprement *priver.* Au reſte ce diſcours d'Antinoüs ne fait qu'augmenter l'amour & la reconnoiſſance que Telemaque a pour ſa mere. Car quelle ſageſſe dans cette conduite, & quelle amour Penelope ne marque-t-elle pas à ſon fils & à ſon mary?

A une toile tres fine & d'une immenſe grandeur] La fineſſe & la grandeur marquent le grand travail, & par conſequent la longueur du temps que cet ouvrage demandoit. Au reſte j'ay conſervé icy le mot de *toile*, parce que noſtre langue l'a conſacré à cette hiſtoire, & qu'on dit *la toile de Penelope*, ce qui a meſme fait un proverbe. Je me contente d'avertir que *φᾶρος* n'eſt point une toile, mais un *voile*, une de ces riches étoffes dont les Princeſſes & les grandes dames faiſoient proviſion, & qu'elles prodiguoient dans les funerailles des perſonnes qui leur eſtoient cheres, c'eſt pourquoy Andromaque dans la frayeur qu'elle a que le corps de ſon mary ne ſoit déchiré ſur le rivage & en proye à la corruption, dit: *Helas à quoy nous ſervent tant de riches & belles étoffes que nous avons dans le Palais & qui ſont l'ouvrage de mes femmes!* A la fin du Livre XXII.

Page 125. *Je la prépare pour les fune-*

railles de Laërte] Quoy-que ce ne soit icy qu'un prétexte, & que Penelope ne cherche qu'à amuser ses amants par un ouvrage qu'elle a dessein de ne pas finir, cela n'empesche pas que ce choix ne luy fasse honneur & ne marque sa grande sagesse, d'avoir préferé à tout autre amusement une occupation convenable & pieuse. C'estoit la coutume des Princesses & de toutes les dames vertueuses & appliquées à leurs devoirs, de faire des étoffes pour l'usage de leur maison, & pour avoir de quoy honorer les funerailles des personnes qui leur estoient cheres.

Afin qu'aucune femme des Grecs ne vienne me faire des reproches, si j'avois laissé sans drap mortuaire] C'estoit sans doute une partie de la pieté des femmes de faire de leurs propres mains des étoffes pour honorer les funerailles de leurs peres, de leurs beauperes, de leurs maris, & celles qui y manquoient estoient exposées aux reproches des autres. La décence & le grand sens des paroles de Penelope n'ont pas empesché l'autheur du Parallele de s'en mocquer. *Penelope,* dit-il, *disoit à ses amants qu'ils attendissent qu'elle eust achevé sa toile, dont elle vouloit faire un drap pour ensevelir son pere, ne voulant pas que ses voysines luy reprochassent qu'un homme aussi riche que son pere n'eust pas un drap pour l'ensevelir.*

Quelle misere, quelle pauvreté !

Une de ses femmes, qui estoit de la confidence, nous a avertis] Homere prépare desja le Lecteur à ce qu'il luy apprendra enfin du mauvais commerce que les Poursuivants avoient avec les femmes de Penelope, & du chastiment qu'Ulysse en fit.

Page 126. *Et obligez-la à se déclarer en faveur de celuy que son pere choisira & qu'elle trouvera le plus aimable*] Homere joint fort bien l'authorité du pere avec le consentement de la fille. Icarius n'auroit pas marié Penelope sans son consentement, & Penelope estoit trop sage pour se remarier sans l'authorité de son pere.

Tandis qu'elle persistera dans le dessein que les Dieux luy ont inspiré] Ils reconnoissent que ce sont les Dieux qui ont inspiré ce dessein à Penelope, ils sont donc de leur propre aveu des impies de s'y opposer. Tous ces traits meritent d'estre remarquez, car ils font beaucoup pour la beauté & la justesse des caracteres.

Il est vray que par cette conduite elle acquerra beaucoup de gloire, mais elle achevera de vous ruiner] Antinoüs veut insinüer par là à Telemaque que Penelope ne tient pas

cette conduite par amour pour Ulysse & pour luy, mais par vanité, pour s'acquerir un renom par cette longue resistance, & qu'elle sacrifie à cette vanité toute la fortune de son fils.

Page 127. *Que Penelope n'ait donné la main à celuy qui luy sera le plus agréable*] Voicy un de ces passages qui ont un sens prophetique, qui n'est pas celuy de l'autheur, & ces passages sont un veritable plaisir au Lecteur instruit. Il arrivera que les Poursuivants ne sortiront veritablement du Palais qu'aprés que Penelope sera mariée à celuy qui luy sera le plus agréable, car leurs cadavres ne seront emportez qu'aprés que Penelope sera réünie à son cher Ulysse. *Remarquez*, dit Eustathe, *cet augure enveloppé, caché.* Σημείωσαι δ' ἐν τούτοις φήμην ἐσχηματισμένην, &c. Et il adjoute, ἐπαινετέος οὖν καὶ τῶν τοιούτων ὁ ἀστειότατος ποιητής. *Ce Poëte tres gracieux merite d'estre loüé encore par ces endroits.* Il y en a un semblable dans le IX. Liv. de l'Iliade. On peut voir là ma Remarque tom. 2. pag. 472.

Antinoüs, il n'est pas possible] Eustathe a fort bien senti que cette réponse de Telemaque est serrée, concise & pleine de force.

Celle qui m'a donné le jour, & qui m'a

nourri elle-mesme] Telemaque temoigne icy sa reconnoissance à sa mere, non seulement de ce qu'elle luy a donné la naissance, mais encore de ce qu'elle l'a nourri, c'est à dire allaité, car les femmes, & sur-tout les Princesses & les Reynes avoient desja commencé à se soulager de ce penible devoir que la nature semble imposer, & à donner leurs enfants à des nourrices, ce qu'Eustathe appelle fort ingenieusement *une sorte d'exposition.* Nous en voyons des exemples frequents dans l'Ecriture sainte: Ulysse mesme avoit esté allaité par Euryclée. Penelope n'avoit pas imité cette délicatesse, elle avoit nourri son fils.

Mais suis-je en estat de rendre à Icarius toutes ses richesses, comme il faudra le faire necessairement si je renvoye ma mere sans autre raison que ma volonté] C'est à mon avis le veritable sens de ce passage. Il paroist que telle estoit la coutume de ces temps-là. Un fils qui chassoit sa mere de chez luy contre droit & raison, estoit obligé de luy rendre sa dot & tout ce qu'elle avoit apporté à son mary, car il estoit bien juste que cette ingratitude fust punie. Mais si la mere se retiroit d'elle-mesme pour se remarier, ou autrement, tout le bien qu'elle avoit eû en mariage, demeuroit à son fils qui estoit son heritier legitime. Malgré cet usage, un scrupule

pule tres mal fondé a donné fort mal à propos la torture à ces deux vers. Eustathe rapporte qu'il y a eû des Critiques qui se sont imaginé que cette raison de Telemaque, que s'il renvoyoit sa mere, il faudroit rendre à Icarius tous les biens qu'il avoit donnez à sa fille en la mariant, marque un interest trop sordide, & jette sur ce Prince une note d'avarice qu'il est bon de luy épargner, & pour en venir à bout, ils ont ponctué autrement ce passage :

.... *Κακὸν δὲ με πολλ' ἀποτίνειν,*

Ἰκαρίῳ αἴκ' αὐτὸς ἑκὼν ἀπὸ μητέρα πέμψω·

Et par cette ponctuation ils luy ont donné un sens tres different, car ils ont prétendu que ce *πολλ' ἀποτίνειν* ne doit pas s'entendre des richesses, mais des peines que la justice divine impose aux méchants : ils veulent donc qu'on traduise, *Quel malheur pour moy de payer à la justice Divine tout ce que je luy devrois, si je renvoyois volontairement ma mere à son pere Icarius !* Mais encore une fois ce sens est insoutenable, & n'est fondé que sur un scrupule tres faux. Quand Telemaque dit que s'il renvoyoit sa mere, il faudroit luy rendre sa dot, il ne parle pas ainsi par avarice, mais il prend les Poursuivants par leur foible pour les refroidir, car ces Princes recherchant Penelope plus pour ses richesses que pour sa beauté, n'auroient plus

tant d'empressement s'ils voyoient qu'il la renvoyast, car il ne pourroit la renvoyer qu'à son pere Icarius, & en la renvoyant il seroit obligé de luy rendre tous les biens qu'elle avoit apportez. Ce qui n'estoit nullement l'intention des Poursuivants, ils vouloient que Telemaque l'obligeast de se retirer chez son pere, afin que cette Princesse, plustost que de se resoudre à retourner chez luy, se déterminast enfin à se donner à l'un d'eux, & ils n'avoient garde de vouloir qu'on rendist à Icarius la dot qu'il avoit donnée, car ils sçavoient bien qu'il ne la rendroit point à un second mary qu'elle auroit épousé par force & sans son consentement. Il y a dans ce passage plus de finesse que ces Anciens n'ont crû. Je pourrois adjouter d'autres raisons, mais celles-là suffisent.

Page 128. *Aprés que ma mere chassée de ma maison auroit invoqué les redoutables Furies*] Nous avons vû dans le IX. Livre de l'Iliade tom. 2. pag. 106. que Phœnix dit *que son pere fit contre luy les plus noires imprécations & qu'il invoqua les terribles Furies.* Dans le mesme livre pag. 114. nous avons vû *que la Furie qui erre dans les airs & qui a tousjours un cœur implacable & sanguinaire, entendit du fond des Enfers les imprécations qu'Althée avoit faites contre son fils Meleagre.* Et enfin nous avons vû en-

core dans le XXI. liv. tom. 3. pag. 234. que Pallas aprés avoir renversé Mars sous une pierre qu'elle luy avoit jettée, luy dit: *Les Furies vengeresses ont donc executé les imprécations que ta mere a proferées contre toy.* Tous ces passages sont voir que les payens ont eû une si grande idée de l'honneur & du respect que les enfants doivent à leurs peres & meres, qu'ils croyoient que les Furies estoient particulierement commises pour punir les enfants qui manquoient à ce respect, & pour accomplir les imprécations que ces peres offensez auroient faites contre eux. Cette idée est grande & bien capable d'imprimer de l'horreur aux enfants. Car qu'y a-t-il de plus terrible que d'estre la proye des Furies! C'est dans ce sens qu'Iris dit à Neptune dans le XV. liv. de l'Iliade tom. 2. pag. 358. *Vous n'ignorez pas que les noires Furies suivent tousjours les aisnez pour venger les outrages que leur font leurs freres.* Car les aisnez sont respectables aux cadets comme les peres. On peut voir là les Remarques pag. 599. Telemaque veut donc se mettre à couvert d'un pareil malheur.

Sortez de mon Palais, allez ailleurs] Telemaque repete icy sept vers qu'il a desja dits dans le premier Livre, & il n'y change pas un mot. Homere ne s'amuse pas à changer ce qu'il a bien dit une fois. Il seroit à desi-

rer que ſon exemple nous donnaſt le courage de repeter à propos ce qui a desja eſté bien dit à propos, mais la délicateſſe trop ſuperbe de nos oreilles ne s'accommodera jamais de ces redites dont elle eſt ſi bleſſée, & il faut obéïr à ce gouſt.

Page 129. *Ils marquent par leurs regards toutes les teſtes des Pourſuivants & leur prédiſent la mort*] Pour s'appercevoir que ces aigles marquent par leurs regards les teſtes de chacun de ces Princes, il faut, comme dit fort bien Euſtathe, l'œil de la Muſe meſme, mais voilà le merveilleux, & puiſque la Muſe le voit, il faut l'en croire.

Car aprés s'eſtre enſanglanté avec leurs ongles la teſte & le cou] Euſtathe nous avertit qu'il y avoit des gens qui faiſant violence à ce texte, luy donnoient cette explication tres incroyable, *Car aprés avoir enſanglanté avec leurs ongles la teſte & le cou des Pourſuivants*, comme ſi ces aigles ſe fuſſent rabatus ſur ces Princes, & leur euſſent déchiré le viſage & le cou avec leurs ſerres. Mais cela eſt trop éloigné de la vrayſemblance, & le premier ſens eſt le ſeul naturel. Jamblique dit meſme qu'il a vû de ces oyſeaux qui ſe dechirent eux-meſmes pour prédire des choſes qui doivent arriver.

A droite] C'est à dire, du costé de l'Orient qui estoit le costé heureux.

Car ils prévoyoient ce qui devoit s'accomplir] Comme on n'est pas aujourd'huy si éclairé sur le vol des oyseaux, & que bien des gens n'entendront pas comment ces deux aigles marquent ce qui doit arriver, je croy qu'il n'est pas inutile d'en donner icy une explication circonstanciée. *Les deux aigles*, sont Ulysse & Telemaque. *Jupiter les fait partir,* car ils sont tous deux inspirez & conduits par ce Dieu. *Ils viennent de la montagne,* car ils viennent tous deux de leur maison de campagne où ils ont tout concerté. *D'abord ils ne font que planer,* car d'abord ils ne font pas grand bruit & paroissent tranquilles. *Ils se trouvent tousjours l'un prés de l'autre,* car le pere & le fils se soutiennent & courent au mesme but. *Mais lorsqu'ils sont arrivez au dessus de l'assemblée,* dés qu'Ulysse & son fils sont arrivez dans la sale où les Poursuivants sont à table, alors ils font un grand bruit, & par les regards ils marquent les testes des Poursuivants, car ils les tüent les uns aprés les autres. *Aprés s'estre ensanglanté la teste & le cou,* car ils immolent à leur ressentiment ceux de leurs sujets qui estoient coupables, & pour des Princes c'est se déchirer & se saigner eux-mesmes que d'immoler leurs sujets. *Ils traversent la ville*

& regagnent leur aire, car aprés cette terrible execution, ils vont à la maiſon de campagne de Laërte, où ils ſont chez eux. Voilà l'explication naturelle de ce prodige qui eſt tres ingenieux. Grotius trouve que cet augure reſſemble fort au ſonge du grand Pannetier, qui ſongea qu'il portoit ſur ſa teſte trois corbeilles de farine, que dans celle qui eſtoit au deſſus il y avoit toutes ſortes de pains & de paſtiſſeries, & que les oyſeaux des cieux venoient en manger. *Geneſ. 40. 16. 17.* Comme dans ce ſonge ces oyſeaux préſagent la mort du grand pannetier en allant manger le pain qu'il portoit ſur ſa teſte, de meſme dans Homere ces aigles préſagent la mort des Princes, en marquant leurs teſtes par leurs regards. C'eſt peut-eſtre ſur un paſſage comme celuy-cy & autres ſemblables, qu'on a fondé la ſcience de la divination par le vol des oyſeaux.

Page 130. *Pluſieurs d'entre nous qui habitons la haute ville d'Ithaque, nous ſommes menacez du meſme ſort*] Halitherſe ſçait bien qu'il n'a rien fait contre Ulyſſe, mais pour mieux perſuader la verité qu'il annonce, il ſe met du nombre de ceux qui ſont menacez Cela eſt plus fort. Si Halitherſe craint pour luy, que ne doivent pas faire les autres !

Prenons enſemble des meſures pour l'éviter.

Voicy donc un prophete qui eſt perſuadé qu'on peut éviter les maux dont on eſt menacé, & que Dieu a déclarez par des ſignes certains & indubitables, & qu'on n'a qu'à changer de conduite pour changer les decrets du ciel. Cela s'accorde fort bien avec la ſaine Theologie.

Page 131. *Lorſque les Grecs monterent à Ilion*] Je croy avoir remarqué ailleurs qu'on diſoit *monter* de tous les voyages qu'on faiſoit vers le Levant, parce qu'on regardoit les parties Orientales du monde comme les plus élevées.

Je luy avois prédit] Dans ces deux vers & demi Halitherſe remet devant les yeux tout le ſujet de l'Odyſſée. Homere inſinuë par-là fort adroitement que ce ſujet n'eſt pas un ſujet feint, mais une hiſtoire tres veritable, puiſque tout ce qui arrive à Ulyſſe avoit eſté prédit meſme avant le départ des Grecs. Cela eſt dit ſi naturellement & avec tant de vrayſemblance, qu'il eſt preſque impoſſible de n'y eſtre pas trompé.

On voit tous les jours une infinité d'oyſeaux voler ſous la voute des cieux, & ils ne ſont pas tous porteurs de préſages] Eurymaque n'oſe pas nier & détruire tous les augures, tous les préſages qui ſe tiroient du vol des

oyſeaux, car cet art eſtoit trop generalement receû & trop accredité, & il avoit vû meſme que toute l'aſſemblée avoit eſté frappée du prodige qui venoit d'arriver, *les Grecs n'eurent pas pluſtoſt apperceû ces oyſeaux de Jupiter, qu'ils furent ſaiſis de frayeur.* Que fait-il donc ? il ſe jette ſur le general ; il y a une infinité d'oyſeaux qui volent ſur nos teſtes ſans rien ſignifier. Oüy : mais eſt-il bien ordinaire de voir deux aigles, & de leur voir faire tout ce qu'ils font icy ? Ce qu'ils font d'extraordinaire n'eſt-ce pas une marque ſeure de leur miſſion ? Il eſt bon de remarquer qu'Homere eſt ſi religieux, qu'il appuye & confirme tousjours la Religion receûë. Dans le XII. Liv. de l'Iliade tom. 2. p. 237. Hector pour éluder la prédiction que Polydamas tiroit de cet aigle, qui venant à paroiſtre tout à coup, tenant en ſes ſerres un dragon épouventable, jettoit la frayeur dans tous les eſprits, luy dit : *Vous nous exhortez d'obéïr à des oyſeaux, qui d'une aiſle inconſtante & legere fendent les airs, à des oyſeaux dont je ne fais nul compte, &c.* Mais la ſuite juſtifie Polydamas. Il en eſt de meſme icy. Sophocle, qui eſt le plus grand imitateur d'Homere, ſe ſert de la meſme adreſſe pour confirmer les oracles & les augures. Dans l'OEdipe Jocaſte, pour conſoler ce malheureux Prince, luy dit : *Scachez que les hommes n'ont nullement l'art de prophetiſer,*

& je vais vous en donner des preuves. Et ces preuves ne sont que confirmer la verité des propheties qu'elle veut nier. Quand elle dit ensuite pour se mocquer, *oracles des Dieux qu'estes-vous devenus !* Ils sont devenus veritables. Et quand OEdipe luy-mesme dit, *Qui voudra desormais se donner la peine d'écouter la voix des oyseaux !* Il le dit quand ce qu'on luy rapporte fait voir que tout ce qui luy avoit esté prédit, estoit accompli, & je ne sçaurois mieux finir cette Remarque que par cette reflexion que je tire de celles de M. Dacier sur cette piece. *Tout ce que ces Poëtes font dire contre les oracles & les augures, est une leçon excellente qu'ils donnent aux hommes de respecter tout ce qui vient de Dieu, lors mesme qu'ils ne peuvent le comprendre, & qu'il paroist le plus opposé à ce qu'ils voyent devant leurs yeux. On voit tous les jours que les libertins voulant nier & combattre la Religion, ne font que la prouver & la confirmer.*

Page 132. *Et tu n'exciterois pas contre nous*] A'νιέναι, ἀνιέναι est un terme de chasse qui se dit proprement quand on découple les chiens pour les lâcher sur la beste.

Et cela pour quelque present que tu esperes qu'il te fera pour recompenser ton zele] Eurymaque veut décrier la prophetie d'Halitherse,

en faiſant ſoubçonner qu'il eſt gagné par Telemaque, & que c'eſt un homme qui ne parle que par intereſt. Et cela eſt fondé ſur ce qu'il y avoit ſouvent de ces ſortes de prophetes à qui les preſents ouvroient la bouche, c'eſt pourquoy le Roy de Moab offroit tant de preſents à Balaam, pour le porter à maudire le peuple d'Iſraël. Mais les veritables prophetes diſent aux Princes qui veulent les corrompre & les porter à leur prédire des choſes agréables, ce que Daniel dit au Roy Baltazar, *Gardez vos preſents & les donnez à d'autres, je vous liray cette eſcriture, & vous en donneray l'explication.* Dan. verſ. 17.

Page 133. *Là ſes parents auront ſoin de luy faire des nopces magnifiques & de luy préparer des preſents*] J'ay expliqué ce paſſage dans le premier Livre. Eurymaque a bien ſenti la fineſſe cachée dans ce que Telemaque vient de leur dire: *Suis-je en eſtat de rendre à Icarius toutes ſes richeſſes!* C'eſt pourquoy il répond, *Renvoyez voſtre mere à ſon pere, qui luy fera des preſents, &c.* comme s'il diſoit, ce n'eſt point noſtre intention que vous rendiez à Icarius tout le bien que ſa fille a apporté à Ulyſſe, gardez-le; celuy qu'elle choiſira la prendra avec les preſents que ſon pere luy fera, nous n'en demandons pas davantage.

Quelque difficile qu'elle ſoit] Il appelle leur pourſuite difficile, parce qu'elle ne finiſſoit point : il y avoit prés de quatre ans qu'ils recherchoient cette Princeſſe, & ils n'eſtoient pas plus avancez que le premier jour.

Et jamais ce deſordre ne ceſſera] Il y a dans le texte, *οὐδέ ποτ' ἴσα ἔσσεται*, Euſtathe l'a expliqué, *& jamais leurs biens ne ſeront égaux*, pour dire qu'ils diminüeront tousjours davantage, car il eſt bien ſeur qu'ils n'augmenteront pas. Mais je trouve cela froid. Eurymaque dit, *& jamais les choſes ne ſeront égales*, pour dire, *jamais l'ordre ne ſera reſtabli.* Car l'ordre eſt deſigné par l'égalité, qui fait que chacun a ce qui luy appartient.

Tandis qu'elle amuſera les Grecs en differant ſon mariage] L'expreſſion eſt remarquable, *ὄφρα διατρίβησιν ἀχαιοὺς ὃν γάμον.* *Διατρίβειν* ſignifie proprement *ſe divertir, joüer*, dit Heſychius. Mais dans Homere il ſignifie *retarder, traiſner, differer.* Et, ce qu'il y a de ſingulier, il le met avec l'accuſatif de la choſe & celuy de la perſonne.

A cauſe de ſa vertu] Eurymaque veut tousjours effacer de l'eſprit de Telemaque le ſoupçon qu'ils ne pourſuivent la Reyne que pour ſes richeſſes & pour le dépoüiller des biens qu'elle a apportez à ſon pere. Il tâche

de luy perſuader que ce n'eſt que pour ſa vertu.

Page 135. *Et Mentor ſe leva : c'eſtoit un des plus fidelles amis d'Ulyſſe*] Ce Mentor eſt un des amis d'Homere qui l'a placé icy par reconnoiſſance, parce qu'eſtant abordé à Ithaque à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empeſcha de continüer ſon voyage, il fut receu chez ce Mentor, qui eut de luy tous les ſoins imaginables.

Afin qu'il la conduiſiſt ſous les ordres du bon Laërte] Πείθεσθαί τε γέροντι, *pour obéïr au vieillard*. C'eſt à dire à Laërte. Ulyſſe en partant pour Troye, laiſſe la conduite de ſa maiſon à Mentor ; toute la maiſon doit obéïr à cet ami fidelle, mais cet ami fidelle eſt ſous les ordres de Laërte. Il y a là une grande bienſéance, & Homere ne perd aucune occaſion d'enſeigner aux enfants l'amour qu'ils doivent avoir pour leurs peres, & les égards qu'ils ſont obligez de conſerver tousjours pour eux.

Qui eſt le Roy qui voudra deſormais eſtre moderé, clement & juſte !] Ce diſcours de Mentor eſt tres fort & tres digne d'un homme plein d'affection pour ſon maiſtre. Si les ſujets n'ont pas plus d'amour & d'attachement pour un bon Roy que pour un mé-

chant, où est le Prince qui voudra estre clement & juste ? Les méchants sujets ne meritent pas de bons Roys. Mais c'est parler en homme, car rien ne peut dispenser les Roys de la justice qu'ils doivent à leurs peuples, ni les peuples de l'amour, de la fidelité & du respect qu'ils doivent à leurs Roys.

Page 137. *Leocrite, fils d'Evenor, luy répondit*] Ce Leocrite estoit un des principaux d'Ithaque & un des Poursuivants. Il veut iustifier le peuple des reproches que Mentor luy a faits de ce qu'il ne s'opposoit pas aux desordres & aux violences des Poursuivants. Et toute la force de son raisonnement roule sur ce que des gens qui sont tousjours ensemble à table, sont capables de resister à un plus grand nombre qui vient les attaquer, car outre que le vin donne des forces, ils combattent dans un lieu avantageux, & maistres des avenuës, ils s'en servent comme de défilez. Voilà une méchante raison à mon avis, & c'est le langage d'un poltron, mais son but est d'intimider le peuple encore davantage & de le contenir.

Mais que tout le peuple se retire pour vacquer à ses affaires] Homere est fertile en traits qui marquent l'audace & l'insolence de ces Princes, Telemaque a convoqué l'assemblée, & Leocrite qui n'a ni droit ni authorité

la congedie. Quand la violence regne, la justice peut bien quelquefois former des assemblées, mais l'injustice les rompt bientost.

Page 138. *Je pense pourtant que ce voyage aboutira*] Il parle ainsi, parce qu'il ne doute pas que les Poursuivants ne s'y opposent, & par ces paroles il veut mesme les y exciter.

Page 139. *Desormais vous ne manquerez ni de valeur ni de prudence*] Ce discours de Minerve est tres propre à encourager un jeune homme & à le porter à imiter la vertu de son pere, sans se laisser rebuter par les difficultez que peuvent luy opposer ou la fortune ou ses ennemis.

Et comme il estoit homme qui effectuoit tousjours] Voilà une grande loüange d'Ulysse, il n'y avoit point d'obstacles qu'il ne surmontast; la terre, la mer, les vents & les tempestes, les Dieux mesmes s'opposoient à luy & luy faisoient la guerre, & il triomphoit de tout. Telemaque se rebutera-t-il donc pour quelques difficultez que les Princes luy opposent ? cela seroit trop honteux, & il marqueroit par-là, ou qu'il n'est pas fils d'Ulysse, ou qu'il a dégeneré de sa vertu.

Non seulement tout ce qu'il avoit entrepris,

mais auſſi tout ce qu'il avoit dit une fois] Cet éloge eſt grand, il égale preſque Ulyſſe à la Divinité meſme, & en meſme temps c'eſt une grande inſtruction pour les Princes. Il n'y a point d'obſtacles qui doivent les empeſcher d'executer tout ce qu'ils ont entrepris de juſte & de raiſonnable, & meſme tout ce qu'ils ont dit; car d'avoir entrepris ou dit une choſe juſte, & de ſe rebuter enſuite pour des difficultez, cela eſt indigne d'une ame noble & genereuſe. Cela me fait ſouvenir d'une merveilleuſe loüange que Callimaque donne au Roy Ptolomée à la fin de ſon hymne à Jupiter. *Il accomplit tout ce qu'il a penſé. Il execute le ſoir toutes les grandes choſes qu'il a penſées le matin, & les moindres il les execute ſi-toſt qu'il les a penſées.* En cela bien different des Princes qui ſont des années entieres à executer les moindres choſes, ou qui ne les executent jamais.

Il eſt vray qu'aujourd'huy peu d'enfants reſſemblent à leurs peres] Elle prévient l'objection qu'on pourroit faire, qu'on peut eſtre fils d'un homme vertueux ſans luy reſſembler, car il n'eſt rien de plus ordinaire que de voir des enfants qui n'heritent point de la vertu de leurs peres: cela ne peut eſtre nié, les exemples en ſont trop frequents. Mais la Déeſſe fait voir qu'il n'en ſera pas de meſme de Telemaque qui fait desja paroiſtre les

grandes qualitez de ſon pere, il executera donc comme luy tout ce qu'il a reſolu.

Page 141. *Des compagnons qui vous ſuivront volontairement*] Et par conſequent de l'affection deſquels il ſera plus aſſeuré. Le mot Grec eſt beau, ἐθελοντῆρας. On ne pourroit pas mieux dire aujourd'huy ce que nous appellons des *volontaires.*

Page 142. *Ne vous tourmentez plus à former des projets & à préparer des harangues*] Ces inſolents ſe mocquent des diſcours de ce Prince & du voyage qu'il medite.

Les Grecs auront ſoin de vous préparer toutes choſes pour voſtre départ] C'eſt une ironie, mais les hommes ont beau ſe mocquer, la ſageſſe accomplit tout ce qu'elle a réſolu.

Avec des inſolents comme vous, avec des impies qui ne reconnoiſſent ni loix humaines ni loix Divines] C'eſt la force de ce ſeul mot, ὑπερφίαλοισι.

Preſentement que je ſuis devenu homme] Il y a dans le Grec: *preſentement que je ſuis devenu grand.*

Que l'âge a augmenté mes forces] Mot à

mot : *Et que mon esprit est augmenté au dedans de moy.* Et l'on dispute beaucoup sur cette expression ; les uns veulent que par l'*esprit* Homere entende icy le cœur, la faculté irascible ; & les autres, que ce mot *esprit* soit pour *ame*, & qu'Homere explique icy une grande verité, qu'a mesure que le corps croist, les facultez de l'ame augmentent de mesme. Ma Traduction renferme tout ce qu'Homere peut avoir dit.

Page 143. *Et que les bonnes instructions ont éclairé mon cœur & mon esprit*] Homere pensoit donc que la nature toute seule ne suffit pas, & qu'il faut qu'elle soit aidée par l'éducation. Dans la phrase d'Homere il y a une inversion, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, καὶ ἄλλων μῦθον ἀκούων πυνθάνομαι, est dit pour πυνθανόμενος τὸν ἄλλων μῦθον ἀκούω. Car c'est en écoutant les préceptes des autres, & en les interrogeant que l'on s'instruit, & que l'on devient capable d'entendre.

Comme un simple passager] Dans Homere ἔμπορος signifie un *passager* qui s'embarque sur le vaisseau d'un autre. Ceux qui sont venus aprés Homere ont affecté ce terme aux marchands, à ceux qui trafiquent ; & pour dire un passager, ils ont dit ἐπιβάτης.

Puisque je ne puis obtenir] Le mot ἐπήβολος dont Homere se sert icy est un mot heureux, pour dire ἐπιτυχὴς, *qui obtient.* Les plus anciens & les meilleurs Auteurs s'en sont servis aprés luy, Sophocle, Platon, Xenophon, Hyperide, Archippe, dont Eustathe rapporte les exemples. Ceux qui sont venus aprés eux ont negligé ce terme & l'ont laissé perir.

Prétend-il donc amener de Pylos & de Sparte des troupes] Tous ces expedients, que le Poëte imagine, servent à faire voir qu'il ne manquoit pas de dénoüements pour finir sa fable. Mais il refuse les uns, parce qu'ils estoient honteux, & les autres parce qu'ils n'auroient pas eû de fondement dans l'Histoire, & que l'histoire de Pylos & de Sparte les auroit démentis. Il en choisit un qui estoit beaucoup plus difficile & en mesme temps plus noble, & que l'Histoire ne contrediroit point.

Page 144. *Où veut-il aller dans le fertile pays d'Ephyre*] J'ay desja dit dans le 1. Liv. que c'est icy l'Ephyre de la Thesprotie qui fait partie de l'Epire, & qui s'étend depuis les monts Cerauniens jusqu'au golphe d'Ambracie. Il l'appelle *terre grasse,* πίειραν ἄρουραν, parce que le pays est fort bon. C'est pourquoy Strabon l'appelle χώραν εὐδαίμονα,

heureuse contrée. Livre 7.

C'est-là le meilleur moyen qu'il ait de nous faire de la peine] C'est-là l'ironie la plus amere que pouvoient faire ces Princes, comme si tous les efforts de Telemaque ne pouvoient enfin aboutir qu'à leur donner la peine de partager entre eux tous ses biens. Mais dans l'expression Greque il y a une finesse que je n'ay pû conserver. Les premiers qui ont parlé, on dit pag. 325. *voilà donc Telemaque qui va nous faire bien du mal*, φόνον ἡμῖν μερμηρίζει. Et ceux-cy disent, *il nous va faire bien de la peine*, ὀφέλλειεν πόνον ἄμμι. Ces derniers par ce mot πόνον font allusion au mot φόνον des premiers, & pour détourner l'augure ils disent, tout le mal qu'il va nous faire, c'est de nous donner la peine de partager son bien, ce qui sera pour nous une grande fatigue. Cette remarque n'est que pour faire sentir l'art de la composition. Cela peut n'estre pas inutile.

Car nous aurions celle de partager entre nous tous ses biens] Cette expression, comme dit Eustathe, marque que les biens d'Ulysse estoient encore fort grands, puisque ç'auroit esté un travail, une peine mesme de les partager. Et Homere insinuë en mesme temps que ces Princes estoient convenus que s'ils pouvoient estre défaits de Telemaque,

ils partageroient entre eux tous ſes biens par égales portions, afin que ceux que Penelope n'auroit pas choiſis euſſent quelque ſorte de conſolation.

Le jeune Prince deſcend dans les celliers ſpacieux du Roy ſon pere, où l'on voyoit des monceaux d'or & d'airain, &c.] Homere donne icy un trait de l'économie de ces temps héroïques. Les Princes avoient dans leurs Palais de vaſtes celliers où ils faiſoient de grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, & de toutes ſortes de proviſions des choſes neceſſaires à la vie. C'eſt pourquoy nous avons vû ſi ſouvent dans l'Iliade les Princes dire, *mon pere a chez luy des amas d'or, d'airain, de fer, &c.*

Des huiles d'un parfum exquis] On peut entendre icy, dit Euſtathe, des huiles naturelles tirées des olives, & on peut entendre auſſi des huiles préparées, des eſſences dont les Princes & les Princeſſes ſe parfumoient.

Page 145. *Ma nourrice*] Euryclée n'avoit pas nourri Telemaque, comment l'auroit-elle nourri? elle avoit nourri Ulyſſe, comme cela paroiſt par le XIX. Livre, où Ulyſſe meſme luy dit, *vous m'avez allaité.* Si ce jeune Prince luy donne ce nom, c'eſt

que le mot Grec *μαῖα* est une appellation honorable dont les jeunes gens se servoient lorsqu'ils parloient à des femmes âgées qui estoient leurs inferieures, *προσφώνησις πρὸς πρεσβύτιν τιμητική*, dit Hesychius.

Et donnez-moy du plus excellent aprés celuy que vous gardez] Telemaque temoigne son amour & son respect pour son pere jusques dans les moindres choses. Il ne veut pas qu'on luy donne le plus excellent vin, il veut qu'on le garde pour son pere, quoy-que son retour luy paroisse fort incertain.

Page 147. *Mais jurez-moy que vous ne le découvrirez à ma mere que l'onziéme, ou le douziéme jour*] On demandera icy sans doute comment il est possible ou vraysemblable que ce départ soit caché onze ou douze jours à une mere aussi tendre que Penelope. Ce qui ne seroit ni possible ni vraysemblable dans un autre temps, le devient à cause des desordres des Poursuivants. La Reyne se tenoit enfermée dans son appartement avec ses femmes & ne paroissoit que rarement, ainsi elle pouvoit tres bien estre dix ou douze jours & plus encore, sans estre informée du départ de son fils.

Que si avant ce terme elle a d'ailleurs quelque nouvelle de mon absence] Car elle

pouvoit l'apprendre par quelqu'une de ses femmes qui alloient & venoient, & qui avoient commerce avec ces Princes.

Fit le plus grand de tous les serments] Il est bon de remarquer la proprieté des termes dont Homere se sert icy, il dit ἀπώμνυ. Les Anciens, qui escrivoient correctement, mettoient cette difference entre ἐπομνύναι & ἀπομνύναι, qu'ἐπομνύναι servoit pour l'affirmative, c'estoit *jurer qu'on feroit telle chose*, & ἀπομνύναι servoit pour la négative, c'estoit *jurer qu'on ne feroit pas telle chose.* Avec le premier on mettoit ordinairement νὴ τὸν, ou ναὶ μὰ τὸν. Et avec le dernier on mettoit μὰ τὸν, ou bien οὐ μὰ τὸν. Homere dit d'Euryclée ἀπώμνυ, parce qu'elle jure de ne pas découvrir ce secret.

Page 148. *Et expliqué ce qu'elle promettoit*] Le Grec dit: *Et qu'elle eut achevé son serment*, c'est à dire, quand elle eut achevé d'expliquer en termes formels & précis ce qu'elle juroit ; car c'estoit la coutume, afin qu'il n'y eust point d'équivoque, l'on faisoit expliquer nettement les choses que l'on faisoit jurer.

Prend la figure de Telemaque, va par toute la ville, parle à tous ceux qu'elle rencontre] Voilà une idée bien poëtique. Mais sur

quoy est-elle fondée ! voicy son fondement, comme Eustathe l'a fort bien expliqué. On venoit de sortir du Conseil, tous ceux d'Ithaque estoient pleins de ce que Telemaque venoit de dire, ils le trouvoient tres juste & l'image de ce Prince estoit gravée dans leur esprit. Pour rendre cela poëtiquement, Homere dit que c'est Minerve elle-mesme qui prend la figure de Telemaque & qui parle à chacun. C'est ainsi que la belle Poësie convertit en miracles les choses les plus naturelles & les plus simples.

Et demande au celebre fils de Phronius, à Noëmon, son navire] Ce Poëte donne des préceptes jusques dans les noms mesmes de ceux qu'il fait agir. Voicy un homme d'Ithaque qui est assez fidelle à son Prince pour luy donner un vaisseau, & pour ne pas craindre de s'exposer au ressentiment des Princes. Que fait Homere pour loüer cette action indirectement ! Il appelle ce sujet fidelle *Noëmon*, c'est à dire *prudent*, & il adjoute qu'il estoit fils de *Phronius*, c'est à dire fils du *sensé*. Il n'y a pas de plus grande marque de sens & de prudence que d'estre fidelle à son Prince.

Et la nuit répand ses noires ombres sur la terre] Le vers d'Homere fait entendre qu'il a connu que la nuit n'est que l'ombre de la

terre qui cache le ſoleil pendant qu'il paſſe au deſſous.

L'équipe de tout ce qui eſt neceſſaire pour bien voguer] Le Grec dit : *Il y met toutes les armes que les bons vaiſſeaux portent ordinairement.* Il appelle donc *armes* tout l'équipement d'un navire, le maſt, les rames, les voiles, car il n'eſt point icy queſtion d'inſtruments de guerre. C'eſt pourquoy il dit plus bas, *que les rameurs prennent les armes,* pour dire qu'ils commencent à appareiller.

Page 149. *Et verſe un doux ſommeil ſur les paupieres des Pourſuivants*] Comment peut-on attribuer cecy à Minerve ? & comment peut-on dire que la ſageſſe meſme porta ces Princes à boire cette nuit-là plus qu'à l'ordinaire ? Homere veut faire entendre ſans doute que la gouvernante, pour favoriſer le deſſein de ſon maiſtre, avoit fourni ce ſoir-là le vin plus abondamment.

Page 150. *On délie les cables*] Les cables qui eſtoient attachez au rivage pour arreſter les vaiſſeaux.

L'aſſeurent par des cordages] Par des cordages qui tiennent à la pouppe & à la prouë.

E

Et déployant les voiles] Le Grec adjoute *blanches.* Ce qui fait conjecturer, dit Eustathe, qu'elles estoient de lin, & qu'elles estoient blanches à cause du bon augure.



Argument du Livre III.

TElemaque arrive à Pylos conduit par Minerve. Il trouve Neſtor qui fait un ſacrifice à Neptune ſur le rivage de la mer. Neſtor le reçoit avec toute ſorte de politeſſe, quoy-qu'il ne le connuſt pas. Il le fait placer au feſtin du ſacrifice ; le mene enſuite dans ſon Palais, luy raconte tout ce qui eſtoit arrivé aux Grecs pendant la guerre & leur départ de Troye. Et ayant appris de luy l'hiſtoire des Pourſuivants de Penelope & reconnu Minerve comme elle ſe retiroit, il fait un ſacrifice à cette Déeſſe, & donne à Telemaque un char pour le mener à Lacedemone, & ſon fils pour le conduire. Ces deux Princes ſe mettent en chemin à la pointe du jour & vont coucher à Pheres dans la maiſon de Diocles ; ils en partent le lendemain & arrivent à Lacedemone.

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE III.

LE ſoleil ſortoit du ſein de l'onde, remontoit au ciel & commençoit à dorer l'horizon portant la lumiere aux Dieux immortels & aux hommes qui ſont répandus ſur la ſurface de la terre, lorſque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la celebre Pylos. Les Pyliens offroient ce jour-là des ſacrifices ſur le rivage de la mer, & immoloient des taureaux noirs à Neptune. Il y avoit neuf bancs, chacun de cinq cents hommes, & chaque banc avoit pour ſa part neuf bœufs.

Ils avoient desja gousté aux entrailles & bruslé les cuisses des victimes sur l'autel, lorsque le vaisseau arriva dans le port. On plie d'abord les voiles, on approche du rivage, & Telemaque descend le premier conduit par Minerve, qui luy adresse ces paroles.

» Telemaque, il n'est plus temps
» d'estre retenu par la honte ; vous
» n'avez traversé la mer que pour ap-
» prendre des nouvelles de vostre pe-
» re, & pour tascher de découvrir
» quelle terre le retient loin de nous,
» & quel est son sort. Allez donc avec
» une hardiesse noble & modeste
» aborder Nestor ; sçachons s'il n'a
» point quelque nouvelle à vous ap-
» prendre, ou quelque conseil à vous
» donner ; prions-le de vous dire la
» verité avec sa franchise ordinaire.
» Il hait naturellement le mensonge
» & la moindre dissimulation, car
» c'est un homme plein de probité &
» de sagesse.

Telemaque luy répondit : Mentor, comment iray-je aborder le Roy de Pylos? comment le saluëray-je? Vous sçavez que je n'ay aucune experience du monde, & que je n'ay point la sagesse necessaire pour parler à un homme comme luy ; d'ailleurs la bienséance ne permet pas qu'un jeune homme fasse des questions à un homme de cet âge. « « « « « « « « « « «

Telemaque, repartit Minerve, vous trouverez de vous-mesme une partie de ce qu'il faudra dire, & l'autre partie vous sera inspirée par quelque Dieu ; car les Dieux, qui ont présidé à vostre naissance & à vostre éducation, ne vous abandonneront pas en cette rencontre. « « « « « « « «

En achevant ces mots elle marche la premiere, & Telemaque la suit. Estant arrivez au lieu de l'assemblée, ils trouverent Nestor assis avec ses enfants, & autour de luy ses compagnons qui préparoient le

festin, & faisoient rostir les viandes du sacrifice. Les Pyliens ne les eurent pas plustost apperceûs, qu'ils allerent au devant deux, les salüerent & les firent asseoir, & Pisistrate, fils aisné de Nestor, fut le premier qui, s'avançant, prit ces deux estrangers par la main, & les placea à table sur des peaux estenduës sur le sable du rivage entre son pere & son frere Thrasymede. D'abord il leur presenta une portion des entrailles des victimes, & remplissant de vin une coupe d'or, il la donna à Minerve, fille de Jupiter, & luy dit :

» Estranger faites vos prieres au » Roy Neptune, car c'est à son festin » que vous estes admis à vostre arri- » vée. Quand vous luy aurez adressé » vos vœux & fait vos libations selon » la coutume & comme cela se doit, » vous donnerez la coupe à vostre » ami, afin qu'il fasse aprés vous ses » libations & ses prieres, car je pense

qu'il eſt du nombre de ceux qui re- «
connoiſſent des Dieux, & il n'y a «
point d'homme qui n'ait beſoin de «
leur ſecours. Mais je voy qu'il eſt «
plus jeune que vous & à peu prés «
de mon âge, c'eſt pourquoy il ne «
ſera pas offenſé que je vous donne «
la coupe avant luy. «

En meſme temps il luy remet la coupe pleine de vin. Minerve voit avec plaiſir la prudence & la juſtice de ce jeune Prince, qui luy avoit preſenté à elle la premiere la coupe, & la tenant entre ſes mains, elle adreſſe cette priere au Dieu des flots :

Puiſſant Neptune, qui environ- «
nez la terre, ne refuſez pas à nos «
prieres ce que nous vous deman- «
dons ; comblez de gloire Neſtor & «
les Princes ſes enfants ; répandez «
ſur tous les Pyliens ſes ſujets la gra- «
cieuſe récompenſe de leur pieté & «
le prix de la magnifique hecatombe «
qu'ils vous offrent, & accordez- «

» nous, à Telemaque & à moy, un
» prompt retour dans nostre patrie,
» aprés avoir beni les desseins qui
» nous ont fait traverser la mer.

» Elle fit elle-mesme ces prieres, &
» elle-mesme les accomplit. Elle don-
» ne ensuite la double couple à Tele-
» maque qui fit les mesmes vœux.

Aprés que les chairs des victimes furent rosties & qu'on les eut tirées du feu, on fit les portions & on servit. Quand la bonne chere eut chassé la faim, Nestor dit aux
» Pyliens : Presentement que nous
» avons receu ces estrangers à nostre
» table, il est plus décent de leur de-
» mander qui ils sont & d'où ils
» viennent, & leur adressant en mes-
» me temps la parole, Estrangers,
» leur dit-il, qui estes-vous ? & d'où
» ces flots vous ont-ils apportez sur
» ce rivage ? Venez-vous pour des
» affaires publiques ou particulieres ?
» où ne faites-vous qu'escumer les
» mers comme les pirates qui expo-

ſent leur vie pour aller piller les «
autres nations ? «

Le ſage Telemaque répondit avec une honneſte hardieſſe, que Minerve luy avoit inſpirée, afin qu'il demandaſt à ce Prince des nouvelles de ſon pere, & que cette recherche luy acquiſt parmi les hommes un grand renom : Neſtor, fils «
de Nelée, & le plus grand orne- «
ment des Grecs, luy dit-il, vous «
demandez qui nous ſommes ; je «
vous ſatisferay ; nous venons de «
l'iſle d'Ithaque, & ce n'eſt point une «
affaire publique qui nous amene «
dans vos Eſtats, mais une affaire «
particuliere. Je viens pour taſcher «
d'apprendre des nouvelles de mon «
pere, du divin Ulyſſe, qui a eſſuyé «
tant de travaux, qui a rempli l'uni- «
vers du bruit de ſon nom, & qui, «
comme la Renommée nous l'a ap- «
pris, combattant avec vous, a ſac- «
cagé la ſuperbe ville de Troye. Le «
ſort de tous les Princes qui ont «

» porté les armes contre les Troyens
» nous est connu ; nous sçavons com-
» ment & en quel endroit une mort
» cruelle les a emportez ; Ulysse est
» le seul dont le fils de Saturne nous
» cache la triste destinée, car personne
» ne peut nous dire certainement où
» il est mort, s'il a succombé sous
» l'effort de ses ennemis dans une
» terre estrangere, ou si les flots d'Am-
» phtrite l'ont englouti. J'embrasse
» donc vos genoux pour vous sup-
» plier de m'apprendre le genre de sa
» mort, si vous l'avez vûë de vos
» yeux, ou si vous l'avez apprise par
» les relations de quelque voyageur.
» Car il n'est que trop certain que
» sa naissance l'avoit destiné à quel-
» que fin malheureuse. Que ni la
» compassion, ni aucun menagement
» ne vous portent à me flatter. Dites-
» moy sincerement tout ce que vous
» en avez ou vû ou appris. Si jamais
» mon pere vous a heureusement ser-
» vi ou de son espée ou de ses conseils

devant les murs de Troye, où les «
Grecs ont ſouffert tant de maux, je «
vous conjure de me faire paroiſtre «
en cette occaſion que vous n'en «
avez pas perdu la memoire & de «
me dire la verité. «

Neſtor luy répondit : Vous me «
faites reſouvenir des maux infinis «
que nous avons ſoufferts avec tant «
de conſtance, ſoit en courant les «
mers ſous la conduite d'Achille «
pour fourager les villes des Troyens, «
ſoit en combattant devant les murs «
du ſuperbe Ilion. Là ont trouvé «
leur tombeau nos plus grands ca- «
pitaines : là giſt Ajax, ce grand «
guerrier, ſemblable à Mars ; là giſt «
Achille ; là giſt Patrocle égal aux «
Dieux par la ſageſſe de ſes conſeils ; «
là giſt mon cher fils, le brave & ſage «
Antiloque, qui eſtoit auſſi leger à «
la courſe que ferme dans les com- «
bats de main. Tous les autres maux, «
que nous avons endurez, ſont en ſi «
grand nombre, qu'il n'y a point de «

» mortel qui puſt les raconter. Plu-
» ſieurs années ſuffiroient à peine à
» faire le détail de tout ce que les
» Grecs ont eû à ſoutenir dans cette
» fatale guerre, & avant que d'en en-
» tendre la fin, l'impatience vous por-
» teroit à regagner voſtre patrie. Neuf
» années entieres ſe paſſerent de noſ-
» tre part à machiner la ruine des
» Troyens par toutes ſortes de ruſes
» de guerre, & encore aprés ces neuf
» années le fils de Saturne ne nous en
» accorda qu'à peine une heureuſe fin.
» Dans toute l'armée il n'y avoit pas
» un ſeul homme qui oſaſt s'égaler à
» Ulyſſe en prudence, car il les ſur-
» paſſoit tous, & perſonne n'eſtoit ſi
» fecond en reſſources & en ſtratageſ-
» mes que voſtre pere; je voy bien que
» vous eſtes ſon fils, vous me jettez
» dans l'admiration, je croy l'enten-
» dre luy-meſme, & il ne ſeroit pas
» poſſible de trouver un autre jeune
» homme qui parlaſt ſi parfaitement
» comme luy. Pendant tout le temps

qu'à duré le siege, le divin Ulysse «
& moy n'avons jamais esté de dif- «
ferent avis, soit dans les assemblées «
soit dans les conseils, mais animez «
tous deux d'un mesme esprit, nous «
avons tousjours dit aux Grecs tout «
ce qui pouvoit asseurer un heureux «
succés à leurs entreprises. Aprés «
que nous eusmes renversé le su- «
perbe Ilion, nous montasmes sur «
nos vaisseaux, prests à faire voile; «
mais quelque Dieu ennemi divisa «
les Grecs: & dés ce moment-là il «
estoit aisé de voir que Jupiter leur «
préparoit un retour funeste, parce «
qu'ils n'avoient pas tous esté pru- «
dens & justes. Voilà pourquoy aussi «
la pluspart ont eu un sort si mal- «
heureux, car ils avoient attiré l'in- «
dignation de la fille de Jupiter, de «
la grande Minerve, qui jetta la dis- «
sention entre les deux fils d'Atrée. «
Ces deux Princes ayant sans neces- «
sité & contre la bienséance convo- «
qué tous les Grecs à une assemblée «

» à l'entrée de la nuit, les Grecs arri-
» verent tous chargez de vin. Là
» Agamemnon & Menelas commen-
» cerent à leur expliquer le ſujet qui
» les avoit fait aſſembler. Menelas
» eſtoit d'avis que l'on s'embarquaſt
» ſans attendre davantage, mais cet
» avis ne plut pas à Agamemnon,
» car il vouloit retenir les troupes
» juſqu'à ce qu'on euſt offert des he-
» catombes pour deſarmer la terrible
» colere de Pallas. Inſenſé qu'il eſtoit,
» il ignoroit qu'il ne devoit pas ſe flat-
» ter d'appaiſer cette Déeſſe, & que
» les Dieux immortels juſtement ir-
» ritez ne ſe laiſſent pas ſi facilement
» flechir par des ſacrifices. Les deux
» Atrides en vinrent à des paroles d'ai-
» greur. Les Grecs ſe levent avec un
» grand bruit & une confuſion épou-
» vantable, car ils eſtoient tous parta-
» gez. Nous paſſaſmes la nuit en cet
» eſtat tout preſts à nous porter aux
» plus grandes extremitez les uns con-
» tre les autres, car Jupiter avoit

donné le ſignal de noſtre perte. Dés «
que le jour eut paru, la moitié des «
Grecs mettant leurs vaiſſeaux à la «
mer, y chargent le butin & y font «
monter leurs belles captives. L'au- «
tre moitié demeure avec Agamem- «
non. Nous, qui eſtions embarquez, «
nous faiſions route & nos vaiſ- «
ſeaux fendoient rapidement les flots «
que Neptune avoit applanis devant «
nous. Eſtant abordez à Tenedos, «
nous deſcendiſmes pour faire des «
ſacrifices aux Dieux, afin de nous «
les rendre favorables & que noſtre «
retour fuſt heureux. Mais Jupiter «
n'avoit pas réſolu de nous en ac- «
corder un ſi prompt. Ce Dieu irrité «
jetta entre nous une nouvelle diſ- «
corde; nous nous ſéparaſmes en- «
core; les uns reprenant le chemin «
de Troye, s'en retournerent avec le «
prudent Ulyſſe retrouver Agamem- «
non pour plaire à ce Prince. Mais «
moy, je continuay ma route avec «
mes vaiſſeaux, parce que je pré- «

» voyois les maux que Dieu nous
» préparoit. Le fils de Tydée, le
» grand Diomede, vint avec nous, &
» porta ses compagnons à le suivre.
» Menelas nous joignit le soir à l'isle
» de Lesbos, comme nous déliberions
» sur le chemin que nous devions
» prendre. Car il y avoit deux avis.
» Les uns vouloient qu'en costoyant
» la petite isle de Psyria, nous pris-
» sions au dessus de Chio que nous
» laisserions à gauche; & les autres
» proposoient de prendre au dessous
» entre Chio & le mont Mimas. Dans
» ce doute nous demandasmes à Dieu
» un signe qui nous déterminast, il
» nous l'accorda, & nous obligea de
» tenir le milieu de la mer & de faire
» route tout droit vers l'Eubée, pour
» nous dérober plustost aux malheurs
» qui nous menaçoient. Un petit vent
» frais commence à souffler, nos vais-
» seaux volent aisément sur l'humide
» plaine, & le lendemain avant le jour
» ils arrivent à Gereste. Nous met-

tons pied à terre, & nous faiſons «
des ſacrifices à Neptune, pour le «
remercier du grand trajet que nous «
avions fait. Le quatriéme jour aprés «
noſtre départ Diomede & ſes com- «
pagnons arriverent à Argos; & «
moy je continuay ma route vers «
Pylos; le meſme vent frais, que «
Dieu nous avoit envoyé, ne ceſſa «
point de ſouffler pendant tout mon «
voyage. Ainſi, mon cher fils, j'ar- «
rivay heureuſement à Pylos ſans «
avoir pû apprendre la moindre nou- «
velle des Grecs. Je ne ſçay pas meſ- «
me encore certainement ni ceux «
qui ſe ſont ſauvez, ni ceux qui ont «
peri. Mais pour tout ce que j'ay ap- «
pris dans mon Palais depuis mon «
retour, je vous en feray part ſans «
vous en rien cacher. On m'a dit «
que les braves Myrmydons ſont ar- «
rivez heureuſement chez eux con- «
duits par le celebre fils du vaillant «
Achille; que le grand Philoctete «
fils de Pœan, eſt auſſi arrivé chez «

» luy; qu'Idomenée a ramené à Crete
» tous ceux de ses compagnons que
» le Dieu Mars avoit épargnez à
» Troye & qu'il n'en a pas perdu un
» seul sur la mer. Pour le sort du
» fils d'Atrée, quelque éloigné que
» vous soyez, il ne se peut qu'il ne
» soit parvenu jusqu'à vous. Vous
» sçavez comment ce Prince est arri-
» vé dans son Palais, comment Egis-
» the l'a traistreusement assassiné, &
» comment ce malheureux assassin a
» receu le chastiment que meritoit
» son crime. Quel grand bien n'est-
» ce point de laisser en mourant un
» fils plein de courage! Ce fils d'A-
» gamemnon s'est glorieusement ven-
» gé de ce traistre qui avoit tué son
» pere. Et vous, mon cher fils, imi-
» tez cet exemple : vous estes grand,
» bien fait & de bonne mine; que le
» courage réponde donc à ce dehors,
» afin que vous receviez de la poste-
» rité le mesme éloge.

» Telemaque répondit : Sage Nes-

tor, l'ornement & la gloire des « Grecs, ce jeune Prince a fort bien « fait de punir l'aſſaſſin de ſon pere, « & les Grecs relevent fort juſtement « la gloire de cette action; la poſterité « ne luy refuſera jamais les loüanges « qu'elle merite. Je ne demanderois « aux Dieux pour toute grace que « de pouvoir me venger de meſme « de l'inſolence des Pourſuivants de « ma mere, qui commettent tous les « jours dans ma maiſon des excés in- « finis & qui me deshonorent, mais « les Dieux n'ont pas reſolu de nous « accorder à mon pere & à moy un « ſi grand bonheur. C'eſt pourquoy « il faut que je devore cet affront « quelque dur qu'il me paroiſſe. «

Mon cher fils, repartit Neſtor, « puiſque vous me faites reſouvenir « de certains bruits ſourds que j'ay « entendus. J'ay oüi dire qu'un grand « nombre de jeunes Princes amou- « reux de voſtre mere, ſe tiennent « dans voſtre Palais malgré vous & «

» consument vostre bien. Apprenez-
» moy donc si vous vous soumettez à
» eux sans vous opposer à leurs vio-
» lences, ou si ce sont les peuples
» d'Ithaque qui, pour obéïr à la voix
» de quelque Dieu, se déclarent con-
» tre vous. Qui sçait si vostre pere,
» venant un jour sans estre attendu,
» ne les punira pas luy seul de leurs
» injustices, ou mesme si tous les
» Grecs ne s'uniront pas pour vous
» venger. Si Minerve vouloit vous
» proteger, comme elle a protegé le
» celebre Ulysse pendant qu'il a com-
» battu sous les murs de Troye où
» nous avons souffert tant de maux,
» car je n'ay jamais vû les Dieux se
» déclarer si manifestement pour per-
» sonne comme cette Déesse s'est dé-
» clarée pour vostre pere, en l'assis-
» tant en toute occasion; si elle vou-
» loit donc vous temoigner la mesme
» bienveillance & avoir de vous le
» mesme soin, il n'y auroit asseure-
» ment bientost aucun de ces Pour-

ſuivants qui fuſt en eſtat de penſer «
au mariage. «

Grand Prince, repartit Telema- «
que, je ne penſe pas que ce que vous «
venez de dire s'accompliſſe jamais; «
vous dites-là une grande choſe ; la «
penſée ſeule me jette dans l'eſton- «
nement. Je n'ay garde d'oſer me «
flatter d'un ſi grand bonheur, car «
mes eſperances ſeroient vaines, «
quand meſme les Dieux voudroient «
me favoriſer. «

Ah! Telemaque, repartit Miner- «
ve, que venez-vous de dire ! quel «
blaſpheme venez-vous de proferer! «
Quand Dieu le veut, il peut faci- «
lement ſauver un homme & le ra- «
mener des bouts de la terre. Pour «
moy, j'aimerois bien mieux, aprés «
avoir eſſuyé pendant long-temps «
des travaux infinis, me voir enfin «
heureuſement de retour dans ma «
patrie, que d'avoir le ſort d'Aga- «
memnon, qui aprés un trop heu- «
reux voyage, s'eſt vû aſſaſſiner dans «

» ſon Palais par la trahiſon de ſa fem-
» me & d'Egiſthe. Il eſt vray que
» pour ce qui eſt de la mort, terme
» fatal ordonné à tous les hommes,
» les Dieux ne ſçauroient en exemp-
» ter l'homme qui leur ſeroit le plus
» cher, quand la Parque cruelle l'a
» conduit à ſa derniere heure.

Telemaque, reprenant la parole,
» dit : Mentor, quittons ces diſcours
» quelque affligez que nous ſoyons,
» il n'eſt plus queſtion de retour pour
» mon pere, les Dieux l'ont aban-
» donné à ſa noire Deſtinée & l'ont
» livré à la mort. Preſentement je
» veux parler d'autre choſe au fils de
» Nelée & prendre la liberté de luy
» faire une queſtion, car je voy qu'en
» prudence & en juſtice il ſurpaſſe
» tous les autres hommes, auſſi dit-
» on qu'il a regné ſur trois genera-
» tions. Et veritablement quand je le
» regarde je croy voir un image des
» Immortels. Dites-moy donc, je
» vous prie, ſage Neſtor, comment a

eſté tué le Roy Agamemnon ! où «
eſtoit ſon frere Menelas ! quelle «
ſorte de piege luy a tendu le perfide «
Egiſthe ! car il a tué un homme «
bien plus vaillant que luy. Menelas «
n'eſtoit-il point à Argos ! eſtoit-il «
errant dans quelque terre eſtrange- «
re ! c'eſt ſans doute ſon abſence qui «
a inſpiré cette audace à cet aſſaſſin. «

Mon fils, luy répond Neſtor, je «
vous diray la verité toute pure ; les «
choſes ſe ſont paſſées comme vous «
l'avez fort bien conjecturé. Si Me- «
nelas à ſon retour de Troye euſt «
trouvé dans ſon Palais Egiſthe en- «
core vivant, jamais on n'auroit éle- «
vé de tombeau à ce traiſtre ; ſon «
cadavre giſant ſur la terre loin des «
murailles, auroit ſervi de paſture «
aux chiens & aux oyſeaux ; & pas «
une des femmes Grecques n'auroit «
honoré ſa mort de ſes larmes, car il «
avoit commis le plus horrible de «
tous les forfaits. «

Il faut que vous ſçachiez, mon «

» fils, que pendant que nous eſtions
» devant Troye à livrer tous les jours
» de nouveaux combats, ce malheu-
» reux, qui vivoit dans une laſche oy-
» ſiveté dans un coin du Pelopon-
» neſe, conçeut une paſſion criminel-
» le pour la femme d'Agamemnon,
» pour la Reyne Clytemneſtre qu'il
» ſolicitoit tous les jours de répondre
» à ſes deſirs. La Reyne reſiſta long-
» temps & refuſa de conſentir à une
» action ſi infame, car outre que ſon
» eſprit eſtoit encore ſain & entier,
» elle avoit auprés d'elle un chantre
» qu'Agamemnon luy avoit laiſſé en
» partant pour Troye & qu'il avoit
» chargé particulierement du ſoin de
» la garder & de veiller à ſa conduite.
» Mais quand l'heure marquée par les
» Deſtins fut arrivée où ce malheu-
» reux Egiſthe devoit triompher de
» ſa chaſteté, il commença par éloi-
» gner d'auprés d'elle ce chantre, il
» le mena dans une iſle deſerte &
» l'abandonna en proye aux oyſeaux
des

des cieux, & retournant à Mycenes, «
il se vit enfin maistre de la Reyne, «
qui le suivit volontairement dans «
son Palais. Alors il offrit sur les «
autels une infinité de victimes, & «
consacra dans les temples les offran- «
des les plus précieuses, de l'or, de «
riches étoffes, pour remercier les «
Dieux d'avoir réüssi dans une en- «
treprise si difficile, & dont il avoit «
tousjours desesperé. «

Cependant Menelas & moy, es- «
troitement unis par les nœuds de «
l'amitié, nous estions partis de Troye «
sur nos vaisseaux. Quand nous fus- «
mes abordez à Sunium, sacré pro- «
montoire d'Athenes, là Apollon «
tua tout d'un coup par ses douces «
fleches le Pilote Phrontis fils d'O- «
netor, qui conduisoit la galere ca- «
pitainesse de Menelas comme il es- «
toit au gouvernail. C'estoit le plus «
habile de tous les pilotes, le plus «
experimenté, & celuy qui sçavoit «
le mieux gouverner un vaisseau pen- «

» dant les plus affreuſes tempeſtes.
» Quelque preſſé que fuſt Menelas
» de continuer ſa route, il fut retenu
» là pour enterrer ſon compagnon
» & pour faire ſur ſon tombeau les
» ſacrifices ordinaires. Quand il ſe fut
» rembarqué & que ſa flotte eut ga-
» gné les hauteurs du promontoire
» de Malée, alors Jupiter, dont les
» yeux découvrent toute l'eſtenduë
» de la terre, mit de grands obſtacles
» à ſon retour. Il déchaiſna contre
» luy les vents les plus orageux, ex-
» cita les flots les plus terribles, les
» amoncela & les éleva comme les
» plus hautes montagnes, & ſéparant
» ſes vaiſſeaux, il pouſſa les uns à
» l'iſle de Crete du coſté qu'habitent
» les Cydoniens ſur les rives du Jar-
» dan. Là vis à vis de Gortyne s'a-
» vance dans la mer tousjours cou-
» verte d'un broüillard épais un ro-
» cher appellé *Liſſé*, c'eſt le promon-
» toire Occidental de l'iſle du coſté
» de Pheſte. Le vent de midy pouſſe

les flots contre ce rocher, qui les « arreſtant & briſant leur impetuoſi- « té, couvre le port & aſſeure la plage. « Ce fut contre ce rocher que don- « nerent ſes vaiſſeaux, qui furent bri- « ſez, les hommes ne ſe ſauverent « qu'avec beaucoup de peine. Il y « avoit encore quatre navires avec « celuy que montoit Menelas, ils « avoient eſté ſéparez des autres; les « vents & les flots aprés les avoir fort « maltraitez, les porterent à l'embou- « chure du fleuve Egyptus. Ce Prince « amaſſa quantité d'or & d'argent en « parcourant ce fleuve, & en viſitant « ſur ſes vaiſſeaux les nations qui ha- « bitent les contrées les plus éloignées. «

Pendant ce temps-là Egiſthe exe- « cuta ſes pernicieux deſſeins, & aſſaſ- « ſina Agamemnon; le peuple ſe ſou- « mit à ce meurtrier, & le tyran regna « ſept années entieres à Mycene; mais « la huitiéme année le divin Oreſte « revint d'Athenes pour le punir; il « tua le meurtrier de ſon pere, le «

» traiſtre Egiſthe, & aprés l'avoir tué, » il donna aux peuples d'Argos le » feſtin des funerailles de ſon abomi- » nable mere & de ce laſche aſſaſſin. » Et ce jour-là meſme le vaillant Me- » nelas arriva à Lacedemone avec des » richeſſes infinies, car il en amenoit » autant qu'il en avoit pû charger ſur » ſes vaiſſeaux. Vous donc, mon fils, » ne vous tenez pas long-temps éloi- » gné de vos Eſtats en abandonnant » ainſi tous vos biens à ces fiers Pour- » ſuivants, de peur qu'ils n'achevent » de vous ruiner en partageant entre » eux voſtre Royaume, & que vous » n'ayez fait un voyage inutile & rui- » neux. Mais avant que de vous en » retourner, je vous conſeille & je » vous exhorte d'aller voir Menelas. » Il n'y a pas long-temps qu'il eſt de » retour de ces regions éloignées dont » tout homme, qui y auroit eſté pouſ- » ſé par les tempeſtes au travers de » cette mer immenſe, n'oſeroit jamais » eſperer de revenir, & d'où les oy-

ſeaux meſmes ne reviendroient qu'à « peine en un an, tant ce trajet eſt « long & penible. Allez donc, partez « avec voſtre vaiſſeau & vos compa- « gnons. Que ſi vous aimez mieux « aller par terre, je vous offre un char « & des chevaux, & mes enfants au- « ront l'honneur de vous conduire « eux-meſmes à Lacedemone dans le « Palais de Menelas. Vous prierez ce « Prince de vous dire ſans déguiſe- « ment ce qu'il ſçait de voſtre pere, « il vous dira la verité, car eſtant « ſage & prudent il abhorre le men- « ſonge. «

Ainſi parla Neſtor. Cependant le ſoleil ſe coucha dans l'Ocean, & les tenebres ſe répandirent ſur la terre. Minerve prenant la parole, dit à ce Prince : Neſtor, vous venez « de parler avec beaucoup de raiſon « & de ſageſſe ; preſentement donc « que l'on offre en ſacrifice les lan- « gues des victimes, & que l'on meſle « le vin dans les urnes, afin qu'aprés «

» avoir fait nos libations à Neptune
» & aux autres Dieux immortels,
» nous pensions à aller prendre quel-
» que repos, car il en est temps. Des-
» ja le soleil a fait place à la nuit, &
» il ne convient pas d'estre si long-
» temps à table aux sacrifices des
» Dieux; il est heure de se retirer.

La fille de Jupiter ayant ainsi parlé, on obéït à sa voix. Les herauts donnent à laver, & de jeunes hommes remplissent les urnes & presentent du vin dans les coupes à toute l'assemblée. On jette les langues dans le feu de l'autel. Alors tout le monde se leve & fait ses libations sur les langues.

Quand les libations furent faites & le repas fini, Minerve & Telemaque voulurent s'en retourner dans leur vaisseau, mais Nestor, les retenant, leur dit avec quelque
» chagrin : Que Jupiter & tous les
» autres Dieux ne permettent pas que
» vous vous en retourniez sur vostre

vaiſſeau, & que vous refuſiez ma «
maiſon comme la maiſon d'un hom- «
me neceſſiteux, qui n'auroit chez «
luy ni lits, ni couvertures, ni robes «
pour donner aux eſtrangers. J'ay «
chez moy aſſez de lits, de couver- «
tures & de robes, & il ne ſera ja- «
mais dit que le fils d'Ulyſſe s'en «
aille coucher ſur ſon bord pendant «
que je vivray & que j'auray chez «
moy des enfants en eſtat de recevoir «
les hoſtes qui me feront l'honneur «
de venir dans mon Palais. «

Vous avez raiſon, ſage Neſtor, «
répondit Minerve, il eſt juſte que «
Telemaque vous obéïſſe, celá ſera «
plus honneſte, il vous ſuivra donc «
& profitera de la grace que vous luy «
faites. Pour moy je m'en retourne «
dans le vaiſſeau pour raſſeurer nos «
compagnons, & pour leur donner «
les ordres, car dans toute la troupe «
il n'y a d'homme âgé que moy ſeul: «
tous les autres ſont de jeunes gens «
de meſme âge que Telemaque, qui «

» ont ſuivi ce Prince par l'attache-
» ment qu'ils ont pour luy. Je paſſe-
» ray la nuit dans le vaiſſeau, & de-
» main dés la pointe du jour j'iray
» chez les magnanimes Caucons où il
» m'eſt deu depuis long-temps une
» aſſez groſſe ſomme, & puiſque Te-
» lemaque a eſté receu chez vous,
» vous luy donnerez un char avec
» vos meilleurs chevaux, & un des
» Princes vos fils pour le conduire.

En achevant ces mots la fille de Jupiter diſparut ſous la forme d'une choüete. Tous ceux qui furent témoins de ce miracle furent ſaiſis d'eſtonnement, & Neſtor rempli d'admiration, prit la main de Telemaque, &
» luy dit: Je ne doute pas, mon fils, que
» vous ne ſoyez un jour un grand per-
» ſonnage, puiſque ſi jeune vous avez
» desja des Dieux pour conducteurs,
» & quels Dieux! celuy que nous ve-
» nons de voir, c'eſt Minerve elle-
» meſme, la fille du grand Jupiter,
» la Déeſſe qui préſide aux aſſemblées,

« Elle prend de vous le mesme soin
« qu'elle a pris du divin Ulysse vostre
« pere, qu'elle a tousjours honoré en-
« tre tous les Grecs. Grande Déesse,
« soyez-nous favorable, accordez-
« nous une gloire immortelle, à moy,
« à ma femme & à mes enfants ; dés
« demain j'immoleray sur vostre autel
« une genisse d'un an qui n'a jamais
« porté le joug, & dont je feray do-
« rer les cornes pour la rendre plus
« agréable à vos yeux.

Ainsi pria Nestor, & la Déesse écouta favorablement sa priere. Ensuite ce venerable vieillard, marchant le premier, conduisit dans son Palais ses fils, ses gendres & son hoste, & quand ils y furent arrivez & qu'ils se furent placez par ordre sur leurs sieges, Nestor fit remplir les urnes d'un excellent vin d'onze ans, que celle qui avoit soin de sa dépense venoit de percer ; il presenta les coupes aux Princes, & commença à faire les libations en

adreſſant ſes prieres à la Déeſſe Minerve. Aprés les libations ils allerent tous ſe coucher dans leurs appartements. Neſtor fit coucher Telemaque dans un beau lit ſous un portique ſuperbe, & voulut que le vaillant Piſiſtrate, le ſeul de ſes enfants qui n'eſtoit pas encore marié, couchaſt prés de luy pour luy faire honneur. Pour luy, il alla ſe coucher dans l'appartement le plus reculé de ſon magnifique Palais, où la Reyne ſa femme luy avoit préparé ſa couche.

Le lendemain dés que l'aurore eut doré l'horiſon, Neſtor ſe leva, ſortit de ſon appartement & alla s'aſſeoir ſur des pierres blanches, polies & plus luiſantes que l'eſſence. Elles eſtoient aux portes de ſon Palais. Le Roy Nelée, égal aux Dieux par ſa ſageſſe, avoit accoutumé de s'y aſſeoir, mais la Parque l'ayant précipité dans le tombeau, ſon fils Neſtor, le plus fort rempart des

Grecs, s'y assit aprés luy, tenant en sa main son sceptre. Tous ses fils se rendirent prés de luy, Echephron, Stratius, Persée, Aretus & Thrasymede semblable à un Dieu. Le heros Pisistrate vint le dernier avec Telemaque, qu'ils placerent prés de Nestor. Quand ils furent tous autour de luy, ce venerable vieillard leur dit : Mes chers enfants, executez promptement ce que je desire « & que je vais vous ordonner, afin « que je puisse me rendre favorable « la Déesse Minerve qui n'a pas dédaigné de se manifester à moy & qui « a assisté au sacrifice que j'ay fait à « Neptune. Que l'un de vous aille « donc à ma maison de campagne « pour faire venir une genisse, qu'un « pasteur aura soin de conduire ; « qu'un autre aille au vaisseau de Telemaque pour avertir tous ses compagnons ; il n'en laissera que deux « qui auront soin du vaisseau. Vous, « continua-t-il, en s'adressant à un «

» autre, allez ordonner au doreur
» Laërce de venir promptement pour
» dorer les cornes de la genisse ; &
» vous, dit-il aux autres, demeurez
» icy avec moy, & donnez ordre aux
» femmes de ma maison de préparer
» le festin, & d'avoir soin d'apporter
» les sieges, l'eau & le bois pour le
» sacrifice.

Il parla ainsi, & les Princes obéïrent. La genisse vint de la maison de campagne ; les compagnons de Telemaque vinrent du vaisseau ; le doreur vint aussi en mesme temps, portant luy-mesme les instruments de son art, l'enclume, le marteau & les tenailles dont il se servoit à travailler l'or. La Déesse Minerve vint aussi pour assister au sacrifice. Nestor fournit l'or au doreur, qui le réduisant en feüilles, en revestit les cornes de la genisse, afin que la Déesse prist plaisir à voir la victime si richement ornée. Stratius & le divin Echephron la presenterent en

la tenant par les cornes ; Aretus vint du Palais portant d'une main un baſſin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre, une corbeille où eſtoit l'orge ſacré neceſſaire pour l'oblation ; le vaillant Thraſymede ſe tint prés de la victime la hache à la main tout preſt à la frapper, & ſon frere Perſée tenoit le vaiſſeau pour recevoir le ſang. Auſſitoſt Neſtor lave ſes mains, tire du poil du front de la victime, répand ſur la teſte l'orge ſacré, & accompagne cette action de prieres qu'il adreſſe à Minerve. Ces prieres ne furent pas pluſtoſt achevées & la victime conſacrée par l'orge, que Thraſymede levant ſa hache, frappe la geniſſe, luy coupe les nerfs du cou & l'abbat à ſes pieds. Les filles de Neſtor, ſes belles filles & la Reyne ſon épouſé, la venerable Eurydice, l'aiſnée des filles de Clymenus, la voyant tomber, font des prieres accompagnées de grands cris,

Auſſi-toſt les Princes la relevent, & pendant qu'ils la tiennent, Piſiſtrate tire ſon poignard & l'égorge. Le ſang ſort à gros boüillons, & elle demeure ſans force & ſans vie. En meſme temps ils la dépoüillent & la mettent en pieces. Ils ſéparent les cuiſſes entieres ſelon la coutume, les enveloppent d'une double graiſſe, & mettent par deſſus des morceaux de toutes les autres parties, Neſtor luy-meſme les fait bruſler ſur le bois de l'autel & fait des aſperſions de vin. Prés de luy de jeunes hommes tenoient des broches à cinq rangs toutes préparées. Quand les cuiſſes de la victime furent toutes conſumées par le feu, & qu'on eut gouſté aux entrailles, on coupa les autres pieces par morceaux & on les fit roſtir. Cependant la plus jeune des filles de Neſtor, la belle Polycaſte met Telemaque au bain, & aprés qu'il fut baigné & parfumé d'eſſences, elle luy donne une belle

tunique & un manteau magnifique, & ce Prince ſortit de la chambre du bain ſemblable aux Immortels. Neſtor, s'avançant, le fit aſſeoir prés de luy.

Quand les viandes furent roſties, on ſe mit à table, & de jeunes hommes bien faits préſentoient le vin dans des coupes d'or. Le repas fini, Neſtor adreſſant la parole à ſes enfants, leur dit: Allez, mes enfants, « allez promptement atteler un char « pour Telemaque; choiſiſſez les meil- « leurs chevaux, afin qu'ils le menent « plus viſte. «

Il dit, & ces Princes obéïſſent. Ils eurent attelé le char dans un inſtant. La femme, qui avoit ſoin de la dépenſe, y met les proviſions les plus exquiſes qu'elle choiſit comme pour des Roys. Telemaque monte le premier, & Piſiſtrate, le fils de Neſtor, ſe place prés de luy, & prenant les reſnes, il pouſſe ſes genereux courſiers, qui plus legers

que les vents, s'éloignent des portes de Pylos, volent dans la plaine, & marchent ainsi tout le jour sans s'arrester. Dés que le soleil fut couché, & que les chemins commencerent à estre obscurcis par les tenebres, ces Princes arriverent à Pheres dans le Palais de Diocles, fils d'Orsiloque qui devoit sa naissance au fleuve Alphée ; ils y passerent la nuit, & Diocles leur presenta les rafraischissements qu'on donne à ses hostes. Le lendemain dés que l'aurore annonce le jour, ils remontent sur leur char, sortent de la cour au travers de grands portiques & poussent leurs chevaux, qui dans un moment eurent traversé la plaine grasse & fertile. Ils continüent leur chemin avec une extresme diligence, & ils arrivent dans le Palais de Menelas, lorsque la nuit commençoit à répandre ses sombres voiles sur la surface de la terre.

REMARQUES SUR L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE III.

Page 195. *L'Orſque Telemaque arriva à la ville de Nelée, à la celebre Pylos*] Telemaque part d'Ithaque fort tard & long-temps aprés le coucher du ſoleil, & le lendemain il arrive à Pylos aprés le lever de l'aurore. Ce trajet fait en moins d'une nuit peut ſervir à prouver que cette Pylos de Neſtor n'eſtoit ni la Pylos d'Elide ſur le fleuve Selleïs, car elle eſt trop voiſine d'Ithaque, & il n'auroit pas fallu quatre heures pour y arriver ; ni la Pylos de Meſſene au bas du Peloponeſe, car celle-cy eſt trop éloignée, & il auroit fallu plus de temps. C'eſt donc celle qui eſt au milieu des deux autres ſur le fleuve Amathus, & qui eſt éloignée d'Ithaque de huit ou neuf cents ſtades. A la fin du xv. Livre nous voyons que Telemaque arrive de bonne heure de Pheres au port de Pylos fort long-temps avant le coucher du ſoleil, & qu'il arrive le lendemain matin à Ithaque ; il eſt

quelques heures de plus à faire ce trajet, parce qu'il a pris le chemin le plus long pour arriver au costé septemtrional de l'isle, & pour éviter par-là les embusches des Poursuivants. Homere est tousjours parfaitement d'accord avec luy-mesme.

Les Pyliens offroient ce jour-là des sacrifices] Strabon dans son 6. livre nous apprend que ces sacrifices, dont parle Homere, se faisoient dans un temple de Neptune *Samien*, qui estoit entre la ville de Lepreum & celle d'Annium ou de Samicum, & pour lequel les Pyliens avoient une veneration singuliere.

Et immoloient des taureaux noirs à Neptune] Car le taureau estoit la victime consacrée à Neptune, à cause du mugissement des flots qu'on vouloit marquer par-là.

Il y avoit neuf bancs chacun de cinq cents hommes] Pour marquer que c'estoit un sacrifice solemnel, non seulement de la ville de Pylos, mais de toutes les villes de sa dépendance, Homere dit qu'il y avoit neuf bancs, parce que Nestor avoit sous luy neuf villes, qui sont nommées dans le dénombrement des vaisseaux Livre II. de l'Iliade page 78. Il y avoit donc un banc pour chaque ville, & chaque ville avoit envoyé à ce sacrifice cinq cents hommes, comme elle avoit fourni

cinq cents hommes à Neſtor quand il partit pour Troye, car on prétend qu'il commandoit quatre mille cinq cents hommes. Chaque ville avoit fourni neuf taureaux pour ce ſacrifice, comme c'eſtoit la coutume que chaque ville fourniſt ſa part.

Page 196. *Ils avoient desja gouſté aux entrailles & bruſlé les cuiſſes des victimes*] Homere ne s'amuſe pas icy à deſcrire tout le détail du ſacrifice, l'occaſion ne le ſouffre pas. Il le fera plus à propos au ſacrifice que l'on verra à la fin de ce meſme Livre. Quand les cuiſſes eſtoient conſumées par le feu, tous les aſſiſtants gouſtoient aux entrailles, dont on donnoit à chacun un petit morceau, & c'eſt par-là qu'on avoit part au ſacrifice, & aux graces qui le ſuivoient. Tout le reſte de la victime eſtoit conſumée par l'aſſemblée.

Telemaque, il n'eſt plus temps d'eſtre retenu par la honte] Minerve voit qu'un jeune homme comme Telemaque, qui n'eſt jamais ſorti de ſon iſle & qui n'a encore rien vû, ſera embarraſſé à aborder un homme de l'âge de Neſtor & de ſa réputation. C'eſt pourquoy elle l'encourage. Et Minerve eſt icy la prudence meſme de ce jeune Prince & les leçons qu'il ſe donne à luy-meſme & qui luy ſont ſuggerées par la ſageſſe.

Prions-le de vous dire la verité avec sa franchise ordinaire] En effet nous avons vû dans l'Iliade que Nestor estoit un homme vray & qui parloit tousjours avec beaucoup de liberté & de franchise. Homere suit parfaitement dans l'Odyssée les caracteres qu'il a formez dans l'Iliade.

Il hait naturellement le mensonge, car c'est un homme plein de probité & de sagesse] Plus on est sage, plus on a d'horreur pour le mensonge, c'est à dire, pour le mensonge qui nuit avec malice, car il y a une sorte de mensonge qui instruit & qui est utile, comme sont les mensonges d'Homere & ceux des fables; ces mensonges sont des veritez déguisées sous la fiction.

Page 197. *Comment iray-je aborder le Roy de Pylos!*] Voicy les embarras où Telemaque se trouve, & ces embarras marquent bien que c'est un Prince dont Minerve a pris soin & qui est plein de sagesse. Tout jeune homme prudent & bien élevé est aussi embarrassé que luy dans les occasions semblables, & tant pis pour celuy qui ne l'est pas.

Car les Dieux, qui ont présidé à vostre naissance & à vostre éducation] Le texte dit mot à mot, *car vous n'estes point né malgré les Dieux & vous n'avez pas esté élevé mal-*

gré eux. Sur quoy Eustathe avertit qu'il y avoit des gens qui prétendoient qu'Homere vouloit faire entendre par-là que Telemaque estoit né d'un legitime mariage. Mais je ne croy pas qu'Homere ait pensé à ce rafinement inconnu au Paganisme. J'aime mieux expliquer ce passage tout simplement & tout naturellement; *vous n'estes point né en dépit des Dieux*, c'est à dire, *vous estes beau, bien fait & de bonne mine, vous avez de bonnes inclinations, en un mot vostre naissance est heureuse.* On ne peut mieux expliquer Homere que par Homere mesme. Ce que dit icy Minerve à Telemaque qu'*il n'est pas né malgré les Dieux,* est la mesme chose que ce que Menelas dit à ce jeune Prince dans le Livre suivant : *On reconnoist tousjours facilement les enfants de ceux à qui Jupiter a départi ses plus précieuses faveurs dans le moment de leur naissance.* Le reste, *& vous n'avez pas esté élevé malgré eux,* c'est à dire, ils ont présidé à vostre éducation, vous avez esté bien élevé, & vous avez profité des bons préceptes qu'on vous a donnez. Car il n'y a de bonne éducation, d'éducation qui réüssisse, que celle à laquelle président les Dieux, & qu'ils daignent benir, ainsi Telemaque tirera des préceptes, qu'il a desja receus, une partie de ce qu'il doit dire, & ce que ces préceptes ne luy auront pas appris, quelque Dieu favorable le luy inspirera. Car

c'eſt Dieu qui donne les lumieres, & qui ſuggere des paroles qu'on n'auroit pas trouvées de ſoy-meſme.

Page 198. *Et faiſoient roſtir les viandes du ſacrifice*] Il y a dans le texte κρέα ὤπτων, ἄλλα δ' ἔπειρον. C'eſt à dire que pendant que l'on faiſoit roſtir une partie de ces viandes, on rempliſſoit des broches de l'autre partie. Ces broches eſtoient des broches à cinq rangs, avec leſquels on faiſoit roſtir, ou pluſtoſt griller les viandes qui reſtoient du ſacrifice. On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur le 1. Livre de l'Iliade.

Sur des peaux eſtenduës ſur le ſable du rivage] Voilà la ſimplicité de ces temps héroïques. Au lieu de beaux tapis de pourpre il n'y a que des peaux eſtenduës à terre.

D'abord il leur preſenta une portion des entrailles] Afin qu'ils euſſent part au ſacrifice. Car ce n'eſt pas encore le feſtin.

Car c'eſt à ſon feſtin que vous eſtes admis à voſtre arrivée] Piſiſtrate leur dit cela comme une choſe heureuſe pour eux. En effet c'eſt un grand bonheur pour des eſtrangers d'arriver chez des peuples qui honorent les Dieux & qui leur font des ſacrifices. Par ce diſcours de Piſiſtrate on voit bien que c'eſt

un Prince bien élevé.

Page 199. *Car je pense qu'il est du nombre de ceux*] Pisistrate fait entendre par-là qu'il y a aussi des peuples impies qui ne reconnoissent point de Dieux, & en mesme temps il fait voir leur aveuglement & leur injustice, en adjoutant qu'*il n'y a point d'homme qui n'ait besoin de leur secours.*

Comblez de gloire Nestor & les Princes ses enfants] Minerve ne demande pour Nestor & pour ses fils que la gloire, car voilà ce qui est le plus necessaire aux Princes; & pour le peuple elle demande une gratieuse recompense sans la déterminer.

Page 200. *Elle fit elle-mesme ces prieres, & elle-mesme les accomplit*] Cela est heureusement imaginé pour faire entendre que la sagesse peut seule combler de gloire les Princes & faire le bonheur de leurs sujets. D'ailleurs Homere dit que Minerve accomplit elle-mesme les prieres qu'elle faisoit, parce qu'elle ne pouvoit s'attendre que Neptune accomplist ce qu'elle demandoit pour Telemaque, puisque c'estoit Neptune qui persecutoit Ulysse. Mais comment Homere dit-il que Minerve accomplit ces prieres! cela dépend-il d'elle, & n'est-ce pas à Jupiter seul d'accorder ce qu'elle vient de demander! Il

n'y a que deux mots à dire pour répondre à cette difficulté. Les Anciens ont feint avec raison que Minerve estoit la seule Déesse à qui Jupiter eust donné ce glorieux privilege d'estre en tout comme luy & de joüir des mesmes avantages. On peut voir sur cela une remarque de M. Dacier sur la douziéme ode du 1. liv. d'Horace. La sagesse de Dieu n'a-t-elle pas les mesmes droits que Dieu? & n'est-ce pas tousjours elle qui accomplit ce qu'elle demande?

Ou ne faites-vous qu'écumer les mers comme les pirates qui exposent leur vie] Si le mestier de pirate avoit esté honteux, Nestor n'auroit eu garde de faire cette question à des estrangers qu'il ne vouloit ni offenser ni desobliger; mais non seulement il n'estoit pas honteux, il estoit mesme honorable; les Princes Grecs ne trouvoient rien de plus glorieux que de vivre de rapine. On n'a qu'à voir le commencement de l'histoire de Thucidide où ces mœurs sont fort bien marquées.

Page 201. *Combattant avec vous, a saccagé la superbe ville de Troye*] Il ne dit pas, *qui a saccagé la superbe ville de Troye,* mais il associe Nestor à cette gloire, en adjoutant, *en combattant avec vous.*

Page 203. *Nestor luy répondit, Estranger*

vous

vous, &c.] Neſtor luy dit, *mon ami*, mais cela ne ſeroit pas agréable en noſtre langue.

Soit en courant les mers, ſoit ſous la conduite d'Achille] Ce qu'Achille dit dans le IX. Liv. de l'Iliade tom. 2. pag. 96. ſert de commentaire à ces paroles de Neſtor. *J'ay eſſuyé pour les Grecs,* dit-il, *des fatigues infinies ; j'ay paſſé les nuits ſans dormir & les jours dans le ſang & dans le carnage ; j'ay pris douze grandes villes par mer avec mes ſeuls vaiſſeaux, & onze par terre autour de Troye.* Homere rappelle dans ſon Odyſſée beaucoup de choſes qu'il a desja touchées dans ſon Iliade, & il en rapporte beaucoup d'autres dont il n'a point parlé dans ce premier Poëme, qui ſont les ſuites de ces avantures qui n'ont pû entrer dans la compoſition de ſa fable, & des épiſodes de la guerre de Troye, comme Longin l'a remarqué chap. 7. Par là ce Poëte n'embellit pas ſeulement ſon Poëme, & ne ſatisfait pas ſeulement la curioſité du Lecteur, mais il donne encore à ſon Iliade & à ſon Odyſſée un air de verité qui trompe & qu'on ne ſçauroit démentir.

Là giſt Achille] Neſtor nomme Ajax, Patrocle & ſon fils meſme Antiloque avec éloge, *Ajax ſemblable à Mars, Patrocle égal aux Dieux, &c. le brave & ſage Antiloque.* Mais pour *Achille,* il le met ſans épithete & ne luy

donne pas la moindre loüange. Et en verité, comme la colere d'Achille avoit esté la cause de tous les maux dont il parle, & de la mort de tous ces heros, ce n'estoit pas là le lieu de le loüer. Cette conduite d'Homere est tres sage.

Page 204. *Plusieurs années suffiroient à peine à faire le détail*] Sur-tout si sur chaque action on faisoit un Poëme comme Homere en a fait un sur la colere d'Achille. Cette hyperbole de Nestor est pour faire voir les maux sans nombre que les Grecs ont soufferts dans cette guerre. Ces hyperboles excessives sont permises & elles sont authorisées mesmes dans nos Livres saints.

Page 205. *Pendant tout le temps qu'à duré le siege, le divin Ulysse & moy n'avons jamais esté de different avis*] Il y a icy une politesse qui me paroist remarquable. Nestor vient de dire qu'Ulysse surpassoit tous les Grecs en prudence, & que personne n'estoit si fécond que luy en ressources, il n'est pas possible aprés cela qu'il s'égale à luy, & la bienséance ne le permet pas. Que fait-il donc ? il dit seulement qu'ils n'ont jamais esté de different avis, expression équivoque qui laisse douter si Nestor estoit égal à Ulysse en prudence & en sagesse, ou si Ulysse luy estoit superieur.

Soit dans les assemblées, soit dans les conseils] Les assemblées ἀγορή, & les conseils βουλή, sont deux choses fort differentes. Les assemblées estoient generales, tout le peuple s'y trouvoit. Et les conseils estoient des assemblées particulieres de gens choisis.

Et dés ce moment il estoit aisé de voir que Jupiter leur préparoit] C'est ainsi à mon avis qu'il faut traduire ce passage. *Jupiter ne commença pas dés ce moment à préparer aux Grecs un retour funeste, mais ce fut dés ce moment-là qu'on put s'appercevoir qu'il avoit ce dessein, & qu'il alloit faire tomber sur eux les effets de sa colere.*

Parce qu'ils n'avoient pas esté tous prudents & justes] Il veut parler d'Ajax le Locrien qui avoit violé Cassandre dans le temple de Pallas sous les yeux mesmes de la Déesse. Ajax estoit le seul coupable, comment donc la pluspart des autres furent-ils envelopez dans sa punition ? ce fut pour ne l'avoir pas empesché, ou pour ne l'avoir pas puni. Au reste il faut bien remarquer icy la retenuë & la pudeur de Nestor, il ne s'explique pas plus ouvertement sur le crime d'Ajax, parce qu'il parle à un jeune homme, & parce qu'il ne veut pas insulter à un mort.

Ces deux Princes ayant sans necessité &

contre la bienséance convoqué tous les Grecs à une assemblée à l'entrée de la nuit] Homere ne veut pas faire entendre que l'entrée de la nuit est une heure induë pour tenir des assemblées, car les histoires sont pleines d'assemblées & de conseils tenus la nuit & tenus avec beaucoup de prudence & de sagesse. On a mesme souvent appellé la nuit εὐφρόνη, comme *propre au conseil.* Mais il veut faire entendre qu'en cette occasion il n'y avoit rien de plus imprudent que de convoquer une assemblée pour la nuit; car que ne devoit-on pas attendre de troupes victorieuses, la nuit, dans la licence & l'emportement de la victoire? ces troupes ne passoient pas les journées bien sobrement.

Page 206. *Menelas estoit d'avis qu'on s'embarquast*] Strabon liv. 10. nous apprend que Sophocle, qui de tous les Poëtes est celuy qui a le plus imité Homere, avoit traitté cette particularité dans la Tragedie de Polyxene: *Sophocle*, dit-il, *faisant dans sa Polyxene que Menelas veut partir de Troye sans differer, & qu'Agamemnon veut attendre pour appaiser la colere de Minerve par des sacrifices, il introduit Menelas qui dit à Agamemnon,*

Σὺ δ' αὖθι μίμνων τὰς κατ' Ἰδαίαν χθόνα
Ποίμνας ὀλύμπου συναγαγὼν θυηπόλει.

Pour vous demeurez icy, & rassemblant au pied du mont Ida tous les troupeaux du mont Olympe, amusez-vous à sacrifier. Le sçavant Casaubon auroit pû adjouter cela au catalogue qu'il a fait des pieces de Sophocle dans ses commentaires sur Athenée.

Jusqu'à ce qu'on eust offert des hecatombes pour desarmer la terrible colere de Pallas] Mais n'estoit-ce pas un prétexte tres juste & tres loüable ? non, & Homere ne fait pas difficulté d'appeller Agamemnon *insensé.* Car il devoit sçavoir que le crime d'Ajax ne pouvoit estre expié par des hecatombes. Le seul sacrifice expiatoire c'estoit la punition du criminel. Ce passage est remarquable.

Et que les Dieux immortels justement irritez ne se laissent pas si facilement flechir par des sacrifices] Cependant Homere nous a dit dans le XI. Livre de l'Iliade que *les Dieux se laissent flechir, & que tous les jours on parvient à les appaiser par des sacrifices.* Στρεπτοὶ δὲ καὶ θεοὶ αὐτοί, &c. Comment dit-il donc icy qu'ils ne se laissent pas facilement fléchir ? C'est pour nous faire entendre l'aveuglement d'Agamemnon qui croyoit pouvoir expier le crime d'Ajax par des sacrifices. Il y a des crimes que les sacrifices ne peuvent expier. Si Platon avoit bien medité sur cet endroit, il n'auroit pas fait à Homere

le reproche dont j'ay assez parlé dans ma Préface de l'Iliade.

Car Jupiter avoit donné le signal de nostre perte] Mot à mot, *Car Jupiter préparoit la punition de nostre crime.* Πῆμα est icy ἄτη la *peine*, la *punition*.

Page 207. *S'en retournerent avec le prudent Ulysse retrouver Agamemnon pour plaire à ce Prince*] Nestor, par politesse pour Telemaque, ne dit pas que ce fut Ulysse qui voulut retourner à Troye, il le confond seulement avec les autres, & il cache à ce jeune Prince le veritable motif qui l'obligea de retourner sur ses pas. Ce ne fut nullement en vûë de plaire à Agamemnon, ce fut un scrupule de conscience ; il crut que comme il avoit enlevé par force la statuë de Minerve, cette action avoit déplu à la Déesse, & qu'il estoit obligé de se joindre à Agamemnon pour l'appaiser.

Parce que je prévoyois les maux que Dieu nous préparoit] On demande icy comment il le prévoyoit. Jupiter luy envoya-t-il quelque signe? cela n'estoit pas necessaire. Il sçavoit qu'on avoit offensé la Déesse, & c'en estoit assez pour un homme comme Nestor. Aussi a-t-il desja dit qu'il estoit aisé de voir d'abord que Jupiter leur préparoit de grands maux.

Page 208. *Les uns vouloient qu'en costoyant la petite isle de Psyria, nous prissions au dessus de Chio*] C'est à dire, que les uns vouloient qu'en partant de Lesbos ils gagnassent le dessus de Chio & qu'ils passassent entre l'isle de Psyria, qui est à quatre vingts stades de Chio, & cette isle de Chio, en costoyant Psyria, ainsi ils auroient eû Chio à la gauche & Psyria à la droite. Les autres vouloient qu'ils prissent au dessous de Chio, entre cette isle & le rivage de l'Asie où est le mont Mimas vis à vis de Chio. Ainsi ils auroient eu Chio à droite. Le dernier chemin estoit le plus droit & le plus court, mais il estoit le plus dangereux & le plus difficile.

Et le lendemain avant le jour ils arriverent à Gereste] C'est ainsi, à ce qu'il me paroist, qu'il faut entendre ἐννύχιαι, *sur la fin de la nuit, avant le jour.* Didyme l'a expliqué de mesme, ἐννύχιαι, dit-il, ἑωθιναὶ ὑπὸ νύκτα. Le mot ἐννύχιαι signifie *le matin avant le jour.* La question est de sçavoir si Homere a voulu dire que les vaisseaux de Nestor arriverent à Geresté le lendemain de leur départ de Troye. Je l'avois crû d'abord, mais aprés avoir examiné plus attentivement tout le passage, j'ay vû que ce n'estoit que le lendemain du second jour. Le premier jour Nestor ne put arriver qu'à Lesbos, parce qu'il s'estoit arresté à Tenedos pour y faire des sacrifices,

& qu'il y avoit esté retenu assez long-temps par la nouvelle contestation qui s'y estoit élevée ; Menelas joignit Nestor à Lesbos à l'entrée de la nuit. Apparemment la nuit se passa à déliberer sur la route qu'ils devoient prendre, & le lendemain dés le matin ils partirent & employerent tout ce jour-là & la plus grande partie de la nuit suivante à faire le trajet de Lesbos à Gereste, qui est un port au bas de l'Eubée, *Negrepont.* Nestor dans la suite trouve que c'est un grand trajet ; en effet il est de seize cents stades, c'est tout ce que pouvoient faire ces sortes de vaisseaux en un jour & une nuit. Strabon escrit que Gereste est le lieu le plus commode pour ceux qui partent d'Asie pour aller en Grece. Il y avoit un beau temple de Neptune qui estoit le plus celebre de tous ceux qui estoient dans cette isle.

Page 209. *Et moy je continuay ma route*] C'est le sens de ces mots, αὐτὰρ ἔγωγε Πύλον δ' ἔχον, car ἔχειν signifie *tenir la route.* Puisque Diomede n'estoit arrivé à Argos que le quatriéme jour, il falloit plus de temps à Nestor pour arriver à Pylos, qui estoit plus éloignée. Il falloit doubler tout le Peloponese.

Page 210. *Quel grand bien n'est-ce point de laisser en mourant un fils plein de courage*] Telemaque a souvent appellé son pere le *plus malheureux de tous les hommes.* Nestor

dit qu'un homme n'est point malheureux quand il laisse un fils capable de le venger. Nestor veut par-là exciter le courage de Telemaque & le porter à venger Ulysse de l'insolence des Poursuivants.

Page 212. *Ou si ce sont les peuples d'Ithaque, qui pour obéïr à la voix de quelque Dieu*] Nestor ne peut pas s'imaginer que les peuples d'Ithaque manquent de fidelité à Ulysse, à moins qu'ils n'ayent receu quelque oracle qui leur ordonne de l'abandonner. Il n'y a que Dieu qui puisse délier les peuples.

Si Minerve vouloit vous proteger comme elle a protegé le celebre Ulysse] Nestor vient de dire, *qui sçait si Ulysse venant un jour sans estre attendu, ne punira pas luy seul les Poursuivants !* Pour fonder cette proposition, qui paroist estonnante, qu'un homme seul pust venir à bout de tant de Princes, il fait voir que cela seroit facile, si Minerve vouloit favoriser Telemaque aussi ouvertement qu'elle favorisoit son pere. Avec quelle adresse Homere prépare le dénoüement de son action pour luy donner de la vraysemblance.

Il n'y auroit asseurement bientost aucun de ces Poursuivants] Eustathe a fort bien remarqué que le mot τὶς qui signifie ordinairement *quelqu'un*, signifie aussi quelquefois

chacun, εἷς ἕκαστος, & qu'il embrasse tous ceux dont on parle. Que c'est ainsi que Sophocle l'a employé dans ce vers où le chœur des Salaminiens dit : ὥς νῦν καιρός τινι ποδοῖν κλοπὰν ἀρέσθαι. *Il est temps que chacun de nous prenne secretement la fuite.* Il est icy dans le mesme sens. Car parmi le grand nombre de Poursuivants, ce ne seroit pas une grande avance que quelqu'un d'eux perist.

Page 213. *Car mes esperances seroient vaines, quand mesme les Dieux voudroient me favoriser*] Telemaque est si persuadé que son pere a peri, ou que sa destinée l'a si certainement condamné à perir, qu'il n'est pas au pouvoir des Dieux mesmes de le ramener dans sa patrie. Et comme ce qu'il dit approche fort du blasphesme, Minerve le reprend en faisant voir qu'il est aisé à Dieu de ramener des bouts de la terre un homme qu'on avoit desesperé de voir.

Pour moy j'aimerois bien mieux] Le discours de Minerve est fort adroit & tres vray. Pour consoler Telemaque elle luy fait voir qu'il ne faut pas juger du bonheur ou du malheur des hommes absents de chez eux, par la facilité ou par la difficulté qu'ils ont à retourner dans leur patrie, que souvent c'est un bonheur d'en estre long-temps éloigné, & un malheur d'y arriver trop promptement.

Et la preuve qu'elle en donne c'est le sort d'Agamemnon mesme ; il fait un heureux voyage, & à son arrivée il est assassiné dans ses Estats, au lieu qu'Ulysse aprés avoir trouvé mille obstacles pourra arriver heureusement & vaincre ses ennemis. Ce ne sont donc pas les moyens qui font le bonheur ou le malheur d'un homme, c'est la fin.

Page 214. *Les Dieux n'en sçauroient exempter l'homme qui leur seroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à sa derniere heure*] Voicy un point de la Theologie payenne qu'il est bon d'éclaircir. Les Payens estoient persuadez qu'il estoit ordonné à tous les hommes de mourir, mais en mesme temps ils croyoient que Dieu pouvoit dispenser de cette loy generale ceux qu'il luy plaisoit d'en exempter. C'est ainsi que dans le Livre suivant nous verrons Protée annoncer à Menelas qu'il ne mourra point, & que les Dieux l'envoyeront aux Champs Elysées sans le faire passer par la mort. Aussi Minerve ne dit pas icy que Dieu ne sçauroit exempter de la mort l'homme qui luy seroit le plus cher, mais elle dit qu'il ne sçauroit l'en exempter quand la Parque l'a conduit à sa derniere heure. Car la Parque n'estant que l'ordre de la providence, Dieu ne le change point quand il l'a donné une fois, quoy-qu'il le pust, s'il le vouloit, comme Homere l'a

Dans le 15. livre de l'Iliade.

reconnu ailleurs. Cette Theologie s'accorde fort bien en cela avec la noſtre ; on voit meſme qu'elle en eſt tirée ; nous diſons de meſme que tous les hommes ſont nez pour mourir, mais nous diſons en meſme temps que comme Dieu eſt le maiſtre de la vie & de la mort, il peut retirer de ce monde ceux qu'il luy plaiſt, ſans leur faire gouſter la mort. Et nous avons dans l'Eſcriture ſainte des preuves de cette verité que les Payens avoient ſans doute connuës. On peut voir ce qui eſt remarqué ſur la fin du Liv. ſuivant.

Auſſi dit-on qu'il a regné ſur trois generations] Car le grand âge enſeigne la juſtice & la prudence, par la grande experience qu'il donne. Au reſte il faut remarquer icy l'exactitude d'Homere à bien marquer l'âge de Neſtor. Dans le premier Livre de l'Iliade il a dit que *ce Prince avoit desja vû paſſer deux âges d'hommes, & qu'il regnoit ſur la troiſiéme generation.* Et icy, il dit qu'*il a regné ſur trois generations.* Cela prouve la verité de ma remarque ſur ce paſſage de l'Iliade pag. 302. où j'ay fait voir que la derniere année de la guerre de Troye, Neſtor avoit quatre vingts cinq ou ſix ans. Si l'on adjoute à ce nombre les huit ou neuf années qui ſe ſont paſſées depuis le départ de Troye juſqu'à ce voyage de Telemaque à Pylos, Neſtor avoit alors quatre vingts quatorze ou

quatre vingts quinze ans, & par consequent il avoit desja vû trois generations, chacune de trente ans, & il y avoit quatre ou cinq ans qu'il regnoit sur la quatriéme.

Et veritablement quand je le regarde, je croy voir une image des Immortels] Le propre des Dieux est l'immortalité, & rien ne ressemble tant à l'immortalité qu'une longue vie, & par consequent un homme d'un grand âge est la plus ressemblante image de Dieu. Platon avoit sans doute ce passage en vûë, lorsqu'il a escrit dans son 2. liv. des Loix que nos peres & meres sont les images vivantes de Dieu, & que plus ils sont vieux, plus ils luy ressemblent & plus ils meritent nostre culte.

Page 215. *Comment a esté tué le Roy Agamemnon*] Telemaque ne fait pas cette demande sans raison & par une vaine curiosité, outre qu'il avoit luy-mesme des embusches à craindre & qu'il vouloit se mettre en estat de les éviter, il veut aussi s'instruire pour pouvoir servir son pere si les Dieux luy font la grace de le ramener, & luy aider à éviter les piéges que les Poursuivants pourroient luy dresser.

N'estoit-il point à Argos] Argos n'est pas icy pour la ville d'Argos, mais pour le pays,

pour tout le Peloponese. Comme nous l'avons desja vû dans le Liv. 1. Voyez Strabon livre 8.

Car il avoit commis le plus horrible de tous les forfaits] Ce forfait renfermoit tous les plus grands forfaits, l'adultere, le parricide, l'usurpation. Il avoit corrompu la femme de son Roy, il avoit assassiné ce Prince, & s'estoit mis en possession de ses Estats.

Page 216. *Qui vivoit dans une lasche oysiveté*] Qu'Homere peint bien l'infamie de ce traistre ! Pendant que tous les Princes de la Grece sont occupez à une guerre tres juste, & livrent tous les jours des combats pour venger l'affront fait à Menelas, & pour punir le corrupteur d'Helene, ce malheureux Egisthe vit seul dans l'oysiveté; & comme l'oysiveté est la mere de tous vices, il s'amuse à corrompre la femme d'Agamemnon.

Car outre que son esprit estoit encore sain & entier] Le Grec dit, *car elle estoit encore d'un bon esprit*, Homere appelle *bon esprit* un esprit sain & entier, & qui a resisté à la corruption. Les passions criminelles ne gagnent sur nous qu'aprés que nostre esprit est gasté & corrompu.

Elle avoit auprés d'elle un chantre qu'A-

gamemnon luy avoit laissé] Ces chantres estoient des gens considerables, qui par leur poësie & par leur musique enseignoient la vertu & reprimoient les passions qui luy sont opposées. C'estoient les Philosophes de ces temps-là. Je ne sçaurois mieux illustrer ce passage, qu'en rapportant ce que Strabon a escrit dans son 1. liv. pour répondre à Eratosthene, qui avoit eû le mauvais sens d'avancer que les Poëtes ne cherchoient qu'à divertir & nullement à instruire. *Les Anciens*, dit-il, *ont pensé tout le contraire. Ils ont dit que l'ancienne Poësie estoit une espece de Philosophie, qui dés nostre enfance nous apprend à bien vivre, & qui sous l'apast du plaisir, nous enseigne les bonnes mœurs & nous forme aux passions & aux actions honnestes; aussi nos Stoïciens asseurent que le seul sage est Poëte. C'est pourquoy dans les villes Grecques on commence l'éducation des enfants par la Poësie, non pour leur procurer seulement du plaisir, mais pour leur apprendre la sagesse. Et l'on voit mesme que les simples Musiciens qui enseignent à chanter & à joüer de la flute & de la lyre, font profession d'enseigner la vertu, car ils se disent précepteurs & reformateurs des mœurs. Et ce ne sont pas les seuls Pythagoriciens qui disent cela de la Musique, Aristoxene le prouve, & Homere luy-mesme fait voir que les chantres estoient de bons précepteurs, quand il dit qu'A-*

gamemnon avoit laiſſé un chantre auprés de la Reyne ſa femme pour avoir ſoin de ſa conduite, & qu'Egiſthe ne triompha de cette Princeſſe qu'aprés avoir éloigné d'elle ce chantre, dont les inſtructions la ſoutenoient, &c.

Mais quand l'heure marquée par les Deſtins fut arrivée où ce malheureux devoit triompher de ſa chaſteté] Homere ne veut pas dire que cette action infame devoit neceſſairement arriver par l'ordre du Deſtin, car Clytemneſtre ne ſeroit plus coupable. Rien n'eſt plus oppoſé à la doctrine de ce Poëte: il veut dire ſeulement, quand l'heure fut arrivée que Clytemneſtre, par un choix de ſa pure volonté, renonceroit à ſa vertu. Cette heure fatale n'emporte point la neceſſité de pécher, mais elle marque ſeulement le moment de ſa détermination toute libre.

Il commença par éloigner d'auprés d'elle ce chantre] Homere ſçait bien relever l'honneur & la gloire de ſon art, & en faire l'éloge d'une maniere bien fine & bien glorieuſe. Jamais Egiſthe n'auroit triomphé de la vertu de Clytemneſtre, ſi ce chantre avoit eſté tousjours auprés d'elle à luy donner ſes inſtructions. Ce Poëte fait bien voir auſſi par cet exemple de quel ſecours eſt pour la vertu le commerce des ſages, puiſque pour jetter dans le vice une femme qui a encore

de la vertu, il faut commencer à éloigner d'elle ses amis les plus vertueux.

Il le mena dans une isle deserte, & l'abandonna en proye aux oyseaux] Il ne dit pas qu'il le tua, mais il le fait entendre, car on n'abandonne pas aux oyseaux un homme vivant. Aussi Athenée, qui n'a fait qu'abreger le passage de Strabon que j'ay rapporté, dit qu'*Egisthe ne put corrompre Clytemnestre qu'aprés avoir tué dans une isle deserte le chantre qu'Agamemnon luy avoit laissé.*

Page 217. *Il se vit enfin maistre de la Reyne, qui le suivit volontairement dans son Palais*] Le Grec dit : *Il emmena volontairement dans sa maison la Reyne qui le suivit volontairement.* Ce n'est pas sans raison qu'il met deux fois *volontairement,* ἐθέλων ἐθέλουσαν, c'est pour marquer que cette action estoit volontaire dans l'un & dans l'autre, qu'elle venoit de leur propre choix, qu'il dépendoit d'eux de s'empescher de la commettre, & qu'on n'en pouvoit accuser ni les Dieux ni les Destins. Et il adjoute cela pour déterminer le sens de ce qu'il a dit trois vers plus haut : *mais quand l'heure marquée par les Destins fut venuë, &c.* comme je l'ay expliqué.

Alors il offrit sur les autels une infinité

de victimes, &c. pour remercier les Dieux] Voicy un mélange bien surprenant de religion & d'impieté! Egisthe, aprés avoir commis un si grand crime, a l'insolence d'en remercier les Dieux par des offrandes & par des sacrifices, comme si les Dieux l'avoient aydé à commettre ce crime, que sa propre corruption avoit seule imaginé & accompli.

Les offrandes les plus précieuses] Il y a dans le Grec ἀγάλματα, qui signifie proprement ce que nous disons des *joyaux*. Les Grecs posterieurs à Homere, dit Eustathe, ont appellé les statuës ἀγάλματα, mais ce Poëte n'a employé ce terme que pour dire des joyaux, des choses précieuses, en un mot tout ce dont on aime à se parer.

D'avoir réussi dans une entreprise si difficile, & dont il avoit tousjours desesperé] Je sçay bon gré à Homere, aprés l'horrible chute de Clytemnestre, de luy avoir au moins fait l'honneur de dire qu'elle avoit resisté long-temps, & que ce ne fut qu'aprés une infinité de grands & de longs combats que sa vertu fut vaincuë. Il n'est pas naturel qu'une femme bien élevée se porte sans peine & sans une longue resistance à de si grands forfaits. Mais il est bon aussi de remarquer que cette Princesse, qui avoit resisté si long-temps, n'eut pas plustost esté vaincuë, que

les autres crimes ne luy couterent plus rien, & qu'elle ayda ensuite Egisthe à tuer Agamemnon.

Le Pilote Phrontis fils d'Onetor] Les seuls noms qu'Homere donne à ses personnages, enseignent souvent des choses utiles & curieuses, comme je l'ay desja remarqué. Le premier pilote de Menelas s'appelle *Phrontis,* c'est à dire, *prudent*, & il est fils d'*Onetor*, qui signifie *utile, profitable.* C'est pour faire entendre que l'art des pilotes demande beaucoup de prudence, & que c'est en cet art que consiste toute la marine, qui est aux hommes d'une grande utilité. Au reste les arts méchaniques sont si peu honorez dans nostre siecle, que j'ay vû des gens s'estonner de voir qu'Homere nomme icy le pere d'un pilote, & que dans le v. Liv. de l'Iliade il a fait la genealogie d'un charpentier. *Phereclus*, dit-il, *fils d'un charpentier tres habile & petit fils d'Harmonus.* Mais dans ces temps-là les arts estoient honnorez, & ceux qui s'y distinguoient estoient mis parmi les personnages les plus considerables, & c'est ainsi que l'Escriture sainte a traitté les celebres artisants. Dans le 3. liv. des Roys 7. 14. elle marque qu'Hiram, celebre fondeur, estoit fils d'une femme veuve de la Tribu de Nephtali, & que son pere estoit de Tyr. *Misit quoque Rex Salomon, & tulit Hiram de Tyro, filium mulieris*

viduæ, de Tribu Nephtali patre Tyrio e artificem ærarium & plenum sapientiâ & in telligentiâ & doctrinâ ad faciendum omn opus ex ære. Je prends plaisir à rappeller ce conformitez d'idées & de style, parce que ric ne fait tant d'honneur à Homere.

Quelque pressé que fust Menelas de con tinuer sa route, il fut retenu là pour enterre son compagnon] Car il n'y avoit rien qui put dispenser de rendre ce dernier devoir. L negliger estoit un tres grand crime.

Et que sa flotte eut gagné les hauteurs d promontoire de Malée] Malée est un pro montoire de Laconie au bas du Peloponese à la pointe Orientale au dessus de l'isle de Cythere. La mer est là fort dangereuse, ce qui donna lieu au proverbe, *doubler le cap de Malée*, pour dire, courir un tres grand danger.

Du costé qu'habitent les Cydoniens] C'est vers le costé Occidental de l'isle.

Là vis à vis de Gortyne] C'est un des plus difficiles endroits d'Homere. Je croy l'avoir rendu sensible.

Un rocher appellé Lisse, *c'est le promon- toire Occidental de l'isle du costé de Pheste*]

Eustathe escrit que ce rocher s'appelloit *Blissé* & *Blissen* selon Crates. Et je ne sçay si sur cela il ne faudroit point corriger le texte de Strabon liv. 10. pag. 330. Καὶ Ὀλύσσην δὲ τῆς φαιστίας. *Est & Olyssa Phœstiæ.* Strabon n'avoit-il point escrit, καὶ ὁ βλυσσην τῆς φαιστίας, *& le promontoire Blyssen de la ville de Pheste.*

Page 219. *Les porterent à l'embouchure du fleuve Egyptus*] Du temps d'Homere le fleuve d'Egypte n'avoit pas encore le nom de *Nil,* & n'estoit connu que sous le nom d'*Egyptus.* Et c'est ce qui donna ensuite le nom d'Egypte à toute l'isle, qu'on a regardée avec raison comme le don du Nil, car c'est ce fleuve qui fait sa fertilité. Ce nom de *Nil* qui n'a pas esté connu d'Homere, l'a esté d'Hesiode, & c'est un argument qu'on peut adjouter à ceux qu'on a d'ailleurs, pour prouver qu'Hesiode vivoit aprés Homere.

Ce Prince amassa quantité d'or & d'argent, en parcourant ce fleuve] Homere n'explique pas comment Menelas amassa toutes ces richesses, mais il y a de l'apparence que c'est en piratant.

Pendant ce temps-là Egisthe executa ses pernicieux desseins] Agamemnon fut assassiné la premiere nuit de son arrivée.

Le divin Oreste revint d'Athenes pour le punir] Dans le vers d'Homere, ἂψ ἀπ' Ἀθηνάων, *revint d'Athenes*. Il y a des Critiques qui ont lû, ἂψ ἀπὸ Φωκήων, *revint de la Phocide*. Parce que ce fut dans la Phocide qu'Oreste fut élevé. Mais on ſauve la premiere leçon, en diſant qu'avant que de revenir à Mycenes il paſſa par Athenes, comme Sophocle dit qu'il paſſa à Delphes. Ou meſme qu'il avoit fait quelque ſejour à Athenes pour s'inſtruire & ſe former.

Page 220. *Et aprés l'avoir tué, il donna aux peuples le feſtin des funerailles de ſon abominable mere & de ſon laſche aſſaſſin*] Comme Egiſthe & Clytemneſtre, aprés avoir aſſaſſiné Agamemnon, avoient fait une grande feſte qu'ils renouveloient tous les ans, pour celebrer la memoire de ce meurtre, Oreſte fait de meſme le feſtin des funerailles de ces aſſaſſins.

De ſon abominable mere] Il faut bien remarquer la ſageſſe de Neſtor, il n'a pas dit un mot de la part qu'eut Clytemneſtre à cet aſſaſſinat, & il ne le fait connoiſtre qu'en parlant des funerailles de cette malheureuſe Princeſſe.

Ce jour-là meſme le vaillant Menelas arriva à Lacedemone] Menelas fut donc errant

prés de huit ans aprés son départ de Troye. Quelle esperance cela ne doit-il point donner à Telemaque qu'Ulysse de mesme pourra estre bientost de retour.

Dont tout homme, qui y auroit esté poussé par les tempestes au travers de cette mer immense, n'oseroit jamais esperer de revenir] Pourquoy cela, puisqu'Homere luy-mesme asseure qu'en cinq jours on peut aller de Crete en Egypte ? mais Nestor parle peut-estre ainsi au jeune Telemaque pour l'estonner, & pour le détourner de prendre la resolution d'aller à Crete, en luy faisant craindre d'estre poussé par les tempestes dans ces regions éloignées, d'où il est difficile de revenir.

Page 221. *Et d'où les oyseaux mesmes ne reviendroient qu'à peine en un an*] Cette hyperbole est bien forte, mais elle est tres propre au dessein de Nestor, & il faut se souvenir qu'il parle à un jeune homme qui n'a encore rien vû. On peut voir sur cela Eustathe.

Presentement donc que l'on offre en sacrifice les langues des victimes] Il y a dans le texte, ταμ́νετε μὲν γλώσσας. *Coupez les langues.* Mais ce mot *coupez*, dans la langue des Ioniens signifie *sacrifiez*. Ταμ́νετε ἀντὶ τοῦ θύετε ἰώνων δὲ ἡ λέξις. Au reste voicy une coutume bien remarquable, qui se pratiquoit

en Ionie & dans l'Attique. Les festins des sacrifices finissoient par le sacrifice des langues que l'on faisoit brusler sur l'autel à l'honneur de Mercure, & sur les langues on faisoit des libations. La raison de cela estoit, à mon avis, que comme ces peuples craignoient que le vin & la joye ne les eussent portez pendant le festin à dire des choses qui ne convenoient pas à la sainteté de la ceremonie pour laquelle ils estoient assemblez, par ce sacrifice des langues, qu'ils faisoient brusler sur l'autel, ils vouloient marquer qu'ils purifioient par le feu tout ce qui avoit esté dit pendant le repas, & qu'ils en demandoient pardon à Mercure, comme au Dieu qui présidoit au discours, afin qu'ils n'emportassent chez eux aucune soüillure qui les empeschast de participer aux benedictions que le sacrifice devoit leur procurer.

Page 222. *Et il ne convient pas d'estre si long-temps à table aux sacrifices des Dieux*] Cette remonstrance est digne de Minerve. Il y avoit des festes où l'on passoit les nuits entieres, & ces festes estoient ordinairement pleines de licence & de débauche, & c'est ce que la Déesse condamne icy, elle ne veut pas que l'on pousse bien avant dans la nuit les festins des sacrifices, de peur qu'il ne s'y passe des choses contraires à la religion & à la pureté.

Les

Les herauts donnent à laver] On s'estoit lavé en se mettant à table. Pourquoy donc se laver encore en en sortant ? C'estoit pour se nettoyer de toutes les ordures que l'on avoit pû contracter pendant le repas, & pour se mettre en estat d'offrir ce sacrifice des langues.

Et fait ses libations sur les langues] C'est ainsi qu'il faut traduire, ἐπέλειβον, car ἐπιλείβειν est σπένδειν ἐπὶ γλώσσαις, *libare super linguas*, verser le vin sur les langues qui bruslent sur l'autel.

Page 223. *Ni robes*] Pour bien recevoir ses hostes il falloit avoir non seulement tout ce qui estoit necessaire pour les bien coucher, mais encore des robes, des habits pour changer. C'estoit une necessité que l'hospitalité si pratiquée dans ces temps-là avoit amenée. Eustathe rapporte que Tellias d'Agrigente ouvroit sa maison à tous les estrangers, & qu'un jour cinq cents cavaliers estant arrivez chez luy, il leur donna à chacun un manteau & une tunique. L'Autheur du Parallele a si peu compris le fondement de ces paroles de Nestor, qu'il s'en mocque avec cette finesse de critique, qui estoit son grand talent. *Telemaque estant chez Nestor*, dit-il, *vouloit s'en aller & rentrer dans ses vaisseaux, mais Nestor le retint en luy disant*

qu'il sembleroit qu'il n'eust pas chez luy des matelats & des couvertures pour le coucher. Telemaque alla donc coucher dans une galerie bien résonnante. Et le Roy Nestor alla coucher au haut de sa maison dans un lieu que sa femme luy avoit préparé. Ce grand Critique n'entre pas mieux dans les sentiments que dans les expressions du Poëte. Il s'est bien applaudi d'avoir trouvé cette *galerie bien résonnante,* qui luy a paru tres ridicule. En quoy il fait paroistre qu'il ne se connoissoit pas mieux en bastiments qu'en poësie. Car cette épithete *résonnante* ne signifie que *fort exhaussée,* & par consequent *superbe, magnifique.*

Page 224. *J'iray chez les magnanimes Caucons*] Les Caucons estoient des peuples voisins de Pylos & sujets de Nestor, ils habitoient dans la Triphylie prés de Leprcum. On peut voir Strabon livre 8.

Où il m'est dû depuis long-temps une assés grosse somme] Tobie conduit par un ange va à Rages ville des Medes pour se faire payer d'une dette que Gabel devoit à son pere; il s'arreste chez Raguel, & l'ange va à Rages retirer ce payement. *Tob. 19.* Ce que Minerve dit comme homme, luy convient aussi comme Déesse. Mentor pouvoit avoir une dette chez les Caucons, & Minerve y en

avoit une certainement ; ces peuples luy devoient des sacrifices.

Et un des Princes vos fils pour le conduire] Minerve ne vouloit pas aller à Lacedemone. Les Anciens en ont cherché la raison ; & ils disent que Menelas celebroit alors les nopces de son fils & de sa fille, ceremonie à laquelle Minerve ne se trouvoit pas volontiers.

Que vous ne soyez un jour un grand personnage, puisque si jeune vous avez des Dieux pour conducteurs] C'est un beau sentiment. On doit attendre de grandes choses de ceux qui ont eû de bonne heure un Dieu pour conducteur.

Page 225. *Que celle, qui avoit soin de sa dépense, venoit de percer*] Le Grec dit : *Que celle qui avoit soin de sa dépense venoit d'ouvrir, en ostant le couvercle dont il estoit bouché.* Ils ne tenoient pas leur vin comme nous dans des tonneaux, mais dans de grandes cruches bien bouchées, & qu'on ouvroit en ostant le couvercle, qu'il appelle κρήδεμνον, par une métaphore empruntée de la coëffure des femmes, & que nous avons aussi, car nous disons des bouteilles *coëffées.*

Et commença à faire les libations] Il est bon de remarquer icy la pieté de Nestor, il

vient d'un ſacrifice, il a fait des libations aprés le feſtin, & il n'eſt pas pluſtoſt de retour dans ſon Palais, qu'il fait encore des libations avant que de ſe coucher.

Page 226. *Le ſeul de ſes enfants, qui n'eſtoit pas encore marié, couchaſt prés de luy*] Homere explique icy la raiſon pourquoy Neſtor choiſit Piſiſtrate pour le faire coucher par honneur auprés de Telemaque, c'eſt qu'il eſtoit le ſeul qui n'eſtoit point marié. Il ne vouloit pas ſéparer les autres de leurs femmes. C'eſt par la meſme raiſon qu'il l'envoye acompagner Telemaque à Sparte. Voilà un ſcrupule bien remarquable pour un ſiecle comme celuy-là.

Où la Reyne ſa femme luy avoit préparé ſa couche] Car ce ſoin regardoit les femmes. C'eſt pourquoy dans le premier Livre de l'Iliade Agamemnon dit de Chryſeïs *qu'elle aura ſoin de ſon lit.* Car il la traite comme ſa femme. On peut voir là les Remarques. Au reſte la femme de Neſtor eſt appellée icy δέσποινα, *maiſtreſſe*, & cela merite d'eſtre remarqué.

Et alla s'aſſeoir ſur des pierres blanches] Telle eſtoit la ſimplicité de ces temps heroïques. A la porte de leurs maiſons ils avoient des bancs de pierre blanche où le

pere de famille alloit s'asseoir tous les matins, & assembloit autour de luy ses enfants. Et là les Princes rendoient la justice.

Polies & plus luisantes que l'essence] Polies ou par l'art ou par l'usage, car les pierres qui ont long-temps servi de siege sont lisses & polies. Il adjoute, *& plus luisantes que l'essence.* Ou, comme il y a dans le Grec, *luisantes d'essence*, ἀποστίλβοντες ἀλείφατος. Eustathe dit qu'il faut sousentendre δίκας, *comme; comme de l'essence.* Il pourroit estre aussi que ces pierres estoient sacrées, parce que les Princes s'y asseyoient quand ils rendoient la justice, & que pour temoigner le respect qu'on avoit pour elles, on les frotoit d'huile, comme par une espece de religion; mais j'aimerois mieux croire que cette expression *luisantes comme de l'essenee* est une figure pour marquer l'éclat de ces bancs, qui sans doute estoient de marbre. L'Autheur du Parallele ne manque pas de profiter de l'expression de ce passage qu'il a entenduë à son ordinaire, pour s'en mocquer. *Le lendemain,* dit-il, *Nestor estant sorti de son lit, alla s'asseoir devant sa porte sur des pierres bien polies & luisantes comme de l'onguent.*

Page 227. *S'y assit aprés luy, tenant dans sa main son sceptre*] C'est pour faire entendre que Nestor assis sur ce siege rendoit la

juſtice à ſes peuples.

Que l'un de vous aille donc] Neſtor ne fait pas faire tout cecy par ſes ſerviteurs mais par ſes enfants, non ſeulement parce que tout ce qui regardoit les ſacrifices eſtoit honorable, mais encore parce que dans ces temps heroïques les plus grands Princes faiſoient eux-meſmes, ce qu'une délicateſſe peut-eſtre trop grande a fait faire enſuite par des valets. J'ay aſſez parlé de cette coutume dans ma Preface ſur l'Iliade.

Qu'un autre aille au vaiſſeau de Telemaque avertir tous ſes compagnons] Neſtor eſt ſi pieux, qu'il veut que les compagnons de Telemaque aſſiſtent au ſacrifice.

Page 228. *L'eau & le bois pour le ſacrifice*] Le bois pour bruſler les parties de la victime qui devoient eſtre conſumées ſur l'autel, & pour roſtir les autres, & l'eau pour laver les mains.

La geniſſe vint de la maiſon de campagne] J'ay employé tousjours le meſme terme, *vint, vinrent*, comme Homere, ἦλθε, ἦλθον. Cette répetition a de la grace, & c'eſt un vice de chercher l'art quand le naturel ſuffit.

Le doreur vint auſſi en meſme temps, por-

tant luy-mesme les instruments de son art, l'enclume, le marteau, les tenailles] Le Critique moderne, dont je parle si souvent, s'estoit servi de cet endroit, pour prouver qu'Homere estoit tres ignorant dans les arts; voicy un doreur qui vient avec son enclume & son marteau. *A-t-on besoin*, dit-il, *d'enclume & de marteau pour dorer!* Voilà une critique qui fait voir que l'ignorance n'estoit pas du costé d'Homere. Ce doreur estoit batteur d'or, & il préparoit luy-mesme l'or dont il doroit, on luy fournissoit l'or & il le battoit luy-mesme pour le réduire en feüilles, c'est pourquoy il avoit besoin de son enclume & de son marteau, & pour ce travail on n'avoit besoin que d'une petite enclume portative. M. Despreaux a fort bien justifié Homere dans ses Reflexions sur Longin, & fait voir l'ignorance de ce Critique, qui ne sçavoit pas que les feüilles d'or, dont on se sert pour dorer, ne sont que de l'or extremement battu.

Page 229. *Portant d'une main un bassin magnifique avec une aiguiere d'or, & de l'autre une corbeille où estoit l'orge*] Je n'ay osé toucher au texte, cependant il me semble qu'il a besoin d'estre corrigé, car il n'est pas possible qu'un homme porte d'une main un bassin avec une aiguiere, & de l'autre une corbeille. Asseurement le bassin & l'aiguiere demandent les deux mains. Je croy donc

qu'au lieu d'ἑτέρη, *de l'autre*, il faut lire ἕτερος, *un autre*, & qu'il faut traduire, *Aretus vint du Palais portant un bassin magnifique avec une aiguiere, & un autre portoit une corbeille où estoit l'orge sacré, &c.* d'autant plus mesme qu'il n'y a pas de terme qui réponde à ἑτέρη.

Font des prieres accompagnées de grands cris] J'ay voulu conserver toute la force du mot ὀλόλυξαν, qui signifie, *prierent avec de grands cris.* Ὀλολύζειν, ὀλολυγμὸς & ὀλολυγὴ se disent proprement des prieres des femmes, parce qu'elles prient ordinairement avec de grands cris. Ὀλολυγὴ, dit Hesychius, φωνὴ γυναικῶν ἣν ποιοῦνται ἐν τοῖς ἱεροῖς εὐχόμεναι. Ololuzein & ololuga *se disent des cris que les femmes font aux sacrifices en priant.* Mais il y a plus encore. Le Scholiaste d'Eschyle nous apprend que ce mot ne s'employoit proprement que pour les prieres que l'on faisoit à Minerve, καὶ γὰρ μόνη τῇ Ἀθηνᾷ δαίμονι οὔσῃ πολεμικῇ ὀλολύζουσι, τοῖς δ' ἄλλοις θεοῖς παιωνίζουσι. Ce qu'il confirme par ce vers du VI. Livre de l'Iliade vers. 301. où les dames Troyennes *levent les mains vers la Déesse Minerve, priant avec de grands cris:*

Αἱ δ' ὀλολυγῇ πᾶσαι Ἀθήνῃ χεῖρας ἀνέσχον.

Et par cet autre passage de l'Odyssée:

Page 230. *Ils la dépoüillent & la mettent en pieces*] On ne donne d'ordinaire au mot δεῖχευαν que la derniere ſignification, qui eſt celle de partager & de mettre en pieces. Heſychius & Euſtathe ne marquent que celle-là; mais l'autre y eſt auſſi renfermée, car on ne mettoit en pieces la victime qu'aprés l'avoir dépoüillée. Au reſte tout ce qui regarde ce ſacrifice a eſté expliqué dans mes Remarques ſur le 1. Liv. de l'Iliade, il n'eſt pas neceſſaire de le repeter icy.

Neſtor luy-meſme les fait bruſler ſur le bois de l'autel & fait les aſperſions de vin] Neſtor fait icy la fonction de ſacrificateur, parce que les Roys avoient l'intendance de la Religion, & que le Sacerdoce eſtoit joint à la Royauté.

Cependant la plus jeune des filles de Neſtor, la belle Polycaſte, met Telemaque au bain] Rien ne nous paroiſt aujourd'huy plus opposé à la pudeur & à la bienſéance que d'avoir pouſſé les devoirs de l'hoſpitalité juſqu'à commettre des femmes, & ſur-tout de jeunes & belles Princeſſes pour mettre des hommes au bain & pour les parfumer d'eſſences. Mais telles eſtoient les coutumes de ces temps-là, & tout s'y paſſoit avec ſageſſe. Cependant avec toute cette ſageſſe cette coutume ne pourroit ſubſiſter aujourd'huy, cela eſt en-

tierement incompatible avec la pudeur que la Religion enseigne & qu'elle exige, & elle a esté abolie avec raison.

Page 231. *Et de jeunes hommes bien faits presentoient le vin*] C'estoient des herauts.

Page 232. *Arriverent à Pheres*] Qui est à moitié chemin de Pylos à Lacedemone au dessus du lac de la Messenie sur les bords du fleuve Pamise.

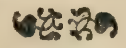
Qui dans un moment traversent la plaine grasse & fertile] Ils traversent la plaine de la Messenie, qui est un pays gras & fertile, τὴν Μεσσηνιακὴν καλλίκαρπον, dit Strabon, qui rappelle ces deux vers d'Eurypide :

Καταῤῥυτον τε μυρίοισιν ἄρμασι,
Καὶ βουσὶ, καὶ ποιμνέσιν εὐβοτωτάτην.

Terre grasse arrosée de fleuves & pleine de bons pasturages suffisants pour nourrir plusieurs milliers de chevaux & de bœufs & de grands troupeaux de moutons.

Argument du Livre IV.

TElemaque est receu à Lacedemone dans le Palais de Menelas avec Pisistrate. Il raconte à ce Prince tous les desordres que les amants de sa mere commettent dans Ithaque. Menelas luy apprend ensuite tout ce qu'il sçait du retour des Grecs, & luy fait part de l'oracle de Protée, qui luy avoit appris la mort d'Agamemnon & l'arrivée d'Ulysse auprés de la Nymphe Calypso. Les Poursuivants tiennent un conseil pour déliberer des moyens de se défaire de Telemaque. Minerve console Penelope affligée du départ de son fils, & luy apparoit en songe sous la figure d'Iphtime sœur de cette Princesse.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE IV.

TELEMAQUE & le fils du sage Nestor arrivent à Lacedemone, qui est environnée de montagnes, ville d'une vaste estenduë, ils entrent dans le Palais de Menelas, & trouvent ce Prince qui celebroit avec sa cour & ses amis le festin des nopces de son fils & de celles de sa fille, qu'il marioit le mesme jour. Car il envoyoit sa fille Hermione au fils d'Achille ; il la luy avoit promise dés le temps qu'ils estoient encore devant Troye, & les Dieux accomplissoient alors

ce mariage, qui avoit esté arresté. Il se préparoit donc à envoyer cette belle Princesse à Neptoleme, dans la ville capitale des Myrmidons, avec un grand train de chars & de chevaux. Et pour son fils unique, le vaillant Megapenthes, qu'il avoit eû d'une esclave, car les Dieux n'avoient point donné a Helene d'autres enfants aprés Hermione, qui avoit toute la beauté de Venus, il le marioit à une Princesse de Sparte mesme, à la fille d'Alector. Menelas estoit à table avec ses amis & ses voysins ; le Palais retentissoit de cris de joye meslez avec le son des instruments, avec les voix & avec le bruit des danses. Un chantre divin chante au milieu d'eux en joüant de la lyre, & au milieu d'un grand cercle deux sauteurs entonnant des airs, font des sauts merveilleux qui attirent l'admiration de l'assemblée.

Telemaque & le fils de Nestor

montez ſur leurs chars, entrent dans la cour du Palais. Eteonée, un des principaux officiers de Menelas, va annoncer leur arrivée au Prince, & s'approchant, il luy dit, » Divin Menelas, deux eſtrangers » viennent d'entrer dans la cour, on » les prendroit aiſément tous deux » pour les fils du grand Jupiter; or» donnez ſi nous irons dételer leur » char, ou ſi nous les prierons d'al» ler chercher ailleurs des hoſtes qui » ſoient en eſtat de les recevoir.

Menelas offenſé de ce diſcours, » luy répondit : Fils de Boëthoüs, » juſques icy vous ne m'aviez pas » parû dépourvû de ſens, mais au» jourd'huy je vous trouve tres in» ſenſé de me venir faire une telle de» mande. En verité, j'ay eu grand » beſoin moy-meſme de trouver de » l'hoſpitalité dans tous les pays que » j'ay traverſez pour revenir dans mes » Eſtats; veüille le grand Jupiter que » je ne ſois plus réduit à l'éprouver

& que mes peines ſoient finies. «
Allez donc promptement recevoir «
ces eſtrangers & les amenez à ma «
table. «

Il dit, & Eteonée part ſans répliquer, & il ordonne aux autres eſclaves de le ſuivre. Ils détellent les chevaux, qui eſtoient tout couverts de ſueur, les font entrer dans de ſuperbes écuries, & leur prodiguent le froment meſlé avec le plus bel orge. Ils mettent le char dans une remiſe dont l'éclat ébloüit les yeux. Et enſuite ils conduiſent les deux Princes dans les appartements. Telemaque & Piſiſtrate ne peuvent ſe laſſer d'en admirer la richeſſe; l'or y éclatoit par tout, & le rendoit auſſi reſplandiſſant que le ſoleil. Quand ils furent raſſaſiez de voir & d'admirer toute cette magnificence, ils furent conduits dans des bains d'une extreme propreté. Les plus belles eſclaves du Palais les baignerent, les parfumerent d'eſ-

fences, leur donnerent les plus beaux habits & les menerent à la sale du festin où elles les placerent auprés du Roy sur de beaux sieges à marchepied. Une autre esclave porta en mesme temps dans un bassin d'argent une aiguiere d'or admirablement bien travaillée, donna à laver à ces deux Princes, & dressa devant eux une belle table, que la maistresse de l'office couvrit de mets pour regaler ces hostes, en leur prodiguant tout ce qu'elle avoit de plus exquis. Et le maistre d'hostel leur servit des bassins de toutes sortes de viandes, & mit prés d'eux des coupes d'or.

Alors Menelas leur tendant les mains, leur parla en ces termes:
» Soyez les bien-venus, mes hostes;
» mangez & recevez agréablement ce
» que nous vous offrons. Aprés vos-
» tre repas nous vous demanderons
» qui vous estes. Sans doute vous
» n'estes pas d'une naissance obscure,

vous estes asseurement fils de Roys, «
à qui Jupiter a confié le sceptre ; «
des hommes du commun n'ont «
point des enfants faits comme vous. «

En achevant ces mots, il leur servit luy-mesme le dos d'un bœuf rosti, qu'on avoit mis devant luy comme la portion la plus honorable. Ils choisirent dans cette diversité de mets ce qui leur plut davantage, & sur la fin du repas Telemaque s'approchant de l'oreille du fils de Nestor, luy dit tout bas, pour n'estre pas entendu de ceux qui estoient à table, Mon cher Pisistra- «
te, prenez-vous garde à l'esclat & «
à la magnificence de ce vaste Palais, «
l'or, l'airain, l'argent, les metaux «
les plus rares & l'yvoire y brillent «
de toutes parts, tel doit estre sans «
doute le Palais du Dieu qui lance «
le tonnerre. Quelles richesses infi- «
nies ! Je ne sors point d'admiration. «

Menelas l'entendit, & luy dit : «
Mes enfants, il n'y a rien en quoy «

» un mortel puiſſe s'égaler à Jupiter;
» le Palais qu'il habite & tout ce quil
» poſſede, ſont immortels comme luy,
» certainement il y a des hommes qui
» ſont au deſſus de moy pour les ri-
» cheſſes & pour la magnificence, il y
» en a auſſi qui ſont au deſſous. Dans
» les grands travaux que j'ay eſſuyez
» & dans les longues courſes que j'ay
» faites, j'ay amaſſé beaucoup de bien
» que j'ay chargé ſur mes vaiſſeaux,
» & je ne ſuis revenu chez moy que
» la huitiéme année aprés mon départ
» de Troye. J'ay eſté porté à Cypre,
» en Phenicie, en Egypthe ; j'ay eſté
» chez les Ethiopiens, les Sidoniens,
» les Erembes ; j'ay parcouru la Ly-
» bie, où les agneaux ont des cornes
» en naiſſant, & où les brebis ont des
» petits trois fois l'année. Les maiſ-
» tres & les bergers ne manquent ja-
» mais de fromage ni de viande, &
» ils ont du lait en abondance dans
» toutes les ſaiſons.

» Pendant que les vents me font

errer dans toutes ces regions éloi- «
gnées, & que, mettant à profit ces «
courſes involontaires, j'amaſſe de «
grands biens, un traiſtre aſſaſſine «
mon frere dans ſon Palais, d'une «
maniere inouïe, par la trahiſon de «
ſon abominable femme, de ſorte «
que je ne poſſede ces grandes ri- «
cheſſes qu'avec douleur. Mais vous «
devez avoir appris toutes ces choſes «
de vos peres, ſi vous les avez en- «
core, car tout le monde ſçait que «
j'ay ſoutenu des travaux infinis, & «
que j'ay ruiné une ville tres riche «
& tres floriſſante. Mais pluſt aux «
Dieux que je n'euſſe que la troiſié- «
me partie des biens dont je joüis, & «
moins encore, & que ceux qui ont «
peri ſous les murs d'Ilion loin d'Ar- «
gos fuſſent encore en vie; leur mort «
eſt un grand ſujet de douleur pour «
moy. Tantoſt enfermé dans mon «
Palais je trouve une ſatisfaction in- «
finie à les regretter & à les pleurer, «
& tantoſt je cherche à me conſoler, «

» car on ſe laſſe bientoſt de ſoupirs
» & de larmes. De tous ces grands
» hommes il n'y en a point dont la
» perte ne me ſoit ſenſible, mais il y
» en a un ſur-tout dont les malheurs
» me touchent plus que ceux des au-
» tres : quand je viens à me ſouvenir
» de luy, il m'empeſche de gouſter
» les douceurs du ſommeil & me
» rend la table odieuſe, car jamais
» homme n'a eſſuyé tant de peines ni
» ſouffert tant de maux que le divin
» Ulyſſe ; comme ſes maux ſont infi-
» nis, l'affliction que ſa perte me cau-
» ſe ſera infinie & ne paſſera jamais.
» Nous n'avons de luy aucune nou-
» velle, & nous ne ſçavons s'il eſt en
» vie ou s'il eſt mort ; il ne faut pas
» douter que le vieux Laërte, la ſage
» Penelope & Telemaque ſon fils,
» qu'il laiſſa encore enfant, ne paſ-
» ſent leur vie à le pleurer.

Ces paroles reveillerent tous les déplaiſirs de Telemaque, & le plongerent dans une vive douleur ; le

nom de ſon pere fit couler de ſes yeux un torrent de larmes, & pour les cacher il mit avec ſes deux mains ſon manteau de pourpre devant ſon viſage. Menelas s'en apperceut, & il fut quelques moments à déliberer en luy-meſme s'il attendroit que ce jeune Prince commençaſt à parler de ſon pere, ou s'il l'interrogeroit le premier, & s'il taſcheroit d'éclaircir les ſoupçons qu'il avoit que c'eſtoit le fils d'Ulyſſe.

Pendant qu'il déliberoit, Helene ſort de ſon magniſique appartement,d'où s'exhaloient des parfums exquis ; elle eſtoit ſemblable à la belle Diane dont les fléches ſont ſi brillantes. Cette Princeſſe arrive dans la ſale & en meſme temps Adreſte luy donne un beau ſiege bien travaillé, Alcippe le couvre d'un tapis de laine tres fine rehauſſé d'or, & Phylo, la troiſiéme de ſes femmes, luy apporte une corbeille d'argent que cette Princeſſe avoit re-

ceuë d'Alcandre femme de Polybe, qui habitoit à Thebes d'Egypte, une des plus riches villes de l'univers. Polybe avoit fait present à Menelas de deux grandes cuves d'argent pour le bain, de deux beaux trepieds & de dix talents d'or; & sa femme de son costé avoit donné à Helene une quenoüille d'or & cette belle corbeille d'argent dont le bord estoit d'un or tres fin & admirablement bien travaillé. Phylo met prés de la Princesse sa corbeille qui estoit remplie de pelottons d'une laine filée de la derniere finesse; la quenoüille coëffée d'une laine de pourpre violette estoit couchée sur la corbeille. Helene se place sur le siege qu'Adreste luy avoit presenté & qui avoit un beau marchepied, & adressant la parole à son mari:
» Divin Menelas, luy dit-elle, sça-
» vons-nous qui sont ces estrangers
» qui nous ont fait l'honneur de ve-
» nir dans nostre Palais? Me trom-

pay-je, ou si j'ay découvert la veri- «
té ! je ne puis vous cacher ma con- «
jecture, je n'ay jamais vû ni parmi «
les hommes ni parmi les femmes «
personne ressembler si parfaitement «
à un autre, j'en suis dans l'estonne- «
ment & dans l'admiration, que ce «
jeune estranger ressemble au fils du «
magnanime Ulysse, c'est luy-mes- «
me ; ce grand homme le laissa en- «
core enfant quand vous partistes «
avec tous les Grecs, & que vous «
allastes faire une cruelle guerre aux «
Troyens, pour moy malheureuse «
qui ne meritois que vos mépris. «

J'avois la mesme pensée, répon- «
dit Menelas, je n'ay jamais vû de «
ressemblance si parfaite ; voilà le «
port & la taille d'Ulysse, voilà ses «
yeux, sa belle teste. D'ailleurs «
quand je suis venu par hazard à par- «
ler de tous les travaux qu'Ulysse a «
essuyez pour moy, ce jeune Prince «
n'a pû retenir ses larmes, & il a «
voulu les cacher en mettant son «

» manteau devant ſes yeux.

Alors Piſiſtrate, prenant la paro-
» le, Grand Atride, luy dit-il, Prin-
» ce ſi digne de commander à tant de
» peuples, vous voyez aſſeurement
» devant vos yeux, le fils d'Ulyſſe;
» mais comme il eſt tres modeſte, le
» reſpect l'empeſche la premiere fois
» qu'il a l'honneur de vous voir, d'en-
» tamer de longs diſcours devant
» vous que nous eſcoutons avec le
» meſme plaiſir que ſi nous enten-
» dions la voix d'un Dieu. Neſtor,
» qui eſt mon pere, m'a envoyé avec
» luy pour le conduire chez vous,
» car il ſouhaitoit paſſionnément de
» vous voir pour vous demander vos
» conſeils ou voſtre ſecours, car tous
» les malheurs qui peuvent arriver à
» un jeune homme dont le pere eſt
» abſent, & qui n'a perſonne qui le
» deffende, ſont arrivez à Telema-
» que; ſon pere n'eſt plus, & parmi
» ſes ſujets il n'en trouve pas un qui
» luy aide à repouſſer les maux dont
il

il ſe voit accablé. «
O Dieux, s'écria alors le Roy «
Menelas, j'ay donc le plaiſir de voir «
dans mon Palais le fils d'un hom- «
me qui a donné tant de combats «
pour l'amour de moy. Certaine- «
ment je me préparois à le preferer «
à tous les autres Grecs, & à luy «
donner la premiere place dans mon «
affection, ſi Jupiter, dont les re- «
gards découvrent tout ce qui ſe «
paſſe dans ce vaſte univers, euſt «
voulu nous accorder un heureux «
retour dans noſtre patrie; je voulois «
luy donner une ville dans le pays «
d'Argos & luy baſtir un magnifi- «
que Palaïs, afin que quittant le ſe- «
jour d'Ithaque, il vinſt avec tou- «
tes ſes richeſſes, ſon fils & ſes peu- «
ples ſe tranſporter dans mes Eſtats, «
& habiter une ville que j'aurois «
évacuée de ſes habitants; nous au- «
rions veſcu tousjours enſemble, & «
il n'y auroit eû que la mort qui «
euſt pû ſéparer deux amis qui ſe «

» ſeroient aimez ſi tendrement &
» dont l'union auroit eſté ſi délicieu-
» ſe. Mais un ſi grand bonheur a
» peut-eſtre attiré l'envie de ce Dieu,
» qui n'a refuſé qu'à Ulyſſe ſeul cet
» heureux retour.

Ces paroles les firent tous fondre en larmes ; la fille du grand Jupiter, la belle Helene, ſe mit à pleurer ; Telemaque & le grand Atride pleurerent, & le fils du ſage Neſtor ne demeura pas ſeul inſenſible ; ſon frere Antiloque, que le vaillant fils de l'Aurore avoit tué dans le combat, luy revint dans l'eſprit, & à ce ſouvenir, le viſage baigné de
» pleurs, il dit à Menelas : Fils d'A-
» trée, toutes les fois que mon pere
» & moy nous entretenant dans ſon
» Palais, nous ſommes venus à parler
» de vous, je luy ay touſjours oüi
» dire que vous eſtiez le plus ſage &
» le plus prudent de tous les hommes,
» c'eſt pourquoy j'eſpere que vous
» voudrez bien ſuivre le conſeil que

ſ'oſe vous donner ; je vous avoüe « que je n'aime point les larmes qu'on « verſe à la fin du feſtin. Demain la « brillante aurore ramenera le jour. « Je n'ay garde de trouver mauvais « qu'on pleure ceux qui ſont morts « & qui ont accompli leur deſtinée, « je ſçay que le ſeul honneur qu'on « puiſſe faire aux miſerables mortels « aprés leur trepas, c'eſt de ſe couper « les cheveux ſur leur tombeau & de « l'arroſer de ſes larmes. J'ay auſſi « perdu ſous les murs de Troye un « frere qui n'eſtoit pas le moins brave « des Grecs, vous le ſçavez mieux que « moy, car je n'ay jamais eû le plaiſir « de le voir, mais tout le monde rend « ce temoignage à Antiloque, qu'il « eſtoit au deſſus des plus vaillants, « ſoit qu'il falluſt pourſuivre l'enne- « mi, ou combattre de pied ferme. «

Le Roy Menelas, prenant la parole, luy répondit : Prince, vous « venez de dire ce que l'homme le « plus prudent & qui ſeroit dans un «

» âge bien plus avancé que le voſtre,
» pourroit dire & faire de plus ſenſé.
» A vos diſcours pleins de ſageſſe on
» voit bien de quel pere vous eſtes
» ſorti, car on reconnoiſt tousjours
» facilement les enfants de ceux à
» qui Jupiter a départi ſes plus pré-
» cieuſes faveurs dans le moment de
» leur naiſſance, & dans celuy de leur
» mariage, comme il a fait à Neſtor,
» qu'il a tousjours honnoré d'une
» protection ſinguliere, & à qui il a
» accordé la grace de paſſer tranquil-
» lement & à ſon aiſe ſa vieilleſſe
» dans ſes Eſtats, & d'avoir des fils
» diſtinguez par leur ſageſſe & par
» leur courage. Ceſſons donc nos re-
» grets & nos larmes, & remettons-
» nous à table ; que l'on apporte de
» l'eau pour laver les mains. Demain
» dés que le jour aura paru, nous
» pourrons Telemaque & moy avoir
» enſemble une converſation auſſi
» longue qu'il le voudra.
» Il parla ainſi, & Aſphalion un

des plus fidelles ſerviteurs de Menelas, donna à laver. On ſe remet à table, & on recommence à manger.

Cependant la fille de Jupiter, la belle Helene, s'aviſa d'une choſe qui fut d'un grand ſecours. Elle meſla dans le vin, qu'on ſervoit à table, une poudre qui aſſoupiſſoit le deüil, calmoit la colere, & faiſoit oublier tous les maux. Celuy qui en avoit pris dans ſa boiſſon n'auroit pas verſé une ſeule larme dans toute la journée quand meſme ſon pere & ſa mere ſeroient morts, qu'on auroit tué en ſa preſence ſon frere ou ſon fils unique, & qu'il l'auroit vû de ſes propres yeux : telle eſtoit la vertu de cette drogue que luy avoit donnée Polydamna femme de Thonis Roy d'Egypte, dont le fertile terroir produit une infinité de plantes bonnes & mauvaiſes, & où tous les hommes ſont excellents medecins, & c'eſt de-là

qu'eſt venuë la race de Peon.

Aprés qu'Helene eut meſlé cette merveilleuſe drogue dans le vin,
» elle prit la parole, & dit: Roy Me-
» nelas, & vous jeunes Princes, le
» Dieu ſupreſme, le grand Jupiter,
» meſle la vie des hommes de biens
» & de maux comme il luy plaiſt, car
» ſa puiſſance eſt ſans bornes, c'eſt
» pourquoy joüiſſez preſentement du
» plaiſir de la table, & divertiſſez-
» vous à faire des hiſtoires qui puiſ-
» ſent vous amuſer, je vous donneray
» l'exemple, & je vous raconteray une
» hiſtoire qui ne vous déplaira pas.
» Il me ſeroit impoſſible de vous faire
» icy le détail de tous les travaux du
» patient Ulyſſe, je vous raconteray
» ſeulement une entrepriſe qu'il oſa
» tenter au milieu des Troyens, &
» dont je ſuis mieux inſtruite que
» perſonne. Un jour, aprés s'eſtre dé-
» chiré le corps à coups de verges &
» s'eſtre couvert de vieux haillons
» comme un vil eſclave, il entra dans

la ville ennemie ainsi déguisé & «
dans un estat bien different de ce- «
luy où il estoit dans l'armée des «
Grecs, car il paroissoit un verita- «
ble mendiant. Il entra donc ainsi «
dans la ville des Troyens; personne «
ne le reconnut; je fus la seule qui «
ne fus point trompée par ce dégui- «
sement; je luy fis plusieurs ques- «
tions pour tirer la verité de sa bou- «
che, mais luy avec sa finesse & sa «
souplesse ordinaire, il évita tou- «
jours de me répondre & de m'es- «
claircir. Mais aprés que je l'eus «
baigné & parfumé d'essences, que «
je luy eus donné des habits & que «
je l'eus rasseuré par un serment in- «
violable que je ne le décelerois aux «
Troyens qu'aprés qu'il seroit re- «
tourné dans son camp, alors il s'ou- «
vrit à moy & me découvrit de point «
en point tous les desseins des Grecs. «
Aprés cette confidence il tua de sa «
main un grand nombre de Troyens «
& repassa dans l'armée des Grecs, «

» auxquels il porta toutes les inſtruc-
» tions qui leur eſtoient neceſſaires
» pour l'execution de leur grand deſ-
» ſein. En meſme temps toute la ville
» retentit des cris & des hurlements
» des Troyennes, & moy je ſentis
» dans mon cœur une ſecrete joye,
» car entierement changée, je ne de-
» ſirois rien tant que de retourner à
» Lacedemone, & je pleurois amere-
» ment les malheurs où la Déeſſe
» Venus m'avoit plongée, en me
» menant dans cette terre eſtrangere,
» & en me faiſant abandonner mon
» Palais, ma fille & mon mary, qui
» en eſprit, en beauté & en bonne
» mine ne cedoit à aucun homme du
» monde.

» Tout ce que vous venez de dire
» d'Ulyſſe, reprit Menelas, eſt vray
» dans toutes ſes circonſtances. J'ay
» connu à fond pluſieurs grands per-
» ſonnages, j'ay penetré leur cœur
» & leur eſprit, ſources de leurs ac-
» tions, & j'ay voyagé dans pluſieurs

contrées, mais jamais je n'ay vû un «
homme tel qu'Ulyſſe, pour le cou- «
rage, la patience, la prudence & la «
force. Quel grand ſervice ne ren- «
dit-il pas aux Grecs dans le cheval «
de bois où les principaux de l'ar- «
mée s'eſtoient enfermez avec moy, «
portant aux Troyens la ruine & la «
mort. Vous ſortites de la ville pour «
voir cette machine énorme, & il «
faut bien croire que c'eſtoit quel- «
que Dieu qui ſe déclarant contre «
les Grecs & voulant donner aux «
Troyens une gloire immortelle, «
vous força à venir ; Deïphobus «
ſemblable à un Dieu vous accom- «
pagnoit ; vous fites trois fois le «
tour de ce cheval ; vous portaſtes «
trois fois les mains ſur ces embuſ- «
ches cachées, comme pour les ſon- «
der ; vous appellaſtes les plus bra- «
ves capitaines Grecs en les nom- «
mant chacun par leur nom & en «
contrefaiſant la voix de leurs fem- «
mes, mais le fils de Tydée, le divin «

» Ulysse & moy, qui estions assis au
» milieu, nous reconnûmes vostre
» voix, & d'abord Diomede & moy
» nous voulûmes prendre le parti de
» sortir l'espée à la main plustost que
» d'attendre que nous fussions décou-
» verts; Ulysse nous retint & refrena
» cette impatience trop imprudente.
» Tous les autres capitaines, qui es-
» toient avec nous, demeurerent dans
» un profond silence; le seul Anticlus
» alloit vous répondre, mais dans le
» moment Ulysse luy portant les
» deux mains sur la bouche, sauva
» tous les Grecs, car il la luy serra si
» fort, qu'il l'empescha de respirer,
» jusqu'à ce que la favorable Miner-
» ve vous eust emmenée d'un autre
» costé.

Le sage Telemaque répondit à
» Menelas : Fils d'Atrée, tout ce que
» vous venez de dire ne fait qu'aug-
» menter mon affliction; tant de
» grandes qualitez n'ont pas mis mon
» pere à couvert d'une fin malheu-

reuſe, & c'eſt en vain que ſon courage invincible a reſiſté à tant de perils. Mais permettez que nous allions nous coucher & que le doux ſommeil vienne ſuſpendre pendant quelques moments nos chagrins & nos inquietudes.

En meſme temps la divine Helene ordonne à ſes femmes de leur dreſſer des lits ſous un portique, d'eſtendre à terre les plus belles peaux, de mettre ſur ces peaux les plus belles eſtoffes de pourpre, de couvrir ces eſtoffes de beaux tapis, & d'eſtendre ſur ces tapis des plus belles couvertures ; ces femmes obéïſſent, elles ſortent auſſi toſt de l'appartement avec des flambeaux & vont dreſſer les lits, & un heraut conduit les deux Princes.

Le fils d'Ulyſſe & le fils de Neſtor coucherent ainſi dans le portique au bout de la cour, & le grand Menelas alla coucher dans ſon appartement au fond de ſon Palais,

& Helene pleine de majeſté & de grace ſe coucha prés de luy.

L'aurore n'eut pas pluſtoſt annoncé le jour, que Menelas ſe leva, prit ſes habits & ſon eſpée, couvrit ſes beaux pieds de brodequins magnifiques, & s'eſtant rendu dans l'appartement de Telemaque, il s'aſſit pres de ce Prince, & luy parla
» ainſi : Genereux Telemaque, quelle
» preſſante affaire vous a amené à
» Lacedemone & vous a fait expoſer
» aux perils de la mer ! eſt-ce une
» affaire publique, ou une affaire par-
» ticuliere ? Expliquez-moy le ſujet
» de voſtre voyage.

» Grand Roy, que Jupiter hon-
» nore d'une protection particuliere,
» luy répond le ſage Telemaque, je
» ſuis venu dans voſtre Palais pour
» voir ſi vous ne pourriez point me
» dire quelque mot qui me donne
» quelque lumiere ſur la deſtinée de
» mon pere. Ma maiſon perit ; tout
» mon bien ſe conſume ; mon Palais

eſt plein d'ennemis ; les fiers Pour- «
ſuivants de ma mere égorgent con- «
tinuellement mes troupeaux & ils «
me traitent avec la derniere inſo- «
lence ; c'eſt pourquoy je viens em- «
braſſer vos genoux & vous prier «
de m'apprendre le malheureux ſort «
de mon pere, ſi vous en avez eſté «
temoin, ou ſi vous l'avez appris de «
quelques voyageurs, car il eſt bien «
ſeur que ſa mere en le mettant au «
monde l'a livré à un cruel deſtin. «
Qu'aucun égard pour moy, ni au- «
cune compaſſion ne vous portent «
à me menager, dites-moy ſans nul «
déguiſement tout ce que vous avez «
vû ou ſçû, je vous en conjure ; ſi «
jamais mon pere vous a rendu quel- «
que ſervice, ſoit en vous donnant «
ſes conſeils, ſoit en s'expoſant pour «
vous aux plus perilleuſes avantu- «
res ſous les remparts de Troye «
où vous avez tant ſouffert avec «
tous les Grecs, temoignez-moy au- «
jourd'huy que vous n'avez pas ou- «

» blié ſes ſervices, & dites-moy la
» verité.

Menelas penetré d'indignation de ce qu'il venoit d'entendre, s'eſ-
» cria, O Dieux, ſe peut-il que des
» hommes ſi laſches prétendent s'em-
» parer de la couche d'un ſi grand
» homme! Comme lorſqu'une biche
» timide prend ſes jeunes faons, en-
» core ſans force & à qui elle donne
» encore à tetter, & aprés les avoir
» portez dans le repaire d'un fort
» lion au milieu d'une foreſt, elle
» ſort pour aller paiſtre ſur les coli-
» nes & dans les vallons; pendant ce
» temps-là le lion revient dans ſon
» antre, & trouvant ces nouveaux
» hoſtes, il les met en pieces; il en
» ſera de meſme de ces Pourſuivants,
» Ulyſſe revenu, contre leurs eſpe-
» rances, les mettra tous à mort.
» Grand Jupiter, & vous Minerve
» & Apollon, faites qu'Ulyſſe tom-
» be tout à coup ſur ces inſolents,
» tel qu'il eſtoit lorſqu'au milieu de

ſa belle ville de Lesbos, deffié à la « lutte par le vaillant Roy Philome- « lides, il le terraſſa, & réjoüit par « ſa victoire tous les Grecs ſpecta- « teurs de ſon combat. Ah! ces laſ- « ches periroient bientoſt & feroient « des nopces bien funeſtes. Mais, « Prince, ſur ce que vous ſouhaitez « de moy, je ne biaiſeray point & je « ne vous tromperay point. Je vous « diray ſincerement ce que j'ay ap- « pris d'un Dieu marin qui ne dit « jamais que la verité; je ne vous ce- « leray rien de tout ce que j'ay en- « tendu de ſa bouche. «

A mon retour de Troye les « Dieux bien loin de favoriſer l'im- « patience que j'avois d'arriver dans « mes Eſtats, me retinrent en Egy- « pte, parce que je ne leur avois pas « offert les hecatombes que je leur « devois, car les Dieux veulent que « nous nous ſouvenions tousjours « de leurs commandements & que « nous leur rendions nos hommages. «

» Dans la mer d'Egypte, vis-à-vis
» du Nil, il y a une certaine isle
» qu'on appelle le *Phare*, elle est
» éloignée d'une des embouchures
» de ce fleuve d'autant de chemin
» qu'en peut faire en un jour un
» vaisseau qui a le vent en pouppe;
» cette isle a un bon port, d'où les
» vaisseaux se mettent commodément
» en mer aprés y avoir fait de l'eau.
» Les Dieux me retinrent là vingt
» jours entiers, sans m'envoyer au-
» cun des vents qui sont necessaires
» pour sortir du port, & qui accom-
» pagnent heureusement les vaisseaux
» qui font voile. Mes provisions es-
» toient desja presque toutes consu-
» mées, le courage de mes compa-
» gnons abbatu, & j'estois perdu sans
» ressource, si une Déesse n'eust eu
» compassion de moy. Eidothée, fille
» de Protée Dieu marin, touchée
» de l'estat malheureux où elle me
» voyoit, vint à ma rencontre com-
» me j'estois separé de mes compa-

gnons, qui disperscz dans l'isle, « peschoient à la ligne, car la faim « les portoit à se servir de tous les « aliments que la fortune leur pre- « sentoit. Cette Déesse s'approchant « de moy, m'adresse la parole, & me « dit, Estranger, est-ce folie, negli- « gence ou dessein formé qui vous « retiennent dans la triste situation « où vous estes, & prenez-vous plai- « sir à estre malheureux ? Pourquoy « demeurez-vous si long-temps dans « cette isle sans trouver aucune fin à « vos travaux ? Cependant vos com- « pagnons perdent tout courage. «

Elle parla ainsi, & frappé d'ad- « miration, je luy répondis : Grande « Déesse, car il est aisé de voir que « je parle à une Divinité, je ne m'ar- « reste point icy volontairement, il « faut sans doute que j'aye offensé « les Immortels qui habitent les « cieux ; mais, puisque vous estes si « bonne & si genereuse, dites-moy, « je vous prie, quel Dieu me retient «

» dans cette iſle deſerte & me ferme
» tous les chemins de la vaſte mer;
» & enſeignez-moy les moyens de
» retourner dans ma patrie. J'eſpere
» qu'appaiſé par mes ſacrifices, il vou-
» dra bien me laiſſer partir.

» Eſtranger, me repartit la Déeſſe,
» je ne vous déguiſeray rien, & je
» vous diray tout ce que je ſçay : Un
» vieillard marin de la race des Im-
» mortels, & tousjours vray dans ſes
» réponſes, vient tous les jours ſur
» ce rivage; c'eſt Protée l'Egyptien,
» qui connoiſt les profondeurs de
» toutes les mers, & qui eſt comme
» le principal miniſtre de Neptune;
» c'eſt de luy que j'ay receu le jour;
» ſi vous mettant en embuſcade, vous
» pouvez le ſurprendre, il vous dira
» la route que vous devez tenir, &
» vous enſeignera les moyens de re-
» tourner dans voſtre patrie; il vous
» apprendra meſme, ſi vous voulez,
» tout le bien & tout le mal qui eſt
» arrivé chez vous pendant voſtre

absſence depuis que vous eſtes parti pour ce voyage ſi long & ſi perilleux.

Mais, divine Nymphe, je ne puis rien ſans voſtre ſecours, luy répondis-je, enſeignez-moy, je vous prie, quelles ſortes d'embuſches il faut dreſſer à ce Dieu marin, afin qu'il ne puiſſe les prévoir pour les éviter. Car il eſt bien difficile à un mortel de ſurprendre un Dieu.

La Déeſſe exauça ma priere, & me dit, Je vais vous enſeigner la maniere dont vous devez vous conduire, prenez bien garde de ne pas l'oublier. Tous les jours, à l'heure que le ſoleil parvenu au plus haut des cieux enflamme l'air de ſes rayons, ce Dieu, qui eſt tousjours vray dans ſes réponſes, ſort des antres profonds de la mer aux ſouffles du Zephyre, & tout couvert d'algue & d'écume, il va ſe coucher dans des grottes fraiſches & charmantes. Quantité de monſtres ma-

» rins, peuples de la Déesse Amphi-
» trite, sortent aussi des abysmes de la
» mer, vont se reposer tout autour
» de luy, & remplissent ces grottes
» d'une odeur de marine que l'on ne
» peut supporter. Demain dés que
» l'aurore commencera à paroistre, je
» vous cacheray dans ces grottes;
» cependant ayez soin de choisir trois
» des plus braves & des plus déter-
» minez de vos compagnons qui sont
» sur vos vaisseaux. Je vais vous dé-
» couvrir toutes les ruses & tous les
» stratagesmes dont ce Dieu se servira
» contre vous. A son arrivée il com-
» mencera par compter & faire passer
» en reveuë devant luy tous ses
» monstres; quand il les aura tous
» vûs & bien comptez, il se couche-
» ra au milieu comme un berger au
» milieu de son troupeau. Lorsque
» vous le verrez assoupi, rappellez
» toutes vos forces & tout vostre
» courage, & vous jettant tous sur
» luy, serrez-le tres estroitement mal-

gré ſes efforts, car pour vous échaper il ſe metamorphoſera en mille manieres ; il prendra la figure de tous les animaux les plus feroces. Il ſe changera auſſi en eau ; il deviendra feu ; que toutes ces formes affreuſes ne vous épouvantent point & ne vous obligent point à laſcher priſe, au contraire liez-le & le retenez plus fortement. Mais dés que revenu à la premiere forme, où il eſtoit quand il s'eſt endormi, il commencera à vous interroger, alors n'uſez plus de violence. Vous n'aurez qu'à le délier & à luy demander qui eſt le Dieu qui vous pourſuit ſi cruellement.

En achevant ces mots, elle ſe plongea dans la mer ; les flots firent un grand bruit & ſe blanchirent d'écume. Sur l'heure meſme je repris le chemin de mes vaiſſeaux, qui eſtoient retirez ſur le ſable, & en marchant mon cœur eſtoit agité de differents penſers. Quand je fus

» arrivé à ma flotte, nous préparasmes le souper, & la nuit venuë nous nous couchasmes sur le rivage. Le lendemain à la pointe du jour, aprés avoir fait mes prieres aux Dieux, je me mis en chemin pour me rendre au mesme lieu où la Déesse m'avoit parlé, & je menay avec moy trois de mes compagnons les plus hardis pour tout entreprendre & dont j'estois le plus asseuré.
» Cependant la Nymphe, qui s'estoit plongée dans la mer, en sortit portant avec elle quatre peaux de veaux marins qui ne venoient que d'estre dépoüillez, c'estoit la ruse qu'elle avoit imaginée pour tromper son pere. En mesme temps elle creusa dans le sable une espece de caverne où elle se tint, en nous attendant; nous arrivons auprés d'elle; elle nous place & nous met sur chacun une de ces peaux qu'elle avoit apportées. Voilà donc nostre embuscade dressée, mais une em-

buſcade inſupportable & où nous « ne pouvions durer, car l'odeur em- « poiſonnée de ces veaux marins nous « ſuffoquoit. Eh , qui eſt-ce qui « pourroit ſe tenir long-temps dans « une peau de monſtre marin ? Mais « la Déeſſe nous ſauva, en s'aviſant « d'un remede qui nous fut d'un tres « grand ſecours. Elle nous mit à cha- « cun dans les narines une goutte « d'ambroſie , qui répandant une « odeur celeſte, ſurmonta bien-toſt « celle des veaux marins. Nous de- « meuraſmes en cet eſtat toute la « matinée avec tout le courage ima- « ginable. Cependant les monſtres « marins ſortent de la mer en foule « & ſe couchent le long du rivage. « Sur le midy le Dieu marin ſortit de « la mer, & trouva ſon troupeau en « bon eſtat , car il viſita tous ſes « monſtres les uns aprés les autres « & les compta. Il nous paſſa en re- « vûë avec eux, ſans entrer dans le « moindre ſoubçon que ce fuſt une «

» embuſche. Il ſe couche au milieu ;
» nous ne le viſmes pas pluſtoſt aſ-
» ſoupi, que nous nous jettaſmes tous
» ſur luy avec des cris épouventables
» & nous le ſerraſmes tres eſtroite-
» ment entre nos bras ; le vieillard
» n'oublia pas en cette occaſion ſon
» art ordinaire ; il ſe changea d'abord
» en un énorme lion ; il prit enſuite
» la figure d'un dragon horrible ; il
» devint leopard, ſanglier, il ſe chan-
» gea en eau ; enfin il nous parut
» comme un grand arbre.

» A tous ces changements nous le
» ſerrions encore davantage ſans nous
» épouventer, juſqu'à ce qu'enfin las
» de ſes ruſes, il nous queſtionna le
» premier ; Fils d'Atrée, me dit-il,
» quel Dieu vous a ſuggeré ce con-
» ſeil & vous a donné le moyen de
» me prendre dans vos pieges ! Que
» deſirez-vous de moy !

» Alors, le laſchant & n'uſant plus
» de violence, je luy répondis avec
» reſpect, Divinité de la mer, pour-
quoy

quoy me faites-vous ces queſtions «
pour éviter de me répondre ? vous «
n'ignorez pas les maux qui me preſ- «
ſent ; vous ſçavez que je ſuis re- «
tenu dans cette iſle, & que je ne «
puis trouver le moyen d'en ſortir ; «
mon cœur ſe conſume de douleur «
& d'impatience. Dites-moy donc, «
je vous prie, car rien n'eſt caché «
aux Dieux, dites-moy qui eſt le «
Dieu qui me retient icy malgré «
moy, & qui me ferme les chemins «
de la vaſte mer, & enſeignez-moy «
le moyen de m'en retourner dans «
ma patrie. «

Vous deviez avant toutes cho- «
ſes, me répondit le Dieu marin, «
offrir vos ſacrifices à Jupiter & à «
tous les autres Dieux, & ne vous «
embarquer qu'aprés vous eſtre ac- «
quité dignement de ce devoir. «
C'eſtoit le ſeul moyen de retour- «
ner heureuſement dans vos Eſtats ; «
le Deſtin inflexible ne vous permet «
de revoir vos amis, voſtre Palais «

» & vostre chere patrie, que vous ne » soyez retourné encore dans le fleu» ve Egyptus qui descend de Jupi» ter, & que vous n'ayez offert des » hecatombes parfaites aux Dieux » immortels qui habitent l'Olympe; » alors seulement les Dieux vous ac» corderont cet heureux retour que » vous desirez avec tant d'ardeur & » d'impatience.

» Il dit, & mon cœur fut saisi de » douleur & de tristesse, parce que ce » Dieu m'ordonnoit de rentrer dans » le fleuve Egyptus dont le chemin » est difficile & dangereux, mais fai» sant effort sur moy-mesme & sur» montant mon chagrin, je luy ré» pondis, Sage vieillard, j'executeray » vos ordres. Mais avant que je me » separe de vous, dites-moy, je vous » prie, sans me rien déguiser, si tous » les Grecs que nous quittasmes Nes» tor & moy à nostre départ de » Troye, sont arrivez heureusement » dans leur patrie, ou s'il y en a quel-

qu'un qui ſoit mort ſur ſes vaiſ- «
ſeaux ou entre les mains de ſes «
amis, aprés avoir terminé une ſi «
cruelle guerre. «

Fils d'Atrée, me répond le Dieu, «
pourquoy me faites-vous toutes «
ces queſtions? il n'eſt pas neceſſaire «
que vous ſçachiez tout ce qui s'eſt «
paſſé; voſtre curioſité vous couſte- «
roit cher, & vous ne pourriez le «
ſçavoir ſans verſer bien des larmes. «
Pluſieurs ſont morts, pluſieurs au- «
tres ſont échappez. Vous avez per- «
du deux generaux dans le voyage, «
car je ne vous parle point des per- «
tes que vous avez faites dans les «
combats, vous y eſtiez preſent; un «
autre de vos generaux, encore plein «
de vie, eſt retenu dans la vaſte mer. «
Ajax fils d'Oïlée a peri malheureu- «
ſement avec ſa flotte, car ſon vaiſ- «
ſeau ayant eſté briſé par la tem- «
peſte, comme il luttoit contre les «
flots, Neptune le pouſſa ſur les ro- «
ches Gyréenes & le tira de ce grand «

» peril ; il avoit évité la mort mal-
» gré la haine de Minerve, s'il n'euſt
» prononcé une parole trop ſuperbe
» qui le fit perir ; il dit que par ſes
» ſeules forces il s'eſtoit tiré de ces
» gouffres malgré les Dieux. Neptu-
» ne, qui entendit cette impieté, prit
» ſon redoutable trident, & en frap-
» pa la roche ſur laquelle ce Prince
» eſtoit aſſis. La moitié de la roche
» demeura ferme ſur ſes racines, &
» l'autre moitié ſe détachant comme
» une montagne, tomba dans la mer,
» & le précipita avec elle dans ſes
» abymes. Voilà la mort malheureu-
» ſe dont il perit, enſeveli dans les
» ondes. Le Roy voſtre frere échap-
» pa de cette tempeſte avec ſes vaiſ-
» ſeaux, car Junon luy preſta ſon ſe-
» cours ; mais comme il eſtoit preſt
» d'aborder au promontoire de Ma-
» lée, un tourbillon de vent emporta
» ſes navires & les pouſſa à l'extre-
» mité du golphe dans ce coin de
» terre qu'habitoit autrefois Thyeſte,

& où Egiſthe regnoit alors. Quoy «
qu'il fuſt encore éloigné de Lace- «
demone, il ne laiſſa pas de ſe regar- «
der comme heureuſement arrivé «
dans ſa patrie. Les Dieux calme- «
rent les vents, il deſcendit de ſon «
vaiſſeau, & embraſſant la terre de «
cette chere patrie qu'il revoyoit «
avec tant de plaiſir, il verſa des «
larmes de joye. Il fut d'abord ap- «
perçeû par une ſentinelle que le «
traiſtre Egiſthe avoit placée ſur le «
ſommet du promontoire pour ob- «
ſerver ſon arrivée, & il luy avoit «
promis pour recompenſe deux ta- «
lens d'or. Il y avoit un an entier «
que cette ſentinelle eſtoit aux «
agueſts pour empeſcher qu'il ne «
luy échapaſt & qu'il n'euſt le temps «
de ſe mettre ſur ſes gardes. Le «
voyant donc arrivé, il va en dili- «
gence annoncer cette nouvelle au «
Roy, qui en meſme temps ſe met «
à dreſſer ſes embuſches. Il choiſit «
dans le peuple vingt garnemens «

» des plus déterminez, les met en
» embuſcade, fait préparer un magni-
» que feſtin, & ſortant avec un nom-
» breux cortege de chars & de che-
» vaux, il va au devant d'Agamem-
» non pour le recevoir & le mener
» dans ſon Palais où il devoit exe-
» cuter ſon infame entrepriſe. Il me-
» ne en pompe ce Prince, qui ne ſe
» doutoit point de ſa trahiſon, le
» fait mettre à table, & là il le tuë
» comme on tuë un taureau à ſa cre-
» che. Tous les compagnons de ce
» Prince ont le meſme ſort, mais
» quoy-que ſurpris, ils ne laiſſerent
» pas de vendre cherement leur vie,
» car ils tüerent tous les aſſaſſins dont
» Egiſthe s'eſtoit ſervi pour ce crime
» abominable, il n'en échappa pas
» un ſeul.

» Il parla ainſi, & moy penetré
» de douleur je me jette ſur le ſable
» que je baigne de mes larmes, &
» m'abandonnant au deſeſpoir, je ne
» veux plus vivre ni joüir de la lu-

miere du soleil. Mais aprés que « j'eus bien répandu des pleurs, le « Dieu marin me dit, Fils d'Atrée, « le temps est précieux, ne le perdez « pas, cessez de pleurer inutilement; « avec toutes vos larmes nous ne « trouverons point la fin de vos mal- « heurs; cherchez plustost les moyens « les plus prompts de retourner dans « vos Estats; vous trouverez encore « ce traistre plein de vie, à moins « qu'Oreste ne vous ait prévenu, « qu'il n'ait desja vengé son pere, « & fait tomber ce meurtrier sous ses « coups. Mais en ce cas-là vous pour- « riez toujours assister au repas de « ses funerailles. «

Ces paroles ranimerent mon cou- « rage, je sentis mon cœur repren- « dre sa vigueur, & j'eus quelques « mouvemens de joye. Estant donc « revenu à moy, je luy dis : Vous « m'avez fort bien instruit du sort « des deux generaux qui ont peri à « leur retour de Troye, mais je vous «

» prie de me nommer le troiſiéme
» qui eſt retenu mort ou vif dans
» une iſle de la vaſte mer; quelque
» triſte que ſoit cette nouvelle, je
» deſire de l'apprendre. En meſme
» temps ſans balancer, il me répon-
» dit, C'eſt le fils de Laërte Roy
» d'Ithaque, je l'ay vû moy-meſme
» fondre en larmes dans le Palais de
» Calypſo qui le retient malgré luy,
» & qui le prive de tous les moyens
» de retourner dans ſa patrie, car il
» n'a ni vaiſſeaux ni rameurs qui
» puiſſent le conduire ſur les flots de
» la vaſte mer. Pour vous, Roy Me-
» nelas, continua-t-il, ce n'eſt pas
» l'ordre du Deſtin que vous mou-
» riez à Argos, les Immortels vous
» envoyeront dans les Champs Ely-
» ſiens à l'extremité de la terre, où
» le ſage Rhadamanthe donne des
» loix, où les hommes paſſent une
» vie douce & tranquille, où l'on ne
» ſent ni les neiges ni les frimats de
» l'hyver, ni les pluyes, mais où l'air

eſt toujours rafraiſchi par les dou- «
ces haleines des Zephyres que l'O- «
cean y envoye continuellement ; & «
ces Dieux puiſſans vous accorde- «
ront ce grand privilege, parce que «
vous avez épouſé Helene, & que «
vous eſtes gendre du grand Jupiter. «
En finiſſant ces mots, il ſe plon- «
ge dans la mer, & moy je pris le «
chemin de mes vaiſſeaux avec mes «
fidelles compagnons, l'eſprit agité «
de differentes penſées. «
Quand nous fuſmes arrivez à «
noſtre flotte, on prépara le ſouper, «
& la nuit vint couvrir la terre de «
ſes ombres. Nous couchaſmes ſur «
le rivage, & le lendemain dés que «
la brillante aurore eut ramené le «
jour, nous tiraſmes les vaiſſeaux «
en mer, nous dreſſaſmes les maſts, «
nous déployaſmes les voiles, & mes «
compagnons ſe placeant ſur les «
bancs, firent blanchir la mer ſous «
l'effort de leurs rames. J'arrivay «
bien-toſt à l'embouchure du fleuve «

» Egyptus qui tire ses sources de Jupiter. J'arrestay là mes vaisseaux, » j'offris des hecatombes parfaites, & » quand j'eus appaisé la colere des » Dieux immortels, j'élevay un tombeau à Agamemnon, afin que sa » gloire passast d'âge en âge. Aprés » m'estre acquitté de ces devoirs, je » remis à la voile. Les Dieux m'envoyerent un vent tres favorable, » & en peu de temps ils me ramenerent dans mes Estats. Voilà tout » ce que je puis vous apprendre. » Mais Telemaque demeurez chez » moy encore quelque temps. Dans » dix ou douze jours je vous renvoyeray avec des presents, je vous » donneray trois de mes meilleurs » chevaux & un beau char. J'adjouteray à cela une belle coupe d'or, » qui vous servira à faire vos libations, & qui vous fera souvenir de » moy.

Le sage Telemaque répondit : » Fils d'Atrée, ne me retenez pas

icy plus long-temps. Si je ne con- «
ſultois que mon inclination, je «
reſterois de tout mon cœur avec «
vous une année entiere, & j'ou- «
blierois ma maiſon & mes parents, «
tant j'ay de plaiſir à vous entendre. «
Mais les compagnons que j'ay laiſ- «
ſez à Pylos s'affligent de mon ab- «
ſence, & vous voulez encore me «
retenir. Pour ce qui eſt des preſents «
que vous voulez me faire, je vous «
prie de les garder, ou ſouffrez que «
je ne reçoive qu'un ſimple bijou. «
Je n'emmeneray point vos chevaux «
à Ithaque, mais je vous les laiſſeray «
icy, car ils ſont neceſſaires à vos «
plaiſirs. Vous regnez dans un grand «
pays, qui conſiſte en des campa- «
gnes ſpacieuſes où tout ce qui eſt «
neceſſaire pour la nourriture des «
chevaux, croiſt abondamment, au «
lieu que dans Ithaque il n'y a ni «
plaines où l'on puiſſe faire des cour- «
ſes, ni paſturages pour des haras; «
elle n'eſt propre qu'à nourrir des «

» chevres, & avec cela elle m'eſt plus
» agreable que les pays où l'on nour-
» rit des chevaux. D'ordinaire les
» iſles, ſur-tout celles qui ſont dans
» nos mers, n'abondent pas en paſtu-
» rages & n'ont pas de grandes plai-
» nes, & Ithaque encore moins que
» les autres.

Menelas l'entendant parler ainſi
ſe mit à ſoufrire, & en l'embraſ-
» ſant, il luy dit : Mon cher fils, par
» tous vos diſcours vous faites bien
» connoiſtre la nobleſſe du ſang dont
» vous ſortez. Je changeray donc
» mes preſents, car cela m'eſt facile,
» & parmi les choſes rares, que je
» garde dans mon Palais, je choiſiray
» la plus belle & la plus précieuſe.
» Je vous donneray une urne admi-
» rablement bien travaillée ; elle eſt
» toute d'argent & ſes bords ſont d'un
» or tres fin ; c'eſt un ouvrage de
» Vulcain meſme. Un grand heros,
» le Roy des Sidoniens, m'en fit pre-
» ſent, lorſqu'à mon retour il me

receut dans son Palais. Je veux «
que vous la receviez de ma main. «

C'est ainsi que s'entretenoient ces deux Princes. Les officiers du Roy arrivent pour préparer le dîner; ils amenent des moutons & apportent d'excellent vin, & leurs femmes les suivent avec des corbeilles pleines des dons de Cerés.

Cependant les desordres continüent dans Ithaque, les fiers Poursuivants se divertissent devant le Palais d'Ulysse à joüer au disque & à lancer le javelot dans des cours spacieuses préparées avec soin, & qui estoient le theatre ordinaire de leurs insolences. Antinoüs & Eurymaque, qui en estoient les plus considerables & comme les chefs, car ils surpassoient tous les autres en courage, estoient assis à les regarder. Noëmon, fils de Phronius, s'approchant du premier, luy dit:
Antinoüs, sçait-on quand Telema- «
que doit estre de retour de Pylos, «

» car il a emmené mon vaisseau, & » j'en ay grand besoin pour passer » en Elide où j'ay douze belles ca- » vales & plusieurs mulets, qui ne » sont pas encore domptez, & je vou- » drois en dresser quelqu'un & l'ac- » coutumer au joug.

Il parla ainsi, & les Poursuivants sont fort estonnez de cette nouvelle, car ils ne pensoient pas que Telemaque fust allé à Pylos, mais ils croyoient qu'il estoit aux champs pour voir ses troupeaux, & pour s'entretenir avec celuy qui en avoit l'intendance.

Le fils d'Eupeithes, Antinoüs, prenant la parole, & l'interrogeant » à son tour : Noëmon, dites-moy » la verité, quel jour est parti Tele- » maque ? qui sont les jeunes gens » qui l'ont suivi ? les a-t ils choisis » dans Ithaque, ou n'a-t-il pris que » de ses domestiques & de ses escla- » ves ? car il pourroit bien ne s'estre » fait accompagner que par ces sortes

de gens. Dites-moy auſſi ſans dé- « guiſement s'il a pris voſtre vaiſſeau « malgré vous, ou ſi vous le luy « avez donné de voſtre bon gré ſur « ce qu'il vous l'a demandé luy- « meſme? «

C'eſt moy-meſme qui le luy ay « volontairement preſté, répondit le « ſage Noëmon; quelqu'autre en ma « place auroit-il pû faire autrement, « quand un Prince comme celuy-là, « accablé de chagrins, & qui roule « de grands deſſeins dans ſa teſte l'au- « roit demandé? il eſtoit difficile & « dangereux meſme de le refuſer. Les « jeunes gens qui l'ont ſuivi ſont la « fleur de noſtre jeuneſſe, & je re- « marquay Mentor à leur teſte, à « moins que ce ne fuſt quelque Dieu; « je puis pourtant aſſeurer qu'il reſ- « ſembloit parfaitement à Mentor. « Mais ce qui m'eſtonne, & que je « ne comprends point, c'eſt qu'hier « encore avant le point du jour je « vis Mentor de mes yeux, & je «

» l'avois vû embarquer de mes yeux
» avec Telemaque pour Pylos.

Aprés avoir ainsi parlé, il retourna dans la maison de son pere, & ces deux Princes demeurerent fort estonnez. Les autres Poursuivants de Penelope quittant leurs jeux, vinrent s'asseoir en foule, & Antinoüs l'esprit agité de noires pensées & les yeux étincelants de fureur, éclata en ces termes : O Dieux,
» quelle audacieuse entreprise pour
» Telemaque que ce voyage ! Nous
» pensions que ses menaces seroient
» sans effet. Ce jeune homme est
» pourtant parti à nostre insceu, & a
» mené avec luy nostre plus brave
» jeunesse ; ce mal pourroit aller plus
» loin, mais il retombera sur sa teste
» avant qu'il puisse executer contre
» nous ses pernicieux desseins. Don-
» nez-moy donc promptement le
» vaisseau le plus leger & vingt bons
» rameurs, j'iray l'attendre à son re-
» tour, & je luy dresseray une em-

buſcade entre Ithaque & Samos, «
afin que le voyage qu'il a entrepris «
pour apprendre des nouvelles de «
ſon pere, luy ſoit funeſte. «

Il dit, & tous les Princes loüerent ſon deſſein & l'exhorterent à l'executer. En meſme temps ils rentrerent dans le Palais d'Ulyſſe. Penelope fut bien-toſt informée des diſcours que ces Princes avoient tenus & du complot qu'ils avoient formé. Le heraut Medon, qui avoit tout entendu hors de la cour, luy en alla faire un rapport fidelle. Car pendant que ces Princes tenoient leur conſeil ſecret dans le Palais, ce heraut alla à l'appartement de Penelope pour l'inſtruire de ce qui s'eſtoit paſſé. Dés que Penelope l'apperceut à la porte de ſa chambre:
Heraut, luy dit-elle, pourquoy les «
fiers Pourſuivants vous envoyent- «
ils icy? eſt-ce pour ordonner à mes «
femmes de quitter leur travail & «
d'aller leur préparer un feſtin! Ah, «

» pourquoy ont-ils jamais pensé à
» moy ! pourquoy le ciel a-t-il permis
» qu'ils ayent jamais mis le pied dans
» ce Palais ! au moins si ce repas es-
» toit leur dernier repas, & la fin
» de leur amour & de leur insolence !
» Lasches qui vous estes assemblez
» icy pour consumer le bien du sage
» Telemaque ! N'avez-vous jamais
» oüi dire à vos peres dans vostre
» enfance quel homme c'estoit qu'U-
» lysse & comment il vivoit avec
» eux, sans jamais faire la moindre
» injustice à personne, sans dire la
» moindre parole desobligeante, & ce
» qui n'est pas deffendu aux Roys
» mesme les plus justes, sans marquer
» aucune preference en aimant l'un
» & haïssant l'autre, en un mot, sans
» donner jamais aucun sujet de plain-
» te au moindre de ses sujets ! Ah !
» vostre mauvais cœur ne se montre
» que trop par toutes ces actions in-
» dignes ! l'ingratitude est le prix
» dont on paye aujourd'huy les bien-
» faits.

Grande Reyne, repartit le prudent Medon, pluſt aux Dieux que ce fuſt là le plus grand mal, mais ces Princes en machinent un bien plus grand & plus terrible encore, veüille le fils de Saturne confondre leurs projets. Ils ſe préparent à tüer Telemaque, & ils vont luy dreſſer des embuſches à ſon retour de Pylos & de Lacedemone où il eſt allé pour apprendre le ſort du Roy ſon pere.

A ces mots Penelope tombe en foibleſſe. Tout d'un coup le cœur & les genoux luy manquent, elle eſt long-temps ſans pouvoir proferer une ſeule parole, & ſes yeux ſont noyez de pleurs. Enfin revenuë de ſa défaillance, elle dit à mots entrecoupez: Heraut, pourquoy mon fils eſt-il parti ! quelle neceſſité de monter ſur des vaiſſeaux & d'aller courir les mers avec tant de peril ! eſt-ce pour ne laiſſer pas meſme la memoire de ſon nom parmi les hommes !

» Je ne ſçay, répondit Medon, ſi
» quelque Dieu luy a inſpiré ce deſ-
» ſein, ou ſi de luy-meſme il a entre-
» pris ce voyage pour aller appren-
» dre des nouvelles ou du retour du
» Roy ou de ſa triſte deſtinée.

En achevant ces mots, il ſe retire. Penelope demeure en proye à ſa douleur, elle n'a plus la force de ſe tenir ſur ſon ſiege, elle ſe jette ſur le plancher de ſa chambre & remplit l'air de ſes cris. Toutes ſes femmes l'environnent & accompagnent ſes cris de leurs gemiſſements & de leurs plaintes. Enfin elle
» rompt le ſilence, & leur dit : Mes
» amies, les Dieux m'ont choiſie pré-
» ferablement à toutes les femmes de
» mon ſiecle pour m'accabler de dou-
» leurs. Premierement j'ay perdu un
» mary d'une valeur heroïque, orné
» de toutes les vertus, & dont la gloire
» eſt répanduë dans toute la Grece.
» Et mon fils unique vient de m'eſtre
» enlevé par les tempeſtes ; il eſt peri

malheureuſement. Je n'ay point « eſté avertie de ſon départ. Malheu- « reuſes que vous eſtes, n'eſtoit-il « pas de voſtre devoir de m'éveiller, « puiſque vous eſtiez parfaitement « inſtruites du temps où il s'embar- « quoit! Si vous m'aviez découvert « ſon deſſein, ou je l'aurois retenu « prés de moy, quelque envie qu'il « euſt eû de partir, ou bien il m'au- « roit vû mourir à ſes yeux avant « ſon départ. Mais qu'on aille ap- « peller le vieillard Dolius, ce ſervi- « teur fidelle que mon pere me donna « quand je vins à Ithaque, & qui a « ſoin de mes jardins. Il ira en dili- « gence annoncer à Laërte tout ce « qui ſe paſſe, afin que ſi ſa prudence « luy ſuggere quelque bon conſeil, il « vienne nous en faire part, & porter « ſes plaintes au peuple qui va laiſſer « perir ſon petit-fils, le fils du divin « Ulyſſe. «

Alors la nourrice Euryclée prenant la parole, dit: Ma Princeſſe, «

» vous pouvez me faire mourir ou
» me retenir dans une estroite prison,
» je ne vous cacheray point ce que
» j'ay fait. J'ay sçû le dessein de ce
» cher Prince, je luy ay mesme donné
» tout ce qu'il a voulu, c'est moy qui
» luy ay fourni toutes les provisions
» pour son voyage, mais il a exigé
» de moy un grand serment, que je
» ne vous apprendrois son départ que
» le douziéme jour, à moins qu'en
» estant informée d'ailleurs vous ne
» m'en demandassiez des nouvelles,
» car il craignoit que vostre douleur
» ne vous portast à de trop grands
» excés contre vous-mesme. Mais si
» vous voulez bien suivre mon con-
» seil, vous vous purifierez, vous
» prendrez vos habits les plus magni-
» fiques, vous monterez au haut de
» vostre appartement suivie de vos
» femmes, & là vous adresserez vos
» prieres à la Déesse Minerve, qui est
» assez puissante pour tirer le Prince
» vostre fils des bras mesmes de la

mort. Ne fatiguez pas inutilement « Laërte, qui eſt dans une ſi grande « vieilleſſe & ſi abattu. Je ne ſçaurois « croire que la race d'Arceſius ſoit « l'objet de la haine des Dieux im- « mortels; aſſeurement il en reſtera « quelque rejetton qui regnera dans « ce Palais, & qui joüira de ces cam- « pagnes fertiles, qui dépendent d'I- « thaque. «

Ces paroles calmerent la douleur de Penelope & firent ceſſer ſes larmes. Elle ſe purifie, prend ſes habits les plus magnifiques, & ſuivie de ſes femmes elle monte au plus haut de ſon Palais, & preſentant à Minerve dans une corbeille l'orge ſacré, elle luy adreſſe cette priere: Invincible fille du Dieu « qui eſt armé de ſa redoutable égi- « de, eſcoutez mes vœux. Si jamais « le ſage Ulyſſe a fait bruſler ſur vos « autels dans ſon Palais la graiſſe de « l'élite de ſes troupeaux, ſouvenez- « vous aujourd'huy de ſes ſacrifices, «

» ſauvez mon fils & délivrez-moy de
» ces fiers Pourſuivants qui commet-
» tent chez moy tant d'inſolences.
Elle accompagna cette priere de cris & de larmes, & la Déeſſe l'exauça.

Cependant les Pourſuivants, qui avoient entendu le bruit que la Reyne & ſes femmes avoient fait, alloient & venoient dans le Palais, & il y en euſt quelqu'un des plus im-
» prudents qui dit tout haut, Aſſeure-
» ment la Reyne prépare aujourd'huy
» le feſtin de ſes nopces, & elle ne
» ſçait pas qu'une mort prochaine
» menace ſon fils. Inſenſez qu'ils eſtoient ! les Dieux préparoient à leurs complots deteſtables un ſuccés bien different de celuy qu'ils attendoient.

Antinoüs entendant ce diſcours imprudent, prit la parole, & dit,
» Malheureux Princes, ceſſez ces pro-
» pos temeraires, de peur que quel-
» qu'un n'aille les rapporter dans ce

Palais;

Palaïs ; gardons le ſilence, & executons noſtre projet.

En meſme temps il choiſit vingt bons rameurs. Ils vont tous ſur le rivage, tirent un vaiſſeau en mer, dreſſent le maſt, diſpoſent les rames & déployent les voiles. Leurs eſclaves, pleins de courage, portent leurs armes. Quand tout fut preſt ils montent tous dans le vaiſſeau, préparent leur ſouper, & attendent que l'eſtoile du ſoir vienne leur donner le ſignal du départ.

Cependant la ſage Penelope s'eſtoit couchée ſans prendre aucune nourriture, toujours occupée de ſon cher fils & pleine d'inquietude dans l'attente incertaine s'il éviteroit la mort, ou s'il tomberoit dans les pieges que luy dreſſoient ces inſolents. Une lionne, qui ſe voit environnée d'une multitude de chaſſeurs qui l'ont ſurpriſe aprés luy avoir oſté ſes lionceaux, n'eſt pas plus émuë ni plus agitée ; elle ne

pouvoit trouver aucun repos. Enfin le ſommeil vint calmer ſon agitation & fermer ſes paupieres. Minerve pour la conſoler forma un phantoſme qui reſſembloit parfaitement à la Princeſſe Iphthimé ſœur de Penelope & fille du magnanime Icarius, qu'Eumelus Roy de Pheres avoit épouſée. Cette Déeſſe l'envoya au Palais d'Ulyſſe pour taſcher d'appaiſer l'affliction de cette Princeſſe, & de faire ceſſer ſes plaintes & ſes déplaiſirs. Cette image entre donc dans la chambre où elle eſtoit couchée, quoy-que les portes fuſſent fermées ; elle ſe place
» ſur ſa teſte, & luy dit, Penelope,
» vous dormez accablée de deüil &
» de triſteſſe. Mais non, les Dieux
» immortels ne veulent point que
» vous pleuriez & que vous vous li-
» vriez en proye à la douleur. Voſtre
» fils va revenir, il n'a pas encore of-
» fenſé les Dieux pour attirer leur
» vengeance.

La chaſte Penelope, profondé-
ment endormie dans le Palais des
ſonges, luy répondit : Ma ſœur , «
pourquoy venez-vous icy, vous n'y «
eſtes jamais venuë, car vous habi- «
tez un pays fort éloigné. Vous me «
commandez de la part des Dieux «
d'eſſuyer mes pleurs & de calmer «
les douleurs qui me devorent. Mais «
le puis-je ! aprés avoir perdu un «
mary d'une valeur ſans égale, orné «
de toutes les vertus & l'admiration «
de toute la Grece, pour comble «
de malheurs j'apprends que mon «
fils unique vient de s'embarquer. «
C'eſt un enfant qui n'eſt point fait «
aux travaux & qui n'a nulle expe- «
rience pour parler dans les aſſem- «
blées ; je ſuis encore plus affligée «
pour ce cher fils, que je ne le ſuis «
pour mon mary, & je tremble qu'il «
ne luy arrive quelque choſe de fu- «
neſte, ſoit dans les pays où il va «
s'engager , ſoit ſur la mer, car il a «
bien des ennemis qui luy dreſſent «

» des embuſches, & qui eſpient ſon
» retour pour executer leur perni-
» cieux deſſein.

L'image d'Iphtimé luy répond:
» Prenez courage, ma ſœur, & diſſi-
» pez toutes vos allarmes, voſtre fils
» a avec luy un guide que les autres
» hommes voudroient bien avoir, car
» ſa puiſſance eſt infinie, c'eſt Mi-
» nerve elle-meſme. Cette Déeſſe,
» touchée de voſtre affliction, m'a
» envoyée vous déclarer ce que vous
» venez d'entendre.

» Ah! je voy bien que vous n'eſ-
» tes pas Iphthimé, repartit la ſage
» Penelope; ſi vous eſtes donc quel-
» que Déeſſe & que vous ayez enten-
» du la voix de Minerve, apprenez-
» moy, je vous en conjure, le ſort de
» mon mary; joüit-il encore de la lu-
» miere du ſoleil! ou la mort l'a-
» t'-elle précipité dans le ſejour des
» ombres!

» Je ne vous apprendray point le
» ſort de voſtre mary, luy répondit

Iphtimé, & je ne vous diray point «
s'il est vivant ou s'il a fini sa desti- «
née, c'est une tres mauvaise chose «
de parler en vain. «

En achevant ces paroles le phantosme passa au travers de la porte fermée & disparut. Penelope se reveilla en mesme temps, & elle sentit quelque sorte de joye de ce qu'un songe si clair luy estoit apparu.

Cependant les fiers Poursuivants, qui s'estoient embarquez, voguoient sur la plaine liquide, cherchant un lieu propre à executer le complot qu'ils avoient formé contre la vie de Telemaque. Il y a au milieu de la mer, entre Ithaque & Samos, une petite isle qu'on nomme *Asteris*, elle est toute remplie de rochers, mais elle a de bons ports ouverts des deux costez. Ce fut là que les Princes Grecs se placerent pour dresser des embusches à Telemaque.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE,

LIVRE IV.

Page 276. *ARrivent à Lacedemone, qui est environnée de montagnes*] C'est le sens du mot κοίλην, *basse*, parce qu'elle est dans un fond, & toute ceinte de montagnes. Strabon appelle toute la Laconie, κοίλην καὶ ὄρεσι περίδρομον τραχεῖαν τε, δυσείσβολον τε πολεμίοις : *basse, environnée de montagnes, rude & de difficile accés aux ennemis.* Liv. 8.

Ville d'une vaste estenduë] C'est ainsi que j'ay expliqué le mot κητώεσσαν, *grande*, car la baleine estant le plus grand des poissons, on a tiré de son nom une épithete pour marquer quelque grandeur que ce soit. Et cela est plus vraysemblable que de dire que Lacedemone ait esté appellée κητώεσσα, parce que la mer jette des baleines sur ses rivages. D'autres, au lieu de κητώεσσαν, ont escrit καιετάεσσαν, *pleines de fon-*

brieres, à cauſe des frequents tremblements de terre qui avoient fait des ouvertures, des crevaſſes. Mais à la bonne heure qu'Homere euſt dit cela du pays, il n'eſt nullement naturel qu'il l'ait dit de la ville. On peut voir ſur cela Strabon, Liv. 8.

Ils entrent dans le Palais de Menelas.] Ariſtote dans le 26. chap. de ſa Poëtique nous apprend un reproche que quelques anciens Critiques faiſoient à Homere ſur ce paſſage. Ils l'accuſoient d'avoir péché contre la bienſéance, ſur ce que Telemaque arrivant à Lacedemone, va pluſtoſt loger chez Menelas, que chez ſon grand pere Icarius. Ariſtote y répond par une tradition des Cephaleniens, qui diſoient que le pere de Penelope s'appelloit *Icadius,* & non pas *Icarius.* M. Dacier y a mieux répondu & plus conformément à l'hiſtoire, en faiſant voir que le pere de Penelope eſtoit Icarius, mais qu'il ne demeuroit pas à Lacedemone, & qu'il s'eſtoit eſtabli dans l'Acarnanie. On peut voir ſes Remarques pag. 461.

Et trouvent ce Prince qui celebroit avec ſa cour & ſes amis] Ce commencement du IV. Liv. a donné lieu à de grandes critiques. Athenée prétend qu'Ariſtarque a rapporté ces cinq vers de la fin du XVIII. Livre de l'Iliade, qu'Homere avoit employez

dans la deſcription du bouclier. *Ariſtarque*, dit-il, *n'ayant pas compris que les feſtins des nopces, dont Homere parle, eſtoient finis quand Telemaque arriva ; que la feſte eſtoit paſſée ; que les mariées eſtoient desja dans la maiſon de leurs maris, & que Menelas & Helene eſtoient retirez dans leur particulier, & ne voulant pas que cette feſte fuſt ſi maigrement deſcrite, a rapporté icy ces cinq vers depuis le 15. juſqu'au 20.* qui ſont, à ſon avis, entierement déplacez & eſtrangers en cet endroit; il en donne pluſieurs raiſons. La premiere, que cette muſique & ces danſes eſtoient contraires aux mœurs ſeveres des Lacedemoniens qui n'admettoient point à leurs feſtins de pareils accompagnements; la ſeconde, que le Poëte ne nomme point le chantre, & ne dit pas un mot des pieces qu'on y chantoit. La troiſiéme, qu'on ne peut pas dire des danſeurs μολπῆς ἐξάρχοντες, *qu'ils entonnent les airs,* parce que ce ne ſont pas les danſeurs, mais les muſiciens qui entonnent. Et la derniere enfin, qu'il n'eſt pas vrayſemblable que Telemaque & le fils de Neſtor euſſent eſté aſſez impolis pour n'avoir pas eſté touchez d'abord de la muſique, & pour s'amuſer à admirer pluſtoſt les beautez du Palais de Menelas. Voilà le fondement de la critique d'Athenée qui me paroiſt injuſte. Je répondray à toutes ces raiſons dans les Remarques ſuivantes,

Icy je justifieray Aristarque en peu de mots. Peut-on s'imaginer qu'un Critique si habile qui a revû Homere avec tant de soin, n'ait pas entendu le texte, & qu'il se soit trompé assez grossierement, pour avoir pris une feste absolument finie pour une feste qui dure encore !

Ce n'est pas Aristarque qui s'est trompé, c'est Athenée luy-mesme. Il a crû que ces deux mots πέμπε, ἦγε το, &c. estoient des *preterits*, au lieu qu'ils sont des *imparfaits*. Car Homere ne dit pas que Menelas *avoit desja envoyé sa fille*, qu'*il l'avoit fait partir*, mais qu'*il l'envoyoit*, ce qui se dit d'une chose qui va se faire. En un mot, Aristarque n'a jamais esté accusé d'avoir adjouté des vers à Homere, on luy a plustost reproché d'en avoir retranché. Il avoit fait son édition sur celle d'Alexandre, sur celle de Zenodote & sur les meilleures copies qu'il avoit pû ramasser, & on ne peut douter qu'il n'eust trouvé le commencement de ce IV. Livre tel que nous l'avons icy. Si on fait que la feste est finie quand Telemaque arrive chez Menelas, Minerve n'aura pas raison de ne vouloir pas l'accompagner, car qu'est ce qui l'en empeschoit, & il s'ensuivra encore d'autres incongruitez que je releveray dans la suite. Si cette critique d'Athenée est mal fondée, que ne doit-on pas penser de l'audace du Grammairien Diodore, qui ne trouvant pas

vrayſemblable qu'Homere euſt deſcrit ſi ſéchement les nopces du fils & de la fille de Menelas mariez dans le meſme jour, ſupprime les douze vers qui en parlent, & fait ſuivre le quinziéme vers aprés le ſecond, au lieu d'admirer la ſageſſe du Poëte, qui trouvant une occaſion ſi naturelle de deſcrire des nopces, ne ſe laiſſe pas aller à la tentation, mais ſe contente de douze vers & va où ſon ſujet l'appelle.

Car il envoyoit ſa fille Hermione] Πέμπε, *il envoyoit,* & non pas *il avoit envoyé,* cela alloit s'executer d'abord aprés les nopces. Au reſte voicy une Princeſſe mariée à un Prince abſent & les nopces faites dans la maiſon de ſon pere, ſoit que le Prince euſt envoyé quelqu'un pour tenir ſa place & eſtre ſon procureur, ſoit que Menelas euſt nommé quelqu'un de ſa cour pour le repreſenter & pour luy mener enſuite la Princeſſe. Quand Abraham envoya ſon ſerviteur en Meſopotamie pour chercher une femme à ſon fils Iſac, que ce ſerviteur fut arrivé chez Batüel neveu d'Abraham, qu'il eut fait ſa demande, & qu'il eut obtenu Rebecca, il fit ſes preſents à la fille, à ſa mere & à ſes freres, on celebra le feſtin de la nopce & il partit le lendemain, malgré les inſtances du pere & de la mere, qui vouloient retenir leur fille encore dix jours pour mieux celebrer la feſte.

Ce sont les mesmes mœurs.

Page 277. *Le vaillant Megapenthes, qu'il avoit eu d'une esclave, car les Dieux n'avoient point donné à Helene d'autres enfants aprés Hermione*] Homere ne donne qu'une fille à Helene, afin de conserver sa beauté avec quelque vraysemblance, car il auroit esté ridicule qu'une Princesse, qui auroit eû plusieurs enfants, eust causé tant de maux & eust esté le sujet d'une si grosse guerre, il ne luy donne pas aussi des enfants de Paris, car cela auroit esté trop honteux.

Le Palais retentit de cris de joye meslez avec le son des instruments de musique, avec les voix & le bruit des danses] Tous ces divertissements, dit-on, ne conviennent point aux mœurs des Lacedemoniens. Je réponds premierement qu'il faut distinguer les mœurs des Lacedemoniens du temps de Menelas d'avec les mœurs des Lacedemoniens du temps de Lycurgue, plus de trois cents ans aprés Menelas. En second lieu, je dis que cette musique & ces danses estant en usage chez les peuples de Crete, dont la discipline estoit tres simple & tres austere, Menelas pouvoit fort bien avoir porté à Sparte un usage qui s'accordoit parfaitement avec la severité des mœurs. Et enfin il me paroist que quand mesme cette musique &

ces danſes n'auroient pas eſté en uſage alors; Menelas auroit pû relaſcher un peu de la ſeverité des mœurs dans une auſſi grande occaſion que celle du mariage de ſon fils & de celuy de ſa fille, qu'il marioit dans le meſme jour. Ces divertiſſements ſont-ils plus oppoſez à la ſeverité des mœurs de Sparte, que la magnificence du Palais que nous allons voir, l'eſtoit à ſa ſimplicité ?

Un chantre divin chante au milieu d'eux en joüant de la lyre] Homere ne nomme point ce chantre, & ne marque point les pieces qu'il chantoit, donc il faut retrancher ces cinq vers. Qui a jamais raiſonné de cette maniere ? Ce Poëte ne s'amuſe point à deſcrire toutes ces circonſtances, ſon ſujet l'appelle ailleurs. Et en cela au lieu de retrancher ces vers, il faut admirer ſa ſageſſe.

Deux ſauteurs tres diſpos entonnent des airs] Ce n'eſt point, dit-on, aux ſauteurs à entonner les airs, c'eſt au chantre. Et ἐξάρχειν ne peut ſe dire des ſauteurs, c'eſt le terme propre de la muſique. Ainſi Homere devoit eſcrire ἐξάρχοντος. Le ſçavant Caſaubon a fort bien répondu à cette critique, quoy-qu'il ſoit d'ailleurs du ſentiment d'Athenée, dont je ſuis fort ſurpriſe. Il fait fort bien voir qu' ἐξάρχειν ſe dit generalement de tous ceux qui donnent l'exemple aux autres,

& il en rapporte des authoritez. Mais je dis plus encore : quand on accorderoit que ce mot seroit affecté à la musique, cela n'empescheroit pas qu'Homere n'eust fort bien parlé en l'appliquant aux danseurs. Ces danseurs n'entonnoient pas ces airs pour les chanter, mais seulement pour marquer ceux qu'ils vouloient que le chantre chantast afin de les danser. Cela se pratique de mesme encore tous les jours.

Page 278. *Ordonnez si nous irons dételer leur char, ou si nous les prierons d'aller chercher ailleurs*] Ce passage seul suffiroit pour refuter toutes les critiques que j'ay rapportées, & pour prouver que Menelas faisoit actuellement les nopces de ses deux enfants. Car c'est ce qui donne lieu à cet officier de luy aller demander si l'on recevroit ces estrangers, parce qu'il croyoit qu'ils arrivoient à contre temps, & que ces nopces estoient une excuse valable pour se dispenser de les recevoir. Dans un autre temps jamais cet officier n'auroit mis cela en question, & n'auroit fait une demande si injurieuse à son maistre.

Menelas offensé de ce discours] Car ce Prince estoit persuadé que rien ne devoit dispenser d'exercer l'hospitalité. Comment des nopces l'auroient-elles fait ? le deüil mesme ne le pouvoit faire. Un mary qui enterroit sa femme, recevoit ce jour-là mesme un

estranger qui arrivoit chez luy. C'est ce que nous voyons dans l'Aceste d'Euripide. Hercule arrive chez luy le jour que le corps de sa femme est exposé devant sa porte, & il est receu, c'est pourquoy il luy dit : *Admete, vous ne m'avez pas dit que ce fust le corps de vostre femme, vous m'avez receu dans vostre Palais comme si vous aviez fait les funerailles d'un estranger. Je me suis couronné chez vous ; j'ay fait des libations dans vostre maison qui estoit si affligée, &c.* Admete luy répond : *Ce n'est point par mépris pour vous que je vous ay celé la mort de ma femme, mais je n'ay pas voulu adjouter à mon affliction ce surcroist de douleur de vous voir aller loger chez quelqu'autre.*

En verité j'ay eu grand besoin moy-mesme de trouver de l'hospitalité dans les pays] Homere enseigne icy que les hommes, qui ont éprouvé des traverses, & qui ont souvent eû besoin d'estre secourus, sont ordinairement plus humains que ceux qui n'ont jamais connu que la prosperité, comme un medecin est meilleur medecin quand il a éprouvé luy-mesme les maladies qu'il traite.

Page 279. *Ils conduisent les deux Princes dans les appartements*] Il faut bien remarquer qu'on leur fait traverser les appartements pour les conduire à la chambre des

bains, avant que de les mener dans la ſale du feſtin où eſtoient le Roy & les deux nopces. Ainſi c'eſt une injuſtice de leur reprocher qu'ils admirent la richeſſe des appartements au lieu d'eſtre charmez de la muſique & des danſes. Comment en ſeroient-ils charmez, ils n'en approchent pas !

Telemaque & Piſiſtrate ne peuvent ſe laſſer d'en admirer la richeſſe] Il y a non ſeulement du gouſt, mais de la politeſſe à admirer les beautez d'une maiſon où l'on entre. Et quelqu'un dit fort bien dans Athenée, *Celuy qui entre pour la premiere fois dans une maiſon pour y manger, ne doit pas ſe preſenter d'abord pour ſe mettre à table, mais donner auparavant quelque choſe à la curioſité, & admirer & loüer ce qu'il y a dans la maiſon de beau & qui merite des loüanges.* Et il cite cet endroit d'Homere, qu'il accompagne d'un paſſage des Gueſpes d'Ariſtophane, où un fils voulant porter ſon pere à renoncer à l'envie qu'il avoit de voir des procés & de juger, & à embraſſer une vie plus douce, luy enſeigne à aimer la table & la bonne compagnie, & enfin il luy donne ces belles leçons, *Aprés cela loüez la richeſſe & la ſomptuoſité du buffet, paroiſſez attentif à conſiderer les peintures des plat-fonds, & admirez la beauté de la muſique.*

Page 280. *Sur de beaux sieges à marche-pied*] J'ay remarqué ailleurs que c'estoient les sieges que l'on donnoit aux personnes les plus considerables. Car en ces temps-là, comme aujourd'huy, il y avoit differents sieges, selon la dignité des personnes à qui on les presentoit.

Et dresse devant eux une belle table] C'est la mesme chose que pour le festin qui est dans le premier Livre. Et par ces passages il paroist que pour les derniers venus on servoit une table particuliere, pour ne pas incommoder ceux qui estoient desja placez.

Aprés vostre repas nous vous demanderons qui vous estes] Il y auroit eû de l'impolitesse à faire cette demande auparavant.

En achevant ces mots il leur servit luy-mesme le dos entier d'un bœuf rosti] On peut voir ce qui a esté remarqué sur le VII. Liv. de l'Iliade tom. 2. p. 404.

Page 281. *Qu'on avoit mis devant luy comme la portion la plus honorable*] Aux personnes de distinction on servoit la portion la plus honorable, & c'estoit le double des autres portions, afin qu'ils pussent en faire part à ceux qu'ils vouloient favoriser. Et de-là estoit venuë la coutume des Lacedemoniens de servir toujours une double portion à leurs Princes.

Luy dit tout bas pour n'estre point entendu de ceux qui estoient à table] Telemaque parle bas à Pisistrate, ou par respect pour le Roy, ou pour ne pas paroistre flateur, ou enfin pour ne pas temoigner trop de simplicité en paroissant si surpris.

Prenez-vous garde à l'esclat & à la magnificence de ce Palais ? l'or, l'airain, l'argent, &c.] S'il faut retrancher les vers où Homere vient de parler de la nopce, parce que la musique & les danses à table ne conviennent pas à la severité des mœurs des Lacedemoniens, il faut donc retrancher aussi tout ce que le Poëte dit de la magnificence du Palais de Menelas, qui est encore bien plus opposée à la simplicité de ce peuple. Mais j'ay assez découvert le peu de fondement de cette critique, en faisant voir que Lacedemone du temps de Menelas estoit bien differente de Lacedemone du temps de Lycurgue. Plutarque nous fait mesme entendre que le luxe & la magnificence avoient regné anciennement à Lacedemone, puisque Lycurgue travailla si sagement à les déraciner. Menelas avoit pû adjouter beaucoup au luxe qui regnoit avant luy, il avoit vû le luxe des Asiatiques, & il avoit rapporté des richesses immenses, dont il avoit desja pû employer une grande partie à l'embellissement de son Palais.

Les metaux les plus rares] J'ay mis cela

au lieu d'*electre*, que nous ne connoiſſon point, & qu'on prétend un métal meſlé d'or d'argent & de cuivre.

Tel doit eſtre ſans doute le Palais du Dieu qui lance le tonnerre] C'eſt ainſi qu'Ariſtarque nous a donné ce vers dans ſon édition,

Ζηνός που τοιήδε γ' Ὀλυμπίου ἔνδοθεν αὐλή

Mais Athenée a mieux aimé ſuivre la correction d'un certain Seleucus, qui corrigeoit

Ζανός που τοιαῦτα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται.

Et les raiſons qu'il en donne ſont, la premiere que ces eſtrangers admirent deux choſes, la magnificence & la maiſon, qu'ils appellent δώματα ἠχήεντα, *une maiſon réſonnante*, c'eſt à dire, *haute, ſpacieuſe, élevée*, & la magnificence des meubles qui ſont dans la maiſon car, dit-il, *l'or, l'argent, l'ivoyre, n'eſtoient point ſur les murailles, mais ſur les meubles*. Puis donc que ce vers ne doit eſtre entendu que des meubles, la leçon de Seleucus eſt meilleure que celle d'Ariſtarque. La ſeconde raiſon eſt qu'il paroiſt un ſolecisme dans celle d'Ariſtarque, car aprés avoir dit τοιήδε αὐλή, il ne peut pas adjouter ὅσσα τάδ' ἄσπετα πολλά. Il auroit dû continuer ὅση ἥδ' ἐστι, & non pas ὅσσα τάδ' ἐστι. Et la troiſiéme, que le mot αὐλή ne ſe dit point du Palais, mais de la cour qui eſt devant le Palais. Toutes ces raiſons ſont également frivoles & indignes d'un bon Critique. La premiere eſt puerile, car outre

qu'en conſervant la leçon d'Ariſtarque, on peut luy donner le meſme ſens qu'à celle de Seleucus, comme Caſaubon l'a remarqué, il eſt tres vrayſemblable que ces richeſſes, l'or, l'argent, l'airain n'eſtoient pas ſeulement employées dans les meubles, mais qu'elles embelliſſoient les murailles, les lambris, les portes du Palais. Eſt-ce une choſe inconnuë dans l'Antiquité que des platfonds, des lambris, des murs ornez d'or & d'ivoyre? Horace n'a-t-il pas dit:

Non ebur neque aureum
Mea renidet in domo Lacunar.

La ſeconde raiſon ne l'eſt pas moins, & Caſaubon l'a fort bien vû. Car en mettant un point aprés αὐλή. comme Ariſtarque a fait, le reſte ſuit fort bien, ὅσσα τάδ' ἐστί. Cela embraſſe tout ce qu'il vient de dire. Enfin la troiſiéme eſt encore plus frivole que les autres, car comme le meſme Caſaubon l'a montré, quoy-que le mot αὐλὴ ſignifie proprement la cour, il ſe met auſſi tres ſouvent pour le Palais, c'eſt ainſi qu'Eſchyle, le plus ancien des Poëtes tragiques Grecs, & grand imitateur d'Homere a dit dans ſon Promethée, ὅσοι τὴν Διὸς αὐλὴν οἰχνεῦσι, *tous ceux qui frequentent le Palais de Jupiter.* La leçon d'Ariſtarque eſt donc la meilleure. Et rien ne releve d'avantage le jugement d'un bon Critique, que les raiſons que les mau-

vais Critiques luy oppoſent pour le refuter.

Quelles richeſſes infinies ! je ne ſors poin d'admiration] Plutarque dans ſon traité d l'*avarice* ou *convoitiſe d'avoir*, fait icy à Te lemaque un procés qui me paroiſt aſſez in juſte. Il dit que la pluſpart des hommes ſor comme Telemaque, qui faute d'experienc ou pluſtoſt par ignorance & par groſſieret ayant vû la maiſon de Neſtor où il y avo des lits, des tables, des habits, des tapis, de couvertures, & d'excellent vin, ne jugea pa bienheureux le maiſtre de cette maiſon, qu avoit une ſi bonne proviſion des choſes ne ceſſaires & utiles. Mais ayant vû chez Mene la ... infinité de richeſſes, l'ivoyre, l'o l'argent, il en fut tout ravi, & s'eſcria dan ſon raviſſement, *tel doit eſtre ſans doute l Palais du Dieu qui lance le tonnerre. Quelle richeſſes infinies ! je ne ſors point d'admira tion.* Mais Socrate ou Diogene auroient d au contraire : *Quelles pauvretez, quel rama de choſes malheureuſes, folles & vaines ! j ne puis m'empeſcher d'en rire en les voyan.* J'en appelle icy à tout ce qu'il y a de ger ſenſez & qui connoiſſent les hommes, Ho mere auroit-il ſuivi la raiſon & la nature s' avoit fait un Socrate ou un Diogene d'u Prince de vingt ans ? Il en fait un homm poli qui a du gouſt, qui eſt frappé des belle choſes & qui admire ce qui merite d'eſtre ad

ıiré. Ce Prince fera aſſez voir bien-toſt la
ifference qu'il met entre les choſes utiles &
eceſſaires, & les inutiles ou les ſuperfluës,
uand il refuſera les preſents de Menelas.

Page 282. *Il n'y a rien en quoy un mortel
uiſſe s'égaler à Jupiter*] Telemaque vient de
re, *tel doit eſtre ſans doute le Palais de Ju-
ter.* Menelas, qui l'a entendu, corrige cette
rte de blaſpheſme.

*J'ay eſté porté à Cypre, en Phenicie, en
gypte*] *Remarquez*, dit Euſtathe, *quel fonds
hiſtoires fournit à Homere ce voyage de
elemaque à Sparte. Il y expoſera non ſeu-
nent beaucoup de curioſitez eſtrangeres,
ıis encore beaucoup de particularitez des
ecs & des Troyens. C'eſt donc avec beau-
ıp de raiſon & d'art que ce Poëte a feint
voyage pour l'ornement de ſon Poëme, car
r ſon moyen la Muſe d'Homere a jetté une
mirable varieté dans ſa Poëſie, & en a fait
ıme un tapis merveilleux, digne d'eſtre
ſacré à Minerve.* J'ay trouvé cette Re-
rque ſi jolie, ſi pleine d'eſprit & de gouſt,
e j'ay voulu la conſerver & en orner les
ennes.

J'ay eſté chez les Ethiopiens] Ce paſſage
a rt exercé les anciens Critiques & Geo-
g phes. Le Grammairien Ariſtonicus, con-
te porain de Strabon, dans un Traité qu'il
a it fait *des erreurs d'Ulyſſe,* avoit ſur-tout

examiné ces trois points, qui sont les Ethiopiens, qui sont ces Sidoniens, & enfin qui sont les Erembes dont Homere parle, & il avoit rapporté sur cela les sentiments des Anciens. Par exemple, il establissoit que l'Ethiopie où il est dit que Menelas alla, est l'Ethiopie Meridionale, & que Menelas fit le tour par la mer Atlantique, & que c'est par cette raison qu'il fut si long-temps. Strabon, qui a fait sur cela une longue dissertation, refute cette chimere, & il prouve que Menelas estant allé jusqu'à Thebes, il luy fut aisé de penetrer dans l'Ethiopie, qui s'estendoit jusqu'à Syene voysine de Thebes, & que pour ce voyage il fut aidé des Egyptiens & du Roy mesme chez qui il avoit esté receu.

Les Sidoniens] C'est sans nul fondement qu'on a imaginé icy des Sidoniens dans l'Ocean, d'où les Sidoniens de Phenicie estoient descendus; il ne faut pas chercher icy d'autres Sidoniens que les peuples de Sidon. Mais, dit-on, si c'est icy la Sidon de Phenicie, comment Homere en parle-t-il, aprés avoir parlé de la Phenicie mesme? la réponse n'est pas bien difficile. Car outre que c'est une figure familiere à Homere, il a voulu faire entendre que Menelas ne se contenta pas de parcourir les costes de la Phenicie, mais qu'il fit quelque sejour à Sidon qui en est la capitale, où il fut fort bien traité par le Roy, qui luy

t mesme des presents, comme il le dira dans
e xv. Livre.

Les Erembes] Ce sont les Arabes Tro-
glodytes, sur les bords de la mer rouge, voy-
ins de l'Egypte. On avoit mesme corrigé le
ers d'Homere, & au lieu de καὶ Ἐρεμβούς,
n avoit lû Ἀραβάς τε, mais il n'est nulle-
nent necessaire de corriger le texte, & de
hanger une leçon qui est fort ancienne & la
ule veritable. Strabon l'a fort bien vû, mais
n'a pas sçu la veritable origine du nom que
ochart a tres bien expliqué dans son Livre
lmirable de la Geographie sacrée. Car il a
it voir que l'Arabie a esté ainsi nommée
i mot Hebreu *arab, noir,* qu'au lieu d'*arab*
i a dit *ereb,* & que du mot *ereb,* en adjou-
nt un *m,* on a fait *Erembi.* Les Erembes
nt les mesmes que les Arabes qui sont ba-
nez. Au reste quand Menelas dit qu'il avoit
té chez les Ethiopiens & chez les Arabes,
n'est pas pour dire qu'il avoit tiré de là de
andes richesses, car avant la guerre de
oye, ces peuples estoient tres pauvres, c'est
lement pour se vanter qu'il avoit esté fort
in.

*J'ay parcouru la Lybie où les agneaux
des cornes en naissant*] Herodote escrit
e dans la Scythie les bœufs n'ont point
cornes, à cause de l'extreme rigueur du
id. Par la raison des contraires, en Lybye
agneaux peuvent avoir des cornes en

naiſſant, à cauſe de la chaleur exceſſive. Ariſtote dit plus encore, car il dit que dans la Libye les beſtes à corne naiſſent d'abord avec des cornes, εὐθὺς γίνονται κέρατα ἔχοντα.

Et où les brebis ont des petits trois fois l'année] On a voulu expliquer ce vers *& où les brebis ont trois petits d'une portée.* Mais le ſens que j'ay ſuivi eſt le plus naturel, & le ſeul vray. Il veut dire que les brebis n'ont pas ſeulement des agneaux au printemps, comme dans les autres pays, mais qu'elles en ont en trois ſaiſons, qu'elles ont tous les ans trois portées.

Page 283. *Un traiſtre aſſaſſine mon frere dans ſon Palais d'une maniere inoüie par la trahiſon de ſon abominable femme*] Le malheureux ſort d'Agamemnon eſt expliqué en quatre endroits de l'Odyſſée. Neſtor en parle dans le Livre précedent; Menelas en parle icy en peu de mots; Protée l'explique plus au long à la fin de ce meſme Livre; & enfin dans le XI. Liv. Agamemnon luy-meſme en inſtruit plus particulierement Ulyſſe dans les Enfers. Tout cela eſt menagé avec beaucoup d'art & d'intelligence. Menelas n'en dit qu'un mot à cauſe de ſa douleur.

Deſorte que je ne poſſede ces grandes richeſſes qu'avec douleur] Homere combat icy

icy viſiblement la fauſſe opinion de ceux qui appellent heureux les riches. Voicy un grand Prince, qui comblé de biens, avoüe que toutes ces richeſſes ne le rendent pas heureux, &, comme dit le texte, *qu'il ne les poſſede pas avec joye.* Menandre a fort bien dit aprés Homere, *Je poſſede de grands biens, & tout le monde m'appelle riche, mais perſonne ne m'appelle heureux.* Tant il eſt vray que le peuple meſme malgré la prévention où il eſt pour les richeſſes, eſt pourtant forcé de convenir qu'elles ne ſont pas ſuffiſantes pour rendre heureux.

Et que j'ay ruiné une ville tres riche & tres floriſſante] Je ne ſçay pas pourquoy on a voulu trouver icy de l'ambiguité, comme ſi l'on pouvoit entendre cecy de la ville meſne de Menelas, cela me paroiſt ridicule. Il arle manifeſtement de la ville de Troye, ont la priſe avoit retenti dans tout l'uniers.

Leur mort eſt un grand ſujet de douleur ur moy. Tantoſt enfermé dans mon Pais, &c.] Que cet endroit me paroiſt beau, qu'Homere ſçait bien caracteriſer un bon rince, qui n'aime pas ſeulement ſes ſujets, ais qui aime tous les hommes! Voicy Melas qui dix ans aprés la fin d'une guerre, d'une guerre tres juſte, pleure encore la rt, non ſeulement de ſes officiers, mais

encore de tous les autres braves capitaines qui ont esté tuez pour sa querelle. Où sont les Princes qui se souviennent si long-temps de ceux qui se sont sacrifiez pour eux ? La France en a vû qui ont payé aux petits fils les services & le sang de leurs grands peres.

Je trouve une satisfaction infinie à les regretter & à les pleurer] Car il y a une sorte de plaisir dans les larmes; ceux qui pleurent une personne chere le sentent bien.

Page 284. *Car jamais homme n'a souffert tant de peines ni soutenu tant de travaux*] Qui pourroit exprimer la douleur & le plaisir que Telemaque sent en entendant ces paroles de Menelas ? Avec quel art & quel naturel cette reconnoissance de Telemaque est amenée ! Virgile en a bien connu la beauté.

Page 285. *Pendant qu'il déliberoit, Helene sortit de son appartement*] Il auroit manqué quelque chose à ce tableau, si Helene ne fust venuë en augmenter & en achever la beauté. Quelle admirable varieté Homere sçait jetter dans sa Poësie ! Mais il se presente icy une difficulté. Si Menelas celebre le festin des nopces de son fils & de sa fille, pourquoy Helene n'est-elle pas à table ? & d'où vient-elle ? Helene avoit pû se retirer sur la fin, avant l'arrivée des es

-trangers ; peut-eſtre meſme qu'elle avoit une table dans ſon appartement où elle eſtoit avec les femmes. Comme nous voyons dans l'Eſcriture ſainte que pendant qu'Aſſuerus fait un feſtin aux hommes dans ſon appartement, la Reyne Vaſti en fait un aux femmes dans le ſien. Peut-eſtre enfin qu'Helene avoit fini ſa feſte avant que Menelas euſt fini la ſienne.

Adreſte luy donne un beau ſiege] Helene a icy trois femmes qui ſont differentes de celles qui l'avoient ſervie à Troye, & qui ſont nommées dans l'Iliade. Celles-cy pouvoient eſtre mortes. Mais Euſtathe nous avertit que les Anciens ont fort ſagement remarqué ce changement. Il n'eſtoit pas prudent à Menelas, diſent-ils, de laiſſer auprés de cette Princeſſe, des femmes qui avoient eû part à ſon infidelité & qui en avoient eſté les confidentes. Il avoit fait maiſon neuve, & avec raiſon, on la feroit à moins.

Page 286. *Femme de Polybe*] Il faut remarquer un nom Grec *Polybe* à un Roy de Thebes d'Egypte, & un nom Grec pareillement à la Reyne ſa femme, *Alcandre*.

Polybe avoit fait preſent à Menelas] Homere a ſoin de marquer d'où venoient ces grandes richeſſes de Menelas. Elles venoient

des grands presents que luy avoient fait les Princes chez qui il avoit passé. Il y en avoit sans doute aussi qui venoient de la piraterie. Mais Homere n'en dit rien.

Page 287. *Pour moy malheureuse, qui ne meritois que vos mépris*] Le caractere d'Helene est le mesme dans l'Odyssée que dans l'Iliade. Par-tout elle parle d'elle-mesme avec le dernier mépris, & elle se souvient toujours si fort de sa faute, que par ce souvenir elle meriteroit presque que les autres l'oubliassent, si c'estoit une faute qu'on pust oublier.

Page 289. *Afin que quittant le sejou d'Ithaque, il vinst avec toutes ses richesses son fils & ses peuples*] Y a-t-il de l'apparence qu'Ulysse eust voulu quitter ses Estats, & aller se transplanter à Argos dans l: ville que Menelas luy auroit donnée ? Cel: n'est point hors de la vraysemblance. Un ville en toute souveraineté dans Argos va loit mieux qu'Ithaque, & Ulysse n'auroi pas laissé de conserver ses Estats, qu'il au roit fait regir par les Principaux de l'isl Cela n'est pas sans exemple.

Page 291. *Je vous avouë que je n'aim point les larmes à la fin d'un festin*] Ce qu dit icy Pisistrate est tres sage. Car outre qu les larmes, que l'on verse à la fin d'un festi

ne ſont pas honorables à ceux qu'on pleure, parce qu'on peut les prendre pour le ſeul effet du vin, c'eſt en quelque façon offenſer les Dieux & bleſſer la religion, que de pleurer à table où Dieu doit eſtre beni.

Page 292. *A qui Jupiter a départi ſes plus précieuſes faveurs dans le moment de leur naiſſance & dans celuy de leur mariage*] Ce paſſage eſt parfaitement beau & renferme deux veritez fort inſtructives. Mais on l'avoit fort défiguré, en prenant le mot γεινομένῳ pour γεννῶντι, τεκνοποιοῦντι, *quand il a des enfants.* Ce n'eſt point-là du tout e ſens d'Homere, qui raſſemble icy les leux temps de la vie où l'homme a le plus beſoin de la protection & du ſecours de Dieu. Le premier temps eſt celuy de la naiſſance, γεινωμένῳ, c'eſt alors que Dieu déploye ur nous ſes premieres faveurs. Et le ſecond emps, c'eſt celuy du mariage, qui eſt une orte de ſeconde vie. La naiſſance a beau voir eſté heureuſe, ſi le mariage ne l'eſt uſſi, & ſi Dieu n'y répand ſa benediction, ette heureuſe naiſſance ſera gaſtée & corompuë; tout ce premier bonheur ſera peru. Sans aller plus loin, Agamemnon & Menelas en ſont une belle preuve. Il n'y voit pas de plus heureuſe naiſſance que la eur. Dieu ne leur continua pas ſes faveurs leur mariage; l'un épouſa Clytemneſtre, &

l'autre Helene, & ils se rendirent tres malheureux. Voilà pourquoy cela est tres bien dans la bouche de Menelas, qu'un homme ne peut estre heureux si Dieu ne benit & sa naissance & son mariage, ce qu'il confirme par l'exemple de Nestor, Dieu l'ayant beni en ces deux points cardinaux de la vie, son bonheur l'accompagna jusqu'au tombeau. Ces deux vers sont bien dignes de l'attention des hommes.

Qu'on apporte de l'eau pour laver les mains] Menelas donne si bien dans le sens de Pisistrate, qu'il est persuadé que les larmes, qu'ils ont versées, les ont soüillez, & qu'il ordonne qu'on apporte de l'eau pour laver les mains, afin de purger cette soüillure avant que de se remettre à manger.

Page 293. *Elle mesla dans le vin, qu'on servoit, une poudre*] Cette drogue, ou cette poudre qu'Helene versa dans le vin pour tarir les larmes & bannir le deüil des convives, n'est autre chose que les contes agreables qu'elle leur fit, car il n'y a rien de plus capable de faire oublier aux plus affligez le sujet de leurs larmes qu'un conte fait à propos, bien inventé & accommodé au temps, au lieu & aux personnes. Cette fiction de la drogue appellée *nepenthes* avec laquelle Helene charmoit le vin, est tres in

genieuse, & elle ne laisse pas d'avoir une verité pour fondement. Car Diodore escrit qu'en Egypte, & sur-tout à Heliopolis, qui est la mesme que Thebes, il y avoit des femmes qui se vantoient de composer des boissons, qui non seulement faisoient oublier tous les chagrins, mais qui calmoient les plus vives douleurs & les plus grands emportements de colere. Et il adjoute qu'elles s'en servoient encore de son temps. Et aprés luy Eusebe dans le x. Liv. de sa préparation Evangelique, dit formellement: *Encore de nostre temps les femmes de Diospolis sçavent calmer la tristesse & la colere par des potions qu'elles préparent.* Que cela soit vray ou faux, Homere profite admirablement de la reputation de ces femmes d'Egypte, & par la maniere dont il fait ce conte, il fait assez connoistre que ce secret d'Helene n'est autre que celuy que j'ay dit, comme on va le voir dans la Remarque suivante. Ceux qui croyent que c'estoit veritablement quelque simple comme la *buglose*, qui produisoit un effet si surprenant, me paroissent bien éloignez de trouver le secret d'Helene.

Que luy avoit donné Polydamna femme de Thonis Roy d'Egypte] Strabon rapporte qu'on disoit que non loin de Canope il y avoit une ville appellée Thonis où regnoit le Roy, mary de Polydamna. Mais Hero-

dote raconte que les prestres d'Egypte l'a-voient asseuré que ce Thonis estoit le gouverneur de Canope. Pour moy encore une fois je suis persuadée que c'est icy un conte qu'Homere a basti sur cette réputation des femmes de Diospolis, dont il avoit esté instruit sur les lieux, & que quand ce Poëte a feint que cette prétenduë drogue avoit esté donnée à Helene par Polydamna femme du Roy Thonis, il a voulu faire entendre que ce secret d'amuser les hommes & de leur faire oublier leurs maux, est l'effet de l'éloquence, de la science de bien conter, qu'il appelle *Polydamna,* c'est à dire, *qui dompte toutes choses.* Et que cette science est la femme du Roy *Thonis,* nom formé de l'Egyptien *Thoust* ou *Thoth,* qui signifie *Mercure,* le Dieu de l'éloquence.

Dont le fertile terroir produit] Tout cecy, qui est vray à la lettre, a persuadé à beaucoup de gens que le reste devoit estre vray aussi, mais ne sçait-on pas que c'est là le grand secret d'Homere de mesler des veritez avec ses fictions pour mieux déguiser ses mensonges.

Et où tous les hommes sont excellents medecins] Les Egyptiens ont toujours passé pour les plus sages des hommes, & pour les plus excellents esprits. Ils ont inventé une infinité de choses qui leur font honneur. On

n'a-qu'à lire Herodote. Quoy-qu'ils habitassent le pays du monde le plus sain, ils ne laisserent pas d'inventer la medecine qui ne consistoit d'abord qu'en vomitifs, en lavements & en regime. Chacun estoit son medecin. Ensuite les maladies s'estant augmentées, il y eut une infinité de medecins de profession, mais ils n'estoient chacun que pour une maladie particuliere, & mesme pour une seule partie du corps humain. L'art de la medecine s'enrichit ensuite de leurs observations & de leurs experiences, c'est pourquoy Homere adjoute que de-là est venuë la race de Peon.

Page 294. *Un jour aprés s'estre déchiré le corps à coups de verges, & s'estre couvert de vieux haillons*] C'est donc Ulysse qui est le premier auteur de ce stratageme que plusieurs grands hommes ont ensuite imité pour servir leur patrie, comme un Zopyre, un Megabise. Et d'autres pour l'assujettir, comme Pisistrate qui se blessa luy-mesme, & se mit tout le corps en sang pour émouvoir le peuple, & pour le porter à luy donner des gardes contre la violence de ses ennemis qui l'avoient mis en cet estat, mais Solon, qui connut ce stratageme, luy dit : *Fils d'Hippocrate, tu representes mal l'Ulysse d'Homere, car tu t'es déchiré le corps pour tromper tes citoyens, & il ne le fit que pour tromper ses*

ennemis. Plutarque dans la vie de Solon.

Page 295. *Car il paroissoit un veritable mendiant*] C'est ce que signifie proprement δέκτης, un *mendiant*, un *gueux* qui demande l'aumosne, πτωχὸς, ἐπαίτης. Quelques-uns en ont fait un nom propre, comme s'il y avoit eû un gueux appellé *Dectes*, ce qui ne me paroist pas si naturel.

Je fus la seule qui ne fus point trompée] Elle reconnut Ulysse qu'elle avoit vû plusieurs fois.

Mais aprés que je l'eus baigné & parfumé d'essences] Car ce transfuge fut d'abord mené dans le Palais de Priam, & on laissa à Helene le soin de le bien traiter, dans l'esperance qu'il s'ouvriroit plustost à elle qu'à personne, & qu'elle tireroit de luy tous les secrets des Grecs.

Qu'aprés qu'il seroit retourné dans son camp] C'est à dire, que quand mesme elle le découvriroit, ce ne seroit qu'aprés qu'il seroit en seureté, elle veut l'asseurer qu'elle ne le découvriroit point du tout. Il y a beaucoup d'expressions semblables dans les Livres saints, qu'il faut prendre dans le mesme sens.

Page 296. *Auxquels il porta toutes les instructions qui leur estoient necessaires*] Il est ridicule d'expliquer icy le mot φρόνιν, *butin*,

comme Hesychius l'a fort bien marqué, Ulysse n'estoit point entré à Troye en l'estat qu'il faut pour en remporter quelque butin, mais pour observer l'estat de la ville & pour tascher d'y descouvrir les desseins des ennemis. Ainsi *φρόνιν* signifie icy toutes les instructions necessaires, tout ce que les Grecs vouloient sçavoir pour faire réüssir le stratagesme qu'ils meditoient.

Et je pleurois amerement les malheurs où la Déesse Venus m'avoit plongée] Homere a parlé plus d'une fois dans l'Iliade des larmes qu'Helene avoit versées aprés son repentir. En voicy la confirmation. Si elle avoit perseveré dans sa faute, Homere n'auroit eû garde de la mettre dans son Poëme, qui n'est fait que pour l'instruction, ou s'il l'y avoit mise, il luy auroit donné une fin malheureuse pour faire détester le crime qu'elle avoit commis.

En me menant dans une terre estrangere] Il y a icy une bienséance dont je suis charmée, & qui n'a pas échappé au bon Archevesque de Thessalonique. Helene ne nomme ni Pâris ni Troye. Au lieu de dire que c'est Pâris qui l'a emmenée, elle dit que c'est Venus, & au lieu de dire qu'elle l'a menée à Troye, elle dit qu'elle l'a menée dans une terre estrangere. Elle ne peut se resoudre à proferer des noms qui luy sont devenus si odieux.

Et mon mary, qui en eſprit, en beauté & en bonne mine] Cecy eſt encore fort adroit, Helene ſçavoit bien que dans l'infidelité des femmes, ce qui pique le plus les hommes, c'eſt la preference qu'elles donnent à d'autres ſur eux, car c'eſt une marque qu'elles les trouvent mieux faits & plus agreables. Voilà pourquoy elle luy fait icy une belle réparation, en avoüant que celuy, qu'elle avoit ſuivi, n'avoit aucun avantage ſur luy, ni du coſté de l'eſprit, ni du coſté de la beauté & de la bonne mine.

J'ay pénetré leur cœur & leur eſprit] Voilà ce que c'eſt que connoiſtre à fond, c'eſt pénetrer le cœur & l'eſprit de ceux que l'on frequente, ſans cela il eſt inutile de converſer avec les hommes.

Page 297. *Et il faut bien croire que c'eſtoit quelque Dieu qui ſe déclarant*] Ni les anciens Critiques, ni Euſtathe meſme n'ont compris l'adreſſe & la fineſſe de cette réponſe de Menelas. Les premiers l'ont condamnée ſans raiſon, & le dernier ne l'a pas bien juſtifiée. Helene vient de dire que dans le temps qu'Ulyſſe entra dans Troye, ainſi déguiſé, elle eſtoit deſja changée, & que touchée de repentir, elle ne deſiroit rien avec tant de paſſion que de retourner à Lacedemone. Que répond à cela Menelas? Il n'eſt

pas trop persuadé de la sincerité de cette conversion, mais il ne veut pas convaincre sa femme de mensonge, cela seroit trop grossier, sur-tout aprés l'avoir reprise; il se contente donc de luy dire simplement que quelque Dieu, ami des Troyens, l'avoit apparamment forcée de faire malgré elle ce qu'elle fit bien-tost aprés lorsque le cheval de bois fut construit, car elle fit bien des choses contraires à ces sentiments. Elle sortit de la ville avec Deïphobus; elle fit trois fois le tour de ce cheval; elle sonda ses embusches cachées; elle fit tout ce qu'elle pût pour surprendre les capitaines qu'elle y soubçonnoit enfermez; elle les appella par leur nom, en contrefaisant la voix de leurs femmes, comme si elle avoit esté là seule avec elles. En un mot, elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit sauver les Troyens & perdre les Grecs. Voilà une grande violence que luy faisoit ce Dieu de la forcer d'agir ainsi contre ses desirs. Il y a là une ironie fine, mais tres amere. Au reste Virgile a suivi une autre route dans ce recit qu'il a fait au 2. liv. de l'Eneïde, des circonstances de la fable du cheval de bois. La simplicité de l'Odyssée ne convenoit pas à la majesté de l'Eneïde, qui est sur un ton plus fort & plus soutenu que celuy de l'Odyssée, & sur le mesme ton que l'Iliade. Il n'est pas necessaire d'avertir que cette fable du cheval de bois

est fondée sur ce qu'il y avoit une machine de guerre dont on se servoit pour abatre les murailles des villes, & qu'on appelloit un *cheval*, comme les Romains en avoient qu'ils appelloient des *beliers*.

Et en contrefaisant la voix de leurs femmes] Voicy une authorité bien ancienne pour les personnes qui sont habiles dans le dangereux art de contrefaire les autres; elles ont à leur teste la belle Helene qui contrefaisoit si admirablement & si parfaitement la voix de toutes les femmes pour peu qu'elle les eust entenduës, qu'elle fut appellée *l'Echo*. On dit que ce fut un present que Venus luy fit quand elle espousa Menelas, afin que si ce Prince venoit à estre amoureux, elle pust le convaincre & le prendre sur le fait, en imitant la voix de la personne aimée. Mais revenons au passage d'Homere où l'on ne laisse pas de trouver quelque difficulté. Comment Helene prétendoit-elle tromper ces officiers en contrefaisant la voix de leurs femmes? Quelle apparence y avoit-il que ces officiers pussent croire que leurs femmes fussent arrivées depuis le peu de temps qu'ils estoient enfermez dans cette machine? Ce n'est pas connoistre la nature que de faire ces objections. La voix d'une personne aimée, ou mesme simplement connuë, peut arracher sur le moment & par surprise un

mot involontaire avant que la reflexion soit venuë, & il y a une infinité d'exemples qui confirment cette verité.

Page 298. *Ulysse luy portant les deux mains sur la bouche, sauva tous les Grecs, car il la luy serra si fort, &c.*] Politien, & aprés luy quelqu'autre encore, ont crû qu'Homere disoit icy qu'Ulysse serra si fort la bouche à Anticlus, qu'il l'estoufa; ils ont fondé ce sentiment sur le temoignage de l'Egyptien Tryphiodore qui vivoit sous l'Empereur Anastase, car dans un ouvrage qu'il a fait sur la prise de Troye, il dit formellement que cet Anticlus fut estoufé & que ses compagnons fort affligez l'enterrerent dans une des cuisses du cheval. N'est-ce pas là un temoignage bien respectable, & peut-on rien imaginer de plus ridicule? Il ne faut que le vers suivant pour destruire cette vaine imagination, puisqu'Homere adjoute qu'Ulysse ne tint les mains sur la bouche d'Anticlus que jusqu'à ce qu'Helene fust passée.

Le sage Telemaque répondit] Telemaque a senti l'ironie cachée dans la réponse de Menelas, c'est pourquoy pour empescher les suites de cette conversation, qui auroit pû devenir trop aigre, il prend la parole & va à son fait.

Page 299. *D'estendre à terre les plus*

belles peaux] Dans le dernier Livre de l'Iliade tom. 3. pag. 609. j'ay expliqué la façon de ces lits, & l'usage de ces peaux, de ces estoffes, de ces tapis & de ces couvertures.

Page 300. *Si vous ne pourriez point me dire quelque mot qui me donne quelque lumiere sur la destinée de mon pere*] Il faut bien conserver icy l'idée du mot du texte κληηδόνα, que j'ay desja expliqué, & qui signifie un mot dit par hazard, & que l'on regardoit comme une sorte d'oracle. Cela est necessaire pour bien entendre sa réponse de Menelas.

Ma maison perit ; tout mon bien se consume ; mon Palais est plein d'ennemis] Ces membres de periode coupez, *incisa*, sont convenables à la colere & à la douleur, qui ne permettent pas de faire des periodes arrondies.

Page 302. *O Dieux, se peut-il que des hommes si lasches*] Il avoit appris à ses dépens que cela se pouvoit, & c'est ce qui augmente son indignation.

Comme lorsqu'une biche timide prend ses jeunes faons encore sans force] Telemaque avoit demandé à Menelas quelque mot sur la destinée de son pere κληηδόνα, un mot qui soit pour luy comme un oracle. Et Menelas, échauffé par l'indignation que luy

donne l'insolence des Poursuivants, prophetise & rend une espece d'oracle. *Comme lors qu'une biche timide*, dit-il, *prend ses jeunes faons, &c.* L'indignation tient souvent lieu de fureur divine, & fait prononcer des choses qui ne paroissent d'abord que des souhaits, & que l'évenement justifie enfin comme de veritables oracles. Voilà quelle est la beauté cachée dans cette réponse de Menelas.

Page 303. *Deffié à la lutte par le vaillant Roy Philomelides*] C'estoit un Roy de Lesbos qui deffioit à la lutte tous les estrangers qui arrivoient dans son isle. Eustathe refute icy avec beaucoup de raison la ridicule tradition, qui disoit que ce Roy Philomelides estoit Patrocle mesme, parce qu'il estoit fils de Philomela. Outre que l'analogie ne le souffre point, car de Philomela on ne fera jamais *Philomelides*, & que d'ailleurs jamais Homere n'a tiré ses *patronymiques* du nom des meres, la raison y répugne encore davantage, car comment les Grecs se seroient-ils réjoüis de la défaite de Patrocle, qui estoit si honneste homme & intime amy d'Achile.

Je ne biaizeray point] C'est proprement e que signifient ces mots, οὐκ ἔγωγε ἄλλα αρὲξ εἴποιμι παρακλιδὸν, c'est pour éviter de ire ce qu'on sçait, prendre des destours, &

dire des choses fardées au lieu de dire la verité.

Car les Dieux veulent que nous nous souvenions toujours de leurs commandements] Voilà un beau précepte, il semble qu'Homere avoit lû cet ordre de Dieu, *custodite mandata mea*, qui est si souvent repeté dans l'Escriture. Or le premier commandement de la loy naturelle c'est d'honorer Dieu & de luy offrir des sacrifices.

Page 304. *Il y a une certaine isle, qu'on appelle le* Phare, *elle est éloignée d'une des embouchures de ce fleuve d'autant de chemin qu'en peut faire en un jour un vaisseau*] Homere estoit trop sçavant en Geographie pour ne pas sçavoir que de son temps l'isle du Phare n'estoit éloignée de l'embouchure de Canope que de six vingts stades, mais comme il avoit oüi dire que le Nil, à force de traisner du sable & du limon, avoit par succession de temps beaucoup augmenté le continent par ses alluvions, il a voulu faire croire qu'anciennement & du temps de Menelas cette isle estoit plus éloignée de la terre & plus avant dans la mer; il a mesme tellement exageré cette distance qu'il a dit qu'elle estoit tout ce que pouvoit faire de chemin en un jour un vaisseau & par un bon vent, c'est à dire, qu'il la fait dix ou douze fois plus grande qu'elle n'est, car un vais-

seau peut faire en un jour & une nuit quatorze ou quinze cents ſtades quand il a le vent bon. Homere, pour rendre ſa narration plus merveilleuſe, a donc déguiſé la verité, en s'accommodant à ce qu'il avoit oüi dire des embouchures du Nil & de ſes alluvions. Jamais cette iſle n'a eſté plus éloignée du continent qu'elle l'eſt aujourd'huy, & en voicy une preuve bien certaine, c'eſt que ſi elle euſt eſté éloignée du continent de quatorze cents ſtades du temps de Menelas, & qu'en deux cents cinquante ou ſoixante ans qu'il y a du temps de Menelas au temps d'Homere, elle s'en fuſt rapprochée juſqu'à ſix vingts, les alluvions auroient augmenté le continent de douze cents quatre vingts ſtades dans cette eſpace de temps; & par cette raiſon, depuis Homere juſqu'à nous, le continent auroit eſté ſi fort pouſſé, que cette iſle du Phare ſe trouveroit aujourd'huy bien éloignée de la mer. Il n'eſt pas meſme poſſible, comme l'a fort bien remarqué Bochart, que le Nil ait jamais augmenté le continent par ſes alluvions, car l'agitation de la mer auroit toujours diſſipé plus de ſable & plus de limon que le fleuve n'auroit pû en apporter. Et le meſme Bochart le prouve par un fait qui eſt ſans replique. C'eſt que cette iſle du Phare n'eſt éloignée que de ſept ſtades, ou huit cents ſoixante & quinze pas d'Alexandrie, qui eſt vis à vis ſur le riva-

ge de la mer à une embouchure du Nil, & cette diſtance eſt aujourd'huy la meſme qu'elle eſtoit il y a deux mille ans; le Nil n'a pas augmenté le continent d'un pouce. Ce n'eſt donc point par ignorance qu'Homere a péché, mais il s'eſt accommodé à un bruit commun, & il a beaucoup augmenté cette diſtance, τοῦ μυθώδους χάριν, *pour la fable.* Comme dit Strabon dans ſon 1. liv.

Aprés y avoir fait de l'eau] Ce n'eſtoit pas de l'eau qu'on prenoit dans l'iſle, mais de l'eau qu'on alloit chercher dans le continent voyſin, de l'eau du Nil, & que l'on chargeoit facilement ſur les vaiſſeaux à cauſe de la commodité du port.

Sans m'envoyer aucun des vents qui ſont neceſſaires pour ſortir du port] Il dit *aucun des vents*, parce que comme le port a deux entrées, & par conſequent deux iſſuës, on en pouvoit ſortir & par le vent du levant & par celuy du couchant.

Page 305. *Car la faim les portoit à ſe ſervir de tous les aliments*] Menelas excuſe ſes compagnons de ce qu'ils peſchoient à la ligne, parce que du temps de la guerre de Troye les gens de guerre ne mangeoient point de poiſſon. Il n'y avoit que la faim qui puſt les réduire à cette nourriture.

Est-ce folie, negligence, ou dessein formé!] Voilà les trois sources de l'oubly de nos devoirs. *Folie, sotise,* nous n'avons pas l'esprit d'en connoistre la necessité & l'importance; *negligence*, nous en connoissons la necessité, mais elle ne fait pas assez d'impression sur nostre esprit vain & leger, nous negligeons de les remplir, & nous remettons de jour à autre. Enfin *dessein formé,* nous connoissons la necessité de ces devoirs, nous sçavons qu'il seroit mieux de les suivre & de nous tirer de cet estat, mais malgré tout cela, trompez par nos passions, nous voulons y demeurer. C'est volontairement & de propos déliberé que nous y demeurons, & nous y prenons plaisir. Cela me paroist bien approfondi & digne d'un grand Philosophe.

Je ne m'arreste point icy volontairement] Menelas ne répond qu'à la derniere question, & par cette seule réponse il répond aussi aux deux autres, car dés qu'il est retenu là malgré luy, on ne peut plus l'accuser de folie ni de negligence, comme Eustathe l'a fort bien remarqué.

Page 307. *Il sort des antres profonds de la mer aux souffles du Zephyre, & tout couvert d'algue & d'écume*] Homere represente icy Protée sortant des antres de la mer agitée par le Zephyre, & tout couvert de

l'écume que l'agitation cauſe ſur la ſurface des flots, & c'eſt ce qu'il peint fort bien par ces mots, *μελαίνῃ φρικὶ καλυφθεὶς*, car *φρὶξ* eſt proprement l'écume que le vent excite ſur la ſurface des ondes quand il commence à ſouffler. *Φρὶξ ὁ ἐπιπολάζων τῷ κύματι ἀφρὸς ὅταν ἄρχηται ἄνεμος πνεῖν*, Heſych. Pour le faire mieux entendre j'ay mis *tout couvert d'algue & d'écume*, car ce mouvement que fait l'écume, aſſemble auſſi beaucoup d'algue qu'il pouſſe vers le bord.

Page 309. *Car pour vous échaper il ſe metamorphoſera en mille manieres, il prendra la forme de tous les animaux les plus feroces*] Il s'agit icy de trouver les raiſons de cette fiction, & ſur quoy Homere a imaginé un Dieu marin capable de tous ces changements, car il ne faut pas penſer que ce ſoit une fable toute pure, & que ce Poëte n'ait voulu que déſigner par là la matiere premiere qui ſubit toutes ſortes de changements, ou que donner un emblesme de l'amitié qui ne doit paroiſtre ſeure qu'aprés qu'on l'a éprouvée ſous toutes les formes. Ce ſont-là de vaines ſubtilitez & des ſonges creux; *car*, comme Strabon nous en a avertis plus d'une fois, *ce n'eſt pas la coutume d'Homere de n'attacher à aucune verité ces fables prodigieuſes.* Il a adjouté, *la fable a des faits certains pour rendre par-là ſa*

narration plus agreable, comme un orfévre adjoute l'or à un ouvrage d'argent. Pour bien démesler le mystere merveilleux de cette fiction, il faut d'abord trouver le vray qui en est le fondement, & ensuite nous verrons facilement le mensonge dont il l'a enveloppé selon sa coutume. Diodore escrit que les Grecs avoient imaginé toutes ces differentes metamorphoses de Protée, sur ce que les Roys d'Egypte portoient d'ordinaire sur la teste des muffles de lion, de taureau ou de dragon pour marques de la Royauté, quelquefois mesme des arbres, d'autres fois du feu, &c. tant pour s'orner que pour imprimer la terreur & une crainte religieuse dans l'esprit de ceux qui les voyoient. Mais rien n'est plus mal imaginé ni plus frivole. Aujourd'huy nous pouvons mieux connoistre que Diodore le fondement de cette fable par le secours de nos Livres saints. Démeslons donc la verité & le mensonge. Le vray est qu'il y avoit à Memphis un Roy appellé Protée qui avoit succedé à Pheron, voilà la premiere verité ; la seconde, qui n'est pas moins constante, c'est que l'Egypte estoit le pays des plus habiles enchanteurs qui operoient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Escriture sainte que les enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moyse, que par leurs enchantements ils changerent une verge en

ſerpent comme avoit fait ce grand ſerviteur de Dieu ; qu'ils convertirent comme luy l'eau en ſang ; qu'ils couvrirent comme luy de grenoüilles toute la terre d'Egypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas eſtant à Canope, alla conſulter un de ces enchanteurs qui ſe meſloient de prédire l'avenir. Et voilà le fondement qu'Homere a trouvé & ſur lequel il a baſti ſa fable, qu'il a attachée enſuite à un nom connu, à Protée, dont il fait un Dieu de la mer, & à qui il donne des monſtres marins à conduire, & auquel il impute tous ces changements, par rapport à tous les prodiges qu'operoient les Enchanteurs. Voilà donc le vray & la fable qui luy ſert d'enveloppe, ſenſiblement démeſlez, & voilà la ſéparation des deux métaux, de l'or & de l'argent qu'Homere employe. Euſtathe rapporte qu'il y a eû des Anciens qui ont eſté dans ce ſentiment, que Protée eſtoit un faiſeur de prodiges. *Quelques-uns*, dit-il, *ont pris ce Protée pour un de ces faiſeurs de prodiges.* τῶν θαυματοποιῶν. Et je m'eſtonne que cette vûë ne l'ait pas conduit à la ſource de la verité. On dira peut-eſtre que les Enchanteurs, dont il eſt parlé dans l'Eſcriture, operoient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les operoit ſur luy-meſme, mais outre que la fable ne rend pas toujours les veritez telles qu'elle les a priſes, peut-on douter que ces magiciens, qui fai-

ſoient

soient des choses si surprenantes hors d'eux, n'en fissent aussi sur eux-mesmes qui n'estoient pas moins prodigieuses, & qu'ils ne se fissent voir sous differentes formes tres capables d'effrayer, puisque parmi les Grecs, qui certainement dans cet art magique, n'auroient esté tout au plus que les apprentifs des Egyptiens, il s'en est trouvé qui ont operé sur eux-mesmes des prodiges de cette nature. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthene Physicien, qui, quand il vouloit, paroissoit tout en feu, & se faisoit voir sous d'autres formes qui estonnoient les spectateurs. Il en nomme encore d'autres qui s'estoient rendu celebres, comme un certain Xenophon, un Scymnus de Tarente, un Philippide de Syracuse, un Heraclite de Mitylene, &c. Je ne croy pas qu'il puisse rester le moindre doute sur cette fable, d'autant plus mesme que les anciens Scholiastes ont escrit que ces φῶκαι, ces monstres marins de Protée estoient des animaux dont on se servoit pour les enchantements & pour les operations de la magie.

Mais dés que revenu à la premiere forme où il estoit] Cela est fondé sur ce que les enchanteurs ne rendoient leurs réponses qu'aprés avoir estonné par leurs prestiges l'imagination de ceux qui les consultoient.

Page 311. *Elle nous mit à chacun dans les narines une goute d'ambrosie*] Eustathe dit fort bien que cette ambrosie fut l'esperance qu'elle leur donna, que par ce moyen ils viendroient à bout de leurs desseins & retourneroient dans leur patrie. Qu'est-ce que l'esperance ne fait pas supporter ! & y a-t-il une plus douce ambrosie !

Vous deviez avant toutes choses, me répondit le Dieu marin, offrir vos sacrifices à Jupiter, &c.] Voilà comme Homere recommande toujours la pieté, en faisant entendre qu'aucune action ne peut estre heureuse si avant que de la commencer on n'a fait ses prieres & ses sacrifices. C'est ce que Pythagore à enseigné aprés Homere, *ne commence jamais*, dit-il, *à mettre la main à l'œuvre qu'aprés avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.* Sur quoy on peut voir l'admirable Commentaire d'Hierocles, tom. 2. pag. 174.

Page 314. *Que vous ne soyez retourné encore dans le fleuve Egyptus qui descend de Jupiter.* Homere appelle non seulement les torrents, mais generalement tous les fleuves, διιπετέας, *descendus de Jupiter*, parce que les pluyes les grossissent. Mais, comme le remarque Strabon, ce qui est une épithete commune par quelque sorte de con-

venance, peut-estre une épithete particuliere affectée singulierement à un seul à qui elle convient preferablement à cause de son excellence. C'est ainsi qu'Homere appelle le Nil *descendu de Jupiter* d'une maniere qui luy est absolument propre, car l'accroissement du Nil, qui fait la fertilité de l'Egypte, que pour cette raison on a fort bien appellée le *don du Nil,* vient des pluyes qui tombent en Ethiopie depuis le solstice d'esté jusqu'à l'équinoxe d'automne; le Nil croist pendant tout ce temps-là, & décroist ensuite. Homere est donc le premier qui a connu la veritable raison de cette inondation du Nil. Cependant je voy que le sçavant Casaubon en a douté: *Je ne sçay pas,* dit-il, *si nous devons accorder que les pluyes soient la veritable cause de la cruë du Nil. Pourquoy le Nil seroit-il le seul à qui cela arriveroit! Voilà pourquoy les plus sçavants hommes de nostre siecle croyent que cette cruë vient de quelque cause souterraine, & ils donnent cette raison, qu'à Delos il y a une fontaine appellée* Inope, *qui croist comme le Nil, c'est pourquoy elle est mesme appellée un escoulement du Nil. Dira-t-on que cette cruë de l'Inope vient aussi des pluyes, qui sont alors ou nulles ou tres peu considerables!* Ce doute poussé si loin fait certainement honneur à ce mot d'Horace,

Dans ses Remarques sur le 17. liv. de Strabon.

. . . . . Fontium qui celat origines
Nilus.

Le Nil qui cache ses sources. Mais je croy que ce doute ne subsiste plus. Et que l'opinion d'Homere, confirmée par le rapport des voyageurs de ces derniers temps, a esté enfin generalement suivie.

De rentrer dans le fleuve Egyptus dont le chemin est difficile & dangereux] Homere a si parfaitement connu les lieux dont il parle, que les Geographes, qui sont venus longtemps aprés luy, & qui les ont soigneusement observez pour les descrire, ne les ont pas marquez plus exactement. Strabon nous dépeint la mer qui est entre le Phare & Alexandrie comme une mer tres difficile, car outre que l'issuë du port est fort estroite, elle est pleine de roches, les unes cachées sous les eaux & les autres élevées sur la surface qui irritent les flots qui viennent de la haute mer. D'ailleurs le port estoit gardé par des bouviers accoutumez au brigandage, qui détroussoient les passants. Voilà pourquoy Menelas avoit raison de trouver ce chemin difficile & dangereux.

Page 315. *Plusieurs sont morts, plusieurs autres sont échappez. Vous avez perdu deux generaux*] En quel estat se trouve Telemaque qui entend tout cecy ! & avec quel art Homere par ce recit remplit son cœur tantost de crainte, tantost d'esperance, & le tient ainsi en suspens sans l'esclaircir du sort de son pere !

Neptune poussa sur les roches Gyréenes] Les roches appellées *Gyræ* & *Choerades* estoient prés du promontoire de l'Eubée, lieu tres dangereux ; & c'est ce qui avoit fait donner à ce promontoire le nom de *Capharée* du Phenicien *Capharus,* qui signifie un *écüille briseur, scopulus contritor,* selon la remarque de Bochart.

Neptune, qui entendit cette impieté] Il y a dans le texte, *Neptune l'entendit proferer ces grandes choses.* Les Anciens appelloient *grand* tout ce qui est fier, superbe & hautain. Ils avoient raison, car tout ce qui est hautain & superbe est trop grand pour les hommes qui sont si petits.

Voilà la mort malheureuse dont il perit] Il y a dans le Grec, *ainsi perit-il aprés avoir beu l'eau salée,*

Ὥς ὁ μὲν ἔνθ' ἀπόλωλεν ἐπεὶ πίεν ἁλμυρὸν ὕδωρ.

Et Eustathe nous avertit que les Anciens ont remarqué que ce vers ne se trouvoit dans aucune édition, parce qu'il est trop simple, & qu'ils s'estonnoient comment Aristarque avoit oublié de marquer qu'il devoit estre rejetté. *En effet,* adjouste-t-il, *ce vers est d'une trop grande simplicité, non par les termes, mais par le sens, & il ne convient point à un Dieu comme Protée de traiter une avanture si funeste avec cette sorte de plaisanterie,*

car c'est un trait qui n'a rien de serieux & qui n'est que plaisant, de dire aprés qu'il eut beu l'eau salée. *Ce qui est icy hors de propos.* Je ne sçay si ces Critiques ont tout-à-fait raison, & si Aristarque ne peut pas estre tres bien justifié d'avoir conservé ce vers, il sçavoit que πίειν ἁλμυρὸν ὕδωρ, *boire l'eau salée,* est une phrase poëtique pour dire *estre noyé, estre enseveli dans les ondes.*

Page 316. *Dans ce coin de terre qu'habitoit autrefois Thyeste*] On prétend que c'estoit au bas du golphe de la Laconie vis-à-vis de l'isle de Cythere. Les Poëtes tragiques n'ont pas suivi la mesme Tradition qu'Homere, qui fait entendre qu'Agamemnon fut assassiné dans le Palais d'Egisthe; ces Poëtes font passer cette sanglante catastrophe dans Mycenes, dans le Palais mesme d'Agamemnon.

Il le tuë comme on tuë un taureau à sa creche] Eustathe dit fort bien qu'Homere ne pouvoit se servir d'une comparaison plus noble pour un Roy plein de valeur qui est tué à un repas, puisque mesme dans l'Iliade, qui est sur un ton plus fort, ce Poëte compare ce mesme Roy au milieu des combattants à un taureau: *Tel qu'un fier taureau qui regne sur les troupeaux d'une prairie, tel parut alors Agamemnon.* On peut voir là ma Remarque, tom. 1. pag. 357.

Page 318. *Mais quoy-que surpris ils ne laisserent pas de vendre cherement leur vie*] Qu'auroient-ils donc fait si Egisthe leur avoit donné le temps de se précautionner & de se mettre sur leurs gardes ? Homere releve bien le veritable courage, au dessus du courage des traistres. Cela me fait souvenir d'un beau mot d'un Seigneur Espagnol qui estant attaqué une nuit par plusieurs assassins, leur cria sans s'estonner, *vous estes bien peu pour des traistres.*

Page 319. *Nous ne trouverons point la fin de vos malheurs*] Il dit *nous* au pluriel, pour faire connoistre combien il compatit à ses malheurs.

Page 320. *Mais je vous prie de me nommer le troisiéme qui est retenu mort ou vif dans la vaste mer*] Protée luy a dit, *un autre de vos generaux, encore plein de vie, est retenu dans la vaste mer.* Pourquoy donc Menelas dit-il icy, *nommez-moy celuy qui est retenu mort ou vif.* Eustathe répond que Menelas profere ces paroles troublé par sa douleur. Ou peut-estre que c'est l'expression mesme de Protée qui luy est suspecte & qui le tient dans le doute, car Protée dit, *est retenu dans la vaste mer.* Ces derniers mots le frappent & le font douter des premiers.

Mais les Immortels vous envoyeront dans les Champs Elysiens à l'extremité de la terre]

Nous avons vû dans le III. Liv. que Minerve dit à Telemaque, *Qu'il est ordonné à tous les hommes de mourir, que les Dieux ne sçauroient exempter de cette loy generale l'homme mesme qui leur seroit le plus cher, quand la Parque cruelle l'a conduit à sa derniere heure,* Et voicy Protée qui dit à Menelas qu'*il ne mourra point, & que les Immortels l'envoyeront dans les Champs Elysiens.* Et la raison qu'il donne de ce grand privilege que les Dieux luy accorderont, c'est qu'il est gendre de Jupiter. Les Payens ont donc connu que Dieu pouvoit retirer de ce monde ceux qu'il vouloit, sans les faire passer par la mort, ce qui justifie l'explication que j'ay donnée aux paroles de Minerve dans le III. Liv. pag. 251. Je ne doute pas qu'ils n'eussent puisé ce sentiment dans la Tradition qui s'estoit répanduë de la pluspart des faits miraculeux qui sont racontez dans le vieux Testament. Ils avoient apparemment entendu parler d'Henoc qui fut enlevé du monde afin qu'il ne mourust pas, *Et non apparuit, quia tulit eum Deus. Henoc placuit Deo, & translatus est in Paradisum.* Et du Prophete Elie *qui fut enlevé au ciel dans un tourbillon. Et ascendit Elias per turbinem in cœlum.* Voicy donc un de ces oracles flateurs que l'on rendoit aux Princes. Protée ne pouvoit pas mieux s'y prendre pour consoler Menelas de la mort de son frere, qu'en

Genes. 5. 24.
Ecclesf. 44 16.
S. Paul aux Heb. 11. 5.
Roys 4. 2. 11.

luy prédiſant que pour luy il ne mourroit point. Voyons ſur quoy cette fable eſt fondée, & enſuite nous examinerons le ſens que le Poëte a donné à ce prétendu privilege dont Protée flate Menelas.

Strabon a fort bien remarqué qu'Homere ſçachant que beaucoup de ces heros, qui revenoient de la guerre de Troye, avoient eſté juſqu'en Eſpagne, & ayant appris d'ailleurs par les Pheniciens la bonté, l'heureuſe temperature & les richeſſes de ce climat, avoit placé là les Champs Elyſées, dont il fait cette deſcription ſi admirable & qui s'accorde ſi parfaitement avec le rapport des Hiſtoriens. On peut voir ce qu'il en dit dans ſon premier & dans ſon 3. livre. Une marque ſeure que c'eſt des Pheniciens qu'Homere avoit appris ce qu'il dit de ces Champs heureux, c'eſt le nom meſme qu'il leur donne, car ſelon la ſçavante remarque de Bochart *Elyſius* vient de l'Hebreu *Alizuth,* qui ſignifie *joye, exultation.* Du mot *Alizuth* les Grecs en changeant l'*a* en *e* ont fait *Elyzius, terre de joye & de volupté.* Comme Virgile les appelle, *læta arva.* Voilà pourquoy la Fable a feint que les Champs Elyſées eſtoient dans les Enfers le lieu deſtiné à recevoir les gens de bien aprés cette vie. Voyons preſentement la raiſon que Protée donne de ce beau privilege accordé à Menelas d'aller habiter cette heureuſe terre ſans paſſer par la mort.

Page 321. *Parce que vous avez épousé Helene, & que vous estes gendre de Jupiter*] Nous avons vû dans le XVI. Liv. de l'Iliade que Jupiter n'a pas arraché à la mort Sarpedon le plus cher de ses enfants qui est tué par Patrocle. Pourquoy accorde-t-il donc à Menelas, qui n'est que son gendre, un privilege qu'il a refusé à un fils si cher ! Ce privilege est-il une consolation & un dédommagement des chagrins & de l'affront qu'Helene luy avoit fait ? si cela est, on trouveroit bien des Princes qui se consoleroient à ce prix-là des mesmes affronts, & l'on pourroit peut-estre appliquer en cette occasion ce qu'Ovide dit dans un autre,

Atque aliquis de Dis non tristibus optet
Sic fieri turpis.

Au reste il faut bien remarquer icy la sagesse d'Homere; quoy-qu'il soit bien favorable à Helene, il ne dit pas pourtant qu'elle aura part à ce privilege & qu'elle sera aussi envoyée aux Champs Elysées; il ne le dit que de Menelas, & il n'a garde d'associer à un si grand bonheur celle qui avoit fait une si grande faute.

Page 322. *J'élevay un tombeau à Agamemnon*] Voicy encore un vain tombeau. Menelas ne se contente pas d'offrir les sacrifices, que Protée luy avoit ordonnez; pour une plus grande marque encore de sa pieté,

il éleve un tombeau à ſon frere.

Je vous donneray trois de mes meilleurs chevaux] C'eſtoit un attelage complet & le plus ordinaire. Deux chevaux pour le timon & un pour la volée. Ce qu'Euſtathe remarque icy, que Menelas n'offre trois chevaux à Telemaque, que parce que les attelages de quatre chevaux n'eſtoient pas encore en uſage, n'eſt pas vray. Nous avons vû des chars à quatre chevaux dans l'Iliade.

Page 323. *Je n'emmeneray point vos chevaux à Ithaque*] Cette réponſe de Telemaque fait voir beaucoup de ſageſſe : à quoy bon ſe charger des choſes inutiles & dont on ne peut ſe ſervir ! Il n'y a que les choſes d'uſage qui nous ſoient propres, & les choſes d'uſage par rapport à noſtre âge, à noſtre Eſtat, à noſtre condition & aux lieux que nous habitons. Un milion de choſes ſont pour nous ce que des chevaux eſtoient pour Telemaque. Horace a bien ſenti la beauté de la morale que cet endroit preſente, & il l'a miſe dans un grand jour dans ſon épiſt. 7. du liv. 1. où l'on peut voir les Remarques de M. Dacier, qui a eû grande raiſon de s'eſtonner que celuy qui a traduit Homere il y a trente ans, ait eû le mauvais ſens de paſſer tout cet endroit ſous ſilence & de n'en pas conſerver un ſeul mot.

Ou ſouffrez que je ne reçoive qu'un ſimple bijou] C'eſt le ſens de ce vers, δῶρον δ' ὅ, ττι κε μοιδοίης, κειμήλιον ἔςω: *Que le preſent que vous voulez me faire ſoit un ſimple bijou que je puiſſe garder.* On appelloit κειμήλια les choſes que les Princes gardoient dans leurs cabinets.

Elle n'eſt propre qu'à nourrir des chevres] Car en effet Ithaque eſtoit un pays fort rude & tout rempli de rochers, & c'eſt cela meſme qui luy avoit donné ce nom. Car Ithaque, comme Bochart l'a remarqué, eſt formé de l'Hebreu *athac, dur, intraitable, qui ne peut eſtre cultivé.* Il faut bien s'empeſcher de joindre αἰγίβοτος avec λείμων comme a fait ce ſçavant homme ; ce ſont deux mots tres ſeparez & tres contraires. *Elle n'a point de prairies, elle eſt ſeulement propre à nourrir des chevres.* C'eſt à dire, elle eſt montagneuſe, car les chevres paiſſent ſur les montagnes & ſur les Rochers.

Page 324. *Et avec tout cela elle m'eſt plus agreable que les pays*] Telemaque met ſon Ithaque au deſſous de toutes les iſles, & cependant il declare qu'elle luy plaiſt davantage que les pays les plus gras. On ne peut pas mieux relever l'amour de la patrie.

Et parmi les choſes rares que je garde dans mon Palais] Telemaque luy a dit : *Si vous voulez me faire un preſent, que ce ſoit un*

simple bijou. κειμήλιον ἔστω. Et c'est pour condescendre à ce desir que Menelas parmi ses curiositez les plus rares, κειμήλια, choisit une urne.

Un grand heros, le Roy des Sidoniens] Le mot φαίδιμος que j'ay pris pour une epithete, d'autres l'ont pris pour le nom propre du Roy, comme s'il se fust appellé *Phedime.* D'autres l'ont appellé *Sobatus.* Selon d'autres il s'appelloit *Sethlon.* Menelas nous a desja dit qu'il avoit esté chez les Sidoniens. Et dans mes Remarques sur l'Iliade j'ay assez parlé de la magnificence qui regnoit dans les villes de Tyr & de Sidon. Homere n'a pas connu Tyr, elle n'estoit pas encore bastie, mais pour Sidon c'estoit le throne du luxe, soit en maisons, soit en meubles, soit en habits. Et cette ville estoit pleine d'excellents ouvriers dans toutes sortes d'arts, qui contribüent à la magnificence & qui la nourrissent par leur industrie, toujours fatale aux Estats. *Voyez l'Iliade Liv.* VI. *tom.* I. *pag.* 506. *&* *Liv.* XXIII. *tom.* III. *pag.* 586.

Page 325. *Les officiers du Roy arrivent*] Eustathe a rapporté cecy à Ithaque. Et je croy qu'il n'a pas raison. Homere parle encore icy de ce qui se passoit dans le Palais de Menelas.

Page 327. *Quand un Prince comme celuy-là*] Quand un jeune Prince, fils de nostre

Roy, & accablé de chagrins, & qui a de grands desseins dans la teste, &c. demande un vaisseau à un de ses sujets, peut-il le refuser ! Cette justification de Noëmon est pleine de sagesse & de force, & tres capable d'allarmer les Poursuivants.

Quelle audacieuse entreprise pour Telemaque] Ce qui fait l'estonnement d'Antinoüs, c'est qu'un Prince aussi jeune que Telemaque, sans experience, ait osé former le dessein de ce voyage, & qu'il l'ait executé avec tant de secret & de conduite, qu'il les ait tous trompez. De quoy cela ne menace-t-il point ces Princes !

Page 328. *Nous pensions que ses menaces seroient sans effet*] Ils s'en mocquoient mesme comme nous l'avons vû dans le II. Liv. & c'est à quoy Antinoüs fait icy allusion.

Page 329. *Et je luy dresseray une embuscade entre Ithaque & Samos*] Dans l'isle d'Asteris, qui est justement entre Samos ou l'isle de Cephalenie & Ithaque. Eustathe a fort bien remarqué que c'est tres à propos qu'Homere fait dresser cette embuscade par les Poursuivants, pour rendre sa Poësie plus vive & plus agissante.

Est-ce pour ordonner à mes femmes] Car ces Princes avoient séduit presque toutes les femmes de la maison d'Ulysse & en dispo-

ſoient à leur gré. Ils vivoient avec elles dans une licence affreuſe.

Page 330. *Ah! pourquoy ont-ils jamais penſé à moy*] J'ay taſché d'exprimer tout le ſens & toute la force de ces deux vers, μὴ μνηστεύσαντες, qui ſont aſſez difficiles. L'expreſſion de Penelope ſe ſent du trouble où elle eſt.

Laſches qui vous eſtes aſſemblez icy] Penelope a l'imagination ſi remplie de ces inſolents, qu'elle leur adreſſe tout d'un coup la parole. Ces ſortes de tranſitions imprévûës où l'on quitte tout d'un coup le diſcours pour apoſtropher les abſents, ſont fort bien dans la paſſion & ſont un des grands ſecrets de l'éloquence. Longin en a fait un chapitre, où parmi les exemples qu'il rapporte, il n'a pas oublié celuy-cy. *Il en eſt de meſme*, dit-il, *de cet emportement de Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle le heraut qu'elle croit envoyé par ſes amants.* Et il fait voir enſuite que Demoſthene a imité ces apoſtrophes imprévûës plus heureuſement & plus fortement que les autres.

Et comment il vivoit avec eux] Le beau portrait que Penelope fait icy d'Ulyſſe!

Et ce qui n'eſt pas deffendu aux Roys meſme les plus juſtes, ſans marquer aucune préference] Voicy un paſſage qui me paroiſt

bien remarquable. Il n'eſt pas deffendu aux Roys les plus juſtes d'avoir leurs favoris & de choiſir des hommes pour les honorer de leur affection préferablement à d'autres, cela eſt donc permis; cependant Homere loüe icy Ulyſſe de ne s'eſtre pas ſervi de ce droit. Et en effet c'eſt un grand ſujet d'éloge. Il a desja dit qu'Ulyſſe eſtoit doux à ſes ſujets comme un pere à ſes enfants. Un pere peut avoir plus d'inclination pour un de ſes enfants que pour un autre, mais il ne la marque point, & il les traite tous également. Un Roy eſt tres loüable de faire de meſme & de ſuivre moins ſon inclination, que la juſtice dans les diſtinctions qu'il fait.

Page 331. *Quelle neceſſité de monter ſur des vaiſſeaux & d'aller courir les mers*] Il y a mot à mot dans le Grec : *Il n'eſtoit pas neceſſaire qu'il montaſt ſur des vaiſſeaux qui ſont les chevaux dont les hommes ſe ſervent ſur la mer.* La metaphore, comme Euſtathe l'a remarqué, eſt tres bonne & tres juſte, car les vaiſſeaux ſont ſur la mer ce que les chevaux ſont ſur la terre. Mais la queſtion eſt de ſçavoir ſi Penelope dans la douleur où elle eſt, a dû s'en ſervir. Il eſt certain que les figures ſi recherchées ne conviennent point dans l'affliction. Mais on peut dire que Penelope adjoute cela par une eſpece d'indignation. La douleur où elle eſt que les hom-

mes ayent trouvé le moyen de voyager sur la mer comme ils font sur la terre, luy a fourni cette figure qui se presente fort naturellement, & les figures conviennent à la passion.

Page 334. *Vous vous purifierez*] Le Grec dit, ὑδρηναμένη, *aprés vous estre lavée.* C'est à dire, aprés vous estre purifiée par le bain, ou plustost en lavant simplement les mains.

Et là vous adresserez vos prieres à la fille du grand Jupiter] Ce conseil d'Euryclée est plein de sagesse. Penelope avoit ordonné qu'on allast chercher Laërte, & Euryclée conseille à sa maitresse d'avoir plustost recours à la Déesse Minerve, que de fatiguer ce vieillard. Il vaut mieux recourir à Dieu qu'aux hommes.

Page 335. *Je ne sçaurois croire que la race d'Arcesius*] Arcesius estoit fils de Jupiter & pere de Laërte, Euryclée a donc raison de conclure que cette famille n'est pas l'objet de la haine des Dieux. Les Dieux ne haïssent pas leurs enfants. Arcesius estoit fils de Jupiter, Laërte & Ulysse estoient de bons Roys & répondoient par leur sagesse & par leur vertu à cette haute naissance; leur race ne sera donc pas esteinte, il en restera quelque rejetton. Voilà la seule esperance qui puisse consoler & soutenir les peuples dans une situation semblable, & c'est celle qui

foutient aujourd'huy les François.

Qui regnera dans ce Palais & qui joüira de ces campagnes fertiles, qui dépendent d'Ithaque] Ce paſſage eſtoit plus difficile qu'on n'avoit cru. Comment a-t-on pû s'imaginer que ces campagnes fertiles fuſſent les campagnes d'Ithaque qu'Homere nous dépeint toujours comme un pays ſauvage & dur, & dont Plutarque nous a fait cette deſcription: *La terre d'Ithaque montueuſe & aſpre, qui n'eſt bonne qu'à nourrir des chevres, & qui aprés pluſieurs façons & pluſieurs travaux, ne rend à ceux qui la cultivent que tres peu de fruits & encore tres maigres, & qui ne valent pas la peine que l'on a priſe pour les faire venir.* Les interpretes n'ont pas pris garde à un mot qu'Homere a adjouté *ἀπόπροθι*, qui ſignifie *au loin, dans les pays qui ſont vis à vis.* De ſorte que par ce ſeul mot Homere fait entendre qu'il parle des pays voyſins d'Ithaque & qui eſtoient ſous la domination d'Ulyſſe, comme Cephalenie d'un coſté, & de l'autre coſté dans le continent l'Arcananie.

Page 336. *Aſſeurement la Reyne prépare aujourd'huy le feſtin de ſes nopces*] Ils en jugent ainſi par le bruit qu'ils avoient entendu, & parce qu'ils avoient ſans doute appris qu'elle s'eſtoit purifiée & parée plus magnifiquement qu'à l'ordinaire.

Cessez ces propos temeraires, de peur que quelqu'un n'aille rapporter dans ce Palais] Antinoüs parle ainsi sur ce que cet imprudent avoit dit : *Elle ne sçait pas qu'une mort prochaine menace son fils.* Il a peur que Penelope, venant à apprendre leur dessein, ne prenne des mesures avec les sujets qui luy estoient demeuré fidelles, pour le faire échoüer.

Une lionne qui se voit environnée d'une multitude de chasseurs] Eustathe fait fort bien remarquer icy la sagesse d'Homere, qui voulant comparer Penelope à une lionne, ne la compare pas à une lionne qui agit & qui tente des efforts dignes de son courage, car cela ne conviendroit point à Penelope, mais il la compare à une lionne qui est émuë & agitée, car cette Princesse peut estre agitée des mesmes passions que la lionne.

Forma un phantosme qui ressembloit parfaitement à la Princesse Iphtimé] Le Grec dit *idole.* On prétend que tous les passages où Homere parle des idoles, ont donné lieu à Democrite de former son opinion, que non seulement les songes, mais tout ce qui frappe les yeux & l'esprit, sont des images qui se forment des corps, & que nous ne voyons que par εἰδώλων ἐμπτώσεις. Si cela est, on peut dire que d'une idée tres sage Democrite en a tiré une opinion tres insensée. Homere

feint que l'imagination de ceux qui ſongent forme elle-meſme ces images qu'elle croit voir.

Quoy-que les portes fuſſent fermées] Le texte dit qu'*elle entra* ; παρὰ κληῖδος ἱμάντα, *par le trou par où paſſoit la courroye de la clef.* Un corps formé d'air peut fort bien paſſer par le trou de la ſerrure.

Elle ſe place ſur ſa teſte] Comme le ſonge d'Agamemnon dans le II. Liv. de l'Iliade. La teſte eſtant le ſiege de l'ame & par conſequent de la faculté imaginative, le ſonge ne peut ſe placer que là, puiſque c'eſt-là qu'il ſe forme.

Il n'a pas encore offenſé les Dieux pour attirer leur vengeance] Homere connoiſſoit donc que l'innocence eſt toujours ſeure de la protection des Dieux, & que leurs vengeances ne tombent que ſur ceux qui les ont offenſez par leurs crimes.

Profondément endormie dans le Palais des ſonges] Le veritable Palais des ſonges c'eſt le ſommeil.

Je ſuis encore plus affligée pour ce cher fils, que je ne le ſuis pour mon mary] Il ne faut pas faire à Penelope des reproches de ce ſentiment, car il eſt tres naturel & tres juſte. Cette Princeſſe avoit tout ſujet de croire qu'Ulyſſe eſtoit mort, ainſi toutes ſes eſpe-

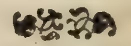
rances, toute ſon amour, eſtoient réünies dans ce cher fils, dont par conſequent la perte luy devoit eſtre plus ſenſible. Il ne luy reſtoit rien aprés luy, & les dernieres reſſources ſont toujours les plus cheres.

C'eſt une mauvaiſe choſe de parler en vain] Si cette ombre avoit expliqué à Penelope la deſtinée d'Ulyſſe, il n'y avoit plus de Poëme; Penelope ne doit pas eſtre informée de ſon ſort, il faut qu'Ulyſſe arrive inconnu; mais cette ombre ne le ſçavoit pas elle-meſme, c'eſt pourquoy elle dit que c'eſt une choſe mauvaiſe *de parler en vain*, *ἀνεμώλια βάζειν*. Ce que l'Eſcriture appelle *in ventum loqui*, comme Grotius l'a remarqué.

Mais elle a de bons ports ouverts des deux coſtez] C'eſt le ſens de ce paſſage. Cette iſle d'Aſteris a deux ports, l'un du coſté d'Ithaque & l'autre du coſté de Samos ou Cephalenie, & ces deux ports elle les fait, comme dit Virgile en parlant du Phare d'Alexandrie, *objectu laterum*. C'eſt pourquoy ils ſont *ἀμφίδυμοι*, *ouverts des deux coſtez*, car on y entre & on en ſort du coſté du Peloponeſe, & du coſté oppoſé qui eſt celuy de Corcyre.

Argument du Livre V.

JUpiter, aprés avoir tenu un second Conseil avec tous les Dieux, envoye Mercure à la Nymphe Calypso, pour luy ordonner de renvoyer Ulysse. La Nymphe obéït, & Ulysse s'embarque, mais le dix-huitiéme jour Neptune brise son vaisseau. Ino, pour sauver ce Prince d'un si grand danger, luy donne son voile, & luy recommande de le jetter dans la mer dés qu'il aura pris terre. Ulysse aprés avoir beaucoup souffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'isle des Pheaciens.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE V.

L'AURORE quittant la couche du beau Tithon, annonçoit aux hommes l'arrivée du jour, desja les Dieux estoient assemblez pour le Conseil, & Jupiter qui esbranle la terre par ses tonnerres & dont la force est infinie, estoit à leur teste plein de majesté & de gloire. La Déesse Minerve leur racontoit toutes les peines que souffroit Ulysse dans le Palais de Calypso. « Grand « Jupiter, & vous Dieux immortels, « leur dit-elle, qui est le Roy portant « sceptre qui voudra estre doux &

» clement, & ne marcher que dans le
» voyes de la juſtice ! ou pluſtoſt qu
» eſt celuy qui ne s'abandonnera pa
» à toutes ſortes d'injuſtices & d
» violences, en prenant ſa volont
» ſeule pour la regle de toutes ſe
» actions, quand on voit que parm
» les ſujets du divin Ulyſſe, il n'y e
» a pas un qui ſe ſouvienne de luy
» quoy-qu'il ait toujours eû pou
» eux les bontez d'un pere ? Il e
» reſté dans une iſle accablé d'ennui
» & de peines, retenu malgré luy dan
» le Palais de Calypſo ſans aucu
» moyen de retourner dans ſa patri
» car il n'a ni vaiſſeau ni rameurs qu
» puiſſent le conduire ſur la vaſte me
» Et ſon fils unique, qui eſt allé à Py
» los & à Lacedemone pour appren
» dre de ſes nouvelles, va tombe
» dans les pieges des Pourſuivants
» qui l'attendent pour luy oſter la vi
» Ma fille, luy répond le maiſtr
» du tonnerre, quels diſcours venez
» vous de nous tenir ! N'avez-vou

pa

pas pris les mesures necessaires pour «
faire qu'Ulysse de retour dans ses «
Estats, puisse se venger de ses en- «
nemis ! & pour Telemaque, con- «
duisez-le vous mesme comme vous «
l'entendez. N'estes-vous pas toute «
puissante ? faites qu'il arrive sans «
nul accident dans sa patrie, & que «
les Poursuivants soient obligez de «
s'en retourner sans avoir executé «
leur pernicieux complot. «

Ce Dieu parla ainsi, & appellant
son fils Mercure, il luy dit : Mer- «
cure, car c'est vous, qui outre vos «
autres fonctions, estes toujours «
chargé de mes ordres, allez donner «
à Calypso un bon conseil ; persua- «
dez-luy de laisser partir Ulysse, afin «
qu'il retourne dans ses Estats, & «
que sans estre conduit ni par les «
Dieux ni par aucun homme, mais «
abandonné seul sur un radeau, aprés «
les peines infinies il arrive enfin le «
vingtiéme jour dans la fertile Sche- «
rie, terre des Pheaciens, dont le «

» bonheur approche de celuy des
» Immortels mesmes. Ces peuples
» fortunez l'honoreront comme un
» Dieu, le remeneront dans ses Es-
» tats, & luy donneront de l'airain,
» de l'or, des estoffes magnifiques, en
» un mot, ils luy feront tant de pre-
» sents, qu'il auroit esté moins riche
» si sans aucun accident il avoit ap-
» porté chez luy tout le butin qu'il
» avoit eu pour sa part à Troye &
» qu'il avoit embarqué sur ses vais-
» seaux. C'est ainsi que le Destin veut
» qu'il retourne dans sa chere patrie,
» & qu'il revoye ses amis & son
» Palais.

Il dit, & Mercure obéït à cet ordre : il ajuste d'abord sur ses pieds ses talonnieres immortelles & toutes d'or, avec lesquelles plus viste que les vents il traverse les mers & toute l'estenduë de la terre, il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil, & les en retire quand il luy plaist, &

la tenant à la main il prend ſon vol, traverſe la Pierie, & fondant du haut des airs, il vole ſur les flots ſemblable à un oyſeau marin qui chaſſant aux poiſſons, vole legerement ſur la ſurface des ondes qu'il bat de ſes aiſles; tel Mercure vole ſur la cime des flots. Quand il fut parvenu à cette iſle, qui eſt fort éloignée, il quitte la mer, & prenant la terre il marche ſur le rivage juſqu'à ce qu'il fuſt arrivé à la grotte où la belle Nymphe habitoit. Il la trouva dans cette grotte; à l'entrée il y avoit de grands braſiers magnifiques d'où s'exhaloit une odeur de cedre & d'autres bois odoriferants qui parfumoient toute l'iſle. Devant elle eſtoit un beau meſtier où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or, & en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuſe. La grotte eſtoit ombragée d'une foreſt d'aunes, de peu-

pliers & de cyprés, où mille oyseaux de mer avoient leur retraite, & elle estoit environnée d'une vigne chargée de raisins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre differents costez, & formoient quatre grands canaux autour de prairies émaillées de toutes sortes de fleurs, les Immortels mesmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer & sans sentir dans leur cœur une secrette joye. Aussi Mercure en fust-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors il entra dans la grotte. Dés que la Déesse Calypso l'eut apperceu, elle le reconnut, car un Dieu n'est jamais inconnu à un autre Dieu, quoy-qu'ils habitent des regions tres éloignées. Ulysse n'estoit pas avec la Déesse, il estoit assis sur le rivage de la mer où il alloit ordinairement exhaler sa douleur & soupirer ses déplaisirs le visage baigné de larmes, devorant son cœur,

accablé de triſteſſe, & la vûë toujours attachée ſur la vaſte mer qui s'oppoſoit à ſon retour.

Calypſo ſe leve, va au devant de Mercure, le fait aſſeoir ſur un ſiege admirable qui brilloit comme le ſoleil, & luy adreſſe ces paroles:
« Divin interprete des Dieux, Mercure, qui m'eſtes ſi cher & ſi reſpectable, pourquoy venez-vous dans cette iſle? elle n'avoit jamais eſté honorée de voſtre preſence; dites tout ce que vous deſirez, je ſuis preſte à vous obéïr, ſi ce que vous demandez eſt poſſible & qu'il dépende de moy. Mais avant que de me dire le ſujet de voſtre voyage, venez que je vous preſente les rafraiſchiſſements qu'exige l'hoſpitalité.

En meſme temps elle met devant luy une table, elle la couvre d'ambroſie & remplit les coupes de Nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle, & le repas

» fini il dit à Calypſo : Déeſſe, vous
» me demandez ce que je viens vous
» annoncer ; je vous le déclareray
» donc ſans aucun déguiſement, puiſ-
» que vous me l'ordonnez vous-meſ-
» me. Jupiter m'a commandé de ve-
» nir icy, quelque répugnance que
» j'y euſſe, car qui eſt-ce qui vien-
» droit de ſon bon gré traverſer une
» ſi grande eſtenduë de mers, où l'on
» ne trouve pas ſur ſa route une ſeule
» ville qui faſſe des ſacrifices aux
» Dieux & qui leur offre des heca-
» tombes. Mais il n'eſt pas permis à
» aucun Dieu d'enfraindre ou de ne-
» gliger les ordres de Jupiter. Il dit
» que vous avez auprés de vous le
» plus malheureux de tous ceux qui
» ont combattu neuf années entieres
» ſous les remparts de la ville de
» Priam, & qui aprés l'avoir ſacca-
» gée la dixiéme année, ſe ſont em-
» barquez pour retourner chez eux.
» Mais à leur départ ils ont offenſé
» Minerve ; cette Déeſſe dans ſa fu-

reur a excité contre eux une vio- «
lente tempeſte & a ſouſlevé les «
flots. Ses vaiſſeaux ont eſté briſez, «
tous ſes Compagnons engloutis «
dans les ondes, & luy, aprés avoir «
lutté long-temps contre la mort, «
a eſté pouſſé par les vents ſur ce ri- «
vage. C'eſt luy que Jupiter vous «
ordonne de renvoyer ſans aucun «
delay, car le Deſtin ne veut pas «
qu'il meure loin de ſes Eſtats, la «
Parque file ſon retour & veut qu'il «
revoye ſes amis, ſon Palais & ſa «
chere patrie. «

Ces paroles remplirent de douleur & de dépit l'ame de la Déeſſe; elle en fremit, & éclata en ces termes. Que vous eſtes injuſtes vous «
autres Dieux qui habitez l'Olym- «
pe ! l'envie la plus maligne a placé «
ſon throne dans voſtre cœur. Vous «
ne pouvez ſouffrir que les Déeſſes «
choiſiſſent des mortels pour maris. «
La belle Aurore n'eut pas pluſtoſt «
regardé favorablement le jeune «

» Orion, que l'envie s'alluma dans » ces Dieux toujours heureux, & » elle ne cessa qu'aprés que la chaste » Diane avec ses fleches mortelles » eut privé cette Déesse de son cher » amant dans l'isle d'Ortygie. Dés » que la blonde Cerés eut accordé » ses bonnes graces au sage Jasion, » voilà d'abord l'œil envieux de Ju- » piter ouvert sur ce mystere, & ce » malheureux Prince en butte à ses » traits. Moy de mesme je ne puis, » sans exciter vostre envie, m'atta- » cher un homme que je sauvay du » naufrage comme il flottoit sur une » planche du débris de son vaisseau, » aprés que d'un coup de foudre Ju- » piter l'eut brisé au milieu de la » vaste mer, & que tous ses Compa- » gnons estant peris, les vents & les » flots l'eurent poussé sur cette coste. » Je le tiray de ce danger, je le re- » cüeillis ; je l'ay tenu depuis ce » temps-là chez moy, & je luy ay fait » tous les bons traitements dont j'ay

pû m'aviſer, je voulois meſme le « rendre immortel & luy communi- « quer une vie exempte de vieilleſſe. « Mais il n'eſt permis à aucun autre « Dieu d'enfraindre ou de negliger « les loix ſupreſmes de ce fils de Sa- « turne. Que ce cher Prince periſſe « donc puiſque ce Dieu le veut ſi « fort, & qu'il ordonne qu'on l'ex- « poſe encore aux meſmes perils dont « je l'ay tiré. Pour moy je ne le ren- « voyeray point, car je n'ay ni vaiſ- « ſeau ni rameurs à luy donner pour « le conduire. Tout ce que je puis « faire, c'eſt, s'il veut me quitter, de « luy donner les avis & les conſeils « dont il a beſoin pour arriver heu- « reuſement dans ſa patrie. «

Le Meſſager des Dieux l'entendant parler de la ſorte, luy dit, Déeſſe, renvoyez ce Prince, & pré- « venez la colere de Jupiter, de peur « qu'elle ne vous ſoit funeſte. «

En achevant ces mots, il la quitte & prend ſon vol vers l'Olympe.

En mesme temps la belle Nymphe, pour executer les ordres de Jupiter, prend le chemin de la mer & va chercher Ulysse. Elle le trouve assis sur le rivage où il passoit les jours à pleurer & à se consumer, les regards toujours attachez sur la mer, & soupirant toujours aprés son congé qu'il ne pouvoit obtenir de cette Déesse, & la nuit il alloit coucher dans la grotte, mais toujours malgré luy. La Déesse s'approchant, luy adressa ces paroles :

» Malheureux Prince, ne vous af-
» fligez plus sur ce rivage & ne vous
» consumez plus en regrets, je suis
» preste à vous renvoyer aujourd'huy
» mesme ; coupez tout à l'heure des
» arbres de cette forest, assemblez un
» radeau & couvrez-le de planches,
» afin qu'il vous porte sur les flots,
» je vous donneray les provisions qui
» vous sont necessaires, & de bons
» habits pour vous garentir des inju-
» res de l'air, & je vous envoyeray un

vent ſavorable qui vous conduira «
heureuſement dans voſtre patrie, ſi «
les Dieux qui habitent l'Olympe, «
& qui ſont plus puiſſants que moy, «
ſoit pour bien penſer, ſoit pour «
executer leurs penſées, veulent vous «
accorder un heureux retour.

Elle dit, & Ulyſſe fremiſſant à
cette propoſition, luy répondit, «
tout conſterné, Déeſſe, apparem- «
ment vous avez d'autres vûës que «
celles de me renvoyer, puiſque «
vous m'ordonnez de traverſer ſur «
un radeau une mer ſi difficile, ſi «
dangereuſe, & que les meilleurs & «
les plus forts navires accompagnez «
du vent le plus favorable, ne paſ- «
ſent qu'avec beaucoup de danger. «
Je vous déclare donc que je ne «
partiray point malgré vous, & à «
moins que vous ne me faſſiez le «
plus grand des ferments que vous «
ne formez aucun mauvais deſſein «
contre ma vie. «

Il parla ainſi, & la Déeſſe ſe mit

» à rire, & le prenant par la main,
» elle luy dit : Il faut avoüer que
» vous estes un homme bien fin &
» d'un esprit tres profond & plein de
» solidité & de prudence. Le discours
» que vous venez de me tenir en est
» une grande preuve. Je vous jure
» donc, & je prends à temoin la ter-
» re, le ciel & les eaux du Styx, &
» c'est le plus grand & le plus terri-
» ble serment que les Dieux puissent
» faire. Je vous jure que je ne forme
» aucun mauvais dessein contre vos-
» tre vie, & que je vous donne les
» mesmes conseils & les mesmes avis
» que je prendrois moy-mesme si
» j'estois dans le mesme estat où vous
» vous trouvez. Car mon esprit suit
» les regles de la justice, & mon cœur
» n'est point un cœur de fer, mais un
» cœur sensible & plein de compas-
» sion.

En finissant ces mots, elle se mit à marcher & Ulysse la suivit. Ils arriverent ensemble dans la grotte.

Ulysse se placea sur le siege que Mercure venoit de quitter. La Déesse servit devant luy une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent se nourrir, & s'estant assise vis à vis de luy, ses Nymphes mirent devant elle une autre table & luy servirent l'ambrosie & le nectar, nourriture ordinaire des Immortels.

Quand le repas fut fini, Calypso prenant la parole, dit à ce Prince: Fils de Laërte, vous voilà donc « prest à partir pour retourner dans « vostre chere patrie; vous voulez « me quitter; malgré vostre dureté « je vous souhaite toute sorte de « bonheurs; mais si vous sçaviez tous « les maux que vous avez à souffrir « dans ce retour, vous choisiriez as- « seurement de demeurer icy avec « moy, & vous prefereriez l'immor- « talité à tant de travaux & de peines, « quelque impatience que vous ayez « de revoir vostre femme, dont l'ima- «

» ge vous occupe nuit & jour. J'ose
» me flatter que je ne luy suis infe-
» rieure ni en beauté ni en bonne
» mine, ni en esprit ; les mortelles
» pourroient-elles disputer quelque
» avantage aux Déesses !

» Le sage Ulysse luy répond : Ve-
» nerable Déesse, que ce que je vais
» prendre la liberté de vous dire,
» n'allume point contre moy vostre
» couroux. Je sçay parfaitement com-
» bien la sage Penelope vous est in-
» ferieure en beauté & en majesté,
» car elle n'est qu'une simple mor-
» telle, au lieu que ni la mort ni la
» vieillesse n'ont point d'empire sur
» vous. Cependant je ne demande
» qu'à me revoir dans ma patrie ;
» jour & nuit je ne soupire qu'après
» cet heureux retour. Que si quel-
» que Dieu veut me persecuter au
» milieu des flots, je prendray le
» parti de souffrir & d'armer mon
» cœur de patience. J'ay soutenu tant
» de travaux & essuyé tant de peines

& à la guerre & ſur la mer, que j'y «
ſuis accoutumé ; ces derniers maux «
ne feront qu'augmenter le nombre «
de ceux que j'ay desja ſoufferts. «

Il parla ainſi. Le ſoleil ſe coucha dans l'onde & les tenebres ſe répandirent ſur la terre. Calypſo & Ulyſſe ſe retirerent dans le fond de la grotte, & oublierent leurs chagrins & leurs inquietudes entre les bras du ſommeil.

Le lendemain dés que l'aurore eut doré l'horizon, Ulyſſe ſe leva, prit ſa tunique & ſon manteau, & la Déeſſe mit une robe d'une blancheur qui ébloüiſſoit les yeux & d'une fineſſe & d'une beauté que rien n'égaloit, c'eſtoit l'ouvrage des Graces ; elle en arreſta les plis avec une ceinture d'or, & couvrit ſa teſte d'un voile admirable. Dés qu'elle fut habillée elle ne penſa plus qu'à fournir à Ulyſſe ce qui eſtoit neceſſaire pour ſon départ. Elle luy donna une belle hache à

deux tranchants, dont le manche estoit de bois d'olivier, & une scie toute neuve, & se mettant à marcher devant luy, elle le mena à l'extremité de l'isle où les arbres estoient les plus grands ; il y avoit des aulnes, des peupliers & des sapins, qui sont le bois le plus sec & par consequent le plus leger & le plus propre pour la mer. Quand elle luy eut montré les plus grands & les meilleurs, elle le quitta & s'en retourna dans sa grotte. Ulysse se met à couper ces arbres & à les tailler, & il avançoit considerablement son ouvrage, parce qu'il estoit soutenu dans son travail par l'esperance d'un prompt départ qui le combloit de joye. Il abatit vingt arbres en tout, les tailla, les polit & les dressa. Cependant la Déesse luy apporta des terieres dont il se servit pour les percer & les assembler. Il les arresta avec des clouds & des liens, & fit un radeau aussi

long & aussi large que le fond d'un vaisseau de charge qu'un habile charpentier a basti selon toutes les regles de son art. Il l'environna de planches, qu'il attacha à des solivaux qu'il mit debout d'espace en espace, & le finit en le couvrant d'ais fort épais & bien joints ; il y dressa un mast traversé d'une antenne ; & pour le bien conduire il y fit un bon gouvernail, qu'il munit des deux costez de bons cables de saule, afin qu'il resistast à l'impetuosité des flots. Enfin il mit au fond beaucoup de matiere comme une espece de lest. Calypso luy apporta des toiles pour faire des voiles qu'il tailla parfaitement ; il les attacha aux vergues, & mit les cordages qui servent à les plier & à les estendre, aprés quoy il tira son petit bastiment sur le rivage avec de bons leviers pour le lancer à l'eau. Tout cet ouvrage fut fait le quatriéme jour. Le lendemain,

qui estoit le cinquiéme, la Déesse le renvoya de son isle aprés l'avoir baigné & luy avoir donné des habits magnifiques & tres parfumez. Elle mit sur le radeau un outre de vin & un autre d'eau qui estoit beaucoup plus grand, elle y mit aussi dans des peaux le pain & toutes les autres provisions dont il avoit besoin & luy envoya un vent favorable. Ulysse plein de joye déploye ses voiles, & prenant le gouvernail, se met à conduire sa nacelle sans jamais laisser fermer ses paupieres au sommeil, regardant toujours attentivement les Pleïades & le Bouvier qui se couche si tard, & la grande Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, qui tourne toujours sur son pole, observant sans cesse l'Orion, & qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Ocean. La Déesse avoit obligé Ulysse de faire route en laissant à gauche cette constellation.

Il vogua ainſi dix-ſept jours entiers. Le dix-huitiéme jour il découvrit les ſombres montagnes de la terre des Pheaciens par où ſon chemin eſtoit le plus court. Cette iſle luy parut comme un bouclier au milieu de cette mer obſcurcie par les broüillards & les nüages.

Neptune, qui revenoit de chez les Ethiopiens, l'apperceut de loin de deſſus les montagnes des Solymes comme il voguoit heureuſement. En meſme temps il eſt enflammé de colere, & branſlant la teſte, il dit en ſon cœur, Qu'eſt-ce « que je vois ! les Dieux ont donc « changé de réſolution en faveur « d'Ulyſſe pendant que j'ay eſté chez « les Ethiopiens ! le voilà desja prés « de l'iſle des Pheaciens où le deſtin « veut qu'il trouve la fin de tous les « maux qui le menacent. Mais je « trouveray bien le moyen de l'en « éloigner & de l'expoſer à des mi- « ſeres encore plus grandes, «

En finiſſant ces mots, il aſſemble les nüages, bouleverſe la mer avec ſon trident, excite toutes les tempeſtes, couvre la terre & la mer d'eſpaiſſes tenebres ; une nuit obſcure tombe du ciel & cache le jour. Le vent de midy, le vent d'Orient, le violent Zephyre, & le Borée, ce tyran des mers, ſe déchaiſnent & eſlevent des montagnes de flots. Alors Ulyſſe ſent ſes forces & ſon courage l'abandonner, & dans ſon deſeſpoir il s'eſcrie, Ah ! malheu-
» reux que je ſuis, quels malheurs
» m'attendent encore ! que je crains
» que la Déeſſe Calypſo ne m'ait dit
» la verité, quand elle m'a averti que
» j'avois encore bien des maux à eſ-
» ſuyer avant que de pouvoir arriver
» dans ma chere patrie ; voilà ſa pré-
» diction qui s'accomplit. De quels
» nuages noirs Jupiter a couvert le
» ciel ! quel mugiſſement affreux des
» flots ! tous les vents ont rompu
» leurs barrieres, on ne voit qu'ora-

ges affreux de tous coſtez, je ne « dois plus attendre que la mort. « Heureux & mille fois heureux les « Grecs qui, pour la querelle des « Atrides, ſont morts ſous les murs « de la ſuperbe ville de Priam ! Eh « pourquoy les Dieux ne me laiſſe- « rent-ils pas perir auſſi le jour que « les Troyens dans une ſortie firent « pleuvoir ſur moy une ſi furieuſe « greſle de traits autour du corps « d'Achille ! on m'auroit fait des fu- « nerailles honorables, & ma gloire « auroit eſté celebrée par tous les « Grecs, au lieu que preſentement « je péris d'une mort triſte & mal- « heureuſe. «

Il achevoit à peine ces mots, qu'un flot eſpouvantable venant fondre ſur la pointe de la nacelle, la fait tourner avec rapidité ; ce mouvement impetueux jette Ulyſſe bien loin, en luy faiſant abandonner le gouvernail ; un furieux coup de vent briſe le maſt par le

milieu, la voile & l'antenne sont emportées, & ce Prince est long-temps enseveli dans les ondes sans pouvoir vaincre l'effort de la vague qui le couvroit, car il estoit appesanti par les habits que luy avoit donnez la Déesse. Enfin aprés beaucoup de peines il surmonte le flot & reparoist ; en mesme temps il rend par la bouche une grande quantité d'eau, il en coule des ruisseaux de sa teste & de ses cheveux. Dans cet estat, quoy-qu'abbatu & sans forces, il ne perd pourtant pas le jugement & n'oublie pas son radeau, mais faisant effort & s'eslevant au dessus des vagues, il l'approche, s'en saisit, s'assied au milieu & évite ainsi la mort qui l'environne ; la nacelle est le joüet des flots qui la poussent çà & là. Comme on voit en automne l'aquilon baloter des espines dans les campagnes quoy-qu'elles soient fort espaisses & entrelacées ; de mesme les

vents balotoient la nacelle de tous costez. Tantost le vent de midy la laisse emporter à l'Aquilon, & tantost le vent d'Orient la cede au Zephyre.

La fille de Cadmus, la belle Ino, qui n'estoit autrefois qu'une mortelle, & qui alors estoit desja adorée comme Déesse de la mer sous le nom de Leucothée, voyant Ulysse accablé de maux, & porté de tous costez par la tempeste, fut touchée de compassion, & sortant tout d'un coup du sein de l'onde avec la rapidité d'un plongeon, elle vole sur la nacelle, & s'arrestant vis à vis d'Ulysse, elle luy dit: Malheureux Prince, pourquoy le redoutable Neptune est-il entré dans une si funeste colere contre vous? il vous poursuit avec tant d'animosité & il vous expose à tant de miseres! mais quelqu'envie qu'il ait de vous faire perir, il n'en viendra pourtant pas à bout. Faites

» donc ce que je vais vous dire ; vous
» me paroiſſez homme prudent &
» aviſé : quittez vos habits, aban-
» donnez voſtre nacelle aux vents, &
» vous jettant à la mer, gagnez à la
» nage l'iſle des Pheaciens, où le Deſ-
» tin veut que vous trouviez voſtre
» ſalut. Prenez ſeulement ce voile
» immortel que je vous donne, eſ-
» tendez-le devant vous & ne crai-
» gnez rien, non ſeulement vous ne
» perirez point, mais il ne vous arri-
» vera pas le moindre mal. Et dés
» que vous aurez gagné le rivage,
» oſtez ce voile, jettez-le dans la mer
» le plus loin que vous pourrez, &
» en le jettant ſouvenez-vous de dé-
» tourner la teſte.

En finiſſant ces mots, elle luy preſente ce voile, & ſe replonge dans la mer. Ulyſſe repaſſe dans ſon eſprit ce qu'il vient d'entendre, & penetré de douleur, il dit en
» luy-meſme, Ah, malheureux ! que
» je crains que ce Dieu, quel qu'il
ſoit,

soit, ne machine encore ma perte, « puisqu'il me presse d'abandonner « mon radeau. Mais je n'ay garde de « luy obéïr, car la terre, où il dit que « je dois me sauver, je la vois en- « core fort éloignée. Voicy ce que je « m'en vais faire, & c'est asseurément « le meilleur parti : pendant que « mon radeau sera entier, & que les « liens maintiendront l'assemblage « des planches & des solives qui le « composent, je ne l'abandonneray « point, & j'y attendray tout ce qui « pourra m'arriver. Mais sitost que la « violence des flots l'aura desuni & « mis en pieces, je me jetteray à la « nage ; je ne sçaurois rien imaginer « de meilleur. «

Pendant que le divin Ulysse s'entretenoit de ces pensées, Neptune excita une vague épouventable aussi haute qu'une montagne & la poussa contre luy. Comme un tourbillon dissipe un monceau de pailles séches & les disperse çà & là,

cette vague diſſipe de meſme toutes les pieces du radeau. Ulyſſe ſe ſaiſit d'une ſolive, monte deſſus & la mene comme un cheval de ſelle. Alors il dépoüille les habits que Calypſo luy avoit donnez, attache devant luy le voile de Leucothée, ſe jette à la mer & ſe met à nager. Neptune le vit, & branſlant la teſte, il dit en ſon cœur : Aprés avoir
» tant ſouffert va encore, erre en
» cet eſtat ſur les ondes, juſqu'à ce
» que tu abordes chez ces heureux
» mortels que Jupiter traite comme
» ſes enfants. Quand tu y ſeras arri-
» vé, je ne croy pas que tu ayes ſujet
» de rire des maux que tu auras ſouf-
» ferts.

En meſme temps il pouſſe ſes fougueux courſiers & arrive à Aigues où il avoit un magnifique Palais.

Cependant la fille de Jupiter, la puiſſante Minerve, penſa bien differemment : elle ferma les chemins

des airs à tous les vents & leur commanda de s'appaiser, elle ne laissa en liberté que le seul Borée avec lequel elle brisa les flots, jusqu'à ce qu'Ulysse fust arrivé chez les Pheaciens, & qu'il se fust dérobé aux attentats de la Parque. Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté sur les flots, toujours entre les bras de la mort, mais quand la belle Aurore eut amené le troisiéme jour, le vent s'appaisa, la tempeste fit place au calme, & Ulysse élevé sur la cime d'une vague, vit de ses yeux la terre assez prés de luy. Telle qu'est la joye que des enfants sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie un pere qu'ils aiment tendrement, & qui consumé par une longue maladie, dont un Dieu ennemi l'avoit affligé, estoit prest à rendre le dernier soupir; telle fut la joye d'Ulysse quand il découvrit la terre & les forests; il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner

le rivage; mais quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix, il entendit un bruit affreux; les flots, qui venoient se briser contre des rochers dont le rivage estoit bordé, mugissoient horriblement & les couvroient d'écume. Il n'y avoit là ni ports à recevoir les vaisseaux, ni abri commode, le rivage estoit avancé & tout herissé de rochers & semé d'écüeils. A cette vûë Ulysse sent son courage & ses forces l'abandonner, & dans cette extremité il dit en son
» cœur : Helas! aprés que Jupiter a
» permis que je visse la terre que je
» n'esperois plus de voir, aprés que
» j'ay passé avec tant de travaux &
» de peines ce long trajet de mer, je
» ne trouve aucune issuë pour sortir
» de ces abysmes; je ne vois de tous
» costez que des pointes d'écüeils que
» les flots heurtent impetueusement
» avec des meuglements épouventa-
» bles. Plus prés du rivage je ne dé-

couvre qu'une chaiſne de rochers « eſcarpez, & une mer profonde où « l'on ne trouve point de fond pour « ſe tenir ſur ſes pieds & reprendre « haleine. Si j'avance, je crains que « le flot m'enveloppant ne me jette « contre une de ces roches pointuës « & que mes efforts ne me ſoient fu- « neſtes. Si je ſuis aſſez heureux pour « me tirer de ces écüeils & pour ap- « procher du rivage, j'ay à craindre « qu'un coup de vent ne m'enleve & « ne me rejette au milieu des flots, « ou meſme que le puiſſant Dieu, qui « me perſecute, n'envoye contre moy « quelqu'un des monſtres marins qui « ſont en ſi grand nombre dans le « ſein d'Amphitrite, car je connois « toute la colere dont Neptune eſt « animé contre moy. «

Dans le moment que toutes ces penſées luy paſſent dans l'eſprit, le flot le pouſſe avec impetuoſité contre le rivage bordé de rochers. Il ſe ſeroit briſé infailliblement ſi

Minerve ne l'euſt ſecouru, en luy inſpirant d'avancer les deux mains, de ſe prendre au rocher & de s'y tenir ferme juſqu'à ce que le flot fuſt paſſé; par ce moyen il ſe déroba à ſa fureur, mais le meſme flot repouſſé par le rivage, le heurta à ſon retour & l'emporta bien loin dans la mer. Comme lorſqu'un polype s'eſt colé à une roche, on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec luy des parties de la roche meſme, ainſi Ulyſſe embraſſe ſi fortement le rocher qu'il a ſaiſi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher ſans qu'il y laiſſe une partie de la chair de ſes mains; cette vague en l'emportant le couvre tout entier. Ce malheureux Prince alloit perir, contre l'ordre meſme des Deſtinées, ſi Minerve ne luy euſt donné en cette terrible occaſion une preſence d'eſprit admirable; dés qu'il fut revenu au deſſus de l'eau au milieu

des vagues qui le pouſſoient contre le rivage, il ſe mit à nager ſans approcher trop de la terre & ſans s'en éloigner trop non plus, mais la regardant toujours & cherchant quelque roche avancée qui puſt luy ſervir d'abri. Aprés beaucoup d'efforts il arrive vis à vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là luy parut tres commode, car il n'y avoit point d'écüeils & il eſtoit à couvert des vents ; il reconnut le courant, & dans ſon cœur adreſſant la parole au Dieu de ce fleuve, il dit :
Grand Dieu, qui que vous ſoyez, « vous voyez un eſtranger qui a « grand beſoin de voſtre ſecours & « qui fuit la colere de Neptune. Tous « les hommes, qui dans le pitoyable « eſtat où je me trouve s'adreſſent « aux Dieux immortels, ſont pour « eux, ſi je l'oſe dire, un objet reſ- « pectable & digne de compaſſion. « C'eſt pourquoy aprés avoir ſouf- « fert des peines infinies, je viens «

» avec confiance dans vostre courant
» embrasser vos genoux, ayez pitié
» de ma misere, je me rends vostre
» suppliant.

Il dit, & le Dieu aussi-tost arreste son cours, retient ses ondes, fait devant ce Prince une sorte de serenité & de calme, & le sauve en le recevant au milieu de son embouchure dans un lieu qui estoit à sec. Ulysse n'y est pas plustost que les genoux & les bras luy manquent, car son cœur estoit presque suffoqué par l'eau de la mer, il avoit tout le corps enflé, l'eau luy sortoit par la bouche & par les narines, & il demeura sans voix, sans respiration & sans poulx, tous les membres estant également accablez de fatigue & de lassitude. Quand il fut revenu de cette défaillance, il détache le voile que Leucothée luy avoit donné & le jette dans l'embouchure du fleuve, les flots l'emporterent bien loin

derriere luy, & Ino le retira promptement.

Ulysse sort ensuite du fleuve, & se couchant sur du jonc qui le bordoit, il baise la terre, & plein d'inquietude, il dit en luy-mesme, « Que « vais-je devenir, & que doit-il en- « core m'arriver ! Si je couche icy « prés du fleuve, le froid de la nuit « & la rosée du matin acheveront de « m'oster la vie dans la foiblesse où je « suis, car il se leve le matin des rivieres « un vent tres froid. Que si je gagne « la coline, & qu'entrant dans le fort « du bois je me jette sur des brossail- « les, quand mesme je pourrois dissi- « per le froid & la lassitude & m'en- « dormir, je crains de servir de pasture « aux bestes carnacieres de la forest.

Aprés avoir bien balancé dans son esprit, ce dernier parti luy parut le meilleur. Il prend donc le chemin du bois, qui estoit assez prés du fleuve dans un lieu un peu eslevé, il se mit entre deux arbres

qui sembloient sortir de la mesme racine, dont l'un estoit un olivier sauvage & l'autre un olivier franc. Leurs rameaux estoient si entrelacez & si serrez, que ni les souffles des vents, ni les rayons du soleil, ni la pluye ne les avoient jamais penetrez, & qu'ils offroient une retraite tranquille. Ulysse s'y retira, & se fit un lit de feüilles, car la terre en estoit si couverte, qu'il y en auroit eu assez pour coucher deux ou trois hommes dans la saison de l'hyver quand le froid auroit esté le plus rude. Ulysse voyant cette richesse sentit une joye extresme, il se coucha au milieu, & ramassant les feüilles des environs, il s'en fit une bonne couverture pour se garentir des injures de l'air. Comme un homme qui habite dans une campagne escartée & qui n'a autour de luy aucun voysin, couvre la nuit un tison sous la cendre pour se conserver quelque semence de

feu, de peur que s'il venoit à luy manquer, il ne puſt en avoir d'ailleurs. Ainſi Ulyſſe ſe couvrit tout entier de feüilles, & Minerve fit couler ſur ſes paupieres un doux ſommeil pour le délaſſer de toutes ſes fatigues.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

Livre V.

Page 407. D*Esja les Dieux assemblez pour le Conseil*] Le premier Livre a commencé par un Conseil des Dieux qui se déterminent enfin à sauver Ulysse & à le tirer de l'isle d'Ogygie où il estoit retenu. Et voicy dans ce Livre un second Conseil des Dieux où ils déliberent sur les moyens.

Page 408. *N'avez-vous pas pris les mesures necessaires*] Car dans le premier Conseil il avoit esté arresté que l'on envoyeroit Mercure à Calypso.

Page 409. *Car c'est vous qui, outre vos autres fonctions, estes toujours chargé de mes ordres*] Il veut dire que Mercure a des fonctions qui luy sont particulierement assignées, & qu'il execute sans estre envoyé de Jupiter, comme par exemple celle de conduire les ames dans les Enfers. Au reste

il eſt aiſé de voir pourquoy c'eſt Mercure qui eſt envoyé à Calypſo. C'eſt la raiſon qui eſt au dedans de nous qui nous inſpire tout le bien que nous devons faire, & cette raiſon eſt une émanation de la raiſon ſouveraine. Cela a desja eſté expliqué.

Et que ſans eſtre conduit ni par les Dieux, ni par aucun homme] C'eſt à dire, ſans eſtre conduit viſiblement par aucun Dieu, car quoy-qu'Ulyſſe paruſt abandonné des Dieux, il eſtoit pourtant conduit par les Dieux. Ce que Jupiter dit icy en ſept ou huit vers, eſt le ſommaire des huit Livres ſuivants, dans leſquels s'execute tout ce qui eſt dit icy.

Sur un radeau] C'eſt ainſi que j'explique, ἐπὶ σχεδίης, *ſchedia,* eſt un petit baſteau fait à la haſte, un baſtiment compoſé de pluſieurs planches & de ſolivaux aſſemblez & liez enſemble. Σχεδία μικρὰ ναῦς ἢ ξύλα ἃ συνδέουσι καὶ οὕτω πλέουσι. Schedia *petite barque, ou pluſieurs bois liez enſemble & ſur leſquels on navige.* Heſychius.

Il arrive enfin le vingtiéme jour] Homere fonde toujours ce qu'il a desja dit de l'éloignement de l'iſle de Calypſo, qu'il place contre la verité dans la mer Atlantique pour rendre ſon recit plus merveilleux, comme nous le verrons dans la ſuite.

Dont la fertile Scherie, terre des Pheaciens, dont le bonheur approche de celuy des Immortels] C'eſt l'iſle de Corcyre, aujourd'huy *Corfou.* Je découvriray dans la ſuite les fondements ſur leſquels Homere a baſti tout ce qu'il dit de cette iſle anciennement ſi heureuſe.

Page 410. *Qu'il auroit eſté moins riche ſi ſans aucun accident*] Avec quel art Homere meſle des inſtructions morales dans ſes ſimples recits. Un homme qui fait naufrage & qui a perdu tout ſon bien, qu'il avoit chargé ſur ſes vaiſſeaux, ne laiſſe pas d'arriver chez luy plus riche qu'il n'eſtoit. Il y a un Dieu puiſſant qui peut reparer ſes pertes, & luy donner plus de richeſſes qu'il n'en avoit auparavant.

C'eſt ainſi que le Deſtin veut] Le Deſtin n'eſt donc autre choſe que la volonté de Jupiter & ce qu'il a une fois prononcé.

Il prend ſa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le ſommeil] De tres ſçavants hommes ont fort bien vû que Mercure avec ſa verge d'or a eſté forgé par les Anciens Mythologiſtes ſur Moïſe. Les convenances qu'ils trouvent entre leurs fonctions le prouvent ſuffiſamment. On peut voir les Remarques ſur la dixiéme Ode du 1. livre d'Horace. Mais indépendamment de cette découverte, qui me paroiſt ſeure, je croy que

ce qu'Homere dit icy de Mercure qui plonge les hommes dans le ſommeil & les en retire quand il luy plaiſt, peut n'avoir eſté imaginé que pour exprimer la force de la parole, qui calme les plus emportez, & qui excite les plus laſches & les plus tranquilles, & qui, comme par une eſpece d'enchantement, nous fait recevoir des fables comme des veritez. La force de cette parole paroiſt bien dans ces vers, il ſemble qu'Homere nous ait touchez avec cette verge de Mercure, tant nous ſentons de plaiſir à lire cette belle Poëſie où tout eſt ſi animé. Les Poëtes poſterieurs ont fait de cette verge de Mercure un caducée, mais Homere n'a jamais connu ce mot.

Page 411. *Tel Mercure vole ſur la cime des flots*] Euſtathe nous avertit que ce vers

Τῷ ἴκελος πολέεσσιν ὀχήσατο κύμασιν Ἑρμῆς.

avoit eſté marqué par les anciens Critiques comme un vers qui devoit eſtre rejetté & qu'on avoit fourré là mal à propos. Le fondement de cette critique eſtoit que le mot ὀχήσατο, *eſtoit porté,* ne répondoit pas à la viteſſe du vol de Mercure; mais cette cenſure eſt tres mal fondée, & Euſtathe s'en eſt mocqué avec raiſon. *Eſtre porté,* ſe peut dire du vol comme d'une ſimple marche.

Quand il fut parvenu à cette iſle, qui eſt

fort éloignée] J'ay desja dit dans le premier Livre que c'est l'isle appellée *Gaulus*, qui est tres voysine de Melite, ou Malte, & qui est comme elle entre le rivage d'Affrique & le promontoire de Sicile appellé *Pachine*. Homere en fait l'isle Atlantique pour rendre sa narration plus merveilleuse. Il ne faut pas confondre cette isle de *Gaulus* avec l'isle de *Caude* ou *Gaude*, dont il est parlé dans les Actes des Apostres, celle-cy est prés de Crete.

A l'entrée il y avoit de grands braziers magnifiques] Il ne faut pas douter qu'Homere ne peigne par-tout les mœurs anciennes & mesme celles de son temps. C'estoit une partie de la magnificence d'avoir dans les appartements de grands braziers de quelque riche métail où l'on faisoit brusler incessamment le bois le plus précieux. Chez les grands le feu estoit en usage dans toutes les saisons, car on le croyoit bon pour la santé.

Page 412. *Autour des prairies émaillées de toutes sortes de fleurs*] J'ay mis les fleurs au lieu des *herbes*, qui sont dans l'original. Le Roy Ptolomée Evergete avoit fort bien vû que dans le vers Grec au lieu du mot ἴου qui signifie une *violette*, il falloit remettre le mot σίου, qui est une sorte d'herbe semblable à l'ache ou au persil. Le *Sion* vient icy fort bien avec le *Selinon*, mais non pas la *violette*.

Il eſt glorieux à Homere d'avoir un ſi grand Roy pour reſtaurateur de ſon texte, mais il ne l'eſt pas moins à ce Roy d'avoir ſi heureuſement corrigé le texte d'un ſi grand Poëte.

Les immortels meſmes n'auroient pû voir un ſi beau lieu ſans l'admirer] C'eſt à mon avis le veritable ſens de ce paſſage. Homere parle en general. Au reſte l'admiration que les Dieux meſmes auroient pour ce beau lieu, nous ne ſçaurions nous empeſcher de l'avoir pour la belle deſcription qu'Homere en a faite. Que n'ay-je pû en conſerver les graces & les beautez dans ma Traduction!

Ulyſſe n'eſtoit pas avec la Déeſſe] Euſtathe a crû qu'Homere avoit imaginé cette abſence d'Ulyſſe, afin qu'il ne ſçeuſt pas qu'elle avoit ordre de le laiſſer partir, & qu'il luy en euſt toute l'obligation comme d'une grace qu'elle luy faiſoit de ſon pur mouvement ſans y eſtre forcée. Mais cette raiſon me paroiſt froide. Il y en a une plus forte qui eſt une raiſon de ſageſſe. La bienſéance vouloit qu'Ulyſſe ne fuſt pas auprés de Calypſo quand Mercure arriva. S'il avoit eſté auprés d'elle, cela auroit pû donner des ſoupçons deſagréables, & Ulyſſe auroit fait le perſonnage d'un homme amoureux, qui n'auroit pû quitter un ſeul moment ſa maiſtreſſe, au lieu qu'Homere luy fait joüer le rolle

d'un homme ſage qui eſt uniquement occupé de ſes malheurs, & qui bien-loin de s'oublier dans les délices, paſſe ſes jours à aller entretenir ſes triſtes penſées ſur le rivage de la mer. Il y a là beaucoup de ſageſſe & de décence.

Page 414. *Car qui eſt-ce qui voudroit de ſon bon gré traverſer une ſi grande eſtenduë de mers où l'on ne trouve pas ſur ſa route*] C'eſt pour mieux fonder l'éloignement de cette iſle, & pour faire entendre qu'elle eſt au milieu de l'Ocean. Tout ce qu'Homere dit de cette iſle, fait comprendre que la tradition de l'iſle Atlantique, telle que Platon l'avoit receuë, eſt fort ancienne, puiſqu'elle eſtoit avant luy.

Mais il n'eſt permis à aucun Dieu] Cela eſt fort adroit, en parlant pour luy il parle auſſi pour Calypſo, car il luy donne par là un conſeil plein de ſageſſe, qui eſt d'obéïr aux ordres de Jupiter. C'eſt une inſinuation délicate, plus efficace qu'un conſeil direct. Calypſo le ſent fort bien, car elle va bien-toſt repeter les meſmes termes.

Page 415. *La belle Aurore n'eut pas pluſtoſt regardé favorablement le jeune Orion*] Avec quelle adreſſe Homere fonde la vrayſemblance de ſa fable de l'amour de Calypſo pour Ulyſſe, en rapportant des fables ſemblables divulguées & receuës avant luy! Qui

est-ce qui refusera de croire la passion de Calypso pour Ulysse, aprés celle de l'Aurore pour Orion, & celle de Cerés pour Jasion ? Voilà comme Homere sçait donner des couleurs à tout ce qu'il invente.

Page 416. *Que l'envie s'alluma dans ces Dieux toujours heureux*] C'est une ironie amere, c'est comme si elle disoit : Dans ces Dieux qui se vantent d'estre toujours heureux, & qui cependant sont rongez d'envie.

Et elle ne cessa qu'aprés que la chaste Diane avec ses fleches mortelles] Nous avons vû dans l'Iliade que les morts subites des hommes estoient attribuées à Apollon, & celles des femmes à Diane, cependant voicy Diane qui tuë un homme avec ses fleches. Cela a rendu ce vers suspect à quelques anciens Critiques, qui n'ont pas compris la raison de ce changement. La mort d'Orion est justement attribuée à Diane, parce qu'estant une Déesse chaste, c'est à elle plustost qu'à Apollon à punir un crime commis contre la chasteté. Au reste, le sens caché sous cette fable de l'amour de l'Aurore pour Orion est sensible. Orion estoit un chasseur, l'Aurore est favorable aux chasseurs & Diane leur est contraire, parce que comme ils couchent souvent à la belle estoile, la pluspart perissent par des maladies que leur causent l'humidité &

la fraiſcheur des nuits.

Dés que la blonde Cerés eut accordé ſes bonnes graces au ſage Jaſion] Voicy le ſens caché ſous cette fable : Cerés eſt la meſme que la terre, Jaſion eſtoit un laboureur. Comme le laboureur jette ſon grain dans le ſein de la terre, on a feint que la terre eſtoit amoureuſe de luy. Et comme les exceſſives chaleurs ſont contraires aux ſemences, on a feint ſur cela que Jupiter avec ſes foudres avoit puni ces amours & ruiné ce commerce. Et une marque ſeure que c'eſt là le myſtere caché ſous cette enveloppe, c'eſt ce qu'Homere adjoute, νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, *dans un gueret labouré qui a eu trois façons.*

Je ne puis ſans exciter voſtre envie m'attacher un homme que je ſauvay du naufrage] Cela eſt plaiſant, Calypſo regarde Ulyſſe comme un bien qui luy appartient par droit d'application.

Page 417. *Mais il n'eſt permis à aucun autre Dieu d'enfraindre ou de negliger les loix ſupreſmes*] Calypſo repete les meſmes termes dont Mercure s'eſt ſervi en parlant de luy-meſme.

Que ce cher Prince periſſe donc, puiſque ce Dieu le veut] Homere fait voir icy fort adroitement combien la paſſion aveugle ceux qu'elle poſſede. Calypſo croit avoir raiſon contre Jupiter, & elle donne de ſi belles cou-

leurs à sa cause, qu'on croiroit presque que la justice est de son costé. C'est elle qui a sauvé Ulysse, qui l'a receüilli, qui luy a fait toutes sortes de bons traitements, qui luy a offert l'immortalité mesme, n'est il pas juste qu'elle le garde ? & c'est Jupiter qui veut le tirer d'un lieu où rien ne manque à son bonheur, & qui veut l'exposer encore aux mesmes perils pour le perdre. N'est-ce pas là une grande cruauté ? Mais elle ne dit pas qu'Ulysse se trouve tres malheureux auprés d'elle, qu'il a une femme qu'il veut aller retrouver, des peuples ausquels il se doit, qu'en un mot elle le retient avec une extreme injustice, & que c'est Jupiter, ennemi de la violence, qui veut le tirer de cette captivité.

Page 418. *Mais toujours malgré luy*] Homere remet toujours devant les yeux la sagesse d'Ulysse, & la violence qu'il se faisoit. Les bienséances sont bien observées. Mais dans le mesme temps qu'il marque la répugnance d'Ulysse, il peint par son expression l'empressement & l'amour de Calypso, παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ, *nolens juxtà volentem. Il se coucha malgré luy auprés de celle qui ne desiroit que luy.* Il ne faudroit que ce seul endroit pour faire juger de la bonne foy & de la rare prudence de l'Auteur du Parallele, qui dans l'envie de critiquer Homere, fait faire par son Abbé cette reflexion si judi-

cieuse : *Ulysse va tous les jours soupirer pour sa chere Penelope en se tournant vers le Royaume d'Ithaque où elle estoit, & ensuite il alloit coucher avec la Nymphe Calypso.* A quoy le Chevalier répond trés sagement, *voilà un bel exemple de l'amour conjugal, car on dit qu'il fit cette vie-là pendant sept ans.* Ce pauvre Critique n'a pas daigné prendre garde à ces mots, *mais toujours malgré luy*, qui marquent & la sagesse d'Ulysse & l'amour qu'il conservoit pour Penelope, & les bienseances que ce Poëte observoit, sans jamais les perdre de veuë.

Page 419. *Et qui sont plus puissants que moy, soit pour bien penser, soit pour executer leurs pensées*] Homere marque par tout la difference & la subordination qu'il reconnoist entre les Dieux. Il en marque un seul tout puissant dont tous les autres sont les creatures; & ces derniers, il reconnoit qu'ils n'ont pas esté tous également partagez, & que les uns ont receu plus de lumiere & de puissance que les autres.

Accompagnez du vent le plus favorable] Le Grec dit *réjoüis*, comme donnant du sentiment à ces vaisseaux.

Que vous ne formez aucun mauvais dessein contre ma vie] Ulysse croyoit que Calypso pleine de ressentiment luy conseilloit de par-

tir sur ce radeau, afin que l'effort des vagues venant à le délier, il perist malheureusement.

Page 420. *Il faut avoüer que vous estes un homme bien rusé*] Ἀλιτρὸς signifie un *scelerat*, & comme les scelerats sont ordinairement plus rusez que les gens de bien, qui sont presque tous simples, ce mot a esté pris pour un *rusé*, un homme *deffiant*. οὐκ ἀποφώλια εἰδὼς, *non vana sciens*.

Et je prends à temoin la terre, le ciel] C'estoit-là le formulaire des anciens serments, on interessoit toute la nature, afin que si on venoit à les violer, toute la nature conspirast pour punir le parjure. C'est ainsi que dans le 12. liv. de l'Eneïde Enée jure,

Esto nunc sol testis, & hæc mihi terra precanti.

Et le Roy Latinus répond,

Hæc eadem, Ænea, terram, mare, sidera juro.

Et pour remonter plus haut & à des temoignages plus respectables, Moïse dans son Cantique dit, comme le sçavant Grotius l'a remarqué, *Audite cœli, quæ loquor, audiat terra verba oris mei. Cieux, escoutez ce que je déclare, & que la terre entende les paroles qui sortent de ma bouche.* Deuteron. 32. 1. Dans tous ces passages on regarde les

cieux & la terre comme des eſtres animez.

Et mon cœur n'eſt point un cœur de fer, mais un cœur ſenſible] Ulyſſe auroit eu tort s'il avoit exigé d'elle qu'elle en euſt juré.

Page 421. *Ulyſſe ſe placea ſur le ſiege que Mercure venoit de quitter*] L'homme ſage eſt ſeul digne de remplir un ſiege où Mercure a eſté aſſis.

La Déeſſe ſervit devant luy une table] La Déeſſe ſe fait ſervir par ſes Nymphes, mais elle ne ſouffre pas qu'elles ſervent Ulyſſe, elle veut avoir le plaiſir de le ſervir elle-meſme. Sa paſſion ſe marque par tout.

Vous choiſiriez aſſeurement de demeurer icy avec moy, & vous prefereriez, &c.] Qu'Homere peint bien dans cette image la force ou pluſtoſt la tyrannie de l'amour. Calypſo vient de recevoir un ordre de Jupiter de renvoyer Ulyſſe; Mercure luy a déclaré que ſi elle n'obéït, la colere de ce Dieu luy ſera funeſte. Malgré tout cela elle fait tous ſes efforts pour le retenir. Les preceptes directs pourroient-ils eſtre auſſi inſtructifs que cette image!

Page 422. *Je ſçay parfaitement combien la ſage Penelope vous eſt inferieure*] Je ſuis charmée de l'adreſſe & de la fineſſe de cette réponſe, & je ne ſçaurois la mieux faire ſentir

tir qu'en rapportant la remarque d'Eustathe, qui en a parfaitement connu la beauté. *Remarquez*, dit-il, *la force de cette réponse, il en a adouci d'abord la dureté, en demandant pardon par avance de ce qu'il va dire. Il amadouë la Déesse par une épithete de respect, en l'appellant venerable,* πότνια Θεά, *& enfin il ravale extremement Penelope, en la mettant infiniment au dessous d'elle, mais autant qu'il la rabaisse d'un costé, autant la releve-t-il de l'autre par cette seule épithete qu'il glisse finement, la* sage Penelope. *Faisant entendre que cette sagesse estoit ce qui excitoit le plus en luy ce desir & cette impatience de la revoir, & comme luy disant elle vous est inferieure en beauté, en majesté, en adresse, mais elle est bien au dessus de vous par sa sagesse & par sa chasteté.* Que servent aux femmes la beauté, la majesté, l'adresse, les agréments de l'esprit sans la sagesse! L'immortalité mesme seroit pour elles en cet estat un present funeste. Homere fait donc entendre icy que par la sagesse seule une femme s'esleve au dessus d'une Déesse mesme qui manque de cette qualité quoy-qu'elle ait toutes les autres. En effet quelle comparaison de Calypso à Penelope! Celle-cy est environnée d'une foule d'amants, tous Princes, tous ses égaux, & elle resiste constamment à toutes leurs Poursuites. Et Calypso n'a pas plustost receu chez elle

un eſtranger, un mortel, qui ne peut l'aimer, qu'elle tombe dans les plus indignes foibleſſes.

Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie] Il y a icy une politeſſe qu'il eſt bon de remarquer. Il ſemble que la ſuite du diſcours d'Ulyſſe demandoit qu'il diſt, *cependant j'aime mieux la voir que de demeurer prés de vous*, mais comme ces termes ſont trop durs pour eſtre dits en face, il change ſon expreſſion, & dit qu'il *ne demande qu'à ſe revoir dans ſa patrie*. Ce qui eſt beaucoup plus doux.

Page 424. *Ulyſſe ſe met à couper ces arbres & à les tailler*] On demande, eſt-il vrayſemblable qu'un homme ſeul faſſe tout ce que fait icy Ulyſſe! Oüi, tres vrayſemblable, & l'hiſtoire fournit des exemples de choſes encore plus difficiles que la neceſſité a fait executer à des hommes ſeuls & dénuez de tout ſecours.

Il abbatit vingt arbres en tout] Je ſuis tres faſchée de ne pouvoir eſtre icy du ſentiment de l'Auteur du Traité du Poëme Epique, qui a crû qu'Ulyſſe avoit employé vingt jours à faire ſon navire. Il s'eſt trompé manifeſtement à ce paſſage. Il y a dans le Grec, εἴκοσι δ' ἔκβαλε πάντα, il l'a expliqué, *il les abbatit en vingt jours*, & c'eſt ce qu'Homere n'a nullement dit, il eſt meſme ſans

exemple qu'on ait jamais dit en Grec εἴκοσι *en vingt*, pour εἴκοσι ἡμέραις, *en vingt jours*. Le mot εἴκοσι ne marque pas icy le nombre des jours, mais le nombre des arbres; c'est un accusatif qui se joint avec πάντα δένδρεα, *il abbatit vingt arbres*. Et c'est ce qu'Eustathe avoit bien senti, car il a escrit que ce nombre de vingt arbres marque bien que ce radeau estoit fort large, & qu'il avoit fallu beaucoup de liens pour l'assembler. D'ailleurs Homere a fait entendre assez clairement sa pensée en disant que l'ouvrage fut fait tres promptement. Or il auroit esté fait fort lentement si Ulysse avoit employé vingt jours à abbatre vingt arbres. Il ne fut à les abbatre, à les assembler & à faire son navire que quatre jours, comme Homere le dit dans la suite pour expliquer & confirmer ce qu'il a dit de la diligence avec laquelle tout cet ouvrage fut fait. Ce sçavant homme, qui a fait un ouvrage admirable, que les gens sensez loüeront toujours, a esté trompé par les traductions Latines.

Il les arreste avec des clouds & des liens] Je voudrois que Platon eust fait attention aux passages où Homere fait une imitation des arts les plus méchaniques, je suis persuadée qu'il auroit rendu plus de justice à son imitation, & qu'il auroit esté forcé d'avoüer qu'un charpentier n'auroit pas mieux basti ce radeau qu'Homere l'a descrit.

Page 425. *Calypso luy apporta des toiles*] Les Anciens ont bien senti la beauté de cet endroit & demeslé la finesse de Calypso ; elle auroit pû luy donner tout à la fois tout ce qui luy estoit necessaire pour achever & perfectionner son ouvrage, la hache, la scie, les terrieres, les toiles. Mais elle ne les donne que les unes aprés les autres, afin de se menager des prétextes de le revoir plus souvent, & de faire plus d'efforts pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise.

Et mit les cordages qui servent à les plier & à les estendre] C'est ce que signifie proprement πόδες. Les cordages des voiles. Les Latins les nomment de mesme *pedes*. C'est à dire des cordages attachez aux coins des voiles, & qui servent à les tourner du costé qu'on veut pour leur faire recevoir le vent: ce que Virgile appelle *fecere pedem*.

Unà omnes fecere pedem, pariterque
sinistros
Nunc dextros solvere sinus.

Tout cet ouvrage fut fait le quatriéme jour] C'est à dire, il fut fait à la fin du quatriéme jour depuis qu'il fut commencé, & ce quatriéme estoit le cinquiéme depuis l'arrivée de Mercure. Ulysse ne fut donc que quatre jours à faire son navire, c'est pourquoy Homere a dit plus haut que son ouvrage fut fait promptement.

Page 426. *Ulysse plein de joye déploya ses voiles*] Le Poëte ne s'amuse point à rapporter les adieux de Calypso & d'Ulysse, car outre qu'il va toujours à son but, *semper ad eventum festinat*, que faire dire à deux personnages dont l'un part avec tant de joye & l'autre le voit partir avec tant de douleur!

Sans jamais laisser fermer ses paupieres au sommeil] Un pilote peut-il dormir? Lycophron a fort bien défini l'art du pilote, *l'art où l'on ne dort point.* ἄυπνον τέχνην.

Et le Bouvier qui se couche si tard] Car on prétend que le Bouvier, *Arctophylax*, ne se couche qu'aprés tous les autres astres qui se sont levez avec luy.

Et qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Ocean] On peut voir ce qui a esté remarqué sur le XVIII. Livre de l'Iliade.

La Déesse avoit obligé Ulysse de faire route en laissant à gauche cette constellation] Il falloit effectivement qu'Ulysse eust toujours le pole à sa gauche, soit que l'on considere la veritable situation de l'isle de *Gaule* d'où il partoit, soit que l'on considere la situation fabuleuse qu'Homere luy donne dans l'Ocean. Car pour aller à Ithaque de l'Ocean,

il faut toujours avoir le pole à sa gauche, puisqu'on va du couchant au levant.

Page 427. *Il vogua ainsi dix-sept jours*] Voilà un grand trajet fait par un homme seul, cela est-il vraysemblable, & Homere ne passe-t-il point icy les bornes des mensonges qu'il luy est permis de forger ? Homere ne blesse point icy la vraysemblance, & l'Histoire nous a conservé des faits aussi prodigieux. Eustathe nous en rapporte un entierement semblable. Il dit qu'un homme de la Pamphylie ayant esté fait prisonnier & emmené esclave à Taniathis d'Egypte, qui est la mesme que Damiette, il fut là plusieurs années ; qu'enfin l'amour de la patrie se reveilla dans son cœur & luy inspira un violent desir d'y retourner, pour y parvenir il fit semblant d'estre homme de mer. Son maistre luy confia une barque pour la pesche ; il servit si bien qu'on luy laissa une entiere liberté de s'adonner à cette profession. Il profita de cette confiance, & aprés avoir fait secretement provision d'une voile & de tout ce qui estoit necessaire pour un long voyage, un beau jour il prit l'occasion d'un vent favorable, & se hazarda à voguer seul. Mettant donc à la voile, & gouvernant luy-mesme son bateau, il traversa cette vaste estenduë de mers & arriva heureusement chez luy. Spectacle nouveau & qu'on n'auroit jamais esperé. Cet

évenement parut si prodigieux, qu'il fit changer son nom, on l'appella *Mononautes, celuy qui vogue seule.* Et pour ne pas laisser perdre la memoire d'un si grand bonheur, sa famille conserva toujours depuis le mesme nom, & s'appella la famille de *celuy qui vogue seul.* Eustathe temoigne qu'elle subsistoit encore de son temps.

Le dix-huitiéme jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Pheaciens] Si l'on prend la peine de compter les lieuës qu'un navire peut faire en dix-huit jours par un vent favorable, on imaginera à peu prés la position qu'Homere donne à l'isle de Calypso dans l'Ocean. Ulysse arrive le dix-huitiéme jour à la vûë de Corfou.

Cette isle luy parut comme un bouclier] Par sa petitesse & par sa figure qui est plus longue que large. D'autres expliquent autrement le mot ῥινὸν, car ils disent que les Illyriens appellent ἀχλυὼ, ῥινὸν. Je ne sçaurois estre du sentiment de ceux qui, au lieu de ῥινὸν, ont lû ἐρινὸν, *un figuier sauvage.* Cette idée est fausse.

De dessus les montagnes des Solymes] Les Solymes sont dans la Pisidie en Asie. Comment Neptune, qui revient de chez les Ethiopiens, c'est à dire, de la plage meridionale de l'Ocean, peut-il donc appercevoir Ulysse de dessus les montagnes des Solymes, qui sont

si éloignées de son chemin ! Strabon, pour répondre à cette difficulté, suppose qu'Homere a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie meridoniale le nom de *Solymes*, parce qu'elles ont par leur situation quelque rapport & quelque ressemblance avec les montagnes de la Pisidie. Que sçait-on mesme si de son temps ce nom de *Solymes* ne s'estendoit point à toutes les montagnes les plus élevées ? Selon Bochart le nom de *Solymes* vient de l'Hebreu *Selem*, qui signifie *ombre, tenebres*. De-là les pays montagneux &couverts de bois, ont esté appellez *Solymi, noirs, tenebreux*.

Les Dieux ont donc changé de resolution en faveur d'Ulysse] Neptune animé contre Ulysse se flattoit que les Dieux vouloient absolument le faire perir, mais il se trompoit, & il estoit mal instruit de l'ordre des Destinées.

Page 428. *En finissant ces mots il assemble les nuages*] Cette description d'une affreuse tempeste ne porte aucune marque de la vieillesse d'Homere; il y a au contraire une force de Poësie dont rien ne peut approcher. Si Homere estoit vieux quand il composa ce Livre, il faut dire que sa vieillesse est plus jeune que la jeunesse des autres Poëtes.

Page 429. *Le jour que les Troyens dans une sortie firent pleuvoir sur moy une si furieuse*

gresle de traits autour du corps d'Achille] Quand Achille eut esté tué en trahison par Pâris, les Troyens firent une sortie pour enlever son corps. Il se fit là un grand combat. Ulysse pour dégager le corps de ce heros le chargea sur ses épaules, & Ajax le couvrit de son bouclier. Comme la guerre de Troye n'est pas le sujet de l'Iliade, Homere n'a pû y parler de cette mort, mais, & Longin l'a remarqué, il rapporte dans l'Odyssée beaucoup de particularitez, qui sont les suites de ce qui s'est passé dans l'Iliade.

Page 430. *Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes*] Homere compare fort bien le radeau d'Ulysse à des épines, parce que les épines estant épaisses & entrelassées, elles ressemblent parfaitement à ce radeau composé de differentes pieces engagées les unes dans les autres.

Page 431. *La fille de Cadmus, la belle Ino*] Il n'estoit ni possible ni vraysemblable qu'Ulysse échapast d'un si grand danger par ses seules forces. C'est pourquoy le Poëte fait venir à son secours la Déesse Ino ou Leucothoé. Et cet épisode est fort bien choisi. Ino a esté une mortelle, elle s'interesse pour les mortels ; elle a esté maltraitée par son mary Athamas, & elle s'interesse pour Ulysse qui est si bon mary.

Page 432. *Prenez seulement ce voile immortel que je vous donne, estendez-le devant vous & ne craignez rien*] On conjecture par cet endroit que du temps d'Homere & plus avant encore, on connoissoit ces préservatifs, τὰ περίαπτα, que l'on portoit sur soy, & ausquels on attribuoit la vertu de délivrer des dangers contre lesquels on les avoit pris, souvent mesme on leur donnoit le nom des Dieux ausquels ils estoient comme dédiez, & qui les rendoient si salutaires. On peut donc croire qu'Ulysse, homme pieux, avoit sur luy une écharpe, une ceinture de Leucothoé, que l'on croyoit bonne contre les perils de la mer. Et que c'est ce qui a fourni l'idée de cet épisode, dont la fable n'est que l'enveloppe de la verité. Cela me paroist fort naturel & fort vraysemblable, car les hommes ont toujours esté ce qu'ils sont.

Ostez ce voile, jettez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez] Comme Ino le luy avoit ordonné. C'estoit un hommage qu'il devoit rendre à la divinité à laquelle il devoit son salut.

Page 433. *Mais je n'ay garde de luy obéïr*] Homere fait bien éclater icy le caractere de sagesse qu'il a donné à Ulysse, en luy faisant imaginer un parti plus sage & plus prudent que celuy que la Déesse luy avoit conseillé de prendre. Et toute cette belle

Poësie n'est que pour dire qu'une seconde reflexion est souvent meilleure que la premiere.

Page 434. *Et arrive à Aigues*] Ville sur la coste Orientale de l'Eubée, où Neptune avoit un magnifique Temple. On peut voir ce qui a esté remarqué sur le XIII. Livre de l'Iliade tome 2. pag. 547.

Elle ferma les chemins des airs à tous les vents, & leur commanda de s'appaiser] Homere reconnoist icy que Minerve commande aux vents, c'est à dire, qu'il donne à cette Déesse le mesme pouvoir & la mesme autorité qu'à Jupiter mesme. Et c'est sur cela que Callimaque a fort bien dit dans son hymne sur les bains de Pallas, *Que Minerve est la seule fille de Jupiter à qui ce Dieu ait donné ce grand privilege d'avoir le mesme pouvoir que luy.*

..... Ἐπεὶ μόνα Ζεὺς τήνγε θυγατέρων
Δῶκεν Ἀθηναίᾳ πατρῷια πάντα φέρεσθαι.

Comme je l'ay desja remarqué ailleurs.

Page 435. *Elle ne laissa en liberté que le seul Borée avec lequel elle brisa les flots*] Car c'est le vent le plus propre pour ramener le calme & pour applanir la mer irritée. C'est pourquoy il l'a appellé plus haut αἰθρηγενέτης, *qui ramene la serenité,* quoy-qu'il parle d'une

violente tempeste. Mais il ne produit ce bon effet que quand il regne seul, car avec les autres il est furieux & augmente l'orage.

Deux jours & deux nuits ce Prince fut balloté] Le dix-huit & le dix-neuf.

Mais quand la belle Aurore eust amené le troisiéme jour] Qui estoit le vingt. La Déesse Calypso luy avoit prédit qu'il n'arriveroit que le vingtiéme jour.

Telle qu'est la joye que des enfants sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie] Homere ne compare pas Ulysse à ces enfants, la comparaison ne seroit pas juste, car Ulysse souffre, & les enfants ne souffrent point, mais il compare la joye d'Ulysse de se voir échapé de tant de dangers à celle de ces enfants, qui voyent revenir leur pere à la vie, aprés qu'il a esté si long-temps entre les bras de la mort. Et cette comparaison fait honneur & à Homere & à ces temps heroïques. Rien n'égaloit la joye que les enfants avoient de voir leur pere se tirer d'un si grand danger. Car alors les peres estoient regardez comme un précieux tresor dans la maison, & comme l'image mesme de la Divinité. Presentement pour rendre la joye d'Ulysse plus sensible, il faudroit peut-estre changer la comparaison & dire, *telle qu'est*

la joye d'un pere qui voit revenir de la mort son fils unique, &c. Car aujourd'huy l'amour des enfants pour les peres est bien refroidie, au lieu que celle des peres pour les enfants se maintient toujours. Je connois pourtant encore des enfants capables de sentir la force & la beauté de la comparaison d'Homere, & qui ne permettroient pas de la changer.

Dont un Dieu l'avoit affligé] Car ils estoient persuadez que c'estoit toujours quelque Dieu irrité qui envoyoit les maladies. Et Hippocrate luy-mesme a reconnu qu'il se trouve des maladies où il y a quelque chose de divin, θεῖόν τι. La saine Theologie n'est pas contraire à ce sentiment.

Page 438. *Comme lorsqu'un polype s'est colé à une roche*] Voicy encore une comparaison qui n'est juste que par un endroit. Homere ne compare nullement Ulysse à un polype, la comparaison seroit vicieuse & contraire, puisque c'est le polype qui arrache des parties du rocher, & que c'est le rocher qui emporte des morceaux des mains d'Ulysse. Mais la comparaison n'est faite, comme les anciens Critiques en ont averti, que pour marquer la force avec laquelle Ulysse empoigne ce rocher. Comme le polype s'attache si fortement à une roche, qu'il ne peut en estre arraché sans emporter avec luy des

parties de cette roche, ainsi Ulysse empoigne si fortement son rocher, qu'il ne peut en estre arraché qu'il n'y laisse une partie de ses mains. La cause de l'un & de l'autre c'est la force avec laquelle ils se tiennent tous deux à leur rocher. Ainsi la comparaison est tres juste & tres sensible.

Page 439. *Sont pour eux, si je l'ose dire, un objet respectable*] L'expression est hardie, mais pourtant vraye. Dieu respecte en quelque façon la misere & l'affliction des gens de bien, car il ne les perd pas de vûë, & il les en délivre enfin. Quelqu'un a fort bien dit, *res est sacra miser. Un malheureux est une chose sacrée.*

Page 440. *Fait devant ce Prince une sorte de serenité & de calme*] Homere parle ainsi avec des termes mesurez, *il fit la serenité devant luy,* πρόσθε δέ οἱ ποίησε γαλήνην, parce qu'il ne dépendoit pas du Dieu d'un fleuve de faire une bonnace entiere, il n'avoit ce pouvoir que dans son courant, qui estoit son district.

Ulysse n'y est pas plustost, que les genoux & les bras luy manquent] Je ne sçaurois estre icy du sentiment d'Eustathe, qui donne au texte une explication, qui me paroist trop forcée. Il veut que dans ce vers, ὁ δ' ἄρ' ἄμφω γούνατ' ἔκαμψε, χεῖράς τε στιβαράς. *Ille autem ambo genua flexit, & manus ro-*

bustas, Homere ait dit qu'Ulysse aprés les violents efforts qu'il avoit faits en nageant si long-temps, se voyant à terre, se mit à remüer les jambes & les mains par une raison physique, de peur que s'il les laissoit en repos, la longue tension où ils avoient esté ne leur fist perdre leur souplesse ordinaire & ne les rendist inutiles ; il falloit par le mouvement y faire couler les esprits. Mais comment cela peut-il s'accorder avec l'estat où estoit Ulysse, enflé par tout le corps, & qui demeure sans voix, sans respiration & sans poulx ! Asseurément qu'icy ἔκαμψε γούνατα καὶ χεῖρας, *il plia les genoux & les mains,* signifie qu'il laissa tomber ses bras & ses genoux, & qu'ils luy manquerent de lassitude. Eustathe ne se souvenoit pas que κάμπτειν γόνυ, signifie souvent dans Homere *se reposer apres un long travail.*

Car la terre en estoit si couverte] La tempeste qui venoit de cesser, les avoit abbatuës.

Page 442. *Comme un homme qui habite dans une campagne écartée, &c. couvre la nuit un tison*] Cette comparaison est tres agreable & tres juste. Ulysse, à qui il ne restoit qu'un souffle de vie, & qui s'en va presque esteint, est tres bien comparé à un tison qui ne conserve que dans un bout un reste de feu. Comme ce tison caché la nuit

ſous la cendre ſe ranime le lendemain & s'embraſe, de meſme Ulyſſe rechauflé pendant la nuit ſous cette couverture de feüilles, ſe ranimera le lendemain. Nous voyons de meſme dans l'Eſcriture un homme comparé à une eſtincelle. Une mere qui n'a plus qu'un fils qu'on veut luy arracher pour le faire mourir, dit à David, *& quærunt extinguere ſcintillam meam quæ relicta eſt.* II. Rovs 14. 7.

Pour ſe conſerver quelque ſemence de feu] J'ay hazardé en noſtre langue la figure de l'original, *σπέρμα πυρὸς*, *la ſemence du feu.* Elle me paroiſt heureuſe. Ce tiſon, qui ne conſerve qu'une eſtincelle de feu, ne conſerve pas, à parler proprement, du feu, mais une ſemence de feu, parce qu'on allume du feu à la faveur de cette eſtincelle, qui eſt par là comme une ſemence, *à ſcintilla una augetur ignis.* Eccleſiaſtic. 11. 34.



Argument du Livre VI.

MInerve va dans l'isle des Pheaciens, apparoist en songe à Nausicaa fille du Roy Alcinoüs, & luy ordonne d'aller laver ses robes dans le fleuve, parce que le jour de ses nopces approche. Nausicaa obéit. Aprés qu'elle eut lavé ses robes, elle se divertit avec ses femmes. A ce bruit Ulysse se reveille, & adresse ses prieres à la Princesse, qui luy donne de la nourriture & des habits, & le mene dans le Palais de son pere.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VI.

PENDANT que le divin Ulysse, accablé de sommeil & de lassitude aprés tant de travaux, repose tranquillement, la Déesse Minerve va à l'isle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie, prés des Cyclopes, hommes violents qui les maltraitoient & les pilloient, en abusant injustement de leur force. Le divin Nausithoüs, lassé de ces violences, les retira de ces lieux, où ils estoient exposez à tant de maux, & les mena dans l'isle de Scherie, loin

des demeures des gens d'eſprit, où il baſtit une ville qu'il environna de murailles, éleva des temples aux Dieux, baſtit des maiſons & fit un partage des terres.

Aprés que Nauſithoüs, vaincu par la Parque, fut paſſé dans le ſejour tenebreux, Alcinoüs ſon fils, inſtruit dans la juſtice par les Dieux meſmes, regna en ſa place, & ce fut dans le Palais de ce Roy que Minerve ſe rendit pour menager le retour d'Ulyſſe. Elle entre dans un magnifique appartement où eſtoit couchée la fille d'Alcinoüs, la belle Nauſicaa, parfaitement ſemblable aux Déeſſes & par les qualitez de l'eſprit & par celles du corps. Dans la meſme chambre aux deux coſtez de la porte couchoient deux de ſes femmes, faites comme les Graces; la porte eſtoit bien fermée ſur elles.

La Déeſſe ſe gliſſe comme un vent leger ſur le lit de Nauſicaa,

ſe place ſur ſa teſte, & prenant la figure de la fille de Dymes une des compagnes de la Princeſſe, qui eſtoit de meſme âge & qu'elle aimoit tendrement, elle luy adreſſa » ces paroles : Nauſicaa, pourquoy » eſtes-vous ſi pareſſeuſe & ſi negli- » gente ! Vous laiſſez-là vos belles » robes ſans en prendre aucun ſoin, » cependant le jour de voſtre ma- » riage approche où il faudra que » vous preniez la plus belle, & que » vous donniez les autres aux amis » de voſtre époux, qui vous accom- » pagneront le jour de vos nopces. » Voilà ce qui donne aux Princeſſes » comme vous une grande réputa- » tion dans le monde, & ce qui fait » la joye de leurs parents. Allons » donc laver ces belles robes dés que » l'Aurore aura amené le jour. Je » vous accompagneray & je vous » ayderay à préparer tout ce qui eſt » neceſſaire pour cette grande feſte, » car aſſeurément vous ne ſerez pas

long-temps ſans eſtre mariée. Vous «
eſtes recherchée par les principaux «
des Pheaciens qui ſont de meſme «
nation que vous. Allez donc prom- «
ptement trouver le Roy voſtre pe- «
re, priez-le de vous donner des mu- «
lets & un char où vous mettrez les «
couvertures, les manteaux, les ro- «
bes, & où vous monterez vous- «
meſme, il eſt plus honneſte que «
vous y alliez ainſi, que d'y aller à «
pied, car les lavoirs ſont trop loin «
de la ville. «

Aprés avoir ainſi parlé, la Déeſſe ſe retire dans le haut Olympe, où eſt le ſejour immortel des Dieux, ſejour toujours tranquille, que les vents n'agitent jamais, qui ne ſent jamais ni pluyes ni frimats ni neiges, où une ſerenité ſans nuages regne toujours, qu'une brillante clarté environne, & où les Dieux ont ſans aucune interruption des plaiſirs auſſi immortels qu'eux-meſmes. C'eſt dans cet heureux ſejour

que la ſage Minerve ſe retira.

Dans le moment la riante Aurore vint éveiller la belle Nauſicaa. Cette Princeſſe admire en ſecret le ſonge qu'elle a eu ; & elle ſort de ſa chambre pour aller en faire part à ſon pere & à ſa mere. Elle traverſe le Palais & trouve le Roy & la Reyne dans leur appartement. La Reyne eſtoit aſſiſe prés de ſon feu au milieu de ſes femmes, filant des laines de la plus belle pourpre, & le Roy ſortoit pour aller trouver les Princes de ſa Cour, & ſe rendre avec eux à un Conſeil que les Pheaciens devoient tenir & où ils l'avoient appellé. Nauſicaa s'approche du Roy, & luy dit : « Ne » voulez-vous pas bien, mon pere, » qu'on me prépare un de vos meil- » leurs chars, afin que je porte au » fleuve les robes & les habits qui » ont beſoin d'eſtre lavez. Il eſt de » la dignité d'un Prince comme vous » & de la bienſéance, de paroiſtre

tous les jours aux aſſemblées & «
aux Conſeils avec des habits pro- «
pres. Vous avez cinq fils, deux qui «
ſont desja mariez, & trois qui ſont «
encore dans la fleur de la premiere «
jeuneſſe. Ils aiment tous à avoir «
tous les jours des habits luiſans de «
propreté pour paroiſtre aux danſes «
& aux divertiſſements, & vous ſça- «
vez que ce ſoin-là me regarde. «

Elle parla ainſi. La pudeur ne luy permit pas de dire un ſeul mot de ſes nopces. Le Prince, qui penetroit les ſentiments de ſon cœur,
luy répondit, Je ne vous refuſeray, «
ma chere fille, ni ce char ni autre «
choſe que vous puiſſiez me deman- «
der, allez, mes gens vous prépare- «
ront un char bien couvert. «

En meſme temps il donna l'ordre, qui fut auſſi-toſt executé. On ire le char de la remiſe & on y ttelle les mulets. Nauſicaa fait apporter de ſon appartement une rande quantité de robes & d'ha-

bits précieux, & on les met dans le char. La Reyne sa mere a soin d'y faire mettre dans une belle corbeille tout ce qui est necessaire pour le dîner avec un outre d'excellent vin, & elle donne une phiole d'or remplie d'essence, afin que la Princesse & ses femmes eussent de quoy se parfumer aprés le bain. Tout estant prest, Nausicaa monte sur le char avec ses femmes, prend les resnes & pousse les mulets, qui remplissent l'air de leurs hennissements.

Dés qu'elle fut arrivée au fleuve, où estoient les lavoirs, toujours pleins d'une eau plus claire que le crystal, les Nymphes détellerent les mulets & les lascherent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve estoient revestus, & tirant les habits du char, elles les porterent à brassées dans l'eau, & se mirent à les laver & à les netoyer avec une sorte d'émulation, & se

deffiant

deffiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavez, ces Nymphes les eſtendirent ſur le rivage de la mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles ſe baignerent & ſe parfumerent, & en attendant que le ſoleil euſt ſéché leurs habits, elles ſe mirent à table pour dîner. Le repas fini elles quittent toutes leur voile, & commencent à joüer toutes enſemble à la paume, Nauſicaa ſe met enſuite à chanter. Telle qu'on voit Diane parcourir les ſommets des montagnes du vaſte Taigette ou du ſombre Erymanthe, & ſe divertir à chaſſer le ſanglier ou le cerf ſuivie de ſes Nymphes filles de Jupiter, qui habitent toujours les campagnes ; la joye remplit le cœur de Latone, car quoy-que ſa fille ſoit au milieu de tant de Nymphes toutes d'une beauté parfaite & d'une taille divine, elle les ſurpaſſe toutes en beauté, en majeſté & en belle taille, &

on la reconnoist aisément pour leur Reyne, telle Nausicaa paroist au dessus de toutes ses femmes.

Quand elle fut en estat de s'en retourner au Palais de son pere, & qu'elle se préparoit à faire atteler les mulets, aprés avoir plié les robes, alors Minerve songea à faire qu'Ulysse se reveillast & qu'il vist la Princesse, afin qu'elle le menast à la ville des Pheaciens. Nausicaa prenant donc une balle, voulut la pousser à une de ses femmes, mais elle la manqua & la balle alla tomber dans le fleuve; en mesme temps elles jettent toutes de grands cris; Ulysse s'éveilla à ce bruit, & se mettant en son sceant, il dit en luy-
» mesme, En quel païs suis-je venu?
» ceux qui l'habitent sont-ce des
» hommes sauvages, cruels & injus-
» tes, ou des hommes touchez des
» Dieux, & qui respectent l'hospita-
» lité? Des voix de jeunes filles vien-
» nent de frapper mes oreilles; sont-

ce des Nymphes des montagnes, «
des fleuves ou des estangs? ou se- «
roient-ce des hommes que j'aurois «
entendus? Il faut que je le voye & «
que je m'éclaircisse. «

En mesme temps il se glisse dans le plus épais du buisson, & rompant des branches pour couvrir sa nudité sous les feüilles, il sort de son fort comme un lion, qui se confiant en sa force, aprés avoir souffert les vents & la pluye court les montagnes ; le feu sort de ses yeux, & il cherche à se jetter sur un troupeau de bœufs ou de moutons, ou à déchirer quelque cerf; la faim qui le presse est si forte, qu'il ne balance point à s'enfermer mesme dans la bergerie pour se rassasier. Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes Nymphes quoyque nud, car il est forcé par la necessité.

Dés qu'il se montre défiguré comme il est par l'écume de la mer,

il leur paroist si épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller se cacher l'une d'un costé, l'autre d'un autre derriere des rochers dont le rivage est bordé. La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'estonner, car la Déesse Minerve bannit de son ame la frayeur, & luy inspira la fermeté & le courage. Elle demeure donc sans s'esbranler, & Ulysse délibera en son cœur s'il iroit embrasser les genoux de cette belle Nymphe, ou s'il se contenteroit de luy adresser la parole de loin, & de la prier dans les termes les plus touchants de luy donner des habits & de luy enseigner la ville la plus prochaine.

Aprés avoir combattu quelque temps il crut qu'il estoit mieux de luy adresser ses prieres sans l'approcher, de peur que s'il alloit embrasser ses genoux, la Nymphe, prenant cela pour un manque de respect, n'en fust offensée. Choisis-

ſant donc les paroles les plus inſi-
nuantes & les plus capables de la
fléchir, il dit : Grande Princeſſe, «
vous voyez à vos genoux un ſup- «
pliant ; vous eſtes une Déeſſe, ou «
une mortelle. Si vous eſtes une des «
Déeſſes qui habitent l'Olympe, je «
ne doute pas que vous ne ſoyez «
Diane fille du grand Jupiter, vous «
avez ſa beauté, ſa majeſté, ſes char- «
mes ; & ſi vous eſtes une des mor- «
telles qui habitent ſur la terre, heu- «
reux voſtre pere & voſtre mere, «
heureux vos freres ! quelle ſource «
continuelle de plaiſirs pour eux de «
voir tous les jours une jeune per- «
ſonne ſi admirable faire l'ornement «
des feſtes ! Mais mille fois plus «
heureux encore celuy qui aprés «
vous avoir comblée de preſents, «
préferé à tous ſes rivaux, aura l'a- «
vantage de vous mener dans ſon «
Palais. Car je n'ay jamais vû un «
objet ſi ſurprenant ; j'en ſuis frappé «
d'eſtonnement & d'admiration. Je «

X iij

» croy voir encore cette belle tige
» de palmier que je vis à Delos prés
» de l'autel d'Apollon, & qui s'estoit
» élevée tout d'un coup du fond de
» la terre. Car dans un malheureux
» voyage, qui a esté pour moy une
» source de douleurs, je passay autre-
» fois dans cette isle suivi d'une nom-
» breuse armée que je commandois.
» En voyant cette belle tige, je fus
» d'abord interdit & estonné, car ja-
» mais la terre n'enfanta un arbre si
» admirable. L'estonnement & l'ad-
» miration que me cause vostre vûë
» ne sont pas moins grands. La crain-
» te seule m'a empesché de vous ap-
» procher pour embrasser vos ge-
» noux ; vous voyez un homme ac-
» cablé de douleur & de tristesse ; hier
» j'échappay des dangers de la mer,
» aprés avoir esté vingt jours entiers
» le joüet des flots & des tempestes
» en revenant de l'isle d'Ogygie ; un
» Dieu m'a jetté sur ce rivage, peut-
» estre pour me livrer à de nouveaux

malheurs, car je n'ose pas me flater « que les Dieux soient las de me persecuter ; ils me donneront encore « des marques de leur haine. Mais, « grande Princesse, ayez pitié de « moy. Aprés tant de travaux vous « estes la premiere dont j'implore « l'assistance ; je n'ay rencontré personne avant vous dans ces lieux. « Enseignez-moy le chemin de la ville, & donnez-moy quelque méchant haillon pour me couvrir, s'il « vous reste quelque enveloppe de « vos paquets. Ainsi les Dieux vous « accordent tout ce que vous pouvez « desirer, qu'ils vous donnent un « mary digne de vous & une maison « florissante, & qu'ils y répandent « une union que rien ne puisse jamais « troubler. Car le plus grand present « que les Dieux puissent faire à un « mary & à une femme, c'est l'union. « C'est elle qui fait le desespoir de « de leurs ennemis, la joye de ceux « qui les aiment, & qui est pour eux «

» un treſor de gloire & de réputa-
» tion.

La belle Nauſicaa luy répondit :
» Eſtranger, toutes vos manieres &
» la ſageſſe que vous faites paroiſtre
» dans vos diſcours, font aſſez voir
» que vous n'eſtes pas d'une naiſſan-
» ce obſcure. Jupiter diſtribuë les
» biens aux bons & aux méchants,
» comme il plaiſt à ſa providence. Il
» vous a donné les maux en partage,
» c'eſt à vous de les ſupporter. Pre-
» ſentement donc que vous eſtes ve-
» nu dans noſtre iſle, vous ne man-
» querez ni d'habits ni d'aucun ſe-
» cours qu'un eſtranger, qui vient
» de ſi loin, doit attendre de ceux
» chez qui il aborde. Je vous en-
» ſeigneray noſtre ville & le nom des
» peuples qui l'habitent. Vous eſtes
» dans l'iſle des Pheaciens, & je ſuis
» la fille du grand Alcinoüs qui re-
» gne ſur ces peuples.

Elle dit, & adreſſant la parole à
» ſes femmes, elle leur crie, Arreſ-

tez, où fuyez-vous pour avoir vû « un seul homme ! pensez-vous que « ce soit quelque ennemi ! Ne sçavez- « vous pas que tout homme qui ose- « roit aborder à l'isle des Pheaciens « pour y porter la guerre, ne seroit « pas long-temps en vie, car nous « sommes aimez des Dieux, & nous « habitons au bout de la mer separez « de tout commerce. Celuy que vous « voyez est un homme persecuté par « une cruelle destinée, & que la tem- « peste a jetté sur ces bords. Il faut « en avoir soin, car tous les estran- « gers & tous les pauvres viennent « de Jupiter; le peu qu'on leur donne « leur fait beaucoup de bien & ils « en ont de la reconnoissance; don- « nez-luy donc à manger, & baignez- « le dans le fleuve à l'abri des vents. «

A ces mots ses femmes s'arrestent & obéïssent ; elles menent Ulysse dans un lieu couvert, comme la Princesse l'avoit ordonné, mettent prés de luy le linge, la tu-

nique & les autres habits dont il avoit beſoin, luy donnent la phiole d'or où il reſtoit encore aſſez d'eſſence, & le preſſent de ſe baigner dans le fleuve.

Alors Ulyſſe prenant la parole, leur dit, Belles Nymphes, éloi» gnez-vous un peu, je vous prie, » afin que je nettoye moy-meſme » toute l'écume & l'ordure de la ma» rine dont je ſuis couvert, & que » je me parfume avec cette eſſence; » il y a long-temps qu'un pareil ra» fraiſchiſſement n'a approché de » mon corps. Mais je n'oſerois me » baigner en voſtre preſence, la pu» deur & le reſpect me deffendent de » paroiſtre devant vous dans un eſtat » ſi indécent. En meſme temps les Nymphes s'éloignent, & vont rendre compte à Nauſicaa de ce qui les obligeoit de ſe retirer.

Cependant Ulyſſe ſe jette dans le fleuve, nettoye l'écume qui eſtoit reſſée ſur ſon corps, eſſuye ſa

teste & ses cheveux, & se parfume; il met ensuite les habits magnifiques que la Princesse luy avoit fait donner. Alors la fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paroistre d'une taille plus grande & plus majestueuse, donne de nouvelles graces à ses beaux cheveux, qui semblables à la fleur d'hyacinthe & tombant par gros anneaux ombrageoient ses épaules. Comme un habile ouvrier, à qui Vulcain & Minerve ont montré tous les secrets de son art, messe l'or à un ouvrage d'argent, pour faire un chefd'œuvre; ainsi Minerve répand sur toute la personne d'Ulysse la beauté, la noblesse & la majesté. Ce heros se retirant un peu, va s'asseoir un moment sur le rivage de la mer; il estoit tout brillant de beauté & de graces. La Princesse ne peut se lasser de l'admirer, & s'adressant à ses femmes, elle leur dit: Asseurément ce n'est point «

» contre l'ordre de tous les Dieux
» que cet estranger est abordé dans
» cette isle, dont le bonheur égale la
» felicité qui regne dans le ciel. D'a-
» bord il m'avoit paru un homme
» vil & méprisable, & presentement
» je voy qu'il ressemble aux Immor-
» tels qui habitent le haut Olympe.
» Plust à Jupiter que le mary qu'il
» me destine fust fait comme luy,
» qu'il voulust s'establir dans cette
» isle & qu'il s'y trouvast heureux!
» mais donnez-luy viste à manger,
» afin qu'il restablisse ses forces.

Elles obéïssent aussi-tost, & elles servent une table à Ulysse, qui n'avoit pas mangé depuis long-temps, & qui avoit grand besoin de prendre de la nourriture.

Cependant la belle Nausicaa pense à ce qu'elle doit faire pour son retour : elle attelle son char, met dedans les paquets & y monte. Ensuite s'adressant à Ulysse, elle luy parle en ces termes pour l'obli-

ger de partir : Levez-vous, estran- «
ger, luy dit-elle, partons, afin que «
je vous mene dans le Palais de mon «
pere, où je m'asseure que les prin- «
cipaux des Pheaciens vous vien- «
dront rendre leurs respects. Voicy «
la conduite que vous devez tenir, «
car vous estes un homme sage. Pen- «
dant que nous serons encore loin «
de la ville, & que nous traverserons «
les campagnes, vous n'avez qu'à «
suivre doucement mon char avec «
mes femmes, je vous montreray le «
chemin. La ville n'est pas fort «
esloignée ; elle est ceinte d'une «
haute muraille, & à chacun de «
ses deux bouts elle a un bon port, «
dont l'entrée est estroite & diffici- «
le, ce qui en fait la seureté. L'un «
& l'autre sont si commodes, que «
tous les vaisseaux y sont à l'abry «
de tous les vents ; entre les deux «
ports il y a un beau temple de Ne- «
ptune, & autour du temple une «
grande place qui leur est commune, «

» toute baſtie de belles pierres, & où
» l'on prépare l'armement des vaiſ-
» ſeaux, les cordages, les maſts, les
» voiles, les rames. Car les Pheaciens
» ne manient ni le carquois ni la fle-
» che, ils ne connoiſſent que les cor-
» dages, les maſts, les vaiſſeaux qui
» font tout leur plaiſir, & ſur leſquels
» ils courent les mers les plus éloi-
» gnées. Quand nous approcherons
» des murailles, alors il faut nous
» ſéparer, car je crains la langue des
» Pheaciens, il y en a beaucoup d'in-
» ſolents & de mediſants parmi ce
» peuple; je craindrois qu'on ne glo-
» ſaſt ſur ma conduite, ſi l'on me
» voyoit avec vous. Car quelqu'un
» qui me rencontreroit, ne manque-
» roit pas de dire : *Qui eſt cet eſ-*
» *tranger ſi beau & ſi bien fait qui*
» *ſuit Nauſicaa? où l'a-t-elle trouvé?*
» *Eſt-ce un mary qu'elle amene? eſt-*
» *ce quelque voyageur, qui venant*
» *d'un pays éloigné, car nous n'avons*
» *point de voyſins, & eſtant abordé*

dans noſtre iſle ſe ſoit égaré & qu'elle ait receüilli ! ou pluſtoſt eſt-ce quelqu'un des Dieux qui à ſa priere ſoit deſcendu du ciel & qu'elle prétende retenir toujours ! elle a tres bien fait d'aller d'elle-meſme donner la main à un eſtranger. Car il eſt aiſé de voir qu'elle mépriſe ſa nation, & qu'elle rebute les Pheaciens dont les principaux la recherchent en mariage. Voilà ce que l'on ne manqueroit pas de dire, & ce ſeroit une tache à ma réputation ; car moy-meſme je ne pardonnerois pas à une autre fille qui en uſeroit ainſi, & qui ſans la permiſſion de ſon pere & de ſa mere paroiſtroit avec un homme avant que d'eſtre mariée à la face des autels. C'eſt pourquoy, genereux eſtranger, penſez-bien à ce que je vais vous dire, afin que vous puiſſiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui eſt neceſſaire pour voſtre départ. Nous allons trouver

» ſur noſtre chemin un bois de peu-
» pliers, qui eſt conſacré à Minerve;
» il eſt arroſé d'une fontaine & envi-
» ronné d'une belle prairie. C'eſt-là
» que mon pere a un grand parc &
» de beaux jardins qui ne ſont éloi-
» gnez de la ville que de la portée
» de la voix. Vous vous arreſterez
» là, & vous y attendrez autant de
» temps qu'il nous en faut pour arri-
» ver au Palais. Quand vous jugerez
» que nous pourrons y eſtre arrivées,
» vous nous ſuivrez, & en entrant
» dans la ville vous demanderez le
» Palais d'Alcinoüs. Il eſt aſſez con-
» nu, & il n'y a pas un enfant qui ne
» vous l'enſeigne, car dans toute la
» ville il n'y a point de Palais com-
» me celuy du heros Alcinoüs. Quand
» vous aurez paſſé la cour & que vous
» aurez gagné l'eſcalier, traverſez les
» appartements ſans vous arreſter juſ-
» qu'à ce que vous ſoyez arrivé au-
» prés de la Reyne ma mere. Vous
» la trouverez auprés de ſon foyer,

qui à la clarté de ses brasiers & ap- «
puyée contre une colomne, filera «
des laines de pourpre d'une beauté «
merveilleuse; ses femmes seront au- «
prés d'elle attentives à leur ouvra- «
ge. Mon pere est dans la mesme «
chambre, & vous le trouverez assis «
à table comme un Dieu. Ne vous «
arrestez point à luy, mais allez em- «
brasser les genoux de ma mere, «
afin que vous obteniez prompte- «
ment les secours necessaires pour «
vous en retourner. Car si elle vous «
reçoit favorablement, vous pour- «
rez esperer de revoir vos amis & «
vostre patrie. «

En finissant ces mots elle pousse ses mulets, qui s'éloignent des bords du fleuve. Mais elle menage sa marche de maniere que ses femmes & Ulysse, qui estoient à pied, pussent suivre sans se fatiguer. Comme le soleil alloit se coucher ils arrivent au bois de peupliers qui estoit consacré à Minerve.

Ulysse s'y arresta, & adressa cette priere à la fille du grand Jupiter :
» Invincible fille du Dieu qui porte
» l'égide, vous avez refusé de m'es-
» couter lorsque je vous ay invoquée
» dans les dangers auxquels le cou-
» roux de Neptune m'a exposé. Mais
» escoutez-moy aujourd'huy, faites
» que je sois bien receu des Phea-
» ciens, & qu'ils ayent pitié de l'estat
» où je suis réduit.

Minerve exauça sa priere, mais elle ne luy apparut point, car elle craignoit son oncle Neptune, qui estoit toujours irrité contre le divin Ulysse avant son retour à Ithaque.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VI.

Page 474. *A l'isle des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie*] Homere nous apprend icy que les peuples qui habitoient l'isle des Pheaciens, appellée aussi *Scherie,* qui est la mesme que Corcyre, Corfou, y estoient allez de la Sicile où ils habitoient les plaines de Camarine qu'arrose le fleuve Hipparis, d'où cette ville de Camarine avoit esté appellée *Hyperie.* Car il y a bien de l'affinité entre *Hyperie* & *Hipparis,* ou *Hyparis.* Or cette migration estoit recente, puisqu'elle ne fut faite que par Nausithoüs pere d'Alcinoüs, qui regnoit quand Ulysse arriva dans cette isle.

Et les mena dans l'isle de Scherie] L'Histoire nous apprend une infinité d'exemples de peuples, qui quittoient leurs pays pour aller chercher d'autres terres. *Scherie* estoit l'ancien nom de Corcyre ou Corfou, isle qui

eſt vis à vis du continent d'Epire. Et les Pheniciens luy avoient donné ce nom du mot *ſchara*, qui ſignifie *lieu de commerce* ou *de negoce.* Car, comme Homere nous l'a desja dit, les Corcyriens ne s'appliquoient qu'à la marine, & à l'exemple des Pheniciens ils alloient au loin pour le commerce. *Boch. Chanaan, liv. 1. chap. 23.*

Page 475. *Loin des demeures des gens d'eſprit*] C'eſt ce que ſignifie icy ἑκὰς ἀνδρῶν ἀλφηστάων, *loin des hommes ingenieux, inventifs, qui trouvent dans leur eſprit de grandes reſſources.* Et Homere n'adjoute pas cela en vain, il prépare desja ſon Lecteur à la ſimplicité & à la credulité des Pheaciens, & par là il fonde à leur égard, la vrayſemblance des contes incroyables qu'Ulyſſe leur va faire dans les Livres ſuivants, comme je l'expliqueray ſur le IX. Liv. Je ſçay bon gré à Homere d'avoir marqué cette particularité, pour faire voir à tout Lecteur ſage, d'un coſté, que la vie molle & effeminée, que menoient les Pheaciens, oſte l'eſprit, & de l'autre, que c'eſt une marque de petiteſſe & de foibleſſe d'eſprit, de n'eſcouter & de n'aimer que ces contes fabuleux & incroyables.

Et fit un partage des terres] Comme cela ſe pratiquoit dans tous ces nouveaux eſtabliſſements. L'Hiſtoire ſainte & l'Hiſtoire

prophane en fournissent assez d'exemples.

Dans la mesme chambre, aux deux costez de la porte, couchoient deux de ses femmes] Elles estoient comme ses gardes, & cette coutume est remarquable, car il paroist que les Princesses & les filles de personnes considerables faisoient coucher dans leur chambre prés de la porte, des femmes pour les garder.

Page 476. *Qui estoit de mesme âge & qu'elle aimoit tendrement*] Voilà pourquoy l'idée de cette chere compagne devoit plustost revenir dans l'esprit de Nausicaa que celle d'une autre.

Et que vous donniez les autres aux amis de vostre époux, qui vous accompagneront le jour de vos nopces] Voicy une coutume remarquable, les Pheniciens pouvoient l'avoir portée à Corcyre, car nous voyons quelque chose de fort approchant qui se pratiquoit parmi les Israëlites, & nous en voyons des vestiges dans l'Histoire mesme de ces temps-là; Samson, contemporain d'Ulysse, ayant épousé une fille des Philistins, donna à trente de ses amis, pour cette feste, trente manteaux & trente tuniques, aprés les leur avoir fait gagner par l'explication d'une Enigme. De cette coutume viennent encore les livrées que la mariée donne à ses amis & aux amis du marié. Jug. 14.

Allons donc laver ces belles robes] Dans mes Remarques & dans ma Préface sur l'Iliade j'ay assez parlé des mœurs de ces temps heroïques où les plus grands Princes & les plus grandes Princesses faisoient eux-mesmes ce que les personnes les plus mediocres font faire aujourd'huy par des valets & des servantes. C'est selon cette coutume, reste précieux de l'âge d'or, & que nous voyons si bien pratiquée dans l'Escriture sainte, que Nausicaa va elle-mesme laver ses robes avec ses amies & ses femmes. J'ay oüi dire qu'encore aujourd'huy dans quelque Province du Royaume les filles de condition assistent elles-mesmes à ces fonctions du menage, & qu'elles se font une espece de feste de ces jours-là. Nous serions bienheureux de conserver encore dans leur entier des mœurs si simples & si sages, & avec lesquelles on ne ruineroit point sa maison.

Page 477. *Où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes*] Minerve fait porter au lavoir toute la garderobe de la Princesse & celle du Roy & des Princes ses enfants, afin qu'il s'y trouve de quoy couvrir la nudité d'Ulysse quand on l'aura découvert. Eustathe fait remarquer encore icy une simplicité, une modestie & une propreté de ces temps-là, toutes ces robes sont sans or & peuvent toutes estre lavées.

Page 478. *La Reyne estoit assise prés de son feu au milieu de ses femmes, filant des laines de la plus belle pourpre*] Voicy une Reyne qui dés le point du jour est à filer auprés de son feu au milieu de ses femmes, *De nocte surrexit, & digiti ejus apprehenderant fusum.* Cela est bien aussi éloigné de nos mœurs que d'aller laver des robes. Cependant cette Reyne si laborieuse vivoit au milieu d'un peuple mou & effeminé, qui n'aimoit que les plaisirs. Ces mauvais exemples ne l'avoient pas entraisnée.

Ne voulez-vous pas bien mon pere qu'on me prépare un de vos meilleurs chars] Le Grec dit, ἀπήνην ὑψηλὴν εὔκυκλον. Le Critique, dont j'ay desja si souvent parlé, & qui veut à toute force trouver du ridicule dans Homere, qu'il n'a jamais entendu, pour se mocquer de tout cet endroit, escrit avec cette finesse d'esprit qui luy estoit naturelle: *Le sixiéme Livre de l'Odyssée où la Princesse Nausicaa, fille du Roy Alcinoüs, va laver la lessive, est délicieux d'un bout à l'autre, &c. Elle prie son pere de luy prester ses mules & son chariot* haut & rond *pour s'en aller à la riviere.* Il n'a pas vû que le ridicule qu'il donne ne vient que de luy, c'est à dire, de cette traduction plate, *son chariot haut & rond,* au lieu des termes nobles & harmonieux dont le Poëte s'est servi. Nausicaa

dit une chose tres sensée ; elle demande un char fort exhaussé, ὑψηλὴν, parce qu'elle a beaucoup de hardes à porter. C'estoit un char à deux estages, comme il l'explique dans la suite. Et εὔκυκλον ne signifie pas *rond*, mais *garni de bonnes roües*, εὔτροχον, comme Didyme l'a expliqué. Voilà comme ces grands Critiques montrent par-tout leur grande science & leur bon sens.

Page 479. *Pour paroistre aux danses*] Car les jeux, les danses & tous les plaisirs, estoient l'unique occupation des Pheaciens, comme nous le verrons dans la suite.

Et vous sçavez que ce soin-là me regarde] C'estoit à la fille aisnée de la maison d'avoir soin de toute cette sorte de menage.

Le Prince qui penetroit les sentiments de son cœur] Le Grec dit, *le Prince qui sçavoit tout*. Peut-estre que Minerve l'avoit averti de ce qu'elle venoit de faire. Ou peut-estre que le seul empressement de Nausicaa luy fit soubçonner ce qu'elle avoit dans l'esprit.

Page 480. *Nausicaa monte sur le char avec ses femmes*] Plusieurs anciens Peintres avoient peint ce sujet. Pausanias dans son 5. liv. qui est le premier des Eliaques, parle d'un tableau où l'on voyoit παρθένυς ἐπὶ

ἡμιόνων,

ἡμιόνων, τὴν μὲν ἔχουσαν ἡνίας, τὴν δὲ ἐπικειμένην κάλυμμα ἐπὶ τῇ κεφαλῇ, Ναυσικᾶ τε νομίζουσιν εἶναι τὴν Ἀλκίνου καὶ τὴν θεράπαιναν, ἐλαυνούσας ἐπὶ τοὺς πλυνούς. *Des Nymphes sur un char traisné par des mulets, dont l'une tient les resnes, & l'autre a la teste couverte d'un voile. On croit que c'est Nausicaa fille d'Alcinoüs, & une de ses femmes, qui vont au lavoir.* ἐπὶ ἡμιόνων ne signifie pas *sur des mulets,* mais *sur un char traisné par des mulets,* comme l'Interprete Latin l'a fort bien vû. Voicy un passage de Pline qui sert à expliquer celuy de Pausanias. Il dit, liv. 35. chap. 10. que Protogene avoit peint dans le temple de Minerve à Athenes *Hemionida, quam quidam Nausicaam vocant.* Ce que Pausanias dit, παρθένους ἐπὶ ἡμιόνων, on voit manifestement que Pline l'explique par *Hemionida,* avec cette difference que Pline en fait un singulier. Ce qui estoit apparemment le terme de l'art. Mais l'un & l'autre doivent estre expliquez par cet endroit d'Homere.

Les porterent à brassées dans l'eau] C'est ainsi à mon avis qu'il faut expliquer ce vers, καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ, car c'est pour φόρεον ἐς μέλαν ὕδωρ, & non pas *& infundebant nigram aquam, & elles portoient l'eau dans les lavoirs,* ce qui me paroist ridicule; ces lavoirs estoient toujours remplis d'eau, comme Homere vient de nous le dire, ἐπηετανοὶ

qu'Hesychius a fort bien expliqué, *ἀδιάλειπτοι, qui ne tarissent jamais.* Au reste Plutarque dans son premier livre des *propos de table,* fait proposer cette question, pourquoy Nausicaa lave ses robes plustost dans la riviere que dans la mer, qui estoit si proche, & dont l'eau estant plus chaude & plus claire que celle de la riviere, paroissoit plus propre à bien laver & bien netoyer. Le Grammairien Theon répond par une solution d'Aristote, qui dit dans ses problesmes que c'est parce que l'eau de la riviere estant plus déliée, plus legere & plus pure que celle de la mer, qui est grossiere, terrestre & salée, penetre plus facilement, & par consequent netoye mieux & emporte mieux la saleté & les taches. Themistocle, philosophe Stoïcien, combat cette raison, en faisant voir au contraire que l'eau de la mer estant plus grossiere & plus terrestre, que l'eau de la riviere, est plus propre à laver, ce qu'il confirme par la pratique ordinaire; car pour communiquer à l'eau de riviere cette vertu déterssive, on met des poudres ou des cendres dans la lessive. Il faut donc chercher quelqu'autre raison, & la veritable raison, qu'il donne, est que l'eau de la mer est onctueuse & grasse, & que ce qui est gras tache plustost qu'il ne netoye. Au lieu que l'eau de riviere estant subtile & penetrante, elle s'insinuë dans les moindres petits pores, les ouvre, les débou-

che, & en fait sortir toute la saleté.

Et se mirent à les laver] Le Grec dit, *& les foulerent.* C'est à dire qu'en ces temps-là on lavoit les hardes en foulant, & non pas en battant comme on fait aujourd'huy.

Page 481. *Elles quittent toutes leur voile, & commencent à joüer toutes ensemble à la paume*] Eustathe croit que c'est le jeu appellé ἐφετίνδα & φεννὶς, où l'on ne cherchoit qu'à se surprendre, car on faisoit semblant de jetter la bale à un des joüeurs, & on la jettoit à un autre, qui ne s'y attendoit pas. Sophocle avoit fait une tragedie sur ce sujet d'Homere, qu'il appelloit Πλυντρίας, & où il representoit Nausicaa jouant à ce jeu. Cette piece réüssit fort. Je voudrois bien que le temps nous l'eust conservée, afin que nous vissions ce que l'art pouvoit tirer d'un tel sujet. Au reste ce jeu de la paume, tel qu'Homere le descrit icy, estoit fort ordinaire mesme aux femmes. Suidas escrit qu'une femme nommée Larisse tomba dans le Penée en joüant à ce jeu-là.

En majesté & en belle taille] Le Grec dit qu'elle avoit au dessus d'elles, κάρη ἠδὲ μέτωπα, c'est à dire les épaules en haut, comme l'Escriture dit de Saül, *ab humero & sursùm eminebat super omnem populum.* 1. Roys 9. 2. Car c'est cette grande taille qui fait la ma-

jesté, & c'est pourquoy les peuples d'Orient la recherchoient sur-tout pour leurs Roys.

Page 482. *En quel pays suis-je venu? ceux qui l'habitent sont-ce des hommes sauvages, cruels & injustes*] C'est la mesme reflexion que fit Abraham quand il arriva à Gerare, *cogitavi mecum dicens forsitan non est timor Domini in loco isto.* Genes. 20. 11. Car dans les lieux où la crainte de Dieu n'est point, là regnent tous les vices, & il ne faut attendre rien de bon de ses habitants, comme Grotius l'a remarqué.

Page 483. *Pour couvrir sa nudité sous les feüilles*] C'est ainsi que nos premiers parens aprés que leurs yeux furent ouverts, se couvrirent de feüilles pour cacher leur nudité, *& aperti sunt oculi amborum, cumque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficus, & fecerunt sibi perizomata.* Genes. 3. 7. C'est une remarque de Grotius, qui adjoute que cette honte fut le premier effet du péché, & qu'Aristote mesme a reconnu que ce n'est pas la passion de l'homme de bien, de l'innocent, mais de celuy qui se sent coupable. Οὐδὲ γὰρ ἐπιεικοῦς ἐστιν ἡ αἰσχύνη, εἴπερ γίγνεται ἐπὶ τοῖς φαύλοις. *La honte,* dit-il, *n'est pas de l'homme de bien, puisqu'elle survient aprés de mauvaises actions.* Liv. 4. des Morales à Nicom. chap. 9.

Il sort de son fort comme un lion qui se confiant en sa force] On veut qu'Homere tire cette comparaison, non de la disposition où estoit Ulysse, ou de l'action qu'il faisoit en se montrant, mais de l'impression qu'il fit sur ces jeunes personnes, qui en le voyant, furent épouvantées comme si elles avoient vû un lion. Mais je ne suis pas tout à fait de cet avis, & je croy qu'Homere peut aussi avoir égard à la disposition où Ulysse se trouvoit; il entend de loin le bruit de plusieurs personnes, il ne sçait s'il n'y a pas des hommes avec ces femmes dont la voix l'a frappé, & si ce sont des gens feroces ou des gens pieux; il est nud & sans armes; en cet estat il a besoin de s'armer de résolution. Ainsi de ce costé-là il peut fort bien estre comparé à un lion que la necessité presse de s'exposer à tout pour se rassasier, & la comparaison est fort naturelle & fort juste. Cependant pour la rendre ridicule, voicy comme l'Auteur du Parallele a jugé à propos de la rendre: *Ulysse s'en vint tout nud à elles, comme un lion de montagne, qui se fiant sur ses forces, s'approche des bœufs & des cerfs sauvages.* Avec un si heureux talent de rendre plattement & grossierement les choses, qu'est-ce qu'on ne pourra pas flestrir!

Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes Nymphes] Le Peintre Polygnotus avoit peint ce sujet dans une des chambres de la citadele

d'Athenes. Pausanias dans ses Attiques, ἔγραψε δὲ καὶ πρὸς τῷ ποταμῷ ταῖς ὁμοῦ Ναυσικάᾳ πλυνούσαις ἐφιστάμενον ὀδυσσέα, &c. Ce que l'Interprete Latin a fort mal traduit. *Addidit Ulyssem Nausicaæ & lavantibus cum ea vestem puellis assistentem.* Le mot ἐφιστάμενον ne signifie pas icy *assistant*, mais *s'approchant, abordant.*

Page 484. *La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'estonner, car la Déesse Minerve bannit de son ame la frayeur*] Comme une certaine timidité sied bien aux femmes, qui ne doivent pas estre trop hardies, & qu'il pourroit y avoir quelque chose contre la bienséance dans cette audace de Nausicaa, qui ne s'enfuit pas avec ses femmes en voyant approcher un homme nud, Homere a soin d'avertir que la Déesse Minerve bannit de son cœur la crainte. C'est pour dire que ce fut par une reflexion pleine de sagesse qu'elle demeura.

Page 485. *Choisissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit*] Je ne croy pas qu'il y ait nulle part un discours de suppliant plus rempli d'insinuation, de douceur & de force que ce discours d'Ulysse.

Vous avez sa beauté, sa majesté, ses charmes] Il parle ainsi, soit qu'il eust vû Diane elle-mesme chassant dans les forests, comme

la Fable le suppose, soit qu'il n'en eust vû que des portraits & des statuës.

Quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours] Dans le texte il y a un desordre d'expression qui marque bien le trouble que la vûë d'une si belle Princesse a jetté dans l'ame d'Ulysse. Aprés avoir dit σφίσι θυμὸς ἰαίνεται, il dit λευσσόντων, au lieu de λεύσσουσι que demandoit la construction. Mais, comme dit fort bien Eustathe, un homme dans la passion n'est pas toujours maistre de construire ses phrases. Et ce qui marque son trouble marque aussi son respect.

De voir tous les jours une jeune personne si admirable] L'expression Grecque est remarquable. Il y a mot à mot, *de voir une telle plante d'olivier.* Cette idée estoit familiere aux Orientaux. C'est ainsi que David a dit: *Filii tui sicut novellæ olivarum.* Psal. 127. 3. Il n'y a rien de plus poli ni de plus flateur que tout ce qu'Ulysse dit icy à cette Princesse. Mais l'Auteur du Parallele a jugé encore à propos de le gaster, en le rendant de cette maniere: *Ulysse luy dit en l'abordant qu'il croit qu'estant si belle & si grande, son pere, sa venerable mere & ses bienheureux freres sont bien aises quand ils la voyent danser.* Il n'y a rien de plus divertissant que de voir comment ces beaux Critiques modernes dé-

figurent ce qu'il y a de plus beau & de plus sensé.

Qui aprés vous avoir comblée de presents, préferé à tous ses rivaux] Le Grec dit cela en deux mots, ἐέδνοισι βρίσας. Et Eustathe l'a fort bien expliqué : *Ce mot βρίσας, dit-il, signifie* aprés avoir vaincu par ses presents tous ses rivaux, *ce qui marque combien cette Nymphe estoit recherchée, & c'est une metaphore empruntée des balances dont on fait pancher un des bassins par un plus grand poids qui l'emporte sur un moindre.* M. Dacier m'a avertie que ce passage servoit à en corriger un d'Hesychius qui n'est pas intelligible. Βρίσαι, dit-il, βαρῦναι, ὁρμῆσαι, καὶ νύμφαι. Ce dernier mot νύμφαι est manifestement corrompu, il faut lire βρίσας, βαρύνας, ὁρμήσας καὶ νικήσας. Ce mot βρίσας veut dire *ayant appesanti, s'estant jetté impetueusement & ayant vaincu.* Ce νικήσας prouve qu'Hesychius a fait allusion au passage d'Homere.

Page 489. *Je croy voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Delos prés de l'autel d'Apollon*] Ulysse a desja comparé la Princesse à une plante, τοιόνδε θάλος. Cette expression luy rappelle l'idée de ce beau palmier qui estoit à Delos. Car la Fable dit qu'à Delos, dans le lieu où Latone devoit accoucher d'Apollon, la terre produisit tout à coup un grand Palmier contre lequel Latone s'ap-

puya. Callimaque dans l'hymme à Delos,

Λύσατο δὴ ζώνην, ἀπὸ δ' ἐκλίθη ἔμπαλιν
ὤμοις,
Φοίνικος ποτὶ πρέμνον.

Latone délia ſa ceinture & s'appuya des eſpaules contre le pied d'un palmier. Aprés ſes couches on éleva à ce Dieu auprés de ce palmier un autel, qui par conſequent eſtoit à découvert, comme nous en voyons beaucoup d'autres dans l'Hiſtoire ſainte & dans l'Hiſtoire prophane. Ce palmier eſtoit tres celebre, comme eſtant né pour ſervir à la naiſſance d'Apollon. C'eſt pourquoy la Religion l'avoit conſacré, & les peuples, toujours ſuperſtitieux, le regardoient comme immortel encore du temps de Ciceron, qui dit dans ſon 1. liv. des Loix: *Aut quod Homericus Ulyſſes Deli ſe proceram & teneram palmam vidiſſe dixit, hodie monſtrant eandem.* Et du temps de Pline, qui eſcrit, liv. 14. chap. 44. *Nec non palma Deli ab ejuſdem Dei ætate conſpicitur.*

Page 487. *Car le plus grand preſent que les Dieux puiſſent faire à un mary & à une femme, c'eſt l'union*] C'eſt une verité qui n'eſt pas difficile à croire quelque rare que ſoit cette union. Parmi les trois choſes qui ſont agreables à l'Eſprit ſaint, l'Auteur de l'Eccleſiaſtique met, *Vir & mulier bene ſibi conſentientes*, Eccl. 25. 2. Et, *amicus & ſodalis in*

tempore convenientes, & super utrosque mulier cum viro. 40. 23. C'est dans cette vûë que Salomon a dit : *tecta jugiter perstillantia litigiosa mulier.* Proverb. 19. 13. Et, *melius est habitare in terra deserta, quam cum muliere rixosa & irancunda.* 21. 19. Il y a encore plusieurs passages semblables, & ce qui me fasche, c'est que les femmes sont toujours mises comme la source de la mauvaise humeur, & par consequent de la desunion & du malheur des familles. Les hommes n'y pourroient-ils pas avoir aussi leur part !

Page 488. *Jupiter distribuë les biens aux bons & aux méchants*] Ce passage d'Homere a paru difficile à quelques anciens Critiques. Il me paroist pourtant fort aisé. On peut voir Eustathe pag. 1560. sur ce qu'Ulysse vient de dire qu'il est un homme accablé de douleur & de tristesse, & l'objet de la haine des Dieux, Nausicaa luy fait cette réponse qui renferme une grande verité, & qui est d'une grande politesse pour Ulysse. Elle luy dit que les Dieux distribuent les biens comme il leur plaist aux bons & aux méchants ; pour luy faire entendre qu'il ne faut pas juger d'un homme par la fortune que les Dieux luy envoyent, puisqu'on voit souvent les méchants heureux & les bons persecutez ; & qu'ainsi on se tromperoit tres souvent, si l'on pensoit qu'un

homme malheureux fust un méchant homme, car au contraire le malheur est le plus souvent la marque d'un homme de bien, surtout quand il supporte son malheur constamment, avec douceur & patience.

Qu'un estranger qui vient de si loin] Le mot πλαπίρος signifie proprement un homme qui vient d'une terre éloignée τηλόθεν ἐξ Ἀπίης γαίης ἀφιγμένος, comme Ulysse le dira bientost luy-mesme. De-là ce mot a esté pris dans les suites pour un homme malheureux, qui a éprouvé bien des miseres.

Qui regne sur ces peuples] Le Grec dit, *de qui dépend toute la puissance & toute la force des Pheaciens.* L'expression est remarquable. Il paroist par la suite que le gouvernement des Pheaciens estoit meslé de Royauté, d'Aristocratie & de Democratie.

Page 489. *Que tout homme qui seroit assez hardi pour aborder à l'isle de Pheaciens & pour y porter la guerre, ne seroit pas longtemps en vie*] Elle ne veut pas loüer par-là le courage, la force & la valeur de ces peuples, car on a desja vû qu'ils n'estoient point belliqueux, & qu'ils ne connoissoient pas les armes. Mais elle veut faire valoir la protection des Dieux pour eux, protection plus seure que toutes les forces. Et c'est cela

mesme qui avoit fait donner le nom à cette isle ; car, comme le sçavant Bochart l'a remarqué, les Pheniciens luy donnerent le nom de *Corcyra* du mot Arabe *Carcura*, qui signifie une terre où on vit tranquillement & en asseurance. Dans l'Escriture sainte il est dit, *Zebee & Salmana erant in carcor.* Ce que saint Jerosme a traduit, *Zebee & Salmana requiescebant.* Jud. 8. 10. Cela fonde admirablement ce que Nausicaa dit icy, & fait voir la profonde connoissance qu'Homere avoit de toutes les Antiquitez qui regardoient les lieux dont il parle.

Et nous habitons au bout de la mer, separez de tout commerce] Cela est faux, puisqu'ils sont tres voisins de l'Epire, mais Nausicaa dépaïse icy son isle, pour la rendre plus considerable, & pour mieux fonder ce qu'elle dit de son bonheur.

Car tous les estrangers & tous les pauvres viennent de Jupiter] Les Payens dans tous les temps ont senti cette verité, que les estrangers & les pauvres viennent de Dieu, qui les adresse aux hommes pour exercer leur charité. Il semble qu'ils eussent vû dans les Livres de Moïse le soin que Dieu en prend, & les ordres qu'il donne en leur faveur en les joignant, *pauperibus & peregrinis carpenda dimittes.* Levit. 14. 10.

nec remanentes spicas colligetis, sed pauperibus & peregrinis dimittetis. cap. 23. 22.

Le peu qu'on leur donne, leur fait beaucoup de bien, & ils en ont de la reconnoissance] C'est le sens de ces mots, δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε, mots pleins de sens. Pour exciter à exercer cette sorte de charité, Nausicaa dit qu'il faut peu de chose aux pauvres & aux estrangers pour les tirer de leur misere; qu'on leur donne beaucoup en leur donnant peu, & que la reconnoissance qu'ils en ont vaut mieux que le bien qu'on leur fait.

Page 490. *Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, netoye l'écume qui estoit restée sur son corps*] Je ne sçaurois mieux faire icy que de rapporter la remarque de Plutarque, qui à la fin de la dix-neufviéme Question de son 1. liv. des *propos de table,* fait dire à Themistocle, Philosophe Stoïcien, qu'Homere a parfaitement connu & proprement exprimé ce qui se fait quand ceux qui sortent de la mer se tiennent au soleil, la chaleur dissipe d'abord la partie la plus subtile & la plus legere de l'humidité, & ce qu'il y a de plus terrestre demeure & s'attache à la peau comme une croute, jusqu'à ce qu'on l'ait lavée dans de l'eau douce & propre à boire.

Page 491. *Alors la fille du grand Jupi-*

ter, la ſage Minerve, le fait paroiſtre d'une taille plus grande & plus majeſtueuſe, &c.] Homere a desja dit ſouvent que les Dieux relevent, quand il leur plaiſt, la bonne mine des hommes, qu'ils augmentent leur beauté & les font paroiſtre tres differents de ce qu'ils eſtoient; cela eſt conforme à ce que nous voyons dans l'Eſcriture ſainte. Nous liſons dans l'hiſtoire de Judith, qu'aprés qu'elle ſe fut baignée & parfumée d'eſſences, &c. Dieu luy donna encore un eſclat de beauté qui la fit paroiſtre beaucoup plus belle qu'elle n'eſtoit auparavant : *Cui etiam Dominus contulit ſplendorem, quoniam omnis compoſitio non ex libidine, ſed ex virtute pendebat, & ideò Dominus hanc in illam pulcritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.* Judith. 10. 4. Ce ſentiment d'Homere a donc ſon fondement dans la verité, mais cela n'empeſche pas qu'on n'explique ſimplement ce miracle, en diſant qu'il ennoblit par les fictions de la Poëſie une choſe tres ordinaire : la miſere d'Ulyſſe & tout ce qu'il avoit ſouffert avoient effacé ſa bonne mine & changé ſes traits; il ſe baigne, il ſe netoye, il ſe parfume & met de beaux habits, le voilà tout changé, il revient à ſon naturel & il paroiſt un autre homme; il n'y a rien là que de tres ordinaire, car la belle plume fait le bel oyſeau. Mais ce qui eſt ordinaire, la Poëſie le releve par une

belle fiction, en attribuant ce changement à un miracle qui devient tres vraysemblable par la connoissance qu'on a du pouvoir de la Divinité.

Qui semblables à la fleur d'hyacinthe] C'est à dire d'un noir ardent, comme l'hyacinthe des Grecs, qui est le *vaccinium* des Latins, & nostre glayeul, dont la couleur est d'un pourpre enfumé, c'est pourquoy Theocrite l'appelle *noir :*

Καὶ τὸ ἴον μέλαν ἐστὶ καὶ ἁ γραπτὰ ὑάκινθος,

que Virgile a traduit,

Et nigræ violæ sunt & vaccinia nigra.

Cette couleur de cheveux estoit la plus estimée. Anacreon aprés avoir dit au Peintre qui peignoit sa maistresse, *fais-luy les cheveux déliez & noirs*, fait entendre ensuite de quel noir il les veut, en les appellant *subpurpureos. ὑποπορφύραισι χαίταις.* Od. 28.

A qui Vulcain & Minerve ont montré tous les secrets de son art] Pourquoy Vulcain & Minerve? l'un des deux ne suffit-il pas? Vulcain c'est pour la main & Minerve pour l'esprit, c'est à dire, pour l'imagination & le dessein.

Asseurément ce n'est point contre l'ordre de tous les Dieux] Ulysse a fait entendre à Nausicaa qu'il estoit l'objet de la haine des Dieux qui ne cessent de le persecuter. Nau-

ſicaa conjecture au contraire que tous les Dieux ne le perſecutent point & qu'il y en a qui luy ſont favorables, puiſqu'il eſt abordé à l'iſle des Pheaciens, dont le bonheur égale celuy des Dieux meſmes, & que les Dieux ont produit ſur luy un ſi grand changement; s'ils avoient voulu le perdre ils l'auroient éloigné d'une iſle où il n'y a point de malheureux, & ils n'auroient pas operé ſur luy un ſi grand miracle. Voilà la premiere idée qui vient dans l'eſprit de la Princeſſe, qui desja prévenuë favorablement pour Ulyſſe ſe fait un plaiſir de penſer qu'il a auſſi des Dieux pour luy. Mais il y a icy une bienſéance qu'il faut remarquer ſur-tout, c'eſt que Nauſicaa dit tout cecy à ſes femmes ſans eſtre entenduë d'Ulyſſe, qu'Homere a fait retirer exprés pour donner le temps à cette Princeſſe d'expliquer ſes ſentiments, qu'elle n'auroit pû faire paroiſtre en ſa preſence.

Page 492. *Pluſt à Jupiter que le mary qu'il me deſtine fuſt comme luy*] Ce diſcours de Nauſicaa n'eſt pas un diſcours dicté par une paſſion violente qu'elle ait conceuë tout d'un coup pour cet eſtranger, dont la beauté l'a ſéduite, ce feroit une foibleſſe dont une Princeſſe auſſi vertueuſe n'eſtoit pas capable. Mais elle parle comme une perſonne qui rappellant le ſonge qu'elle a eu le matin, & charmée d'ailleurs des ſages diſcours qu'elle a

entendus, voudroit que cet eſtranger fuſt celuy que le ſonge luy auroit déſigné pour mary. Et il n'y a rien là que de loüable, ſurtout avec les ménagements qui y ſont obſervez.

Page 493. *Et qui à chacun de ſes deux bouts a un port dont l'entrée eſt eſtroite & difficile, ce qui en fait la ſeureté*] Toute cette deſcription eſtoit fort difficile, & perſonne n'avoit taſché de l'expliquer; heureuſement un Scholiaſte de Dionyſius Periegetes m'a ſervi à l'eſclaircir. Δύο λιμένας ἔχει ἡ Φαιακὶς, τὸν μὲν Ἀλκινόου, τὸν δὲ Ὕλλου. διὸ φησὶ Καλλίμαχος, Ἀμφίδυμος φαίαξ. *L'iſle des Pheaciens a deux ports, l'un appellé le port d'Alcinoüs, & l'autre le port de Hyllus, c'eſt pourquoy Callimaque l'a appellée la Pheacie au double port.* Et Apollonius l'appelle par la meſme raiſon ἀμφιλαφὴς, *où l'on aborde de deux coſtez.*

Page 494. *Qui ſont tout leur plaiſir*] J'ay taſché de rendre la force du mot ἦσιν ἀγαλλόμενοι. Homere fait de ces vaiſſeaux les ἀγάλματα, comme les poupées des Pheaciens.

Il y a beaucoup d'inſolens & de mediſants parmi ce peuple] Comme cela eſt ordinaire dans toutes les villes où regnent les jeux & les plaiſirs; car ſi l'on y prend garde, ce ſont ces vains amuſements qui produiſent la mediſance & qui la nourriſſent. Il eſt aiſé d'en voir la raiſon.

Qui est cet estranger si beau, si bien fait, qui suit Nausicaa] L'adresse d'Homere est admirable ; toutes les douceurs & toutes les politesses que la Princesse n'auroit osé dire à Ulysse en parlant de son chef, car la passion y auroit esté trop marquée, il trouve moyen de les luy faire dire, en faisant parler les Pheaciens : Καὶ οὕτως, dit fort bien Eustathe, ὃν ἔρωτα εἶχεν εἰς νοῦν, ἀνεκάλυψε κατὰ θαυμασίαν μέθοδον, ὡς ἄλλου τινὸς δῆθεν τοιαῦτα ἐροῦντος, ἄλλως γὰρ ἀνέκφορος ἦν. *Et ainsi la passion qui s'estoit desja emparée de son cœur, elle la découvre par cette methode admirable, en rapportant simplement ce que les autres diroient, car autrement elle n'auroit pû la découvrir.*

Où l'a-t-elle trouvé ?] Elle luy marque par cette expression que les Pheaciens le regarderoient comme un précieux tresor qu'elle auroit trouvé par la faveur des Dieux. Cela est assez flateur. Mais ce qui suit l'est encore davantage.

Page 495. *Est-ce quelqu'un des Dieux*] Ulysse a comparé la Princesse à Diane, & elle luy rend icy cette loüange avec usure, en le faisant prendre pour un des Dieux, non par un seul homme, mais par plusieurs. Toutes les beautez de ce discours de la Princesse n'ont pas touché le Critique moderne dont j'ay desja tant parlé. Voicy comme il rend tout cet endroit : *Nausicaa dit à Ulysse, en*

l'entretenant dans le chemin, que ceux qui la verront accompagnée d'un homme si bien fait, croiront qu'elle l'a choisi pour son espoux, mais qu'un tel jugement l'offenseroit, parce qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec un homme avant que de l'avoir espousé. La seconde Remarque aprés celle-cy fera mieux sentir la grossiereté de cette traduction.

Qui à sa priere soit descendu du ciel] Nausicaa fait entendre icy que les Pheaciens la regardoient comme une personne superbe qui les dédaignoit & à qui il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour mary. Et si elle se sert admirablement de ces discours publics pour loüer Ulysse, elle ne s'en sert pas moins bien pour se loüer elle-mesme, car il y a icy un éloge bien adroit.

Et qui sans la permission de son pere & de sa mere paroistroit avec un homme avant que d'estre mariée] En Grece les filles estoient fort retirées, & elles n'avoient la permission de voir des hommes que tres rarement & dans des occasions extraordinaires, & toujours en presence du pere & de la mere, à moins qu'ils ne les confiassent à des personnes dont on connoissoit la vertu. Mais quand elles estoient mariées, elles avoient plus de liberté, & elles voyoient des hommes comme Helene & Andromaque dans l'Iliade, & comme nous avons desja vû Penelope se

montrer aux Pourſuivants. Voilà le ſens de ces paroles de Nauſicaa. Paroles pleines de pudeur & de modeſtie. Cependant c'eſt de ces paroles que l'Auteur du Parallele a tiré un ſens tres effronté. Il a eſté aſſez imprudent pour traiter Homere de groſſier, & pour l'accuſer d'avoir fait dire par Nauſicaa à Ulyſſe, *Qu'elle n'approuvoit pas qu'une fille ſans la permiſſion de ſes parents couchaſt avec un homme avant que de l'avoir eſpouſé.* Voilà la plus inſigne bevuë qui ait jamais eſté faite, & qui marque la plus parfaite ignorance. M. Deſpreaux l'a fort bien relevée dans ſes Reflexions ſur Longin, Reflex. 3. & fait voir les impertinences & les abſurditez qu'elle entraiſne. En cet endroit, ἀνδράσι μισγέσθαι, *eſtre meſlée avec les hommes*, ſignifie *paroiſtre avec eux, les voir, les frequenter.* Et jamais il n'eſt dans l'autre ſens que lorſqu'il y eſt déterminé par la ſuite naturelle du diſcours, ou par quelqu'autre mot qui y eſt joint. Μίσγεται, ὁ ἐστι σύνεστι, *eſt meſlée, c'eſt à dire, eſt avec luy*, dit Euſtathe: Et il adjoute, *ſans la permiſſion des parents. Car avec cette permiſſion les filles pourront en leur preſence ſe meſler avec les hommes, c'eſt à dire, paroiſtre avec eux, eſtre en leur compagnie.* Καὶ ἄλλως δὲ μιχθήσονται, ὅ ἐστι παρέσονται καὶ παρθένοι ἀνδράσιν ἐνωπίον γονέων. Mais quand perſonne ne l'auroit expliqué, la ſageſſe d'Homere, & la vertu & l'honneſteté que Nauſicaa a fait

paroiſtre dans tout ce qu'elle a dit & fait, devoient empeſcher un Critique, quelque ignorant qu'il fuſt, de tomber dans une ſi eſtrange bevuë.

Afin que vous puiſſiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui eſt neceſſaire pour voſtre départ] La paſſion que Nauſicaa a commencé à ſentir pour Ulyſſe, & les ſouhaits qu'elle a formez, que ce ſoit luy que les Dieux luy ont deſtiné pour mary, n'empeſchent pas qu'elle ne luy donne tous les avis neceſſaires pour obtenir ce qu'il faut pour ſon départ. Voilà tout ce que peut la ſageſſe.

Page 496. *Car dans toute la ville il n'y a point de Palais comme celuy du heros Alcinoüs*] Elle inſinuë par-là qu'il y avoit dans la ville pluſieurs autres Palais. Il y avoit en effet pluſieurs Princes, qui devoient eſtre bien logez.

Vous la trouverez auprés de ſon foyer, qui à la clarté de ſes braſiers] Voilà encore la Reyne à ſon travail avec ſes femmes comme elle y a eſté dés le matin. Et elle travaille à la *lueur du feu,* car c'eſt ce que porte la lettre du texte. Mais on ſe tromperoit ſi on prenoit cecy pour une marque d'économie; quand Homere dit que la Reyne travailloit à la lueur du feu, il veut dire que c'eſtoit à la clarté du bois qui bruſloit ſur les braziers & qui tenoit lieu de flambeaux.

Page 497. *Mon pere est dans la mesme chambre, & vous le trouverez assis à table comme un Dieu*] Le Grec dit: *Le throne de mon pere est dans cette mesme chambre, esclairée par le feu de ces braziers.* Car au lieu d'*αὐτῇ*, il y a dans quelques exemplaires *αὐγῇ, à la clarté, à la lueur.* Ce qui suit, *& il est assis à table où il fait grand chere comme un Dieu.* Homere le fait dire par Nausicaa, pour faire entendre que les Pheaciens faisoient consister la felicité dans le plaisir de la table, & qu'ils jugeoient les Dieux heureux parce qu'ils les imaginoient passant les jours dans des festins continuels. Le Critique moderne a si peu compris le sens & la raison de ces paroles, qu'il les rend tres ridiculement. *Auprés d'elle,* dit-il, *est la chaise de mon pere où il s'assied comme un Dieu quand il se met à boire.* Cela n'est-il pas d'un grand goust!

Mais allez embrasser les genoux de ma mere] Nausicaa veut marquer à Ulysse l'estime & la consideration qu'Alcinoüs avoit pour la Reyne sa femme, & luy faire entendre par-là que l'union, qu'il a tant vantée, regnoit entre eux.

Page 498. *Et adressa cette priere à la fille du grand Jupiter*] A chaque nouvelle action une nouvelle priere. Voilà le precepte qu'Homere veut nous donner par cet exemple de la pieté d'Ulysse.

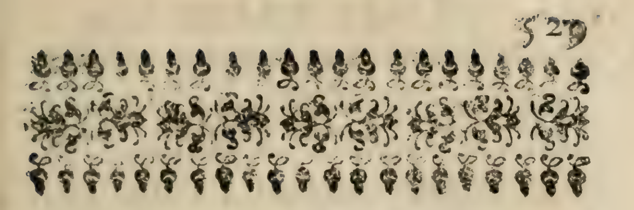
Car elle craignoit son oncle Neptune, qui estoit toujours irrité] Neptune venoit de marquer encore ce courroux implacable par la tempeste qu'il venoit d'exciter, c'est ce qui oblige Minerve à garder ces mesures.



Argument du Livre VII.

NAuſicaa arrive dans la ville ſur le ſoir. Ulyſſe la ſuit de prés, entre dans le Palais ſans eſtre apperceu, & va ſe jetter aux pieds d'Areté femme du Roy Alcinoüs. Aprés le ſouper, la Reyne demande à Ulyſſe d'où il avoit les habits qu'il portoit, car elle les reconnut. Sur cela Ulyſſe luy raconte tout ce qui luy eſt arrivé dans ſon voyage, depuis ſon départ de l'iſle d'Ogygie juſqu'à ſon arrivée chez les Pheaciens.

L'ODYSSE'E



L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE VII.

TELLE fut la priere qu'Ulysse, exercé par tant de travaux, adressa à Minerve. Cependant Nausicaa arrive au Palais de son pere. Elle n'est pas plustost entrée dans la cour, que ses freres, semblables aux Dieux, viennent au devant d'elle, détellent ses mulets & portent dans le Palais les paquets qui estoient dans le char. La Princesse va dans son appartement ; Eurymeduse, qui l'avoit élevée & qui avoit alors soin de sa chambre, luy alluma du

feu. C'eſtoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire ſur leurs vaiſſeaux, & qu'ils choiſirent pour en faire preſent à Alcinoüs, parce qu'il eſtoit leur Roy, & qu'ils l'eſcoutoient comme un Dieu. Eurymeduſe luy alluma donc du feu & prépara ſon ſouper.

Alors Ulyſſe jugea qu'il eſtoit temps de partir pour arriver à la ville. La Déeſſe Minerve, qui l'accompagnoit de ſa protection, l'environna d'un nuage & le rendit inviſible, de peur que quelqu'un des ſuperbes Pheaciens le rencontrant ne luy diſt quelque parole de raillerie, & ne luy demandaſt qui il eſtoit & ce qu'il venoit faire. Comme il eſtoit donc preſt d'entrer, la Deeſſe alla à ſa rencontre ſous la figure d'une jeune fille qui portoit une cruche. Ulyſſe la voyant, luy dit : Ma fille, voudriez-
» vous bien me mener au Palais d'Al-
» cinoüs Roy de cette iſle, je ſuis un

estranger qui viens d'une contrée « fort éloignée, & je ne connois au- « cun des habitants de ce pays. «

La Déesse luy répondit, Estran- « ger, je vous montreray avec plai- « sir le Palais que vous demandez, « car il est prés de celuy de mon pere. « Vous n'avez qu'à marcher dans « un profond silence, je vous con- « duiray moy-mesme; souvenez- « vous seulement de ne regarder & « de n'interroger aucun de ceux « que vous rencontrerez; ces habi- « tants ne reçoivent pas volontiers « les estrangers, ils ne les voyent pas « de bon œil, & ne leur rendent « pas tous les soins qu'ils meritent; « ce sont des hommes nez pour la « marine, & qui se confiant en la « bonté de leurs vaisseaux, font des « voyages de long cours, car Nep- « tune les a fait comme maistres de « la mer. Leurs vaisseaux volent plus « viste qu'un oyseau, ou que la pen- « sée mesme. «

En finissant ces mots elle marche la premiere, & Ulysse la suit; aucun des Pheaciens ne l'apperceut comme il traversoit la ville au milieu d'eux, car la Déesse Minerve l'avoit environné d'un espais nuage, qui les empeschoit de le voir. Ulysse en marchant ne pouvoit se lasser d'admirer les ports, la beauté des navires dont ils estoient remplis, la magnificence des places publiques, la hauteur des murailles, & les remparts palissadez, autant de merveilles dont il estoit surpris.

Quand ils furent arrivez tous deux devant le Palais du Roy, la
» Déesse dit à Ulysse, Estranger,
» voilà le Palais que vous demandez.
» Vous allez trouver le Roy à table
» avec les Princes. Entrez hardiment
» & ne temoignez aucune crainte,
» car un homme hardi, quoy-qu'es-
» tranger, réüssit mieux qu'un autre
» dans tout ce qu'il entreprend. Les

affaires demandent du courage. «
Vous adresserez d'abord vos prie- «
res à la Reyne, elle se nomme «
Areté, & elle est de la mesme mai- «
son que le Roy son mary. Car il «
faut que vous sçachiez que le Dieu «
Neptune eut de Peribée un fils «
nommé Nausithoüs ; Peribée estoit «
la plus belle des femmes de son «
temps, & fille du brave Euryme- «
don qui regnoit sur les superbes «
Geants. Cet Eurymedon fit perir «
tous ses sujets dans les guerres qu'il «
entreprit, & perit aussi avec eux. «
Aprés sa mort, Neptune devenu «
amoureux de sa fille, eut d'elle ce «
Nausithoüs, qui estoit un homme «
d'un courage heroïque, & qui re- «
gna sur les Pheaciens. Nausithoüs «
eut deux fils, Rhexenor & Alci- «
noüs. Rhexenor peu de temps aprés «
son mariage fut tué par les fleches «
d'Apollon, & ne laissa qu'une fille, «
qui est cette Areté. Alcinoüs l'a «
espousée, & jamais femme n'a esté «

» plus estimée ni plus honorée de
» son mary qu'Areté l'est d'Alcinoüs.
» Ses fils ont aussi pour elle tout le
» respect & toute la soumission qu'ils
» luy doivent, & elle est adorée de
» ses peuples, qui la regardent com-
» me leur Déesse tutelaire, & qui ne
» la voyent jamais passer dans les ruës
» sans la combler de benedictions.
» Aussi est-ce une femme d'une pru-
» dence consommée & d'une rare
» vertu. Tous les differents qui s'éle-
» vent entre ses sujets, elle les termine
» par sa sagesse. Si vous pouvez at-
» tirer sa bienveillance & gagner son
» estime, comptez que bientost vous
» aurez tous les secours necessaires
» pour vous en retourner dans vostre
» patrie, & revoir vos amis & vostre
» Palais.

Aprés avoir ainsi parlé, la Déesse disparut, quitta l'aimable Scherie, & prenant son vol vers les plaines de Marathon, elle se rendit à Athenes & entra dans la celebre cité

d'Erecthée. Dans le mesme temps Ulysse entre dans le Palais d'Alcinoüs. En entrant il s'arreste, l'esprit agité de differentes pensées ; car tout le Palais brilloit d'une lumiere aussi esclatante que celle de la lune, ou mesme que celle du soleil. Toutes les murailles estoient d'airain massif. Une corniche d'un bleu celeste regnoit tout autour. Les portes estoient d'or, les chambransles d'argent sur un parquet d'airain, le dessus des portes de mesme & les anneaux, d'or. Aux deux costez des portes on voyoit des chiens d'une grandeur extraordinaire, les uns d'or, les autres d'argent ; Vulcain les avoit faits par les secrets merveilleux de son art, afin qu'ils gardassent l'entrée du Palais d'Alcinoüs. Ils estoient immortels & toujours jeunes, la vieillesse n'ayant point de pouvoir sur eux. Des deux costez de la sale les murs estoient bordez de beaux sieges tout d'une seule

piece, & couverts de beaux tapis d'une finesse merveilleuse, ouvrage des femmes du pays. Les principaux des Pheaciens assis sur ces sieges celebroient un grand festin, car ce n'estoit tous les jours que nouvelles festes. Sur des piedestaux magnifiques estoient de jeunes garçons tout d'or, tenant des torches allumées pour esclairer la sale du festin. Il y avoit dans ce Palais cinquante belles esclaves, dont les unes servoient à moudre les dons de la blonde Cerés, les autres filoient ou travailloient sur le mestier & faisoient des estoffes précieuses. Elles estoient toutes assises de suite, & on voyoit en mesme temps remuer toutes leurs mains comme les branches des plus hauts peupliers quand elles sont agitées par les vents. Les estoffes qu'elles travailloient estoient d'une finesse & d'un esclat qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer, l'huile mesme au-

roit coulé dessus sans y laisser de tasche. Car autant que les Pheaciens sont au dessus des autres hommes pour gouverner les vaisseaux au milieu de la vaste mer, autant leurs femmes surpassent toutes les autres en adresse pour faire les plus beaux ouvrages, la Déesse Minerve leur ayant donné le bon esprit pour imaginer les plus beaux desseins, & toute l'habileté necessaire pour les bien executer.

De la cour on entre dans un grand jardin de quatre arpents enfermé d'une haye vive. Dans ce jardin il y a un verger planté d'arbres fruitiers en plein vent, toujours chargez de fruits ; on y voit des poiriers, des grenadiers, des orangers, dont le fruit est le charme des yeux, des figuiers d'une rare espece, & des oliviers toujours verds. Jamais ces arbres ne sont sans fruit ni l'hyver ni l'esté. Un doux zephyre entretient toujours

leur vigueur & leur ſeve, & pendant que les premiers fruits meuriſſent, il en produit toujours de nouveaux. La poire preſte à cüeillir en fait voir une qui naiſt ; la grenade & l'orange desja meures en monſtrent de nouvelles qui vont meurir ; l'olive eſt pouſſée par une autre olive, & la figue ridée fait place à une autre qui la ſuit.

D'un autre coſté il y a une vigne qui porte des raiſins en toute ſaiſon. Pendant que les uns ſechent au ſoleil dans un lieu découvert, on coupe les autres & on foule dans le preſſoir ceux que le ſoleil a desja préparez ; car les ſeps chargez de grappes toutes noires qui ſont preſtes à couper, en laiſſent voir d'autres toutes vertes, qui ſont preſtes à tourner & à meurir. Au bas du jardin il y a un potager tres bien tenu, qui fournit toutes ſortes d'herbages, & qui par ſes differents carrez, toujours verts &

toujours fertiles, réjoüit toute l'année celuy qui l'entretient. Il y a deux fontaines, dont l'une se partageant en differents canaux, arrose tout le jardin, & l'autre coulant le long des murs de la cour, va former devant le Palais un grand bassin qui sert à la commodité des citoyens. Tels sont les magnifiques presents dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs. Ulysse s'arreste pour les considerer & ne peut se lasser de les admirer.

Aprés les avoir admirez il entre dans la sale, où il trouve les Princes & les chefs des Pheaciens, qui aprés le repas faisoient des libations à Mercure; ce Dieu estoit le dernier à l'honneur duquel ils versoient le vin de leurs coupes quand ils estoient sur le point de s'aller coucher. Ulysse s'avance couvert du nuage dont la Déesse l'avoit environné pour l'empescher d'estre vû; il s'approche d'Areté & d'Al-

cinoüs & embrasse les genoux de la Reyne. Le nuage se dissipe dans ce moment, & les Pheaciens appercevant tout d'un coup cet estranger, demeurent dans le silence, remplis d'estonnement & d'admiration. Ulysse tenant toujours les
» genoux de la Reyne, dit : Areté,
» fille de Rhexenor, qui estoit égal
» aux Dieux, aprés avoir souffert
» des maux infinis, je viens me jetter
» à vos pieds & embrasser vos ge-
» noux, ceux du Roy & ceux de
» tous ces Princes qui sont assis à vos-
» tre table ; veüillent les Dieux faire
» couler leurs jours dans une longue
» prosperité, & leur faire la grace de
» laisser à leurs enfants aprés eux tou-
» tes leurs richesses & les honneurs
» dont le peuple les a revestus. Mais
» donnez-moy les secours necessaires
» pour m'en retourner promptement
» dans ma patrie, car il y a long-
» temps qu'esloigné de ma famille &
» de mes amis, je suis en butte à tous

ses traits de la fortune.

En finissant ces mots il s'assied sur la cendre du foyer. Le Roy & les Princes demeurent encore plus interdits. Enfin, le heros Echeneus, qui estoit le plus âgé des Pheaciens, qui sçavoit le mieux parler, & de qui la prudence estoit augmentée par les exemples des anciens temps dont il estoit instruit, rompit le premier le silence, & dit : Alcinoüs, il « n'est ni séant ni honneste que vous « laissiez cet estranger assis à terre sur « la cendre de vostre foyer. Tous ces « Princes & chefs des Pheaciens n'attendent que vos ordres ; relevez-le « donc & faites l'asseoir sur un de « ces sieges ; ordonnez en mesme « temps aux herauts de verser de nouveau du vin dans les urnes, afin « que nous fassions nos libations au « Dieu qui lance la foudre ; car « c'est luy qui tient sous sa protection les suppliants, & qui les rend « respectables à tous les hommes. Et «

» que la maiſtreſſe de l'office luy ſerve
» une table de ce qu'elle a de plus
» exquis.

Alcinoüs n'eut pas pluſtoſt entendu ces paroles, que prenant Ulyſſe par la main, il le releve & le fait aſſeoir ſur un ſiege magnifique qu'il luy fait ceder par ſon fils Laodamas qui eſtoit aſſis prés de luy, & qu'il aimoit plus que tous ſes autres enfants. Une eſclave bien faite apporte de l'eau dans une aiguiere d'or ſur un baſſin d'argent & donne à laver à Ulyſſe. Elle dreſſe enſuite une table, & la maiſtreſſe de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulyſſe mange & boit. Et le Roy adreſſant la parole à un de ſes herauts,
» Pontonoüs, luy dit-il, meſ-
» lez du vin dans une urne, & ſervez-
» en à tous les convives, afin que nous
» faſſions nos libations au Dieu qui
» lance le tonnerre & qui accompa-
» gne de ſa protection les ſuppliants.

Il dit. Pontonoüs messe du vin dans une urne & en presente à tous les conviez ; aprés qu'on eut bû & que les libations furent faites, Alcinoüs eslevant sa voix, dit : Prin- « ces & chefs des Pheaciens, puisque « le repas est fini vous pouvez vous « retirer dans vos maisons, il est « temps d'aller gouster le repos du « doux sommeil ; demain nous as- « semblerons nos vieillards en plus « grand nombre, nous régalerons « nostre hoste, nous ferons des sacri- « fices à Jupiter, & nous penserons « aux moyens de le renvoyer, afin « que sans peine & sans inquietude, « par nostre secours il retourne prom- « ptement dans sa patrie, quelque es- « loignée qu'elle soit, & qu'il ne luy « arrive rien de fascheux dans son « voyage. Quand il sera chez luy, & « dans la suite des temps, il souffrira « tout ce que la Destinée & les Par- « ques inexorables luy ont préparé « par leurs fuseaux dés le moment de «

» sa naissance. Que si c'est quelqu'un
» des Immortels qui soit descendu
» de l'Olympe pour nous visiter, c'est
» donc pour quelque chose d'extra-
» ordinaire, car jusqu'icy les Dieux
» ne se sont montrez à nous que lors-
» que nous leur avons immolé des
» hecatombes. Alors ils nous ont fait
» l'honneur d'assister à nos sacrifices
» & de se mettre à table avec nous.
» Et quand quelqu'un de nous est
» parti pour quelque voyage, ils
» n'ont pas dédaigné de se rendre
» visibles & de nous accompagner.
» Car je puis dire que nous leur res-
» semblons autant par nostre pieté &
» par nostre justice, que les Cyclopes
» & les Geants se ressemblent par leur
» injustice & par leur impieté.

Ulysse, entendant le Roy parler
» de la sorte, luy répondit : Alcinoüs,
» changez de sentiment, je vous prie;
» je ne ressemble en rien aux Im-
» mortels qui habitent le brillant
» Olympe ; je n'ay ni leur corps, ni

aucunes de leurs proprietez, mais « je ressemble aux mortels, & à un « des plus miserables mortels que « vous puissiez connoistre, car je le « dispute aux plus infortunez. Si je « vous racontois tous les maux que « j'ay eu à souffrir par la volonté des « Dieux, vous verriez que j'ay plus « souffert que tous les malheureux « ensemble. Mais permettez que j'a- « cheve mon repas; malgré l'afflic- « tion qui me consume; il n'y a point « de necessité plus imperieuse que la « faim, elle force le plus affligé à la « satisfaire, elle me fait oublier tous « mes malheurs & toutes mes pertes « pour luy obéïr. Demain dés la « pointe du jour ayez la bonté de me « fournir les moyens de retourner « dans ma chere patrie, tout malheu- « reux que je suis. Aprés tout ce que « j'ay souffert je consents de tout « mon cœur à mourir, pourvû que « j'aye le plaisir de revoir mon Palais « & ma famille. «

Il dit, & tous les Princes loüerent son discours & se préparerent à luy fournir tout ce dont il auroit besoin, car sa demande leur parut juste. Les libations estant donc faites, ils se retirerent tous dans leur maison pour se coucher. Ulysse demeura dans la sale, Areté & Alcinoüs demeurerent prés de luy, & pendant qu'on desservoit & qu'on ostoit les tables, la Reyne reconnoissant le manteau & les habits dont il estoit couvert & qu'elle avoit faits elle-mesme avec ses femmes, prit la parole, & dit : Estranger, permettez-moy de vous demander premierement qui vous estes, d'où vous estes, & qui vous a donné ces habits ! Ne nous avez-vous pas dit qu'errant sur la vaste mer, vous avez esté jetté sur nos costes par la tempeste !

» Grande Reyne, répond le prudent Ulysse, il me seroit difficile de vous raconter en détail tous les

« malheurs dont les Dieux m'ont « accablé, ils ſont en trop grand nom- « bre ; je ſatisferay ſeulement à ce « que vous me faites l'honneur de « me demander. Fort loin d'icy au « milieu de la mer eſt une iſle ap- « pellée Ogygie où habite la fille « d'Atlas, la belle Calypſo, Déeſſe « tres dangereuſe par ſes attraits & « par ſes careſſes, qui ſont autant de « pieges dont il eſt difficile de ſe ga- « rantir. Aucun ni des Dieux ni des « hommes ne frequente dans cette « iſle ; un Dieu ennemi m'y fit abor- « der moy ſeul, aprés que Jupiter « lançant ſa foudre eut briſé mon « vaiſſeau & fait perir mes Compa- « gnons. Dans ce peril j'embraſſay « une planche du débris de mon nau- « frage, & je fus neuf jours le joüet « des flots. Enſin la dixiéme nuit les « Dieux me pouſſerent ſur la coſte « d'Ogygie où Calypſo me receut « avec toutes les marques d'affection « & d'eſtime, & me fit tous les meil-

» leurs traitements qu'on peut desi
» rer. Elle m'offroit mesme de m
» rendre immortel, & de m'exempte
» pour toujours de la vieillesse ; mai
» elle n'eut pas la force de me persua
» der. Je demeuray avec elle sept an
» nées entieres, baignant tous le
» jours de mes larmes les habits im
» mortels qu'elle me donnoit. Enfin
» la huitiéme année estant venuë, ell
» me pressa elle-mesme de partir, car
» elle avoit receu par le messager des
» Dieux un ordre exprés de Jupiter,
» qui avoit entierement changé son
» esprit. Elle me renvoya donc sur
» une espece de radeau, elle me four-
» nit de tout ce qui m'estoit necessai-
» re, de pain, de vin, d'habits, &
» m'envoya un vent tres favorable.
» Je voguay heureusement dix-sept
» jours. Le dix-huitiéme je décou-
» vris les noirs sommets des monta-
» gnes de vostre isle, & je sentis une
» tres grande joye. Malheureux ! tou-
» te ma mauvaise fortune n'estoit pas

encore épuisée; Neptune me pré- «
paroit de nouvelles persecutions. «
Pour me fermer les chemins de ma «
patrie, il déchaina contre moy les «
vents & souleva la mer pendant «
deux jours & deux nuits. Les flots «
qui heurtoient impetueusement ma «
petite nacelle, me montroient la «
mort à tout moment; enfin la tem- «
peste devint si furieuse, qu'elle «
brisa & dissipa ce frelle vaisseau. Je «
me mis à nager; le vent & le flot «
me poussèrent hier contre le rivage. «
Et comme je pensois m'y sauver, «
la violence du flot me repoussa «
contre de grands rochers dans un «
lieu fort dangereux; je m'en esloi- «
gnay en nageant encore, & je fis «
tant que j'arrivay à l'embouchure «
du fleuve. Là je découvris un en- «
droit commode, parce qu'il estoit «
à couvert des vents & qu'il n'y «
avoit aucun rocher; je le gagnay «
en rassemblant le peu qui me restoit «
de forces, & j'y arrivay presque sans «

» vie. La nuit couvrit la terre & la
» mer de ſes ombres, & moy, aprés
» avoir un peu repris mes eſprits, je
» m'eſloignay du fleuve, je me fis un
» lit de branches & je me couvris de
» feüilles ; un Dieu favorable m'en-
» voya un doux ſommeil qui ſuſpen-
» dit toutes mes douleurs. J'ay dor-
» mi tranquillement toute la nuit &
» la plus grande partie du jour. Com-
» me le ſoleil baiſſoit je me ſuis éveil-
» lé, & j'ay vû les femmes de la Prin-
» ceſſe voſtre fille qui joüoient en-
» ſemble. Elle paroiſſoit au milieu
» d'elles comme une Déeſſe. J'ay
» imploré ſon ſecours ; elle n'a pas
» manqué de donner en cette occaſion
» des marques de ſon bon eſprit &
» de ſes inclinations nobles & gene-
» reuſes, vous n'oſeriez attendre de
» ſi beaux ſentiments de toute autre
» perſonne de ſon âge, ſoit homme
» ſoit femme, car la prudence & la
» ſageſſe ne ſont pas le partage des
» jeunes gens. Elle m'a fait donner

à manger, elle a ordonné qu'on me «
baignast dans le fleuve, & elle m'a «
donné ces habits. Voilà la pure «
verité & tout ce que mon affliction «
me permet de vous apprendre. «

Le Roy prenant la parole, dit à
Ulysse, Estranger, il y a une seule «
chose où ma fille a manqué, c'est «
qu'estant la premiere à qui vous «
vous estes adressé, elle ne vous a «
pas conduit elle-mesme dans mon «
Palais avec ses femmes. «

Grand Prince, repartit Ulysse, «
ne blamez point la Princesse vostre «
fille, elle n'a aucun tort ; elle m'a «
ordonné de la suivre avec ses fem- «
mes, c'est moy qui n'ay pas voulu, «
de peur qu'en me voyant avec elle, «
vostre esprit ne fust obscurci par «
quelque soubçon comme par un «
nuage, car nous autres mortels nous «
sommes fort jaloux & fort soub- «
çonneux. «

Estranger, répond Alcinoüs, je «
ne suis point sujet à cette passion, «

» & je ne me mets pas legerement en
» colere. J'approuve toujours tout
» ce qui eſt honneſte & juſte. Pluſt à
» Jupiter, à Minerve & à Apollon
» que tel que vous eſtes & ayant les
» meſmes penſées que moy, vous
» puſſiez eſpouſer ma fille & devenir
» mon gendre, je vous donnerois un
» beau Palais & de grandes richeſſes
» ſi vous preniez le parti de demeu-
» rer avec nous. Il n'y a perſonne
» icy qui veüille vous retenir par
» force, à Dieu ne plaiſe. Je vous
» promets que demain tout ſera preſt
» pour voſtre voyage, dormez ſeu-
» lement en toute ſeureté. Les gens
» que je vous donneray obſerveront
» le moment que la mer ſera bonne,
» afin que vous puiſſiez arriver heu-
» reuſement dans voſtre patrie, &
» par tout où vous voudrez aller ;
» duſſiez-vous aller au de-là de l'Eu-
» bée qui eſt fort loin d'icy, comme
» nous le ſçavons par le rapport de
» nos pilotes, qui y menerent autre-
fois

fois le beau Rhadamanthe lorſqu'il « alla voir Tityus le fils de la terre. « Quelqu'eſloignée qu'elle ſoit, ils « le menerent & le ramenerent dans « le meſme jour ſans beaucoup de « peine. Et vous-meſme vous con- « noiſtrez par experience la bonté & « la legereté de mes vaiſſeaux, & l'a- « dreſſe & la force de mes rameurs. «

Il dit, & Ulyſſe penetré d'une joye qu'il n'avoit pas encore ſentie, leva les yeux au ciel, & fit cette priere. Grand Jupiter, faites qu'Al- « cinoüs accompliſſe ce qu'il me pro- « met; que la gloire de ce Prince, « ſans jamais s'affoiblir, rempliſſe la « terre entiere, & que je retourne « heureuſement dans mes Eſtats! «

Comme cette converſation alloit finir, Areté commanda à ſes femmes de dreſſer un lit à Ulyſſe ſous le portique, de le garnir de belles eſtoffes de pourpre, d'eſtendre ſur ces eſtoffes de beaux tapis, & de mettre par deſſus des couver-

tures tres fines. Ces femmes traverſent auſſi-toſt les appartements, tenant dans leurs mains des flambeaux allumez. Quand elles eurent préparé le lit, elles revinrent avertir Ulyſſe que tout eſtoit preſt. Auſſitoſt il prend congé du Roy & de la Reyne, & il eſt conduit par ces femmes dans le ſuperbe portique qui luy eſtoit deſtiné. Alcinoüs alla auſſi ſe coucher dans l'appartement le plus reculé de ſon Palais, & la Reyne ſe coucha dans un autre lit auprés de celuy du Roy.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE VII.

Page 529. *EUrymeduſe, qui l'avoit élevée, & qui avoit alors ſoin de ſa chambre*] Le mot θαλαμηπόλος ſignifie une perſonne qui a ſoin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Eurymeduſe, qui avoit élevé la Princeſſe, eſtoit parvenuë à cet employ, & c'eſtoit la fortune ordinaire dans les maiſons des Princes; ils recompenſoient de cette charge ceux qui les avoient élevez.

Page 530. *C'eſtoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Epire*] Comme ces peuples-là faiſoient un grand commerce, ils achetoient des eſclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait preſent au Roy de celle-cy, & Homere fait entendre par-là que c'eſtoit une perſonne conſiderable.

Et qu'ils l'eſcoutoient comme un Dieu] Et c'eſt comme les bons Roys doivent eſtre

escoutez, leurs paroles sont respectables comme des oracles.

Page 531. *Car il est prés de celuy de mon pere*] Voicy une fille qui va chercher de l'eau avec une cruche, & dont le pere a un Palais. J'ay fait voir ailleurs que les Princesses alloient elles-mesmes à la fontaine. Cette jeune fille répond donc comme une fille de qualité, mais cette réponse luy convient encore entant qu'elle est la Déesse Minerve. Car les Palais des bons Princes sont toujours prés du Palais de Jupiter, c'est à dire, que Jupiter habite prés d'eux.

Ces habitants ne reçoivent pas volontiers chez eux les estrangers, & ils ne les voyent pas de bon œil] Cependant nous verrons qu'Ulysse sera fort bien receu dans la Cour d'Alcinoüs. Comment accorder donc avec cette bonne reception ce que cette fille dit icy ? Parleroit-elle ainsi pour rendre Ulysse plus précautionné ? Je suis persuadée qu'elle dit la verité. Ce qu'elle dit icy des Pheaciens est vray de presque tous les insulaires ; il n'y a que les honnestes gens & les gens de condition qui traitent bien les estrangers, le peuple ne leur est point du tout favorable, nous en avons des exemples bien voysins. Les Pheaciens joüissoient d'un si grand bonheur, qu'ils pouvoient craindre que cela ne donnast envie aux estrangers de venir s'es-

tablir dans leur iſle, ou meſme de les en chaſſer.

Ce ſont des hommes nez pour la marine] Et par conſequent plus groſſiers & plus intraitables que les peuples qui cultivent les autres arts.

Car Neptune les a faits comme maiſtres de la mer] Voilà pourquoy, comme je l'ay desja dit, cette iſle avoit eſté anciennement appellée *Scherie,* c'eſt à dire, l'*iſle du commerce.* Mais ſi cette iſle eſtoit ſi puiſſante, ſi ſon commerce eſtoit ſi eſtendu, d'où vient qu'Ulyſſe n'en connoiſt pas meſme le nom ? Eſt-il poſſible qu'avant la guerre de Troye cette iſle n'euſt pas ſouvent envoyé des vaiſſeaux à Ithaque, qui n'en eſtoit qu'à une journée ? C'eſt à mon avis une des raiſons qui ont obligé Homere à faire de cette iſle une iſle fort eſloignée, afin de donner plus de vrayſemblance à ſon recit. Cela aura pû auſſi obliger Homere à groſſir l'averſion que ces peuples avoient pour les eſtrangers.

Leurs vaiſſeaux volent plus viſte qu'un oyſeau, ou que la penſée meſme] Cette iſle n'eſt veritablement qu'à une journée d'Ithaque ; auſſi verra-t-on qu'Ulyſſe y arrivera en une nuit. Mais comme le Poëte la fait tres eſloignée, il a recours icy à cette hyperbole pour ſauver cette prompte arrivée, qui ne devient vrayſemblable que par l'extreſ-

me legereté de ces vaiſſeaux, ils *volent plus viſte qu'un oyſeau, ou que la penſée meſme.* Cette hyperbole, dont ſe ſert icy cette jeune fille, fait connoiſtre à Ulyſſe que ces peuples ſont forts ſur la figure, c'eſt pourquoy il les payera bientoſt de la meſme monoye, & ne gardera pas beaucoup de meſure dans les contes qu'il leur fera.

Page 532. *Ulyſſe en marchant ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les ports*] Homere parle de ce que vit Ulyſſe avant que d'entrer dans la ville.

La hauteur des murailles & les remparts paliſſadez] Le Grec dit, *les murailles hautes & fortifiées de paliſſades.* Il me paroiſt ridicule de placer ces paliſſades ſur les murailles, leur hauteur ſuffiſoit. Homere veut dire, à mon avis, que devant ces murailles il y avoit des foſſez ou des remparts qui eſtoient paliſſadez. Sur cette ſorte de fortification, on peut voir ce que j'ay remarqué dans l'Iliade, tom. 2. pag. 408.

Entrez hardiment, & ne temoignez aucune crainte] Minerve ſe déclare icy pour ce qu'elle eſt ; une jeune fille ne pouvoit pas donner ces ſages conſeils à Ulyſſe. Auſſi cet épiſode de Minerve auroit eſté chetif ſi elle n'eſtoit venuë que pour luy enſeigner le chemin ; au lieu qu'il eſt grand & noble quand c'eſt pour luy donner des avis qui luy

ſont neceſſaires. Et c'eſt ce qu'Euſtathe a fort bien ſenti.

Car un homme hardi, quoy-qu'eſtranger, réüſſit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend] Il eſt certain que la timidité à gaſté beaucoup de grandes affaires. Il faut de la hardieſſe ; mais il faut que cette hardieſſe ſoit conduite par la prudence.

Page 533. *Cet Eurymedon fit perir tous ſes ſujets dans les guerres injuſtes qu'il entreprit*] Ce paſſage eſt conſiderable, en ce qu'il nous fait entendre le temps où le reſte des anciens Geants avoit peri. Eurymedon leur Roy eſtoit grand pere de Nauſithoüs pere d'Alcinoüs. Ainſi les Geants furent exterminez quarante ou cinquante ans avant la guerre de Troye ; ce qui s'accorde avec l'ancienne Tradition, qui nous apprend qu'Hercule & Theſée acheverent d'en purger la terre. On peut voir ce que Plutarque a dit dans la vie de Theſée, & le beau portrait qu'il fait de ces Geants.

Fut tué par les fleches d'Apollon] C'eſt à dire, qu'il mouruſt de mort ſubite.

Et jamais femme] Le Grec dit, *& de toutes les femmes qui gouvernent leur maiſon ſous les ordres de leurs marys.* Homere enſeigne par-là que le mary eſt le maiſtre de la

maison. L'éloge qu'il fait icy de cette Reyne est d'une grande beauté!

Page 535. *Car tout le Palais brilloit d'une lumiere aussi esclatante que celle de la lune, ou mesme que celle du soleil*] Homere ne fait cette description si pompeuse du Palais d'Alcinoüs, que pour vanter les avantages du commerce, qui est la source inépuisable des richesses d'un Estat. Dans les lieux où le commerce fleurit, tout devient or ou métal précieux. L'Auteur du Parallele a si peu senti la beauté de cette Poësie, qu'il la deshonnore à son ordinaire, & par la maniere dont il la rend, & par les reflexions dont il l'accompagne. *La Princesse Nausicaa,* dit-il, *estant arrivée chez le Roy son pere, ses freres semblables à des Dieux, dételeren les mules, & porterent les robes dans le Palais, dont les murs estoient d'airain, la porte d'or, ayant à ses costez des chiens d'argent, immortels & non sujets à vieillir, que le sage Vulcain avoit faits pour garder la maison du magnanime Alcinoüs.* Où est la Poësie qui se soutiendroit dans un style si malheureux? Aprés le texte si indignement rendu, viennent les réflexions du Chevalier & de l'Abbé, deux assez fades personnages. *Vous vous mocquez, Monsieur,* dit le premier, *voilà une chose bien remarquable, que des chiens d'argent soient immortels & ne vieil-*

liſſent point. Aimez-vous bien que ces chiens d'argent ſoient mis là pour garder le Palais d'Alcinoüs? mais comment peut-on concevoir qu'un Roy, dont le Palais eſt d'airain, qui a des portes d'or & d'argent, n'ait pas des palefreniers pour dételer les mules de ſon chariot, & qu'il faille que ſes enfants les dételent eux-meſmes? Cela eſt eſtonnant, répond l'Abbé, *mais ne faut-il pas qu'il y ait du merveilleux dans un Poëme.* Voilà comme ce grand Critique ſe mocque toujours de la raiſon, & de la plus belle Poëſie, évitant ſurtout avec grand ſoin de dire quelque choſe de ſenſé.

Et les anneaux d'or] Les anneaux que l'on mettoit au milieu des portes pour les tirer ou les pouſſer, ou meſme pour frapper. C'eſtoit comme les marteaux.

Vulcain les avoit faits par les ſecrets merveilleux de ſon art, afin qu'ils gardaſſent l'entrée du Palais] Nous ne ſerons pas eſtonnez de voir des chiens d'or & d'argent garder le Palais comme s'ils eſtoient vivants, aprés les merveilles que nous avons vû executer à Vulcain dans l'Iliade, ces trepieds qui alloient aux aſſemblées & qui en revenoient, ces femmes d'or qui aydoient ce divin forgeron à ſon travail, &c. C'eſt ainſi que la Poëſie d'Homere anime toutes choſes.

De beaux sieges tout d'une seule piece] Homere ne dit point de quelle matiere estoient ces sieges, il y a de l'apparence qu'il a voulu faire entendre qu'ils estoient aussi de métal, puisqu'il se sert de la mesme expression, ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ, pour dire qu'ils estoient massifs, & qu'ils n'estoient point en dedans d'une vile matiere couverte de feüilles de métal.

Page 536. *Sur des piedestaux magnifiques estoient de jeunes garçons tout d'or*] On a fort bien remarqué avant moy que c'est ce passage d'Homere que Lucrece a imité dans son second livre :

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulget auroque renidet.

Tenant des torches allumées] Car alors on ne brusloit au lieu de flambeaux que des torches, c'est à dire, des branches de bois qui brusloient par le bout, comme dit Virgile,

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.

On n'avoit encore inventé ni les flambeaux ni les lampes ni les chandeles. A propos de chandeles, je voy dans Eustathe que ce mot est purement Grec, car il cite un ancien

Auteur qui a dit, *ἀγοράζει κανδήλας τριώβολου*, *Achette des chandeles pour une petite piece d'argent.*

Et on voyoit toutes leurs mains se remüer en mesme temps comme les branches des plus hauts peupliers] Homere est un grand peintre, & il peint toujours; ainsi, pour bien entrer dans sa pensée, le veritable secret est de se remettre devant les yeux les sujets dont il parle, & avec le secours de ses expressions on s'en forme la mesme image qu'il s'est formée. Par exemple dans ce passage, si l'on ne suivoit cette maxime, on seroit embarrassé à exprimer la pensée du Poëte; mais si l'on se represente toutes ces femmes qui travaillent en mesme temps, & dont les mains se remüent tout à la fois, les unes deçà, les autres de-là, on conçoit une image de branches de peupliers agitées par les vents, & l'on connoit par-là que c'est ce qu'Homere a voulu dire par ces seuls mots, οἷά τε φύλλα μακεδνῆς αἰγείροιο.

Page 537. *L'huile mesme auroit coulé dessus sans y laisser de tache*] C'est à mon avis le seul veritable sens du vers Grec. Homere pour loüer la manufacture de ces estoffes, dit qu'elles estoient si fines & si serrées, que l'huile mesme auroit coulé dessus sans pouvoir s'y attacher, & sans y laisser par consequent la moindre tache, car les taches

ne viennent que de l'impreſſion que fait l'huile en s'inſinuant.

Autant leurs femmes ſurpaſſent toutes les autres en adreſſe] Par ce qu'Homere dit icy, car c'eſt luy qui parle, on ne peut pas douter que les femmes de Corcyre n'euſſent de ſon temps cette réputation d'habileté. Apparamment leurs marys par leur commerce leur avoient amené des eſclaves Sidoniennes qui les avoient inſtruites.

Page 538. *La poire preſte à cüeillir en fait voir une qui naiſt*] La plus grande idée que Dieu luy-meſme donne de la plus heureuſe terre du monde, d'une terre découlante de laict & de miel, c'eſt que *les arbres y ſeront chargez de fruit, que les vendanges attraperont la moiſſon, & que la moiſſon ſuivra immediatement les vendanges. Pomis arbores replebuntur ; apprehendet meſſium tritura vindemiam, & vindemia occupabit ſementem.* La Poëſie encherit ſur cette heureuſe fécondité, en diſant que les arbres portent des fruits ſans diſcontinuation ; que pendant qu'il y en a de meurs, on en découvre de verts qui vont meurir & d'autres qui pouſſent. Ainſi c'eſt une recolte, une cüeillette continuelle & égale dans toutes les ſaiſons. On prétend que cela eſt fondé ſur une verité naturelle, car il y a veritablement, dit-on, des arbres qui ont toujours fruit & fleurs, comme le citronier, dont Pline dit

aprés Theophraste, *Arbos ipsa omnibus horis pomifera, aliis cadentibus, aliis maturescentibus, aliis verò subnascentibus.* Le mesme Pline estend cela à d'autres arbres, *Novusque fructus in his cum annotino pendet:* Et il asseure que le Pin *habet fructum maturescentem, habet proximo anno ad maturitatem venturum, ac deinde tertio, &c.* Homere grossit bien le miracle, en l'estendant à tous les arbres de cet heureux terroir. Mais on sçait ce qu'il faut rabattre des hyperboles poëtiques.

Pendant que les uns séchent au soleil dans un lieu découvert] Pour bien entendre cet endroit il faut sçavoir la maniere dont les Grecs faisoient leurs vendanges, car ils ne les faisoient pas comme nous. J'en ay fait autrefois une Remarque sur la cinquantiéme Ode d'Anacreon. On portoit à la maison tous les raisins que l'on avoit coupez, on les exposoit au soleil dix jours, on les laissoit aussi pendant ce temps-là exposez à la fraischeur de la nuit. Aprés cela on les laissoit à l'ombre cinq jours, & au sixiéme on les fouloit & on mettoit le vin dans les vaisseaux. Voicy le précepte qu'en donne Hesiode luy-mesme dans son Traité des œuvres & des jours vers 607. *Lorsque l'Orion & la Canicule seront au milieu du ciel & que l'aurore regardera l'Arcture, alors, mon cher Persa, porte tous tes raisins à la maison, expose-les dix jours*

au soleil & autant de nuits à l'air, tiens-les à l'ombre cinq jours & au sixiéme fais couler dans les vaisseaux les presents de l'enjoüé Bacchus. Homere marque ces trois estats differents ; le premier, des raisins qui ont desja esté au soleil & qu'on foule ; le second, de ceux qu'on expose au soleil pendant qu'on foule ceux-là, & le troisiéme, de ceux qui, pendant que les seconds sont au soleil, sont prests à couper pour estre mis à leur place. Et il en donne la raison dans la suite, c'est que pendant que les ceps sont chargez de grappes noires & meures, il y en a de vertes qui sont prestes à tourner. Voilà, si je ne me trompe, la veritable explication de ce passage d'Homere, qui sans doute a fondé ce miracle poëtique sur ce qu'il y avoit des vignes qui portoient des raisins trois fois l'année, comme Pline l'a remarqué: *Vites quidem & triferæ sunt quas ob id* insanas *vocant, quoniam in iis aliæ maturescunt, aliæ turgescunt, aliæ florent.* Lib. 16. cap. 27. *Il y a des vignes qui portent trois fois, & qu'on appelle* folles *par cette raison : parce que pendant qu'il y a des grappes qui meurissent, il y en a d'autres qui commencent à grossir & d'autres qui sont en fleur.*

Page 539. *Tels sont les magnifiques presents dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs*] Il n'y a rien en effet de plus

admirable que ces jardins d'Alcinoüs tels qu'Homere les defcrit, & j'ay toujours admiré le mauvais fens d'un Efcrivain moderne, qui pour mettre noftre fiecle au deffus du fiecle d'Homere, a ofé préferer nos magnifiques, mais fteriles jardins, à ces jardins où la Nature toujours feconde prodiguoit en toute faifon toutes fes richeffes. Et voicy comme il s'explique :

Le jardin de ce Roy, fi l'on en croit Homere,
Qui fe pluft à former une belle chimere,
Utilement rempli de bons arbres fruitiers,
Renfermoit dans fes murs quatre arpents tous entiers.
Là fe cüeilloit la poire & la figue & l'orange ;
Icy dans un recoin fe foüloit la vendange.

Mais outre que dans cette miferable Poëfie le Poëte ruine & deftruit tous les miracles de la Poëfie d'Homere & ceux de la Nature, car il n'y a rien de bien extraordinaire qu'on cüeille dans un jardin des poires, des figues, des raifins, des oranges, & il n'y a point là de *belle chimere*, puifqu'on le voit tres fouvent dans des jardins fort communs, où eft le bon fens de préferer ces jardins fteriles que le luxe a imaginez & où la nature gemit de fe voir captive, de les préferer, dis-je ; à un jardin où la Nature renouvelle toujours

ses dons ? C'est-là le langage d'un homme, qui a cru & enseigné que le luxe estoit un des beaux presents que Dieu ait faits aux hommes. Ce n'estoit pas là le sentiment des sages payens, & pour ne pas sortir de nostre sujet, voyons ce qu'Horace dit des vastes & somptueux jardins des Romains :

Od. 15. lib. 2.

. . . . . Plantanusque cœlebs
Evincet Ulmos. Tum violaria &
Myrtus & omnis copia narium
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori.

Le sterile Plane va faire negliger l'Ormeau. Les violiers, les myrtes & toutes sortes de fleurs parfumeront bientost les lieux que l'on avoit auparavant plantez d'oliviers, & qui estoient d'un si grand revenu pour leurs premiers maistres. Et il adjoute, *Bientost on verra les lauriers, qui par l'épaisseur de leur ombre deffendront des rayons du soleil, quoy-que cela soit expressement deffendu par les ordonnances de Romulus, par les loix du severe Caton, & par toutes les regles des premiers Legislateurs.* Mais sans regarder ni à l'utile ni au moral, qui est-ce qui ne préferera pas à toutes les plus grandes merveilles de l'art les merveilles de la Nature ! D'ailleurs la Poësie qu'Homere estale dans cette description est si charmante, que je ne puis assez m'estonner qu'un homme qui se pi-

quoit d'eſtre Poëte n'en ait pas eſté touché.

Ce Dieu eſtoit le dernier à l'honneur duquel ils verſoient le vin de leurs coupes] Mercure eſtoit le dernier à qui on faiſoit des libations quand on eſtoit ſur le point de s'aller coucher, car il préſidoit au ſommeil,

Dat ſomnos adimitque. Horat.

Page 540. *Et les honneurs dont le peuple les a reveſtus*] Il paroiſt par ce paſſage que le gouvernement des Corcyriens eſtoit, comme les gouvernements de ces temps-là, un composé de Royauté & de Democratie, puiſque nous voyons que le peuple donnoit les dignitez. On peut voir une Remarque ſur un paſſage du Livre ſuivant.

Page 541. *En finiſſant ces mots il s'aſſied ſur la cendre du foyer*] Le foyer eſtoit un lieu ſacré à cauſe de Veſta. Et c'eſtoit la maniere de ſupplier la plus touchante & la plus ſeure. Themiſtocle l'imita long-temps aprés, lorſqu'il ſe refugia chez Admete Roy des Moloſſes: *Il s'aſſit,* dit Plutarque, *au milieu de ſon foyer entre ſes Dieux domeſtiques.* Que peut-on répondre à l'Auteur du Parallele, qui pour rendre ridicule cet endroit, qu'il n'a point entendu, nous le preſente ainſi: *Ulyſſe eſtant parvenu dans la chambre de la Reyne, alla s'aſſeoir à terre parmi la*

poussiere auprés du feu. Voilà un Critique bien instruit de l'Antiquité.

Et de qui la prudence estoit augmentée par les exemples des anciens temps dont il estoit instruit] Le Grec dit : *Et qui sçavoit les choses anciennes & plusieurs autres.* Il n'y a rien de plus capable d'instruire les hommes, que l'Histoire ; c'est pourtant une connoissance assez negligée. L'Auteur du Livre de la Sagesse en connoissoit bien le prix ; car en parlant du sage, il dit comme Homere, *scit præterita & de futuris æstimat.* Sap. 8. 8. Voilà le portrait qu'Homere fait d'Echenée.

Page 542. *Et qui accompagne de sa protection les suppliants*] Homere enseigne partout que Dieu protege les pauvres & les estrangers, & qu'il a une attention particuliere sur les suppliants, car les Prieres sont ses filles, comme nous l'avons vû dans l'Iliade ; aussi Dieu dit luy-mesme qu'il aime les estrangers & qu'il leur donne tout ce qui leur est necessaire : *Amat peregrinum & dat ei victum & vestitum. Et vos ergo amate peregrinos.* Deuteron. 10. 18. 19.

Page 543. *Tout ce que la Destinée & les Parques inexorables luy ont préparé par leurs fuseaux dés le premier moment de sa naissance*] Ce passage est remarquable. Ho-

mere ſepare la Deſtinée & les Parques, c'eſt à dire, que les Parques ne font qu'executer les ordres de la Deſtinée, qui n'eſt autre que la Providence, & qui a reglé & determiné la fortune de tous les hommes dés le moment qu'elle leur fait voir le jour.

Page 544. *Que ſi c'eſt quelqu'un des Immortels qui ſoit deſcendu de l'Olympe*] Quand Nauſicaa a comparé Ulyſſe à un Dieu, on auroit pû croire que c'eſtoit l'effet de ſa paſſion qui l'avoit aveuglée. Mais Homere la juſtifie bien icy, en faiſant qu'Alcinoüs ſoubçonne de meſme que c'eſt un des Immortels.

Car juſqu'icy les Dieux ne ſe ſont montrez à nous] Alcinoüs n'eſt point ſurpris que les Dieux daignent ſe montrer aux Pheaciens qui ſont hommes juſtes, mais il eſt ſurpris que ce ſoit à l'heure qu'il eſtoit, & de-là il juge que ſi c'eſt un Dieu, c'eſt pour quelque choſe d'extraordinaire qu'il leur apparoiſt.

Que lorſque nous leur avons immolé des hecatombes] C'eſt ainſi qu'Homere recommande la pieté envers les Dieux, en faiſant voir qu'ils honorent de leur preſence les ſacrifices qu'on leur fait.

Et quand quelqu'un de nous eſt parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de ſe

rendre visibles] Les hommes ont toujours besoin de la protection de Dieu, mais cette protection leur est encore plus necessaire dans les voyages. Homere sçavoit que les Dieux, c'est à dire les Anges, se sont souvent rendu visibles pour conduire eux-mesmes des gens pieux ; c'est sur cela qu'il a imaginé ces conduites miraculeuses dont il est parlé dans l'Iliade & dans l'Odyssée. Alcinoüs releve bien icy les Pheaciens par cette distinction si marquée des Dieux en leur faveur.

Car je puis dire que nous leur ressemblons autant par nostre pieté & par nostre justice] C'est cette pieté & cette justice qui leur avoient attiré tout le bonheur dont ils joüissoient. Et c'est cela mesme qui leur avoit fait donner le nom de *Pheaciens ;* car selon la sçavante remarque de Bochart, ils furent ainsi nommez de l'Arabe *phai*K qui signifie *éminent, sublime, qui est au dessus des autres par sa dignité & par sa vertu.* Or il n'y a point d'hommes plus éminents & plus distinguez que ceux qui s'eslevent au dessus des autres par leur pieté, & qui ressemblent aux Dieux par leur justice. Mais il est bien difficile de conserver ces vertus dans une longue prosperité. Ces Pheaciens, qui se disent icy si pieux & si vertueux sont plongez dans le vice, comme Homere le fera voir, en nous les representant uniquement occu-

pez des plaiſirs de l'amour & de la bonne chere. C'eſt donc en vain qu'ils ſe donnent un éloge qui n'appartient qu'à leurs ayeux, de la vertu deſquels ils avoient fort dégeneré. Aprés eſtre devenus tres vicieux, ils devinrent ſi ſuperbes, qu'ils s'attirerent de grandes guerres & qu'ils perirent enfin par leur orgüeil. Tout ce diſcours d'Alcinoüs eſt tres ſenſé. Cependant voicy comme l'a traité l'Auteur du Parallele. *Le Roy pendant le ſouper fait un long diſcours à Ulyſſe, où je croy qu'il y a du ſens, mais où je n'en voy point du tout : Ulyſſe prie qu'on le laiſſe manger parce qu'il en a beſoin & qu'il n'eſt pas un Dieu.* La lecture ſeule de cet endroit de l'original fait voir le ſens de ce Critique.

Changez de ſentiment] Ulyſſe ne peut ſouffrir qu'Alcinoüs le prenne pour un Dieu, & il reconnoiſt qu'il ne reſſemble à aucun des Dieux, ni par le corps, ni par les proprietez qui eſlevent ſi fort la Divinité au deſſus de l'homme.

Page 545. *Pourvû que j'aye le plaiſir de revoir mon Palais*] Il ne nomme pas ſa femme, de peur de refroidir par là le Roy, que l'eſperance de faire de luy un gendre prévenoit en ſa faveur.

Page 547. *Aucun ni des Dieux ni des hommes ne frequente dans cette iſle*] Homere a le ſecret admirable de renfermer de gran-

des leçons dans les narrations les plus simples. Il nous fait voir l'indigne passion dont la Déesse Calypso a esté prévenuë pour Ulysse, & les avances honteuses qu'elle luy a faites; objet dangereux pour les mœurs. Que fait-il donc pour prevenir le poison que cet objet presente? Il ne s'est pas contenté d'opposer la sagesse de Penelope à la folie de Calypso, & de faire sentir le grand avantage que la mortelle avoit sur la Déesse, il nous découvre icy la cause de cette folle passion, en nous disant qu'aucun des Dieux & des hommes ne frequentoit dans cette isle. D'un costé l'esloignement des Dieux, & de l'autre la rareté des objets, font qu'elle succombe à la vûë du premier qui se presente. Tout objet est dangereux pour une personne qui est dans la solitude & qui n'a aucun commerce avec les Dieux, comme parle Homere.

Page 548. *Mais elle n'eust pas la force de me persuader*] Car il sçavoit que l'immortalité ne dépend point de ces Divinitez inferieures. Et il n'ignoroit pas qu'une personne qui aime promet toujours plus qu'elle ne peut & qu'elle ne veut mesme tenir.

Page 551. *Elle ne vous a pas conduit elle-mesme dans mon Palais avec ses femmes*] Alcinoüs croit que sa fille a fait une faute, non seulement contre la politesse, mais en-

core contre l'hoſpitalité, de n'avoir pas conduit elle-meſme cet eſtranger; elle n'avoit rien à craindre puiſqu'elle eſtoit avec ſes femmes.

C'eſt moy qui n'ay pas voulu] Ulyſſe en homme fin & ruſé croit que le diſcours d'Alcinoüs eſt un diſcours que le ſoupçon luy fait tenir, & que le Prince ne luy parle ainſi que pour découvrir comment tout s'eſt paſſé entre luy & la Princeſſe, c'eſt pourquoy il déguiſe un peu la verité.

Page 552. *Vous puſſiez eſpouſer ma fille*] Alcinoüs a beau aſſeurer Ulyſſe qu'il eſt incapable de concevoir aucun ſoubçon, Ulyſſe l'en croit fort capable; & l'offre ſi prompte que luy fait le Roy, le fortifie dans cette opinion; il eſt perſuadé, comme l'inſinuë Euſtathe, que ce Prince ne cherche qu'à découvrir ſi ſa fille n'a point conceu quelque paſſion pour luy, & s'il n'y a pas répondu. Au reſte cette propoſition que luy fait Alcinoüs, à cela prés qu'elle eſt un peu prématurée, n'a rien d'extraordinaire pour ces temps-là, tout eſtoit plein d'exemples de ces ſortes de mariages faits par occaſion; un Roy prenoit pour gendre un eſtranger qui eſtoit arrivé chez luy, quand il connoiſſoit à ſes manieres qu'il eſtoit digne de cet honneur. C'eſtoit ainſi que Bellerophon, Tydée, Polynice avoient eſté mariez. On ne s'informoit pas alors ſi un homme eſtoit riche, il ſuffiſoit qu'il euſt

de la naiſſance & de la vertu.

Duſſiez-vous aller au de-là de l'Eubée qui eſt fort loin d'icy, comme nous le ſçavons par le rapport de nos pilotes] L'Eubée eſt en effet aſſez eſloignée de *Corcyre* ou *Corfou*, puiſque pour y aller il faut paſſer de la mer d'Ionie dans la mer Icarienne, & doubler tout le Peloponeſe. Mais Alcinoüs fait cet eſloignement encore beaucoup plus grand, en dépayſant ſon iſle, & en la faiſant une des iſles fortunées, car c'eſt de cette idée & de cette fauſſe ſuppoſition qu'il tire la particularité de Rhadamanthe qu'il va raconter.

Page 553. *Qui y menerent autrefois le beau Rhadamanthe, lorſqu'il alla voir Titius le fils de la Terre*] Nous avons vû dans le IV. Livre que Rhadamanthe habitoit les Champs Elyſées en Eſpagne ſur les bords de l'Ocean. Alcinoüs veut donc faire croire icy que ſon iſle eſt prés de cet heureux ſejour, & pour le perſuader il dit que Rhadamanthe voulant aller voir le Titan Tityus fils de la terre, ſe ſervit des vaiſſeaux des Pheaciens, parce qu'ils eſtoient plus legers que les autres. Ce voyage de Rhadamante eſt imaginé ſur ce que c'eſtoit un Prince tres juſte, & que Tityus eſtoit un Titan tres injuſte & tres inſolent ; Rhadamante l'alloit voir pour le ramener à la raiſon par ſes remontrances.

Quelque

Quelque éloignée qu'elle ſoit ils le menerent & le ramenerent dans le meſme jour ſans beaucoup de peine] Quand Homere n'auroit pas déplacé Corcyre, & qu'il l'auroit laiſſée où elle eſt vis-à-vis du continent de l'Epire, cette hyperbole d'aller de Corcyre en Eubée & d'en revenir dans le meſme jour ſeroit exceſſivement outrée, & c'eſt bien pis encore en la placeant prés des iſles fortunées dans l'océan. Mais rien n'eſt impoſſible à des vaiſſeaux qui vont auſſi viſte qu'un oyſeau, ou que la penſée meſme. Cela abrege bien le chemin & rapproche les diſtances les plus éloignées. Homere fait voir icy que ſes Pheaciens eſtoient ſi fiers de leur bonheur & de la protection des Dieux, qu'ils croyoient que rien ne leur eſtoit impoſſible. C'eſt ſur cela que ſont fondées toutes ces hyperboles ſi extreſmes. Plus les hommes ſont heureux, plus leur langage eſt outré, & plus ils ſont portez à ſe forger des chimeres avantageuſes.

Grand Jupiter, faites qu'Alcinoüs accompliſſe] Ulyſſe ne répond pas directement à l'obligeante propoſition que le Roy luy a faite de luy donner ſa fille, un refus auroit eſté trop dur. D'ailleurs comme il a connu ſes ſoupçons, il répond à tout indirectement par cette priere, qui fait voir l'impatience qu'il a de retourner dans ſes Eſtats,

& la reconnoiſſance dont il eſt penetré pour la promeſſe qu'il luy a faite de luy en fournir les moyens.

Page 554. *Que tout eſtoit preſt*] Le Grec dit, *voſtre lit eſt fait*, qui eſt noſtre façon de parler ordinaire. La phraſe Grecque eſt ſouvent la meſme que la Françoiſe.

Il eſt conduit par ces femmes dans le ſuperbe portique qui luy eſtoit deſtiné] Le Grec dit, ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ, & cette épithete ἐριδούπῳ, qui ſignifie *valdè ſonante, fort ſonore, fort réſonnante* eſt tres magnifique, pour dire un portique *ſuperbe, fort élevé,* & qui par conſequent rend un grand bruit, car ces ſortes de lieux retentiſſent à proportion de leur exhauſſement. Comment donc l'Auteur du Parallele, qui ſe piquoit de ſe connoiſtre en baſtiments & en architecture, a-t-il cherché à rendre cet endroit ridicule, en le traduiſant de cete maniere: *Enſuite*, dit-il, *on le mena coucher dans une galerie fort réſonnante.* Ce n'eſt pas l'Original qui eſt ridicule, c'eſt la Traduction. Quel gouſt faut-il avoir pour faire d'une épithete noble, harmonieuſe & pleine de ſens, une choſe tres abſurde & tres plate: Mais c'eſt-là le talent de certains Critiques modernes; ils flétriſſent tout par leurs expreſſions, & enſuite ils accuſent Homere d'un ridicule qui ne vient pas de luy. On

dira de mesme que ce Poëte est un sot d'avoir dit que *Minerve seringa une telle pensée dans l'esprit de Nausicaa*, parce que c'est ainsi qu'a traduit l'ancien Traducteur de l'Odyssée.

Et la Reyne se coucha dans un autre lit auprés de celuy du Roy] Nous avons vû à la fin du premier Liv. de l'Iliade, que Junon se couche prés de Jupiter, & icy nous voyons que la Reyne Areté se couche dans un lit dressé prés du lit d'Alcinoüs. Jupiter & Junon n'ont qu'un lit, & Alcinoüs & la Reyne sa femme en ont deux. Homere a peut-estre voulu par-là marquer le luxe & la délicatesse de ces peuples heureux, qui vivant dans l'abondance & dans la mollesse, fuyoient tout ce qui pouvoit les incommoder & les gesner.

Fin du Tome Premier.

Fautes à corriger.

Page 25. quelques rafraiſchements. *Liſez*, quelques rafraiſchiſſements.

Page 90. Terence en a fait plus de cas. *Liſ.* le Poëte qu'a ſuivi Terence, en a fait plus de cas.

Page 95. dans l'Epyre. *Liſ.* dans l'Epire.

Page 235. eſtoit conſumée. *Liſ.* eſtoit conſumé.

Page 463. celuy qui vogue ſeule. *Liſez*, celuy qui vogue ſeul.



